This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Ger 5745.1.7

Ger 5745.1.7
HARVARD COLLEGE LIBRARY
HOHENZOLLERN COLLECTION
IN COMMEMORATION OF THE VISIT OF
HIS ROYAL HIGHNESS
PRINCE HENRY OF PRUSSIA
MARCH SIXTH, 1902
ON BEHALF OF HIS MAJESTY
THE GERMAN EMPEROR
PRESENTED BY ARCHIBALD CARY COOLIDGE PH.D.
ASSISTANT PROFESSOR OF HISTORY
No 05053

BARTHELEMY SASTROW

I

MEMOIRES

DE

BARTHELEMY SASTROW

Bourgmeſtre de Stralſund

TRADUITS PAR

Edouard Fick

DOCTEUR EN DROIT ET EN PHILOSOPHIE

*

TOME PREMIER

GENEVE

Imprimerie Jules-Guillaume Fick

*

1886

HARVARD COLLEGE LIBRARY
APR 2- 1906
HOHENZOLLERN COLLECTION
GIFT OF A. C. COOLIDGE

Ger 5745.1.7

3314
H4-134
9

LA MEMOIRE DE MON FRERE

ARTHUR FICK
avocat
(1843-†1871)

Avis du Traducteur

ASTROW, *en écrivant ſa vie, a peint l'Allemagne de la première moitié du ſeizième ſiècle. Le récit commence à l'aurore des temps nouveaux; des ſcènes de meurtre rappellent encore le moyen âge & ſes violences. Surviennent les grands mouvemens de la Réforme, le conflit des idées, la lutte des partis, la transformation du régime public en maint endroit. Appelé d'aſſez bonne heure à vivre hors de la maiſon paternelle, Barthélemy Saſtrow a l'occaſion d'obſerver l'ancien état de choſes pendant ſes longs ſéjours à Spire, ſiège de la juridiction ſouveraine, capitale de la baſoche germanique. Il paſſe auſſi quelques ſemaines dans la Rome de Paul III, au péril de ſa vie, car il eſt luthérien. Puis il rentre au pays, traverſant l'Italie & l'Allemagne entière, à pied, ſur des routes infeſtées par la ſoldateſque.*

A peine de retour, le jeune homme eſt de nouveau lancé dans les aventures & les dangers. Des miſſions

délicates & lointaines lui ſont confiées, au moment même où la guerre ſe déchaîne avec fureur. Il va d'un camp à l'autre, au riſque d'être tué par un mercenaire pillard ou d'être pendu comme eſpion. Il voit le champ de bataille fameux de Mühlberg, fraîchement enſanglanté. Il aſſiſte au triomphe de Charles-Quint à cette diète faſtueuſe d'Augsbourg, où toute la nobleſſe de l'empire accourut s'incliner devant le fier vainqueur. C'eſt la dernière ſcène hiſtorique dont Saſtrow ſoit témoin.

Déſormais ſon exiſtence eſt plus calme, ſinon plus ſédentaire. Après avoir eu ſoin de compléter ſes études littéraires & juridiques, il entre à la chancellerie de Wolgaſt; puis il ſe voue, en qualité de notaire & de procureur, à la pratique des affaires; elle lui donne bientôt l'aiſance & la conſidération. Enfin les villes de Greifswald & de Stralſund, le voyant à l'œuvre, lui offrent toutes deux le poſte de premier ſecrétaire; Saſtrow ſe décide pour Stralſund.

Ici s'arrêtent les Mémoires. *L'écrivain, né le* 21 *août* 1520, *les rédigea dans un âge avancé: les deux premières parties en* 1595, *la troiſième à la fin de* 1597, *en utiliſant peut-être un journal antérieur. Une quatrième partie a diſparu, elle ſe rapportoit ſans doute aux années de Stralſund. Or Saſtrow ne comprenoit guère la longanimité ni le pardon; imbu du principe d'autorité, il ne toléroit aucune oppoſition*

oppoſition, réprouvoit même, quoique ſincère évangélique, l'agitation populaire engendrée par la Réforme. Dans un petit Etat à peu près autonome, tel que Stralſund, les haines perſonnelles & les rivalités de familles dépaſſent en ardeur les jalouſies de cour, auxquelles la préſence du ſouverain impoſe encore une certaine retenue. Saſtrow a des inimitiés implacables. Pluſieurs démêlés qui lui fournirent l'occaſion de prouver ſon habileté de plume & de dialectique, un ſecond mariage qui ſuſcita le déplaiſir non ſeulement de ſa famille, mais auſſi des magiſtrats & du clergé, l'âge enfin accrurent ſon humeur chagrine: « A Stralſund, » dit-il quelque part, « je ſuis tombé en plein dans la chaudière infernale & j'y rôtis depuis quarante ans. » Ces paroles indiquent aſſez dans quelle diſpoſition d'eſprit le vieux bourgmeſtre dut écrire la fin de ſon récit, & pourquoi ſes filles & ſes gendres la détruiſirent, à ce qu'on ſuppoſe, crainte du ſcandale & des récriminations.

Les documens nous apprennent que Saſtrow, ſecrétaire de Stralſund à l'âge de 35 ans, entra en 1562 au Conſeil de la ville & fut élu bourgmeſtre le 8 janvier 1578. Il devint le perſonnage le plus influent de la cité. Celle-ci lui doit, entre autres œuvres utiles, la conſtruction d'un grenier à blé, dont il étoit fier. Ses miſſions officielles le ramenèrent trois fois à Spire & une fois à Augsbourg;

on le voit figurer, en 1570, *parmi les négociateurs qui moyennèrent la paix entre Lubeck, le Danemark & la Suède.*

Barthélemy Saſtrow mourut le 7 février 1603, *à Stralſund, dans la maiſon de la Rue de la Paſſe que ſon père avoit habitée, laiſſant parmi les contemporains la réputation d'un juriſconſulte inſtruit & d'un magiſtrat expérimenté; les lecteurs de ſon autobiographie ne lui refuſeront pas la qualité d'obſervateur pénétrant.*

Table du Tome premier

PREMIERE PARTIE

Chapitre premier. *Meurtre abominable de mon grand-père. Mes parens & leur famille. Fatale méſaventure de mon père. Troubles de Stralſund; appel des prédicans évangéliques.* Page 3.

Chapitre II. *Mon ſéjour à Greifswald comme étudiant. Victor Bole & ſa fin tragique. Servante poſſédée du démon. Quels furent les précepteurs de mon frère Jean & les miens. De l'interminable procès que mon père eut à ſoutenir.* Page 31.

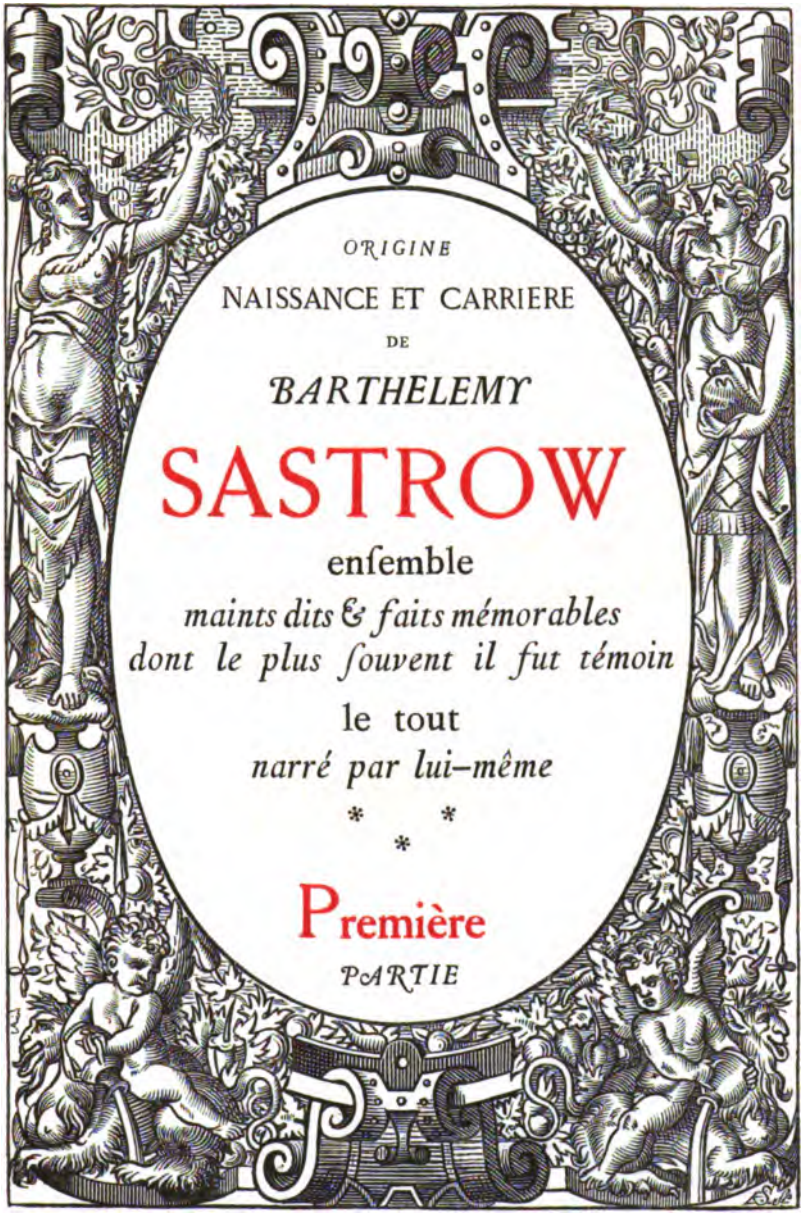
Chapitre III. *Où l'on voit l'ingratitude, la ſottiſe, la méchanceté du peuple & comme, une fois infecté du mauvais eſprit, il revient difficilement à la raiſon. Longue paſſion de M. Smiterlow. Lorbeer & le duc de Mecklembourg. Chute du ſéditieux régime des Quarante-huit.* Page 60.

Chapitre IV. *Le docteur Martin Luther écrit à mon père. Mes études à Roſtock & à Greifswald. De ma dure ſervitude à Spire. Expédition de Juliers. Diète de Spire. Je ſuis créé* notarius publicus. *Le docteur Hoſe.* Page 90.

Chapitre V. *Séjour à Pforzheim. Le margrave Erneſt. De ma grande pénurie à Worms, ſuivie d'abondance chez un receveur de l'ordre de St-Jean. Je n'allonge pas ce ſommaire, car je tairois volontiers maint épiſode, n'étoit le reſpect de la vérité.* Page 120.

Chapitre VI. *Voyage en Italie. De ce qui m'advint à Rome. Démarches pour recueillir la ſucceſſion fraternelle. Particularités ſecrètes venues à ma connoiſſance. Départ précipité de Rome.* Page 141.

Chapitre VII. *De Rome à Stralſund, par Viterbe, Florence, Mantoue, Trente, Inſpruck, Ratisbonne & Nuremberg. Aventures diverſes.* Page 168.



ORIGINE

NAISSANCE ET CARRIERE

DE

BARTHELEMY

SASTROW

enſemble

maints dits & faits mémorables
dont le plus ſouvent il fut témoin

le tout

narré par lui-même

* * *

Première

PARTIE

CHAPITRE PREMIER.

Meurtre abominable de mon grand-père. Mes parens & leur famille. Fatale méſaventure de mon père. Troubles de Stralſund; appel des prédicans évangéliques.

ERS l'an 1488, mon père naquit au village de Rantzin, dans l'auberge voiſine du cimetière, ſur la route d'Anclam. Même avant ſon mariage, mon grand-père, Jean Saſtrow, ſurpaſſoit de beaucoup en richeſſe, preſtance, force & entendement les Horn, famille établie à Rantzin. Auſſi, rongés de jalouſie, ces Horn ne ceſſoient de l'attaquer dans ſes biens comme dans ſa conſidération; ils ne craignirent même pas d'attenter à ſa vie. N'oſant agir à viſière ouverte, ils ſe ſervirent de leur métayer (leur patrimoine à eux quatre étoit ſi modeſte qu'un maître de charrue leur ſuffiſoit); ils lui ſuggérèrent d'aller boire à l'auberge, de chercher querelle à l'hôte & de l'aſſommer net. Qu'arriva-t-il? Mon grand-père qui étoit ſur ſes gardes flaira le complot: prenant l'offenſive, il accommoda l'émiſſaire de ſi

Naiſſance de mon père.

belle façon, que le malheureux opéra ſa ſortie à quatre pattes, & non ſans peine encore.

L'inimitié des Horn obligea mon grand-père de pourvoir à ſa ſûreté. Environ l'an 1487, par amiable accord avec le vieux ſeigneur Jean Oſten de Quilow, il s'affranchit du vaſſelage pour acquérir la bourgeoiſie de Greifswald, où il acheta une maiſon à l'angle de la Rue des Bouchers. Il y tranſporta petit à petit ſon ménage. C'eſt donc un an avant la naiſſance de mon père que Jean Saſtrow quitta les Oſten & devint un bourgeois.

Pitoyable meurtre de mon grand-père.

Or, apprenez l'infâme attentat. L'an 1494, il y eut baptême non loin de Rantzin, à Gribow, où réſidoit un Horn: en ſa qualité de proche parent, mon aïeul reçut une invitation &, vu la foible diſtance, il y conduiſit mon père, alors âgé d'environ ſept ans. Les Horn ſaiſirent l'occaſion: on les vit arriver à Gribow ſous prétexte de rendre viſite à leur couſin; comme ils étoient tombés ſi bas qu'ils ne dédaignoient plus ni la compagnie ni la chère des payſans, ils parurent à la fête & s'aſſirent à la même table que mon grand-père. Après avoir bu leur ſoûl, vers le ſoir ils ſe levèrent tous enſemble pour aller faire un tour à l'écurie. Ils s'y croyoient ſeuls, mais caché dans un coin, un de nos parens les entendit: épier le départ de Saſtrow, aller au galop l'attendre ſur la route, l'occire avec ſon enfant, tel étoit leur deſſein. Auſſitôt averti, mon aïeul ſuivit le

conſeil de ne point s'attarder; prenant ſon fils par la main, il partit. Hélas! ces meurtriers atroces, qui s'étoient embuſqués dans un taillis, le renversèrent ſous les pieds de leurs chevaux, le criblèrent de bleſſures; puis, leur rage n'étant pas encore aſſouvie, ils le traînent juſqu'à une groſſe pierre (elle ſe voit encore) & lui coupent le poignet droit; enfin ils le laiſſent pour mort ſur la place. L'enfant s'étoit gliſſé dans un fourré marécageux impénétrable aux chevaux, la nuit le mit bientôt à l'abri d'une pourſuite. Pouſſés par la curioſité, les payſans avoient enfourché leurs montures; ils relevèrent la victime & ſortirent l'enfant de ſa retraite. L'un d'eux, ayant gagné Rantzin à toute bride, revint avec un chariot ſur lequel on étendit le bleſſé. Il ne donnoit plus ſigne de vie; aux portes de Rantzin, il reſpira une dernière fois & rendit l'âme.

Les proches réalisèrent la fortune de l'orphelin, vendirent la maiſon & retirèrent du tout 2000 florins. Ils ſont rares aujourd'hui les gentilshommes qui permettent à leurs vaſſaux d'amaſſer une pareille ſomme! L'enfant fut élevé avec ſoin; il apprit à lire, écrire & calculer; puis il alla ſe mettre au fait du négoce à Anvers & Amſterdam. Une fois en âge d'adminiſtrer ſon bien, il acheta l'angle de la Rue longue & de la Rue des Huns, à droite, vers l'égliſe Saint-Nicolas, ſoit deux maiſons & deux bou-

tiques de la Rue des Huns; de l'une des maiſons il fit ſon habitation, de l'autre une braſſerie, & ſur l'emplacement des boutiques il éleva la porte d'entrée actuelle; ces travaux lui coûtèrent de l'argent & de la peine. Sa perſonne étoit avenante, ſon exiſtence aſſurée, de ſorte qu'il obtint la main de la fille de feu Barthélemy Smiterlow, nièce de M. Nicolas Smiterlow, bourgmeſtre de Stralſund. Jeune, jolie, petite de ſtature, avec des membres d'une élégante délicateſſe, aimable, ſpirituelle, ſans prétentions, remplie d'ordre & de conduite, ma mère fut juſqu'à ſa dernière heure une femme honnête & craignant Dieu. Le livre de mon père conſtate que le mariage ſe célébra en 1514, le dimanche après la Sainte-Catherine; l'époux n'avoit pas 25 ans révolus, je le lui ai entendu dire maintes fois.

Mariage de mon père.

Des huit enfans que mes parens engendrèrent.

L'an 1515, aux Quatre-Temps de Noël, le bon Dieu accorda au jeune ménage un fils qui fut nommé Jean, comme ſon aïeul paternel; il eſt mort en 1545 à Aquapendente, en Italie. L'an 1517, *in vigilia nativitatis Mariæ*, naquit ma ſœur Anna, décédée le 16 août 1594, à l'âge de 77 ans, veuve de M. Pierre Froboſe, bourgmeſtre de Greifswald. Le mardi 21 août 1520, à 6 heures du matin, je vins au monde & reçus le prénom de Barthélemy, en mémoire de mon grand-père maternel. A mes deſcendans le ſoin de conſigner ici la date de

mon trépas, après lequel je ſoupire en mon 75^me^ hiver.

L'an 1523 naquit ma ſœur Catherine, charmante créature, belle, aimable, loyale & pieuſe. Quand mon frère Jean revint de l'univerſité de Wittemberg, elle lui demanda comment on diſoit en latin: Voilà, certes, une jolie fille! « *Profecto formoſa puella*, » répondit-il. « Et comment dit-on: Oui, pas mal? » — « *Sic ſatis!* » A quelque temps de là, trois étudians de Wittemberg, fils de bonnes familles, s'arrêtèrent dans notre ville & Chriſtian Smiterlow pria ſon père le bourgmeſtre de les héberger. Le bourgmeſtre, qui avoit trois grandes filles, invita ma ſœur Catherine. Les étudians échangèrent avec elles des propos badins, & comme ils ſe ſervoient du latin pour certaines réflexions familières aux jouvenceaux (en allemand, elles euſſent choqué des oreilles féminines), l'un d'eux s'écria: « *Profecto formoſa puella!* » — « *Sic ſatis!* » ripoſta Catherine; là-deſſus, grande peur des étudians qu'elle n'eût compris leurs galans diſcours. En 1544, Catherine épouſa Chriſtophe Meyer, fils unique, mais homme ſans éducation, débauché, pareſſeux, ivrogne, qui diſſipa toute ſa fortune; il mit à mal une ſervante tandis que ma ſœur étoit en couches; la colère divine le punit par des maladies honteuſes & la misère. Catherine mourut à 26 ans, dégoûtée de la vie.

En 1527 naquit ma ſœur Madeleine; elle mourut célibataire à 22 ans.

Ces cinq enfans, mes parens les eurent à Greifswald; les trois derniers virent le jour à Stralſund, ſavoir: en 1529 Chriſtian, qui vécut 60 ans; en 1532 Barbara, morte à 18 ans, & Gertrude en 1534.

Dès l'âge le plus tendre, mes ſœurs furent exercées par notre mère aux ouvrages de leur ſexe. Un jour que Gertrude (elle pouvoit avoir cinq ans) filoit ſa quenouille, car le rouet n'étoit pas inventé, mon frère Jean annonça qu'une diète alloit réunir l'empereur, le roi des Romains, les électeurs, les princes, les comtes, tous les grands ſeigneurs enfin, & à la queſtion: « Pourquoi? » il répondit: « Pour régler le gouvernement de ce monde. » — « Seigneur Dieu, » ſoupira Gertrude, « que ne font-ils aux petites filles défenſe de filer! »

La peſte de 1549 enleva ma mère, Gertrude, Madeleine & Catherine. Voyant ſes filles tout en larmes: « Pourquoi pleurez-vous? » dit ma mère, « priez plutôt l'Eternel d'abréger mes ſouffrances. » Elle trépaſſa le 3 juillet; le 16, ce fut le tour de Gertrude. Madeleine étoit mourante auſſi; elle quitta ſon lit pour tirer de l'armoire le linceul de Gertrude & le ſien; elle recommanda de ne jeter que peu de terre ſur la tombe de ſa ſœur, parce qu'elle-même y ſeroit inhumée bientôt; puis s'étant recouchée, elle

expira

expira le 18 juillet, le lendemain de l'enterrement de Gertrude. Madeleine étoit la plus grande & la plus robuſte de mes ſœurs, ménagère accomplie, laborieuſe & de jugement ſain.

Catherine me manda ces nouvelles le 9 ſeptembre, deux jours avant de ſuccomber au fléau; loin de me cacher ſa fin prochaine, qu'elle appeloit de tous ſes vœux, elle m'exhortoit à la réſignation. Des deux enfans qu'elle avoit eus de ſon indigne époux, je pris le garçon, Chriſtophe Meyer, & ma ſœur Froboſe, à Greifswald, ſe chargea de la fille, aſſez mal dotée. Chriſtophe m'a cauſé mille chagrins; remontrances, punitions, rien n'y faiſoit; devenu grand, il ne put ſe fixer nulle part & marcha ſur les traces de ſon père, s'adonnant à la débauche & à tous les vices. Néanmoins je réuſſis à l'établir avantageuſement par un bon mariage. A ſa mort, il laiſſa deux fils: l'aîné fut placé par ſes tuteurs à Dantzig chez d'honnêtes gens qui ne voulurent pas le garder. Le cadet demeura chez moi deux ans; il alloit à l'école & je me donnois avec lui plus de mal que ne le comportoit mon grand âge; j'eſpérois arriver à quelque choſe: hélas! il ſuivit ſi bien l'exemple paternel, que je dus bénir le ciel quand je fus débarraſſé du garnement.

Ma ſœur Barbara avoit été envoyée à Greifswald; au déclin de l'épidémie, mon père la rappela, car il étoit âgé, miſérable & accablé de

ſoucis. Barbara n'avoit que 15 ans; fort jolie, aimable, laborieuſe, elle épouſa Bernard Claſſen, lequel étoit veuf de ſa ſeconde femme. Ce gendre déplaiſoit à mon père, qu'il avoit deſſervi devant les tribunaux au profit de la partie adverſe; mais Claſſen ne ſe découragea pas & finit par obtenir le conſentement. La noce eut lieu à la Saint-Martin de 1549. Je viſitai le nouveau couple à mon retour de Spire: mon beau-frère me fit voir la fenêtre de ſon cabinet ornée de ma marque avec mon nom, n'oubliant pas d'ajouter qu'il avoit payé un marc de Stralſund au verrier; je défis les cordons de mon eſcarcelle & lui comptai la ſomme, mais le procédé me parut étrange après toutes les proteſtations d'amitié que mon père m'avoit tranſmiſes au nom de Claſſen.

Le duc Bogiſlaw X reçoit l'inveſtiture impériale.

L'an 1521, à la diète de Worms (où le docteur Martin Luther fit avec tant de courage ſa confeſſion de foi), le duc Bogiſlaw X, aïeul des ducs aujourd'hui régnants, reçut de S. M. I. Charles V l'inveſtiture ſolennelle à ciel ouvert & devant l'étendard, au grand déplaiſir de l'électeur de Brandebourg. Les conſeillers impériaux eurent miſſion d'accorder les deux compétiteurs à Nuremberg, ou d'en référer à S. M. en cas d'inſuccès.

Premiers troubles fomentés par Rolof Moller.

En 1522, éclata le tumulte de Rolof Moller, jeune homme d'une trentaine d'années au plus. Son grand-père avoit été bourgmeſtre, & c'eſt

ainſi qu'il détenoit un regiſtre des rentes & privilèges de la ville; ayant réuni au cloître de Saint-Jean une troupe de bourgeois, il s'appuya ſur le contenu dudit regiſtre pour parler bien haut des énormes revenus de la ville & accuſer le Conſeil de malverſation. Puis il envahit l'hôtel de ville, apoſtropha les conſeillers, les traita tous de voleurs, y compris un de ſes parens, M. Schrœder, auquel il reprocha d'être petit de ſtature, mais grand larron. M. le bourgmeſtre Zabel Oſeborn s'écria : « Je ne le fus de ma vie ! » Ce magiſtrat reſſentit une ſi véhémente indignation, qu'on dut le reconduire au logis. Grâce à ſes calomnies, Moller eut un parti dans la bourgeoiſie; ſes nombreux adhérens choiſirent 48 des leurs (le double des membres du Conſeil) pour exercer le pouvoir ſuprême; le Conſeil vit ſon influence annulée; un acte fixant les limites de ſa compétence & les règles de ſa conduite fut préſenté à la ſignature des conſeillers, & par ſurcroît on exigea d'eux le ſerment. Seul, M. Nicolas Smiterlow réſiſta; auſſi, tant que dura leur domination, c'eſt-à-dire juſqu'en l'année 1537, les Quarante-huit lui firent-ils expier ſon courage par des perſécutions inouïes.

Inſtitution des Quarante-huit.

La cauſe première de cette émotion ſi funeſte à la ville fut l'abſence d'une chancellerie permanente : le bourgmeſtre, le ſecrétaire emportoient à domicile les papiers ſecrets; à la mort

du magiſtrat, ces documens paſſoient aux enfans & petits-enfans, ils tomboient entre des mains étrangères; de là des indiſcrétions très préjudiciables à la choſe publique.

Des premiers prédicans évangéliques inſtallés par les Quarante-huit.

Jean Bugenhagen, le Poméranien, recteur de l'école de Treptow ſur la Rega, convertit à la pure doctrine pluſieurs moines du couvent de Belbuck; ils en ſortirent; parmi eux, je citerai M. Chriſtian Ketelhot, M. Jean Kurcke & M. Georges d'Ukermünde, que ceux de Stralſund choiſirent pour prédicant. Mais lorſqu'après trois prêches à Saint-Nicolas, il vit la bourgeoiſie réſolue à le garder en dépit du Conſeil, qui lui interdiſoit la chaire, lorſqu'il vit le clergé papiſte redoubler de menaces & les ducs expulſer de Treptow Ketelhot & Kurcke, ſaiſi de crainte il s'enfuit à la dérobée.

M. Jean Kurcke alloit faire voile pour la Livonie, où il comptoit ſe livrer au négoce, quand il fut retenu pour prêcher à Stralſund, d'abord au cimetière de Saint-Georges, puis dans le cloître de Sainte-Catherine, enfin à Saint-Nicolas. Il mourut en 1527 & fut inhumé à Saint-Georges.

M. Ketelhot avoit été ſeize ſemaines prieur du monaſtère de Belbuck. A l'inſtigation de l'abbé, M. Jean Boldewan, celui-là même qui l'avoit coiffé du capuce, il quitta le couvent pour la cure de Stolpe & y annonça quelque temps l'Evangile; les calomnies des prêtres amenèrent le prince à le deſtituer. En vain réclama-t-il

le droit de ſe juſtifier de vive voix & par écrit devant le ſouverain, les prélats, les ſeigneurs & les villes, ſes inſtances ne purent lui faire obtenir une audience, pas même un ſauf-conduit. Il ſe rendit alors en Mecklembourg, décidé à prendre un métier ; mais n'ayant trouvé de maître à ſa convenance, il gagna Stralſund avec l'intention de s'embarquer pour la Livonie. Les vents contraires le retinrent pluſieurs ſemaines au port ; il eut ainſi l'occaſion d'entendre les fables, abſurdités, menſonges impies qui ſe débitoient en chaire ; il vit les débordemens des prêtres, débauchés, ivrognes, gloutons, ſéducteurs, adultères, ſodomites. Cédant alors à la requête d'un grand nombre de bourgeois, le dimanche des Rogations, ſous le tilleul du cimetière de Saint-Georges (l'égliſe étant trop petite pour la foule des auditeurs), il prêcha ſur Matthieu XI : *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés & chargés & je vous ſoulagerai ;* puis ſur Jean XVI : *En vérité, en vérité, je vous dis que toutes les choſes que vous demanderez au Père en mon nom, il les vous donnera ;* enfin ſur le texte : *Allez donc & endoctrinez toutes nations* &c. Malgré les défenſes du Conſeil qui cédoit aux furibondes réclamations du clergé, toute la bourgeoiſie entraîna M. Ketelhot en ville & le fit prêcher à Saint-Nicolas.

Le duc Bogiſlaw & le docteur Martin Luther à Wittemberg.

L'an 1523, le duc Bogiſlaw, eſcorté de 400 chevaux, ſe rendit à Nuremberg pour régler ſon différend avec le margrave de Brande-

bourg. Dans ſa ſuite figuroit le bourgmeſtre Nicolas Smiterlow, avec Chriſtian ſon fils. Cet enfant, vif & hardi, fit ſi bien cabrer ſa monture, qu'elle ſe renverſa ſur lui, & de cette chute il reſta boſſu. Une fois l'accident ſans remède, M. Smiterlow envoya le jeune homme à l'univerſité de Wittemberg, autrement il l'eût placé dans le commerce à Lubeck.

Au retour, le duc Bogiſlaw s'arrêta à Wittemberg pour voir Luther, le moine turbulent. A peine quelques mots venoient-ils d'être échangés, que le prince dit ſur le ton de la plaiſanterie : « Monſieur le docteur, confeſſez-moi ! » Et Luther de répliquer vivement : « Non, non, gracieux ſeigneur ! Votre Alteſſe eſt un trop grand pénitent, je ſuis trop chétif pour l'abſoudre. » Il ſongeoit à l'auguſte naiſſance de ſon interlocuteur, qui, du reſte, étoit de haute & forte taille ; mais le duc vit dans cette réponſe une alluſion à la gravité de ſes fautes, & il congédia Luther ſans l'inviter à ſa table.

Pendant l'abſence du duc Bogiſlaw, les images furent abattues à Stralſund, ainſi que je vais le rapporter. L'an 1523, le lundi de la ſemaine ſainte, Mme Schermer envoya ſa ſervante prendre à Saint-Nicolas un reliquaire qu'elle vouloit faire réparer. Des compagnons ouvriers, voyant enlever un objet ſacré, ſe mirent à tout abattre ; leur troupe groſſiſſante envahit les égliſes & les couvens, les autels furent briſés, les images

diſperſées; moines & prêtres s'enfuirent de la ville, à la ſeule exception du gardien de Saint-Jean. Là-deſſus, ordre exprès du Conſeil que chacun eût à rapporter ſon butin au Vieux-Marché le mercredi ſuivant. Les bourgeois n'obéirent qu'à demi : ils reſtituèrent les images de bois, mais les plus précieuſes manquèrent à l'appel. Deux femmes furent amenées devant le Conſeil; l'une, la Bandelwitz, ſe campa ſous le nez du bourgmeſtre & l'apoſtropha en ces termes : « Que me veux-tu, Jean Heye? Pourquoi me faire quérir? Quel crime ai-je commis? » — « Tu le ſauras bientôt, » répliqua le bourgmeſtre, & il la fit incarcérer. Même ſort échut à l'autre femme. A la Place du Marché, les partiſans de l'ancienne doctrine étoient en armes, fort échauffés, tandis que les évangéliques s'indignoient de ce double empriſonnement. Le bailli Schrœder parut à cheval, montrant avec affectation un calice qu'il venoit de confiſquer; il juroit d'occire tous les évangéliques. S'élançant alors ſur un banc de poiſſonnier, L. Viſcher cria d'une voix tonnante : « A moi, ceux qui veulent vivre & mourir pour l'Evangile! » Le grand nombre ſe rangea de ſon côté. Des fenêtres de l'hôtel de ville les conſeillers aſſiſtoient à la ſcène, & la crainte les prit de ne pas rentrer ſains & ſaufs chez eux. Rolof Moller monta leur expoſer la ſituation; les deux femmes furent relaxées, après une détention qui n'avoit

pas duré une heure, & le Conſeil pria les bourgeois de ſe tenir pour ſatisfaits, proteſtant de ſon bon vouloir; mais la foule, lente à ſe calmer, ſtationna juſque vers 4 heures; les conſeillers purent alors ſortir ſans danger.

Le Conſeil de Stralſund s'excuſe auprès du duc.

Au retour du duc Bogiſlaw, le Conſeil de Stralſund s'efforça de perſuader à Son Alteſſe que la deſtruction des images s'étoit faite malgré lui. Mais le prince dans ſa colère n'admit aucune juſtification; il accuſa les gens de Stralſund d'avoir trahi leurs devoirs envers la religion auſſi bien qu'envers le ſouverain, patron des égliſes de la ville; le diable leur en tiendroit compte. Le duc trépaſſa le 29 ſeptembre de la même année à Stettin, laiſſant deux fils, Georges & Barnim.

Cependant les mutineries continuoient, car la bourgeoiſie voyoit avec déplaiſir qu'à l'exemple des princes Georges & Barnim, le Conſeil perſévéroit dans le papiſme, retardant ainſi les progrès de l'Evangile. Le lundi de la Saint-Jean 1524, Rolof Moller, à la tête d'une groſſe troupe, déboucha ſur la Place du Vieux-Marché; il y pérora, monté ſur un banc de poiſſonnier; la foule applaudiſſoit. Le diſſentiment toujours plus accentué entre magiſtrats & bourgeois ne préſageoit que trop la ruine de la choſe publique. Moller attaquoit ſans ménagement le Conſeil. Il n'avoit alors guère plus de trente ans; bien fait de ſa perſonne & diſert, il pouvoit

pouvoit compter d'être élu bourgmeſtre tôt ou tard; ſimple queſtion de temps. Sa préſomption l'aveugla; enivré de la faveur populaire, il fut exceſſif à l'égard du Conſeil, prit ſon vol avant que les ailes lui euſſent pouſſé & entraîna beaucoup de monde dans ſa chute; la ville elle-même ne s'en relèvera pas d'un ſiècle.

Fâcheuſe poſition du bourgmeſtre Smiterlow, entre la ſurexcitation de la bourgeoiſie & l'entêtement des conſeillers papiſtes.

M. le bourgmeſtre Nicolas Smiterlow, perſonnage conſidéré, orateur habile, de cœur ferme & généreux, ſiégeoit au Conſeil depuis dix-ſept ans. Le duc Bogiſlaw, appréciateur de ſon mérite, l'emmena à la conférence de Nuremberg. Ce voyage permit au bourgmeſtre d'entendre proclamer le pur Evangile & de reconnoître les funeſtes erreurs du papiſme; à Wittemberg même, il aſſiſta aux prédications de Luther. Auſſi fut-il le premier à confeſſer la ſaine doctrine en plein Conſeil, ſans que l'oppoſition de ce corps le détournât de ſoutenir les propagateurs de la vraie foi, quand ils gardoient la meſure. Il s'interpoſa entre le Conſeil, les princes, les hauts perſonnages du pays encore ſectateurs du papiſme, & les Quarante-huit, Rolof Moller & ſes adhérens, qui cherchoient à l'emporter de haute lutte. M. Smiterlow invita le Conſeil à ſe montrer moins roide avec la bourgeoiſie dans les choſes juſtes & raiſonnables; il exhorta, d'autre part, les bourgeois à plus de déférence pour les magiſtrats, aſſurant que les prédicans ne ſeroient point inquiétés

& que l'Evangile auroit libre cours. Mais il échoua des deux côtés.

Moller & Lorbeer au banc des bourgmeſtres.

La criſe éclata. Les turbulens, François Weſſel, L. Viſcher, Barthélemy Buchow, Hermann Meyer, Nicolas Rode, enlevant Rolof Moller du banc de poiſſonnier, l'entraînèrent à l'hôtel de ville & le firent aſſeoir au banc des bourgmeſtres. Le Conſeil dut accepter Moller & Chriſtophe Lorbeer comme bourgmeſtres & huit membres de la bourgeoiſie en qualité de conſeillers. Pour ſauver leurs têtes, les magiſtrats ſe virent contraints de partager avec leurs ennemis jurés, ſoit le petit banc des quatre bourgmeſtres, ſoit le long banc des vingt-quatre conſeillers. Quant à M. Smiterlow, il ſubit le ſort de quiconque met le doigt entre l'arbre & l'écorce, car les pacificateurs ſont infailliblement étranglés par les partis en préſence. Lorſque Rolof Moller, à l'égliſe, entra dans la ſtalle des bourgmeſtres, M. Smiterlow en ſortit, & comme ſon expérience conſommée l'avertiſſoit du péril, il vint à Greifswald, lui & ſes deux fils, demander à ma mère l'hoſpitalité.

Pourquoi les ducs ne ſévirent point contre les perturbateurs.

Une double raiſon explique la tolérance dont les jeunes princes Georges & Barnim uſèrent en cette conjoncture. D'abord, ils eſpéroient avoir bon marché de la ville lorſque les diſſenſions inteſtines l'auroient épuiſée. En ſecond lieu, des illuminés, le docteur Jean Amandus à leur tête, agitoient le pays, ſurtout

la Poméranie orientale, pouſſant au bris des images & déclarant en chaire que princes & ordures, il falloit tout balayer. Or, aux yeux des papiſtes, ces gens ne formoient avec les évangéliques qu'une ſeule & même ſecte, & comme leur nombre étoit impoſant, par prudence les princes ſe tinrent cois.

Inſtallation des prédicans évangéliques; la moinerie papiſte s'enfuit à Greifswald.

La fuite des prêtres & des moines fournit aux magiſtrats l'occaſion d'entendre prêcher M. Chriſtian Ketelhot & ſes collègues. Bientôt le Conſeil ouvrit les yeux à la vraie lumière. D'accord avec les Quarante-huit & la bourgeoiſie, il aſſigna les égliſes aux prédicans évangéliques; le paſtorat, c'eſt-à-dire la ſuprématie ſur tous miniſtres & ſerviteurs de l'Egliſe, fut confié à M. Ketelhot, qui l'exerça vingt-trois ans, juſqu'à ſa mort. Chanoines & curés avoient eu la précaution de raſſembler toutes les eſpèces, valeurs & titres, ce qui repréſentoit des ſommes conſidérables; ils confièrent à certains conſeillers ou bourgeois notables de Greifswald des coffres & bahuts remplis de calices, de patènes, de riches chaſubles; ils en firent de l'argent à l'occaſion & remirent à moitié prix aux débiteurs les lettres de rente. Les égliſes, hoſpices, fondations pieuſes perdirent ainſi capital & revenus. Longtemps après ces évènemens, les fils de mon parent Chriſtian Schwarz m'expédièrent, pour le reſtituer au Conſeil de Stralſund, un coffre de matelot qui étoit reſté quarante ans

ſous le lit de leur père; on y trouva des chaſubles de velours brodées d'argent & de perles, plus deux crucifix d'argent. Quoique la règle défendît aux moines de Saint-Jean de toucher au métal monnoyé, le père gardien ne ſe fit aucun ſcrupule d'emporter tout ce que le couvent renfermoit d'eſpèces ſonnantes & d'objets précieux.

Appelé par un petit groupe de bourgeois qui ne s'étoient nullement inquiétés de ſa paie, M. Ketelhot n'avoit, pour ſa ſubſiſtance quotidienne, d'autre reſſource que la Cave aux vins & le *Roi Arthur;* il y trouvoit table franche & bonne compagnie, mais ce fut au détriment de ſes études. Un Juif, avec lequel il ſe flattoit d'approfondir la *lingua ſancta*, parvint à lui faire annoncer en chaire l'*error a Judæo conceptus.* Auſſi le Conſeil s'empreſſa-t-il de nommer ſurintendant M. Jean Knipſtrow, le premier qui porta ce titre à Stralſund. Ketelhot n'en ſouffrit ni dans ſa conſidération, ni dans ſon rang, ni dans ſes bénéfices; il reſta toute ſa vie *primarius paſtor* & ſon effigie à Saint-Nicolas, vis-à-vis de la chaire, eſt accompagnée de ces mots: *Repurgator eccleſiæ Sundenſis.* Nommé en 1524, M. Knipſtrow ſut, par ſon talent & ſa manſuétude, ramener dans la bonne voie M. Ketelhot, qui rompit pour toujours avec l'erreur. Les deux miniſtres vécurent en fraternelle intelligence; M. Ketelhot ne jalou-

ſoit pas plus le ſurintendant, que M. Knipſtrow ne prenoit ombrage du titre de *primarius paſtor;* ils n'étoient point vaniteux, comme plus tard Runge & Kruſe. Peu à peu les ducs reconnurent que les évangéliques, bien loin de pactiſer avec les fanatiques de la Poméranie orientale, les combattoient énergiquement; les prédicans de Stralſund ceſsèrent d'être inquiétés; on les confirma dans leurs fonctions, & ni le Conſeil ni la bourgeoiſie n'eurent de moleſte à ſubir pour les avoir appelés.

De l'affreuſe cataſtrophe qui frappa mon père.

Je reprends l'hiſtoire de ma famille à partir de 1523. Mes parens fondèrent leur jeune ménage en pleine abondance; ils avoient moulin & braſſerie, vendoient blé, beurre, miel, laine, duvet, & poſſédoient juſqu'au ſuperflu; tout étoit à ſi bon marché que s'enrichir paroiſſoit facile, on eût dit l'âge d'or. Pourtant la proſpérité fit place à l'infortune.

Cette année 1523, en effet, Georges Hartmann, gendre du docteur Stoïentin, acheta de mon père une certaine quantité de beurre. Une vive diſcuſſion s'étant élevée entre eux, Hartmann (qui alloit rendre une épée courte au bourgmeſtre Pierre Korchſchwantz) courut ſe plaindre à ſa belle-mère. Cette femme hautaine, fière de ſa richeſſe, pleine de mépris pour les petites gens parce qu'elle avoit épouſé un docteur & conſeiller ducal (j'omets par charité certains détails dont j'inſtruirai de bouche mes

enfans), cette femme, dis-je, préſentant à ſon gendre une hache : « Voici, dit-elle, une pièce de monnoie, va au marché, achètes-y du cœur ! » Enhardi par un ſauf-conduit du prince que le docteur Stoïentin lui avoit procuré, Hartmann rencontre au haut de la Rue des Eperonniers mon père, qui alloit au poids public faire peſer une caiſſe de miel. Pour repouſſer un aſſaillant armé d'une hache & d'une épée courte, mon père n'avoit pas même un couteau de poche ; il ſe précipite dans la boutique d'un éperonnier & s'empare d'une grande fourchette ; mais les compagnons la lui arrachent ; bien plus, ils l'empêchent de ſe réfugier ſur la galerie. Alors mon père décroche de la paroi un épieu, & retournant dans la rue : « Qu'il ſe montre, s'écrie-t-il, celui qui en veut à ma vie ! » Hartmann ſort d'un atelier voiſin ; non content de ſa hache & de ſon épée, il a pris ſur l'enclume un marteau : il le lance contre mon père, qui pare avec l'épieu, le coup gliſſe, néanmoins le marteau froiſſe la poitrine (mon père cracha le ſang pluſieurs jours). La hache ſuit le même chemin, elle atteint l'épaule. Croyant la partie gagnée par ce double exploit, l'agreſſeur fond l'épée nue ſur le bleſſé, mais celui-ci le tranſperce de l'épieu. Hartmann tombe roide mort. Tel eſt le véridique expoſé de ce funeſte accident. Je n'ignore pas la verſion inventée par la malveillance : mon père auroit occis Hartmann

déſarmé, derrière le poêle, dans la chambre de l'éperonnier; ces rumeurs ſont vaines, *nugæ ſunt, fabulæ ſunt.*

Mon père courut demander aſile aux moines noirs, qui étoient de ſa connoiſſance; ils le cachèrent au haut de l'égliſe, dans un enfoncement de la voûte. Bientôt le docteur Stoïentin, à la tête de ſes domeſtiques & d'une nombreuſe cohorte, vint explorer tous les coins & recoins du couvent; il pénétra dans l'égliſe & le fugitif, ſe croyant découvert, alloit prendre la parole pour démontrer ſon innocence; heureuſement la Providence lui ferma la bouche, & à ſes ennemis les yeux. Au milieu de la nuit, les moines le firent paſſer par-deſſus la muraille; en ſuivant la chauſſée, il gagna Neuenkirchen, où l'attendoit un char de payſan envoyé par ſon beau-père. Il ſe gliſſa dans un ſac de fourrage, à côté d'un ſac d'orge. En route, le docteur Stoïentin arrêta le véhicule : « Je vais à Stralſund, » déclara le conducteur. — « Qu'as-tu là? » dit Stoïentin en frappant ſur les ſacs. — « De l'orge & mon ſac de foin. » — « N'as-tu point aperçu quelque fuyard, à pied ou à cheval? » — « Oui, j'ai vu un homme galoper ventre à terre du côté de Horſt, il m'a ſemblé même reconnoître Saſtrow, de Greifswald, & je me ſuis demandé ce qu'il avoit à chevaucher de la ſorte à pareille heure. » Stoïentin n'en voulut

pas entendre davantage, il piqua des deux du côté de Horſt.

Mon père arriva ſans autre encombre à Stralſund; le Conſeil lui délivra un ſauf-conduit: mince garantie, car il avoit affaire à des ennemis riches, orgueilleux & puiſſans; le docteur Stoïentin, conſeiller de Son Alteſſe, exploitoit avec habileté la circonſtance que Hartmann étoit ſous la protection du duc Georges. Mon père mena une vie errante en Danemark, à Lubeck, à Hambourg & autres lieux; enfin il apaiſa ſon ſuzerain en lui payant comptant une ſomme conſidérable; puis, après de laborieuſes négociations, ſon beau-père réuſſit à le réconcilier avec la partie adverſe; l'amende expiatoire fut de 1000 marcs; l'entrée de Greifswald, où ſéjournoit la famille du défunt, lui reſta interdite. Que les 1000 marcs aient profité au fils de Hartmann, l'évènement a prouvé le contraire: le malheur l'a frappé ſans relâche dans ſa ſanté, ſes biens, ſa femme & ſes enfans.

Du monaſtère de Sainte-Brigitte.

Aux portes de Stralſund s'élevoit le monaſtère de Sainte-Brigitte; des moines & des nonnes y habitoient des corps de logis diſtincts. Un mur ſéparoit les jardins, mais il n'étoit pas ſi haut qu'un homme ne pût aiſément le franchir. Les moines faiſoient la cuiſine & les mets arrivoient aux religieuſes par un tour aſſez large pour une perſonne. De quelle façon s'obſervoit le vœu de chaſteté, on l'apprit le jour que

que le couvent fut envahi, quand on trouva ſoit aux lieux ſecrets, ſoit ailleurs, des têtes & même des ſquelettes entiers de nouveau-nés.

Les nonnes de Sainte-Brigitte amenées au couvent de Sainte-Catherine.

Lors de l'envahiſſement des égliſes & monaſtères, M. François Weſſel, conſeiller depuis une année, fut chargé de prévenir à Sainte-Catherine le détournement des objets précieux. Pour couper court à l'idolâtrie, il fit creuſer devant la porte du jardin, près du banc de gazon, une foſſe de 18 aunes de long, où l'on enfouit les images. Le Jeudi ſaint, entre 4 & 6 heures du matin, les nonnes de Sainte-Brigitte, dont la retraite avoit été aſſaillie, furent conduites à Sainte-Catherine; M. François Weſſel les reçut galamment ſur le ſeuil du cloître; il prit l'abbeſſe par la main & entonna l'hymne papiſtique: *Veni, ſponſa Salvatoris* &c. L'abbeſſe le pria de ceſſer cette dériſion & de lui ſouhaiter plutôt la bienvenue avec des flacons de vin, mais M. Weſſel objecta que l'heure étoit trop matinale pour ſe mettre à boire.

Le bourgmeſtre Smiterlow en exil. Quel fut à Rome le ſort de ſon fils aîné & du docteur Wardenberg.

J'ai raconté les circonſtances qui forcèrent M. le bourgmeſtre Nicolas Smiterlow à ſe réfugier chez ma mère avec ſes deux fils, Nicolas & Bertrand. Le premier, vaillant jeune homme, de bonne mine & de caractère altier, avoit fait d'aſſez bonnes études; j'ai peu vu d'écriture auſſi belle que la ſienne: impatient de courir le monde, il ſe ſentoit à l'étroit en Poméranie, & quand il apprit que l'empereur Charles avoit une armée

en Italie, il décida ſon père à l'équiper. L'eſcarcelle bien garnie, il rejoignit les troupes impériales, prit part à l'aſſaut & au ſac de Rome, amaſſa du butin, mais la maladie le conduiſit à trépas.

Le ſort n'épargna pas non plus le docteur Zutfeld Wardenberg, pareillement fils de bourgmeſtre. Berckmann & d'autres écrivains en font un grand prélat. Quoi qu'il en ſoit, il étoit bien près de ſe croire membre de la Trinité qui régit l'univers: dans ſes fonctions d'official, il ne ſuivoit d'autre loi que ſon bon plaiſir; ſon hôtel renfermoit une priſon & il agiſſoit comme ſi le Conſeil n'exiſtoit pas. Bref, il finit par indiſpoſer à tel point les magiſtrats, qu'une belle nuit il jugea prudent de quitter la ville; ſon frère Joachim lui ouvrit les portes ſans autoriſation, hardieſſe qui lui valut dix ſemaines de captivité dans la Tour bleue. Au ſac de Rome, Zutfeld Wardenberg eſſaya de ſe cacher parmi les malades d'un hôpital; bientôt découvert, il fut occis & tout ſon avoir pillé. L'égliſe Sainte-Marie à Stralſund renferme le beau mauſolée qu'il s'étoit préparé, avec une épitaphe énumérant ſes titres, mais ſon cadavre gît à Rome, on ne ſait où.

M. le bourgmeſtre Smiterlow avoit le parler auſſi franc que le cœur; quand il converſoit en rue, ſa voix forte & claire s'entendoit à trois maiſons plus loin; tous ſes diſcours commen-

çoient par : « Oui, au nom de Jéſus ! » Un jour qu'après dîner il étoit entré à l'écurie, où il tenoit ordinairement trois chevaux, il vit le valet lancer à l'une de ces bêtes un coup de fourche, accompagné de l'exclamation du maître : « Au nom de Jéſus ! » M. Smiterlow lui arrachant la fourche, la lui plante entre les épaules, le fait tomber & dit : « A l'occaſion, je ſais crier Au nom de tous les diables ! »

Selon la coutume des papiſtes, ma mère alloit à midi & demi, ſurtout pendant le carême, réciter à l'égliſe un Pater noſter & un Avé Maria devant chacun des trois autels. Elle prenoit toujours avec elle ſon petit Barthélemy. Une fois, je m'accroupis ſur les marches du premier autel ; ma mère paſſant au ſecond, je la ſuivis & j'achevai ma beſogne devant le troiſième. Lorſqu'en ſe relevant, ma mère aperçut l'encens dont j'accompagnois ſes prières, elle courut à la maiſon tout d'une haleine & dépêcha une ſervante qui joua du balai.

De deux accidens qui m'arrivèrent.

Séparée ſi jeune de ſon époux, avec quatre enfans en bas âge, ma mère avoit ſes momens de triſteſſe & de découragement ; qui s'en étonneroit ? Un jour qu'elle dépeçoit ſur le tranchoir une pièce de poiſſon ſec, un morceau vint à tomber au pied du bloc ; je le ramaſſe ; ſans me voir, ma mère ſe baiſſe à ſon tour, & comme je me relevois, le tranchant de la hache m'entailla le front. La cicatrice ne s'effacera

jamais. Loué ſoit Dieu que l'accident n'ait pas eu des ſuites plus graves.

La parenté de Hartmann ayant reçu ſatisfaction, mon père donna rendez-vous à ſa femme & à ſes enfans au presbytère de Neuenkirchen. C'étoit en automne, les poires étoient mûres; après en avoir abattu & mangé leur ſoûl, les enfans finirent par ſe les lancer à la tête. Une groſſe poire alla tomber ſous les pieds de deux chevaux attachés à un poirier; au moment où je me gliſſois pour la ramaſſer, une ruade m'atteignit à la tempe. Conſternation générale; la bleſſure paroiſſant dangereuſe, on revint en ville auſſitôt & l'on me conduiſit chez le médecin.

Stralſund rend la foi & hommage aux ducs. Les prêtres fugitifs rentrent.

Les ducs Georges & Barnim arrivèrent à Stralſund avec 400 cavaliers; ils reçurent l'hommage & confirmèrent les privilèges de la ville. Pour les réclamations des prêtres, on convint de s'en remettre à la Chambre impériale. Bourgmeſtres, conſeillers, bourgeois, prédicans (en tout une ſoixantaine) furent cités à dépoſer ſous ſerment, par-devant les commiſſaires impériaux ſiégeant à Greifswald. Le procès coûta de groſſes ſommes à la ville; le clergé prodiguoit l'argent, mais le recteur, Hippolyte Steinwer, finit par ſe douter que la chance tournoit, & un beau jour on le trouva mort: on croit qu'il s'eſt étranglé de dépit. Cet évènement termina le litige, les prêtres rentrèrent à Stralſund les uns après les autres.

Peu à peu les bourgeois dégriſés ouvrirent les yeux ſur le grave préjudice que les menées de Moller cauſoient aux intérêts publics & privés; d'autre part, les princes avoient appris à connoître M. Smiterlow dans le voyage à Nuremberg; ils ſavoient auſſi en quelle eſtime leur père l'avoit tenu. Tous ces ſentimens ſe firent jour à la preſtation du ſerment d'hommage, Rolof Moller fut contraint de quitter la ville & M. le bourgmeſtre Smiterlow y rentra le 1^er^ août 1526. Moller, après un ſéjour de pluſieurs années à Stettin, reçut l'autoriſation de revenir à Stralſund, M. Smiterlow y conſentant; mais quinze jours ne s'étoient pas écoulés depuis ſon retour, qu'il mouroit de chagrin, à ce qu'on dit, & la ſuppoſition eſt aſſez plauſible. *Fin de l'exil du bourgmeſtre Smiterlow.*

Ainſi donc, M. Smiterlow paſſa le temps de ſon exil chez ma mère à Greifswald, tandis que ſa maiſon de Stralſund abritoit mon père. Les femmes des deux bannis alloient continuellement d'une ville à l'autre en toute ſaiſon, par la pluie, la grêle, la neige, le froid, au grand détriment de leur ménage, de leur bourſe & de leur ſanté.

On me l'a répété plus tard, j'étois un enfant d'humeur fougueuſe. Il m'arriva ſouvent de monter au clocher de Saint-Nicolas; une fois même j'en fis le tour à l'extérieur; ma mère, ſur le ſeuil de ſa porte, en face de l'égliſe, aſſiſta à cette promenade & ne reſpira plus, pour ainſi *Comment je me comportois à Greifswald, notamment à l'école.*

dire, juſqu'à ce que ſon fils fût redeſcendu ſain & ſauf; alors, il eſt vrai, le petit Barthélemy reçut d'elle ce qu'il avoit bien mérité.

A Greifswald déjà, je fus envoyé à l'école. Outre la lecture, on m'enſeigna les déclinaiſons, comparaiſons & conjugaiſons d'après le Donat; nous paſſâmes enſuite au Torrentinus. Le dimanche des Rameaux, je me vis déſigné pour entonner le *Quantus;* les années précédentes, j'avois chanté d'abord le petit, puis le grand *Hic eſt.* Quel honneur pour l'enfant & pour les parens! C'étoit une véritable fête, car on choiſiſſoit les gars les plus éveillés, ceux qui, nullement intimidés par la foule des prêtres & des laïques, ſavoient lancer leurs notes claires, ſurtout au *Quantus.* Mais la ſuite de cette hiſtoire ne fera que trop bien comprendre pourquoi, de ſanguin, mon tempérament devint mélancolique & comment s'évanouirent ma fougue & ma gaieté.

CHAPITRE II.

Mon ſéjour à Greifswald comme étudiant. Victor Bole & ſa fin tragique. Servante poſſédée du démon. Quels furent les précepteurs de mon frère Jean & les miens. De l'interminable procès que mon père eut à ſoutenir.

YANT acquis la triſte certitude que jamais les Hartmann ne conſentiroient au retour de mon père à Greifswald, mes parens déſirèrent, comme de bons époux, ſupporter en commun les charges domeſtiques. Au printemps de 1528, après avoir loué ſon habitation de Greifswald, ma mère rejoignit ſon mari à Stralſund, où il avoit acheté le droit de cité & une maiſon délabrée. Le beau-père de ma mère, M. Chriſtian Schwarz, alors tréſorier de Greifswald, me garda chez lui pour mes études. Je ſubis la dépoſition. Mon précepteur étoit Georges Normann, de l'île de Rügen, qui termina ſa carrière au ſervice du roi de Suède. Je n'étois guère ſtudieux; aux livres je préférois les chevaux & les tournées avec mon parent dans le

Ma mère émigre à Stralſund.

diſtrict de Greifswald; mes progrès furent en proportion de mes efforts.

Du bourgmeſtre Victor Bole & de ſon horrible fin.

Il y avoit à Greifswald un bourgmeſtre nommé Victor Bole, d'une famille notable de l'île de Rügen. Avant de parvenir aux honneurs, il étoit bon évangélique & ami zélé des prédicans; mais ſon apoſtaſie fut complète: autant il avoit ſoutenu les miniſtres, autant il leur devint hoſtile après ſon élection. Je me ſouviens de l'avoir vu dans ſa corporation, aſſis à la première place en ſa double qualité de doyen & de bourgmeſtre, à moitié gris, le verbe haut, ſeul à parler (toujours en haut allemand). Comme il avoit pris part à pluſieurs expéditions, les faits d'armes étoient le thème invariable de ſes diſcours. Il appela devant lui les ménétriers, fifres & timbaliers: « Sais-tu un cri de guerre? » demanda-t-il à un fifre. — « Oui, certes,» répliqua l'autre, qui lança auſſitôt ſes notes les plus aiguës. Et M. le bourgmeſtre de s'écrier triomphant: « Au moins, voilà un gaillard utile! Tandis que ce Knipſtrow de Stralſund qui bégaie en chaire: *Pap! pap! pap!* ſeroit-il ſeulement capable de pouſſer un cri de guerre? A quoi donc eſt-il bon? »

Attendons la fin, dit le proverbe. Cette même année 1528, le roi de mai fut M. Bertrand Smiterlow; je le précédai portant ſa couronne. Bole fit à Smiterlow l'honneur de chevaucher à ſes côtés, heureux qu'il étoit de parader avec ſes

ſes valets & ſes chevaux (il avoit trois ou quatre bêtes à l'écurie). Si le ciel ſe fût montré plus clément, nous en aurions été bien heureux. Ni bourgeon, ni brin d'herbe n'apparoiſſoit encore au 1^er^ mai! La neige, en revanche, couvrit de gros flocons le cortège, à l'aller comme au retour. Auſſi quelle hâte de revenir ſe mettre au chaud! — Choſe étonnante, les ſemailles ne ſouffrirent pas. — Dès qu'en ville on eut, ſelon l'uſage, préſenté la couronne au roi de mai, chacun s'empreſſa de regagner au galop ſon logis. Or, en rentrant, le bourgmeſtre Bole fut pris d'une colique ſi violente que, ſans attendre un valet, il abandonna dans la cour ſon cheval pour courir au lieu ſecret. Avant d'y arriver, il tomba; les domeſtiques ne relevèrent qu'un cadavre. Il avoit le cou tordu & la face tournée de l'autre côté. Quelle inſigne témérité de railler Dieu & ſa parole!

Je fais une chute dangereuſe.

En 1528, les Etats furent convoqués à Stettin pour ratifier le pacte de ſucceſſion entre l'électeur de Brandebourg & les ducs de Poméranie. Le député de Greifswald, M. le bourgmeſtre Gaſpard Bunſow, couſin germain de ma mère, me prit avec lui comme page, ou plutôt comme amuſette, & auſſi pour me faire voir du nouveau. Notre hôte poſſédoit un magnifique jardin; ſur le bord d'un vaſte étang s'élevoit une tour avec un eſcalier intérieur, fermé en haut par une trappe. Certain jour que, de cette

tour, la ſociété s'amuſoit à regarder les carpes, je me hiſſai à la fenêtre par curioſité; mais en quittant la place, j'oubliai la trappe béante derrière moi & fus précipité juſqu'en bas. C'eſt un miracle que je ne me ſois pas rompu le cou, tout au moins caſſé bras ou jambe. Dieu me préſerva par la main de ſes anges, qui déjouent les machinations du Malin.

Autre accident. A l'âge de 5 ans, Nicolas, fils aîné de M. Bertrand Smiterlow, étoit déjà plus grand & plus fort que moi; ce démon incarné tourmentoit les enfans du voiſinage; loin de le réprimander, ſon père recevoit très mal les plaintes. Cette indulgence porta de ſi beaux fruits que, pour prévenir entre le père & les voiſins les diſputes & peut-être même quelque voie de fait mortelle, l'aïeul, M. Chriſtian Schwarz, jugea convenable de prendre chez lui Nicolas, qui vint partager mon lit. Un matin, nous nous habillions ſur le grand coffre au pied du lit; ſans dire mot & par pure malice, ce méchant, d'un coup en pleine poitrine, me culbuta tête en arrière, chute vraiment dangereuſe.

Le grand-père donna un banquet à ſes enfans & à d'autres perſonnes; les valets arrivèrent le ſoir avec des lumières pour reconduire leurs maîtres; pendant qu'ils attendoient devant le feu, Nicolas ſe mit à leur jouer de vilains tours, qu'ils enduroient par crainte du père. Il en vint à leur frapper les lèvres du doigt:

Brumm! brumm! mais un valet, perdant patience, ripoſta par un ſoufflet, & Nicolas de courir ſe plaindre. Après le banquet, on alluma les lanternes & chacun regagnoit paiſiblement le gîte, quand M. Bertrand Smiterlow, tirant ſon coutelas, fondit ſur le valet téméraire qui étoit en train d'éclairer ſon maître & le bleſſa grièvement à l'épaule. Enfin M. Schwarz préféra me renvoyer à Stralſund, plutôt que de me laiſſer en la dangereuſe compagnie de Nicolas.

M. Bertrand Smiterlow puni comme le ſacrificateur Élie.

L'enfant grandit, ſes défauts en même temps, car le père y trouvoit ſon plaiſir & perſonne n'oſoit proteſter. Nicolas avoit atteint l'âge de 27 ans lorſque, chevauchant vers Roſtock, il fit étape pour la nuit à Rœvershagen. Des marchands s'arrêtèrent avec leur char à l'auberge en face, cherchant à éviter un perſonnage dont le mauvais caractère étoit connu. L'un d'eux avoit un chien courant, qui s'introduiſit dans l'hôtellerie de Smiterlow; celui-ci attacha la bête & la retint. Le lendemain, au départ, le marchand aperçoit ſon chien mené en laiſſe; il le réclame; pour toute réponſe, Smiterlow met en joue, mais l'autre, plus prompt, lui loge une balle dans la cuiſſe. Tant bien que mal Smiterlow gagna Roſtock, s'y fit panſer & n'en mourut pas moins quelques jours après. Le marchand continua ſa route tout à ſon aiſe, âme qui vive ne ſe plaignit. M. Bertrand Smiterlow attrapa la gale au dos; père & fils reçurent

donc la juſte récompenſe de leurs vertus. Dieu me préſerve d'offenſer la deſcendance de M. Smiterlow, à laquelle m'unit une double parenté; mais que les miens élèvent leurs enfans dans une diſcipline ſévère & le reſpect du prochain.

De notre ſervante que le démon poſſédoit.

En 1529, la peſte angloiſe, dont on avoit parlé déjà l'année précédente, emporta beaucoup de monde à Stralſund; ma mère en fut atteinte deux fois, heureuſement elle guérit. Enceinte de mon frère Chriſtian, avant ſes couches elle ordonna, en bonne ménagère, un lavage général de la maiſon. Or nous avions une ſervante poſſédée du malin eſprit. Perſonne ne s'en doutoit, lorſqu'au moment de nettoyer la batterie de cuiſine, elle ſe mit à renverſer avec fracas poêlons, caſſeroles, lèchefrites, criant à tue-tête: « Je veux ſortir, je veux ſortir! » Sa mère, domiciliée Rue des Potiers d'étain, dut la reprendre. La pauvre fille fut pluſieurs fois conduite en traîneau à l'égliſe Saint-Nicolas. On l'exorciſoit après le ſermon, & voici ce que ſes réponſes établirent: la mère avoit acheté du fromage frais au marché; en ſon abſence, la fille avoit ouvert l'armoire & fait une large brèche au fromage; la mère, à ſon retour, avoit ſouhaité que l'auteur du dégât eût le diable au corps; de ce moment datoit la poſſeſſion. Cette fille avoit cependant communié depuis; comment donc le démon avoit-il pu garder ſon poſte? Interrogé, il répondit: « Le

ſcélérat caché ſous un pont laiſſe bien l'honnête homme paſſer deſſus, » c'eſt-à-dire que pendant l'acte ſacramentel il s'étoit blotti ſous la langue. Il fut excommunié & exorciſé, les aſſiſtans prioient à genoux. Il accueillit par des railleries la formule d'exorciſme; quand l'eccléſiaſtique le ſomma de partir : « D'accord, s'écria-t-il, mais vous ne prétendez pas que je parte les mains vides; je veux ceci, je veux cela! » Lui refuſoit-on une choſe, il en demandoit une autre, & comme l'un des fidèles en oraiſon étoit reſté couvert : « Permettez que j'emporte ce chapeau, » dit le méchant. Si Dieu l'avoit laiſſé faire, chevelure & cuir euſſent pris ſans doute le même chemin que le couvre-chef.

A cette époque auſſi, je fus témoin d'un fait analogue: un démon poſſédoit M^me^ Kron, honnête & pieuſe matrone; le miniſtre s'apprêtoit à l'exorciſer à outrance, lorſque M^me^ Wolff entra. C'étoit une jeune femme qui ſurpaſſoit toutes ſes pareilles dans l'art de parer ſon viſage, de pliſſer ſa coiffe, de s'ajuſter devant le miroir. A ſa vue le démon s'écria : « Ah! te voilà? Attends, que j'arrange ta coiffe devant le miroir, les oreilles t'en cuiront! »

Pour en revenir à notre ſervante, quand le malin eſprit s'aperçut que l'occaſion de la tourmenter étoit paſſée & que Notre Seigneur exauçoit les prières des fidèles, d'un ton moqueur

il demanda une vitre de la fenêtre du clocher; pas plus tôt lui eut-elle été accordée, qu'elle vola bruyamment en éclats. La fille ceſſa d'être obſédée; elle ſe maria au village & eut pluſieurs enfans.

Quels furent les précepteurs de mon frère Jean & les miens.

Jean, mon frère aîné, eut pour premier précepteur M. AEpinus (qui n'étoit pas encore docteur), puis Hermannus Bonnus, lequel n'eût pas mieux demandé que de ſe fixer à Stralſund avec 50 florins par an; mais le Conſeil d'alors ne comptoit pas un ſeul membre qui eût étudié; comme les princes, il inclinoit vers le papiſme &, peu favorable aux lettrés, il repouſſa les ouvertures de Bonnus. Ce dernier ne tarda pas à devenir précepteur du jeune roi de Danemark, à l'intention duquel il rédigea ſes *Præcepta grammaticæ*, plus faciles que le Donat & encore en uſage aujourd'hui dans les écoles ſous le titre de *Grammatica Bonni*. A ſon retour de Danemark, Bonnus fut nommé ſurintendant à Lubeck; il y eſt inhumé *honorifice* derrière le chœur.

Lorſque mon frère quitta l'école de Lubeck, mes parens s'imposèrent de lourds ſacrifices pour l'entretenir à Wittemberg pluſieurs années. Quelques *delicta juventutis* ne l'empêchèrent point d'étudier avec fruit.

Mon précepteur s'appeloit Matthias Braſſanus. D'abord jeune moine au monaſtère de Camp, il avoit, après la ſuppreſſion de ſon cou-

vent, vécu à Wittemberg aux frais du prince, de même que M. Léonard Meifiſch, le futur prédicateur de la Cour & de la ville de Wolgaſt, enſuite paſteur d'Altenkirchen, vrai pourceau d'Epicure. Braſſanus, au contraire, étoit un petit homme poli, meſuré, tempérant, inſtruit. Après ſon ſéjour à Wittemberg, il devint le pédagogue de Georges & Jean Smiterlow, fils du bourgmeſtre, puis *rector Scholæ*. Meſſieurs de Lubeck ayant preſſé le Conſeil de Stralſund de leur céder ce maître habile, Braſſanus conſacra toute la fin de ſa carrière à diriger avec ſuccès l'école de Lubeck.

Aventures diverſes.

Je profitois des leçons autant que le permettoit ma fougue naturelle; l'*ingenium* perçoit, mais l'application faiſoit défaut. En hiver, je courois m'amuſer ſur les glaçons flottans avec d'autres écoliers de mon acabit. Jean Gottſchalk, notre chef de file, ſe tiroit toujours d'affaire, grâce à ſes longues jambes, tandis que le reſte de la bande (& je n'avois garde de manquer au rendez-vous) prenoit de nombreux bains de pied; il falloit patauger pour regagner le bord. Que de fois, en paſſant ſur le pont, mon père eut l'occaſion d'aſſiſter aux proueſſes de ſon fils, & quelles volées recevoit le pauvre Barthélemy lorſqu'il rentroit pour ſe ſécher devant le poêle, car mon père étoit colère! En été, j'avois coutume de me baigner avec mes camarades derrière la grange de Lorbeer, aujourd'hui ma pro-

priété; M. le bourgmeſtre Smiterlow m'ayant aperçu de ſon jardin, me dénonça, & un beau jour que je ſommeillois encore, mon père ſe campa devant mon lit, un bâton à la main; il parloit ſi haut, tout en s'ajuſtant, que j'ouvris les yeux; la vue du gourdin m'apprit quelle heure avoit ſonné, je fondis en larmes & criai merci. Mon père m'interrogea, je jurai de ne retourner de ma vie au bain. « A merveille, gentilhomme! » répliqua mon père (quand il me vouſoyoit & m'appeloit gentilhomme, c'étoit mauvais ſigne); « vous vous êtes baigné, maintenant permettez que je vous eſſuie! » Il ſaiſit la trique, releva par-deſſus la tête mon vêtement & m'étrilla d'importance.

Mes parens nous élevoient avec ſoin; mon père étoit un peu vif, la colère l'emportoit quelquefois au delà des bornes. Je le mis en courroux un jour qu'il étoit à l'écurie & moi devant la porte; il prit une fourche, me la lança; je pus me garer & la fourche alla ſe planter dans une baignoire de chêne, on eut de la peine à la retirer. Ainſi l'Eternel déjoua le noir complot que le Malin ourdiſſoit contre nous. En pareille occurrence ma mère, la douceur & la tendreſſe mêmes, accouroit: « Frappe plus fort, diſoit-elle, le méchant gars l'a mérité! » Mais à la dérobée elle retenoit le bras de ſon mari & empêchoit le bâton de ſévir trop rudement. O mes enfans, ſachez élever votre famille

famille; corrigez avec meſure, ſans compromettre la ſanté ni l'intelligence, mais n'imitez pas non plus les ſinges qui, par excès de tendreſſe, étouffent leurs petits.

Le recteur Braſſanus exigeoit la préſence des écoliers au prêche; quelques-uns étoient aſſez habiles pour ſortir de l'égliſe en tapinois; ils alloient acheter des gâteaux au poivre & ſe gliſſoient enſuite dans un débit d'eau-de-vie; en un clin d'œil le tour étoit joué; à la fin du ſermon, chacun avoit repris ſa place & l'on retournoit à l'école. Un jour, nous bûmes tant d'eau-de-vie qu'arrivé en claſſe (ſauf votre reſpect), je rendis tout ce que j'avois dans le corps; impoſſible de me tenir ſur mes jambes ni d'articuler une ſyllabe. Les plus robuſtes de mes camarades m'emportèrent au logis. Mes parens crurent à une maladie grave, ils me ſoignèrent avec ſollicitude & je guéris. S'ils avoient ſoupçonné la cauſe réelle du malaiſe, le traitement eût été moins tendre; quand j'avouai la vérité, il y avoit longtemps que je ne craignois plus la férule. L'aventure eut ce bon côté, de m'inſpirer pour l'eau-de-vie un dégoût invincible, à n'en pouvoir même ſupporter l'odeur.

Je jouois tous les jours avec M. Georges Smiterlow, car nous étions voiſins, proches parens & contemporains (je n'avois qu'une année de plus que lui); avec ſon couteau il me fit une fois à la main droite, entre le pouce & l'index,

une large entaille dont la cicatrice eſt encore bien viſible.

Comme je taillois un morceau de bois, ma ſœur Anna me l'arracha, & en voulant le reprendre, je m'enfonçai dans la cuiſſe droite mon ciſeau juſqu'au manche. Maître Joachim Gelhaar, excellent *chirurgus*, renommé au loin, commença par ſonder la bleſſure, en fit ſortir le ſang corrompu & appliqua ſur la plaie une feuille de chou, qu'on maintint conſtamment humide. Je recommençois à marcher, lorſque la fantaiſie me prit d'aller au bois avec mes camarades (Barthélemy ne pouvoit tenir en place); la fatigue détermina une rechute. Le lendemain, je me traînai chez le chirurgien qui, devinant mon équipée, peſta de voir perdue ſa peine d'un mois entier. S'il ſe fût plaint, ſurtout à mon père, oh! j'étois dans de beaux draps!

D'un certain Biſchof qui fut brûlé. L'an 1531, le lundi avant la Saint-Barthélemy, on brûla à Stralſund le tailleur Biſchof, coquin fieffé qui avoit abuſé de ſa propre fille, âgée de 12 ans. Le gaillard étoit ſi ſolide, qu'il s'élança du bûcher lorſque le feu eut détruit ſes liens; mais le bourreau lui planta ſon coutelas dans le corps & le rejeta au milieu des flammes.

Curieuſe hiſtoire d'un ſacrilège. On étoit au mois de juin 1532. Un adoleſcent bien fait de ſa perſonne, ayant de jolies manières & une miſe recherchée, mais de for-

tune plus que médiocre, courtiſoit une veuve encore agréable, malgré ſes neuf enfans (elle en eut également neuf de ſon ſecond mari, total dix-huit). Séduite par l'amabilité, la tournure, la toilette du jouvenceau, la dame conſentit au mariage. Déjà le jour étoit fixé, les viandes commandées, les préparatifs achevés, mais le fiancé ne ſavoit comment payer ſes habits de noce, les préſens d'uſage & autres frais. Il ſort de la ville un ſoir, arrive de grand matin au village de Putten, prend ſur un char de payſan une échelle, l'applique contre l'égliſe, briſe une fenêtre, pénètre à l'intérieur, force le reliquaire & s'empare des calices, des patènes, de toute l'orfèvrerie, ſans oublier une boîte de bois où l'on ſerroit l'argent monnoyé. Puis il gagne le large, vide la boîte, qu'il jette loin, & rentre en ville les mains pleines.

En allant au pâturage, le vacher de l'endroit ramaſſe la boîte; au même moment la vue de l'échelle & de la fenêtre enfoncée mettoit en émoi recteur, marguillier, ſacriſtain, payſans. L'égliſe ouverte, le crime eſt conſtaté. On va, on vient dans le village, on bat les environs à la recherche du ſacrilège. A midi, le berger revient avec la boîte, on l'appréhende. Les patrons de l'égliſe, domiciliés en ville, le font appliquer à la torture; il avoue le larcin. Pourtant il y avoit impoſſibilité abſolue qu'il ſe fût défait des objets dérobés, puiſqu'il avoit

gardé ſon troupeau durant les cinq ou ſix heures écoulées entre le vol & l'arreſtation; la moindre enquête eût prouvé ſon innocence. Cette confeſſion arrachée par l'excès de la douleur parut néanmoins concluante. Auſſitôt condamné, auſſitôt roué. Le vrai coupable aſſiſta de ſang-froid à l'exécution.

Mais le fruit de ce premier crime étoit loin de ſuffire aux dépenſes de la noce. Le fiancé força une autre égliſe; il y prit un reliquaire, un calice & une patène, les réduiſit en fragmens & eſſaya de vendre ſon butin aux orfèvres de Greifswald. Cette fois, il ne put dépiſter les pourſuites. Arrêté dans la maiſon des parens de ma femme, après jugement en forme il fut roué vif & ſon cadavre livré en pâture aux corbeaux.

Meurtre de Jean Altingk; cas ſingulier.

Semblable tragédie eut lieu entre Pâques & Pentecôte de l'année 1544. J'anticipe parce que l'horreur eſt égale, mais quelle différence dans la procédure! Là, des actes déplorables, contraires à toute ſageſſe, honteux pour des chrétiens; ici, une conduite louable, conforme au droit & à la raiſon. A ſon retour de Leipzig, où il étoit allé acheter des livres, Jean Altingk, fils de feu Werner Altingk, honorable bourgeois & libraire de Stralſund, fut occis ſur la route d'Anclam à Greifswald. A la ſuite d'actives recherches, deux individus ſur qui planoient de graves ſoupçons furent incarcérés à Wol-

gaſt. On procéda plus régulièrement que dans le cas narré ci-deſſus. Les magiſtrats ſe rendirent avec les inſtrumens de torture vers celui des priſonniers qui paroiſſoit le moins réſolu. Il fit des aveux complets. Son acolyte & lui s'étoient arrêtés un ſoir à l'auberge de Groſs-Kiſow; Jean Altingk avoit pris place à la même table & partagé leur repas, puis avant d'aller ſe coucher, il avoit payé pour tous les trois, laiſſant voir une bourſe aſſez bien garnie. Les bandits avoient auſſitôt comploté de le tuer un peu plus loin, ſur la chauſſée à piétons, coupée de brèches où l'on ne paſſe qu'un à un. Le lendemain donc, comme le jeune libraire cheminoit au milieu de ſes deux compagnons de route: « A ce moment, dit l'inculpé, je le frappai par derrière à la tête, le coup le renverſa; nous l'eûmes vite achevé; le cadavre a été jeté au plus profond du marécage. Avec ma part du butin, je me ſuis acheté à Greifswald le chapeau & les ſouliers que voici. »

Après cet interrogatoire les juges ſe tranſportèrent, avec le bourreau & ſon attirail, auprès du ſecond détenu, qui nia tout. On eut beau le preſſer, lui oppoſer les aveux de ſon complice, il perſiſta dans ſes dénégations. A la confrontation, le premier interrogé répéta tous les détails du crime, adjurant l'autre de prévenir un double martyre, puiſque la vérité leur ſeroit arrachée par la torture & qu'ainſi le châti-

ment étoit inévitable. Nul doute que les autorités de Stralſund, celles qui avoient jugé le ſuſdit ſacrilège, n'euſſent mis les accuſés ſur la roue, ſans ſcrupule ni cérémonie, *de ſimplice & plano, ſine ſtrepitu judicii, quemadmodum Deus procedere ſolet.* A Wolgaſt, au contraire, quoique le bourreau eût l'ordre de ſe tenir prêt *ad actum propinquum*, les magiſtrats préférèrent ſurſeoir : le prince fit explorer le marais, mais on ne découvrit pas le cadavre; amené ſur les lieux, celui des priſonniers qui avouoit les reconnut, ſans pouvoir déſigner l'endroit précis du meurtre ; l'hôte & l'hôteſſe de Groſs-Kiſow, examinés de près, ſoutinrent n'avoir hébergé perſonne à l'époque indiquée.

Enfin un meſſager de la Marche de Brandebourg apporta la nouvelle qu'un aſſaſſin condamné à mort déclaroit avoir tué en Poméranie un compagnon libraire, crime pour lequel deux individus étoient ſous les verrous à Wolgaſt. Au reproche d'avoir failli perdre des innocens par ſes faux aveux, le prétendu meurtrier répondit que le dernier ſupplice lui ſembloit préférable aux tourmens de la queſtion criminelle. La libération fut prononcée, ſous le ſerment d'oubli. De quelle circonſpection ne faut-il pas uſer envers les prévenus, ſurtout quand il s'agit d'appliquer la torture ! Il eſt vrai que des coupables endurcis à la ſouffrance ſe laiſſeront déchirer en morceaux plutôt que d'avouer.

Cette année 1531, le duc Georges mourut à la fleur de l'âge; ſa femme en ſecondes noces étoit la ſœur du margrave Joachim, on ſe débarraſſa d'elle moyennant 40,000 florins. Elle épouſa enſuite un prince d'Anhalt & finit par s'enfuir avec un fauconnier.

De quelle façon mon père ſe laiſſa duper.

Ma mère ayant réaliſé tout ce qu'elle poſſédoit à Greifswald, mes parens ſe trouvèrent à la tête d'une jolie fortune en eſpèces ſonnantes; on appeloit mon père « le riche de la Rue de la Paſſe, » mais peu d'années ſuffirent pour ébranler ſon crédit & compromettre le bonheur de la famille. Deux femmes, la Lubbeke & l'Engeln, peuvent à bon droit s'imputer nos revers. Non contentes de nous acheter à crédit du drap qu'elles revendoient on ne ſavoit à qui, elles empruntoient à mon père 50, 100, 150 écus ſans dire pourquoi. L'écu valoit alors 28 ſchellings de Lubeck, elles promettoient de rembourſer à 28 & demi & de ſolder leurs emplettes à ce taux-là; mais verſoient-elles un acompte de 100 florins, par la même occaſion elles prenoient de la marchandiſe pour le double. Ma mère voyoit de mauvais œil ces deux pratiques, calculant qu'un ſimple placement au 5 étoit meilleur; elle n'épargna ni les avertiſſemens, ni les prières, ni même les larmes; elle fit auſſi parler à mon père par M. Knipſtrow & les autres paſteurs. A la fin, le compte atteignit un total conſidérable, tandis que les débi-

trices étoient incapables de payer ſeulement 20 florins. On découvrit alors où paſſoit le drap: la mère de Jacques Leveling en avoit reçu pour 800 florins & la femme de Hermann Bruſer pour 1725. Bruſer étoit un grand marchand drapier, qui vendoit au détail bien meilleur marché que tous ſes confrères.

Procès contre H. Bruſer. Mon père ayant cité en juſtice ſes deux clientes ainſi que la Bruſer, cette dernière & ſon mari promirent de payer les 1725 florins; M. Nicolas Rode, qui avoit épouſé la ſœur de Bruſer, & le ſyndic de la ville, M. Jean Klocke, depuis bourgmeſtre, firent conſentir mon père à un accord; Bruſer obtint des termes, après avoir ſigné une reconnoiſſance commençant par: « Je déclare, avec ma femme légitime, être dûment & ſciemment débiteur de..... » Cet acte, le ſyndic l'avoit rédigé de ſa propre main; il y avoit appoſé ſa ſignature & ſon cachet, de même que Rode. Mais l'échéance du premier terme ayant coïncidé avec le tumulte contre M. Nicolas Smiterlow, Bruſer, l'un des meneurs, crut avoir auſſi bon marché de mon père que du bourgmeſtre. Sur ſon refus de payer, la cauſe fut introduite; alors, tout en niant la dette malgré les termes formels de ſa déclaration, Bruſer dénonça comme uſuraires les marchés litigieux. MM. Klocke & Rode l'aſſiſtèrent de leurs avis & de leur influence; le premier, en ſa qualité de légiſte, conduiſit le procès

procès, cita les *leges & doctorum opiniones* & perſuada facilement ſes profanes collègues du Conſeil. Le weſtphalien Cyriacus Eickhorſt, gendre de Rode & marchand de velours, intrigua de ſon côté : il eut des florins d'or pour le tout-puiſſant bourgmeſtre Lorbeer & pour M^me^ la bourgmeſtre des pièces d'étoffe, ſi bien qu'après de longs débats, Bruſer fut admis à jurer qu'il étoit ignorant de cette affaire & à prouver qu'elle étoit d'ailleurs entachée d'uſure. Mon père ne put ſuppoſer que le perſonnage auroit l'effronterie de renier ſa ſignature &, confirmé dans ſon illuſion par M. le bourgmeſtre Nicolas Smiterlow, il ne ſe pourvut point contre la ſentence. Or, à l'audience ſuivante, Bruſer comparut à la barre du Tribunal inférieur, prêta ſerment & offrit de ſatisfaire à la ſeconde partie de l'ordonnance ; ſeulement il argua de l'abſence de ſes témoins pour ſolliciter un délai d'un an & un jour, qui lui fut accordé ; ſur quoi, mon père en appela au Conſeil de Stralſund, puis à celui de Lubeck.

Le moment venu, mon père ſe mit en route pour Lubeck ; il me prit avec lui. A Roſtock, nous logeâmes au *Houblon*, ſur la Place du Marché. Mon père avoit une forte ſomme en or pour payer comptant ſes achats de ſel, morue, ſavon &c., & par meſure de prudence, il portoit cet argent dans ſon haut-de-chauſſes, car les chenapans & les détrouſſeurs de grands

chemins infeſtoient le Mecklembourg. Or, en ſe déshabillant, il laiſſa tomber la bourſe ſous le lit, accident dont il ne s'aperçut que le lendemain à midi, une fois arrivé à Bukow. Comme l'heure de l'audience alloit ſonner, ce fut à moi de rebrouſſer *per pedes* juſqu'à Roſtock. Je ne pus ce jour-là pouſſer plus loin que Berkentin, mais de grand matin j'étois à Roſtock; je cours à l'auberge & à la chambre..... Par bonheur, les ſervantes n'avoient pas fait les lits; je ramaſſai le petit ſac & fus encore à temps pour prendre le coche de Wiſmar. Mon père, inquiet ſur mon compte, s'adreſſoit déjà mille reproches.

Meſſieurs de Lubeck condamnèrent Bruſer à tenir ſa promeſſe écrite; il en appela à la Chambre impériale. Le procès traîna pluſieurs années à Spire; enfin l'arrêt définitif prononça qu'en première inſtance il avoit été bien jugé & mal appelé, en deuxième inſtance mal jugé & bien appelé; l'intimé fut condamné aux dépens à liquider par le juge.

Or, apprenez le peu de conſcience, la déloyauté inouïe des procureurs de la Chambre impériale. Le docteur Siméon Engelhardt, procureur de mon père, oſa écrire qu'il avoit obtenu gain de cauſe & demanda l'état des frais pour les deux premières inſtances, afin de le remettre au juge taxateur & impétrer des lettres exécutoires. Il ajoutoit que ſon zèle lui paroiſſoit mériter

une rémunération ſpéciale. Joyeux de ces nouvelles, mes parens s'empreſsèrent de lui faire tenir le relevé de leurs frais, les eſpèces pour le coût des lettres exécutoires, enfin un *honorarium*. Engelhardt produiſit la *cedula expenſarum;* le procureur de Bruſer en requit copie, non ſans prétendre au droit de production; Engelhardt livra la copie réclamée, laiſſant au juge le ſoin de rechercher la partie gagnante, celle à qui appartenoit le droit de préſenter la *deſignatio expenſarum*. Eh bien, ce droit fut attribué à Bruſer, qui dreſſa la *cedula* d'après la nôtre; Engelhardt n'eut qu'à ſe taire & mon père à payer 164 florins.

Ce point vidé, on paſſa au ſecond *membrum* du jugement de Stralſund : les conditions ſtipulées par mon père étoient-elles uſuraires ? Après une procédure auſſi longue que diſpendieuſe, le tribunal, conſidérant que Bruſer avoit échoué dans ſon eſſai de preuve, le condamna à tenir ſes engagemens. Il appela de cette ſentence à Lubeck; débouté, il voulut recourir à la Chambre impériale, mais nous oppoſâmes l'*exceptio devolutionis*. Selon nous, il n'avoit pas ſatisfait au privilège de Lubeck; le procureur de Bruſer prétendit le contraire; la diſcuſſion rouloit uniquement ſur le ſens du mot *wann*, inſéré dans le *vidimus* de Lubeck : étoit-ce une *conjunctio cauſalis*, *cum*, *poſteaquam*, ou bien un *adverbium temporis*, *quando?* Après d'interminables débats,

l'appel ne fut pas admis & Bruſer eut tous les dépens à ſa charge.

Alors, pour fruſtrer ſa partie adverſe, il s'aviſa de prêter le ſerment de pauvreté, quoiqu'il donnât en dot à ſa fille autant de perles & de bijoux que fille de bourgmeſtre peut en poſſéder. Déjà, prévoyant l'iſſue du procès, il avoit vendu l'une de ſes maiſons. Il s'occupa enſuite de mettre à l'abri de la ſaiſie ſa maiſon d'habitation, ſon cellier & ſes autres biens. A cet effet, ſon beau-frère, M. Nicolas Rode, celui-là même qui avoit ſigné l'obligation, dépoſa un acte ſoi-diſant antérieur au titre de mon père, acte conſtituant en ſa faveur une hypothèque générale ſur la fortune de Bruſer. Nouveau procès, qui parcourut les inſtances de Stralſund, de Lubeck & de la Chambre impériale. Celle-ci reçut l'appel de M. Rode au moment où les Etats proteſtans la récuſoient; il s'enſuivit une ſuſpenſion de ſix années; mais après la reconſtitution de la Chambre & la clôture des débats, mes deux ans de ſéjour à Spire ne réuſſirent pas à faire prononcer le jugement.

Las de plaider depuis 34 ans, mon père finit par déclarer quittes les héritiers de Rode, moyennant 1000 florins; or, la dette principale ſeule étoit de 1725 florins; en outre, mon père avoit rembourſé à Bruſer 164 florins de dépens; ſes propres frais dépaſſoient 1000 florins & il avoit attendu 40 années ſon argent.

Ce différend fut pour notre famille une véritable calamité; il interrompit mes études & cauſa la mort de mon frère Jean. *Dimidium plus toto*, ſage maxime d'Héſiode, ſurtout quand il s'agit de procès à la Chambre impériale.

Ecrivant pour l'édification de mes enfans, je crois utile de rappeler ici la deſtinée ultérieure de nos impies adverſaires. Le pſaume 75 dit: *L'Eternel tient une coupe en la main, & le vin rougit dedans & Il en verſe, mais les méchans en boivent les lies.* Oui, l'Eternel m'a réconforté, Il m'a permis de voir la déroute de mes ennemis. Les deux principaux, Hermann Bruſer & ſa coquine d'épouſe, ſont tombés dans une profonde misère; ils furent pluſieurs années ſur les crochets des parens & amis; enfin le mari entra comme valet de chambre au ſervice de Joachim Burvitz, lequel, ſimple chauffeur de l'école dans ma jeuneſſe, étoit arrivé au poſte de ſecrétaire du roi de Suède. Mais à Stockholm le diable tordit le cou à Bruſer, qu'on trouva giſant dans la garde-robe de ſon maître, la face retournée. Sa fille, dotée *in fraudem mei patris*, n'en connut pas moins la pauvreté; elle vendit terres & maiſon; à ſa mort, ſon mari devint penſionnaire de l'hoſpice du Saint-Eſprit; il y eſt encore aujourd'hui. Le fils de Bruſer revêtit, il eſt vrai, l'emploi de ſecrétaire en Suède, mais, loin de proſpérer, il ne commit partout que des ſottiſes. Sa première femme,

fille du bourgmeſtre Gentzkow, mourut de chagrin à Stralſund, où il l'avoit laiſſée avec leurs enfans à ſon départ pour la Suède. Un matin, il fut relevé mort au lieu ſecret; ſa deſcendance végète avec peine, les uns en ville, les autres aux champs.

L'auteur de la trame, l'honnête donneur de conſeils, M. Jean Klocke, conſerva ſes richeſſes, mais il fut tourmenté de la goutte; on le portoit dans un fauteuil à l'hôtel de ville; après avoir ſouffert mort & martyre pluſieurs années, il trépaſſa. Les quatre fils de M. Nicolas Rode ont été réduits à l'indigence; la maiſon que Bruſer vendit pour fruſtrer mon père appartient actuellement à mon gendre. Quant au bourgmeſtre Chriſtophe Lorbeer, ſi habile à faire traîner les procès, n'expie-t-il pas chaque jour, avec tous les ſiens, le tort de s'être laiſſé corrompre? Son tentateur, Eickhorſt, fut dévaliſé comme il tranſportoit deux groſſes pacotilles de velours, de ſoie, de bijoux, de perles, qui valoient pluſieurs milliers de florins. Sa ſeconde femme ne le cédoit à aucune fille de joie: la boutique, les halles, ſa chambre, le plus petit recoin ſervoit à ſes ébats avec les apprentis. Ce qui avoit échappé aux larrons fut dévoré par les galans. Déſeſpérant de rétablir ſes affaires, Eickhorſt ſe poignarda.

De la Leveling & de ſon fils.

L'autre débitrice de mon père, la Leveling, étoit reſtée veuve avec un fils unique. Ses immeu-

bles en ville & ſes terres lui rapportoient quotidiennement une poule & un florin d'or, diſoit-on. Cette fortune ſe fondit néanmoins & la Leveling, traquée par les créanciers, dut à la fin quitter ſa maiſon, ne ſauvant du naufrage que ce qu'elle avoit ſur le corps. Pour que ſon fils, un affreux vaurien de 15 ans, ne paſſât pas les nuits en mauvais lieu, elle lui tenoit à domicile une ribaude; enſuite elle le maria ſi jeune que chacun s'en étonna, mais la ſainteté du mariage, il en avoit cure autant que du carême un chien. Lors de l'hommage au duc Philippe, la ducheſſe logea chez Leveling & fut marraine de ſa fille nouveau-née, ce qui ne changea rien à la vie ſcandaleuſe qu'il menoit avec une concubine. Une nuit, en compagnie d'un certain Valentin Buſs, il vida les naſſes du maître des viviers; voleur inſigne, il s'appliquoit à mériter le gibet. Buſs, qui finit par aller en priſon, eût bel & bien été pendu ſi Leveling, pour ſe racheter lui-même, n'avoit cédé au Conſeil ſa dernière terre, celle où la dépouille de ſon père repoſoit dans l'égliſe.

Un jour, au ſortir du prêche, Leveling pourſuivit l'épée au poing mon père, qui eut juſte le temps d'atteindre le logis & de lui refermer la porte au nez. D'autre part, M. Sonnenberg, qui recueillit la vieille Leveling pendant qu'elle négocioit avec ſes créanciers, non content d'inciter à mal le fils, eut le front de dire en public

à mon père : « Je vous mâterai ſi bien que vous viendrez manger dans ma main ! » Cette menace retomba ſur lui-même.

Après avoir diſſipé ſon patrimoine, Leveling mourut dans le plus complet dénûment ; ſa fille Marie, la filleule de la ducheſſe, vend le poiſſon au marché. Telle fut la fin de l'opulent damoiſeau. Mère & fils ont ſuivi les traditions de leur famille, ſans profiter des leçons du paſſé : un parent de la Leveling étoit, en effet, ce bourgmeſtre Wulf Wulflam, réputé l'homme le plus riche du littoral, dont la femme étoit d'humeur ſi ſuperbe, qu'à ſes ſecondes noces elle fit venir de Stettin les muſiciens du prince, & qu'elle marcha du logis à l'égliſe ſur un tapis de drap anglois ; à la garde-robe même, elle n'uſoit que du plus fin lin de Riga. Tant de vanité fut châtiée par le Dieu de juſtice, qui bannit de ſon royaume les orgueilleux : de toute ſa ſplendeur, cette femme ne conſerva qu'une ſébille d'argent pour quêter de porte en porte. « Faites, diſoit-elle, l'aumône à la pauvre femme riche ! » Un jour, elle ſollicita d'une ancienne domeſtique une chemiſe & de la toile pour une collerette ; émue de pitié, la ſervante ne refuſa pas : « Voyez, Madame, ajouta-t-elle, cette toile provient du lin dont vous uſiez à la garde-robe ; je l'ai ſoigneuſement recueilli, nettoyé & filé. »

L'accord des Leveling avec leurs créanciers attribua à mon père le paſſage de la Rue des Moulins.

Moulins. Comme l'immeuble tomboit en ruine, les maçons, charpentiers, tailleurs de pierres, gypiers ſe mirent à l'œuvre, expulſant les rats & les ſouris, les ribauds & les ribaudes qui s'étoient cantonnés là. Le meilleur logis, contigu au mur d'enceinte, avec belle vue ſur les foſſés & la campagne, étoit occupé par la concubine de Zabel Lorbeer, l'une des trois Maries; elle lui avoit donné ſept, ſi ce n'eſt huit bâtards. Mon père, un matin, trouvant la porte fermée, ordonna d'abattre la muraille qui tomba ſur le lit où le vaurien & la fille étoient couchés; ils n'eurent qu'à déguerpir leſtement. Lorbeer éleva ſa progéniture dans les mêmes principes qui le guidoient; auſſi fit-il trancher la tête à ſon fils unique pour lui épargner l'ignominie du gibet.

A propos des trois Maries, une courte digreſſion. Elles étoient trois ſœurs, fort jolies, mais à qui s'appliquoit le mot du poète : *Et quidem ſervaſſet, ſi non formoſa fuiſſet.* Tant de pièges ſont tendus à la beauté, qu'elles ſautèrent le pas l'une après l'autre; elles vécurent de leurs charmes, ſoignant leur toilette à l'intention des galans. Pour que leur miſe attirât les regards, voici de quoi s'aviſa une ignoble vieille, Anna Stranck, vraie Meſſaline qui ſe livroit à tout venant, au père, au fils, au frère, ſi bien que, ſans avoir époux ni deſcendance, elle comptoit la ville entière dans ſa parenté. Anna

Les trois Maries.

Stranck imagina donc, à l'uſage des trois Maries, une coiffe flottante que nos femmes ont religieuſement conſervée; celles-là même qui la ſuppriment portent un chaperon de velours ſelon cette mode, c'eſt-à-dire que leurs cheveux, gris ou noirs, avancent de deux doigts, puis viennent deux doigts de galon ou de broderie, de façon que la calotte, deſtinée à tenir au chaud la tête, ne couvre pas du tout le cerveau. Je cite à deſſein le nom d'Anna Stranck, car il eſt bon de rappeler par qui & pour qui cette coiffe fut inventée; plaiſe à nos dames la garder en perpétuel ſouvenir de la femme, mère, grand'mère & arrière-grand'mère de leurs époux!

Je reprends mon récit. Pendant les réparations de ſon nouvel immeuble, mon père m'employoit aux commiſſions; il m'envoya un jour chercher à la maiſon le déjeuner pour lui & les charpentiers. Les ouvriers venoient de procéder à la démolition d'une cheminée, ils travailloient plus haut ſur un pont formé de planches qui, à chaque extrémité, dépaſſoient les poutres d'appui. Quantité de gros clous parſemoient cet échafaud. Je monte, embarraſſé des proviſions, mais à peine ai-je un pied ſur le pont que la planche fait la baſcule, me voilà précipité dans le vide & tous les clous de me pleuvoir ſur la tête. Je tombai juſte à côté de la cheminée ouverte; un rien & je deſcendois

par le canal juſqu'au rez-de-chauſſée. L'accident étoit déjà bien aſſez grave comme cela : le coude droit démis & le bras horriblement écorché. On me ramena au logis, d'où ma mère me conduiſit chez maître Joachim Gelhaar ; il étoit abſent ; vu l'urgence, on recourut au barbier du Vieux-Marché, lequel panſa les écorchures ſans voir que l'os étoit déboîté. Le lendemain, viſite de maître Gelhaar : un coup d'œil lui ſuffit ; me faiſiſſant le bras, il le tira, le tourna & remit tout en ordre. Le membre étoit écorché, enflé, luxé ; de ma vie je n'oublierai ces ſouffrances. Bientôt cependant je pus aller & venir dans la maiſon, un bras en écharpe, l'autre libre pour nos paſſe-temps enfantins.

On amonceloit chez nous les vieilles ſolives de l'immeuble en réparation. Un jour que, juché ſur le tas, je frappois de la main gauche avec un marteau, une poutre ébranlée par le choc roula & me prit la jambe droite. La douleur me fit pouſſer des cris perçans, mais impoſſible de me dégager. Trop foible auſſi, ma mère, qui me croyoit déjà la jambe briſée, courut appeler des manœuvres & des garçons braſſeurs ; ils me délivrèrent. Une fois certaine que j'étois ſain & ſauf, ma mère, tout émue de l'alerte, ne m'épargna pas les taloches. — Le jour des Rois de l'an 1533, mon père fut élu doyen de la corporation des drapiers.

CHAPITRE III.

Où l'on voit l'ingratitude, la ſottiſe, la méchanceté du peuple & comme, une fois infecté du mauvais eſprit, il revient difficilement à la raiſon. Longue paſſion de M. Smiterlow. Lorbeer & le duc de Mecklembourg. Chute du ſéditieux régime des Quarante-huit.

Georges Wullenweber, bourgmeſtre de Lubeck; de ſa politique violente & des grands troubles qui s'enſuivirent à Stralſund.

LES affaires eccléſiaſtiques de Stralſund étoient à peu près réglées; l'Evangile ſe prêchoit dans toutes les égliſes ſans oppoſition de la part des princes ni du Conſeil; Smiterlow avoit permis le retour de Rolof Moller. Le calme néanmoins fut de courte durée, car le commun de Lubeck, de Roſtock, de Stralſund, de Wiſmar, ne tarda pas à s'inſurger contre les magiſtrats. En effet, à la mort du roi Frédéric de Danemark, Georges Wullenweber, bourgmeſtre de Lubeck, ayant pour acolyte Marx Meyer, oſa déclarer la guerre au duc Chriſtian de Holſtein. A ſes yeux, la conquête du Danemark étoit aſſurée, & comme les conſeillers de Lubeck appartenant aux anciennes familles redoutoient l'iſſue de l'entrepriſe, on les dépoſa;

ſoixante bourgeois furent adjoints à leurs ſucceſſeurs.

Marx Meyer étoit un ouvrier forgeron, beau de figure, beau de preſtance; maréchal-ferrant habile, il ſuivit la cavalerie dans pluſieurs campagnes & s'y comporta de telle façon, ſoit avec les reîtres, ſoit devant l'ennemi, qu'il parvint aux plus hauts grades; il fut armé chevalier en Angleterre & amaſſa un pécule important. Mais ſon élévation le remplit d'orgueil & de vanité : vêtemens ſomptueux, chaînes & anneaux d'or, chevaux de prix, nombreux domeſtiques, rien n'étoit de trop pour rehauſſer ſa dignité équeſtre : les gens de baſſe extraction ne gardent aucune meſure dans la proſpérité. Sa ſociété fut recherchée des perſonnes de condition &, qui l'auroit cru? des femmes jeunes, riches, bien nées, s'éprirent de cet homme; lui-même s'efforça de leur ôter tout ſujet de plainte. J'ai lu ce que lui écrivoit l'une des plus grandes dames de Hambourg : « Mon cher Marx, après avoir viſité toutes les chapelles, venez donc une fois à la cathédrale. » Que ſon trépas ſoit un exemple de la juſtice éternelle !

Journée à Hambourg. Quelle bienvenue Wullenweber fit ſouhaiter à M. Nicolas Smiterlow, au retour de ſa miſſion.

Au mois de juin 1534, les conſeillers des villes vénèdes, preſſentant un déſaſtre & d'ailleurs navrés de cette lutte contre le bon duc de Holſtein, s'aſſemblèrent à Hambourg aux fins d'aviſer. Mais le préſomptueux Wullenweber s'opiniâtra, & ce fut avec dédain qu'il rejeta des

conditions de paix fort acceptables. Auſſi le député de Stralſund, M. le bourgmeſtre Nicolas Smiterlow, lui adreſſa-t-il ces paroles prophétiques : « J'ai aſſiſté à maintes négociations, ſeigneur Georges, jamais je n'ai vu traiter les affaires ainſi. Vous vous cognerez la tête contre la muraille & vous tomberez ſur le cul. » A cette apoſtrophe, Wullenweber furieux quitte la ſalle, court à l'hôtellerie, fait ſeller ſon cheval & celui de Meyer, puis tous les deux reprennent le chemin de Lubeck. Au débotté, Wullenweber convoque ſon indigne Conſeil & les Soixante, qui décrètent en un clin d'œil une levée de troupes ; on dépêche aux Quarante-huit de Stralſund un méchant ſéditieux, Jean Holm, avec des inſtructions verbales & une miſſive qui portoit en ſubſtance : « Wullenweber travaille avec ardeur à ranger principautés & royaumes même ſous l'autorité des villes, mais l'oppoſition du bourgmeſtre Smiterlow l'a chaſſé de la diète ; la guerre doit continuer néanmoins ; à vous d'agir énergiquement. »

Il n'en fallut pas davantage pour ſoulever toute la bourgeoiſie contre M. Smiterlow. Les Quarante-huit vinrent préſenter leurs doléances au bourgmeſtre Lorbeer, qui jalouſoit en ſecret ſon collègue. De la main droite il ſe frotta le bras gauche & dit : « En voilà trop, impoſſible de le défendre ! » Les auditeurs comprirent qu'il

leur abandonnoit Smiterlow, tandis que ces paroles ambiguës ſignifioient, ſuivant Lorbeer : Smiterlow a tant d'ennemis que je ne ſaurois lui venir en aide !

Commencement de la douloureuſe paſſion que M. Smiterlow, ce vieillard ſi mériteux, eut à ſubir l'eſpace de treize années.

Dès que M. Smiterlow fut de retour, le feu qu'attiſoit Lorbeer ſe prit à flamber. On ne s'abordoit plus que par ces mots : « Nicolas le Pacifique eſt ici ! » L'envoyé dut faire ſon rapport devant la bourgeoiſie convoquée à 6 heures du matin, à l'hôtel de ville, les portes de la cité cloſes, les pièces de campagne ſorties de l'arſenal & rangées en bon ordre au Vieux-Marché. La foule inondoit les rues, à l'hôtel de ville on s'étouffoit. Quand M. N. Smiterlow en vint à déclarer qu'il avoit combattu les motions belliqueuſes de Wullenweber, ce fut une tempête de cris, de malédictions & d'injures ; tous ſembloient avoir trente-ſix chats dans le corps. On vouloit jeter l'orateur par la fenêtre ; une hache vola contre les ſtalles des conſeillers, & l'honorable H. Kaſskow reçut une grièvе bleſſure en détournant le coup. Un individu ſe campa devant le bourgmeſtre : « Canaille, tu m'as injuſtement condamné à 20 florins d'amende, tu vas me le payer ! » — « Ton nom ? » demanda M. Smiterlow ; l'autre le déclina. « Je l'avoue, » reprit le bourgmeſtre, « ce fut une injuſtice, car tu méritois la potence. J'étois alors bailli ; en t'accordant la vie, le Conſeil m'enjoignit de t'infliger 20 florins d'amende ; mon regiſtre

prouve que je ne les ai point gardés, mais dépenſés pour la ville. » Le coquin s'éclipſa.

Notez que les mendians qui aſſiégeoient habituellement la porte du bourgmeſtre, vociféroient ſous les fenêtres de l'hôtel de ville: « Jetez-nous donc Nicolas le Pacifique, nous nous en lancerons les morceaux à la tête. » L'un des Quarante-huit ayant demandé : « Qu'en penſez-vous, chers bourgeois? » la multitude ſe mit à crier: « Oui! Oui! » ſans ſavoir de quoi il s'agiſſoit. Quelqu'un dit: « A quel propos criez-vous *Oui?* Conſentez-vous à la ceſſion du tréſor public? » Alors tous de plus belle: « Non! Non! » Certes, le diable avoit ſujet de rire dans ſa barbe.

La paſſion de M. le premier bourgmeſtre, homme vertueux, éminent & d'un certain âge déjà, ſe prolongea juſqu'à 7 heures du ſoir. Enfin M. Smiterlow reçut l'ordre de garder les arrêts domeſtiques. Pareille injonction fut faite à mon père, en ſa qualité de neveu par alliance du bourgmeſtre, & à Joachim Rantzow coupable de s'être écrié: « Doucement! voyons, encore faut-il permettre aux gens de s'expliquer! »

Préparatifs de guerre. Le tambour invita les gens de guerre à monter ſur les galères & l'on fit bon guet. La nuit, une forte eſcouade ſurveilloit la maiſon de M. Smiterlow; les ſoldats s'amuſoient à décharger leurs armes à la porte d'entrée, les balles reſſor-

reſſortoient par l'œil-de-bœuf au bout de l'allée. Quelles longues heures d'angoiſſe pour le bourgmeſtre, ſa femme & ſes enfans! D'une minute à l'autre ils s'attendoient à une irruption.

Les factieux éliſent deux bourgmeſtres & ſept conſeillers.

Le lundi de la Saint-Jean, on élut deux bourgmeſtres, M. Joachim Prütze, ancien ſecrétaire de la ville, homme probe & ſenſé, & M. Jean Klocke, ſecrétaire de la ville & *ſyndicus*. Sept bourgeois paſsèrent conſeillers; à l'exception du ſecrétaire Jean Senckeſtack, qui n'en pouvoit mais, tous étoient d'honnêtes profanes, non moins ſimples d'eſprit que vertueux. M. Jean Tamme, par exemple, brave & digne homme, répondoit aux artiſans & autres qui venoient ſe plaindre du mauvais état des affaires: « Raſſurez-vous, cela va changer maintenant que ſept capacités ſiègent au Conſeil. » La ſimplicité antique! Son collègue, M. Nicolas Bavemann, ſe vantoit de gagner 10 marcs chaque fois qu'il ſortoit du logis. Un jour, il deſcendit à la cave examiner une barrique de morue, accompagné d'un valet dont la tête étoit dérangée; en ce temps, les hommes ne portoient à leur chemiſe qu'une très baſſe collerette de tulle pliſſé, la nuque reſtant à découvert; or, tandis que ſon maître ſe penchoit ſur la tonne, le valet, d'un coup de hachette, le décapita franc; puis, loin de s'enfuir, il retourna d'un pas tranquille au travail. Interrogé ſur le mobile

de ſon crime, il répondit que M. Bavemann lui préſentoit la nuque ſi gentiment, que l'opération n'avoit plus été qu'un jeu. Malgré ſon état mental non douteux, le meurtrier fut roué vif.

Des pertes & vexations infligées à mon père.

Mon père garda les arrêts quinze mois, d'où un préjudice énorme, car en préviſion de la foire aux harengs de Falſterbo, au pays de Schonen, ſa cave & ſon veſtibule étoient encombrés de ſel de Lunebourg; il avoit auſſi un fonds conſidérable de merluche, outre un grand aſſortiment de drap; & défenſe à lui de franchir le ſeuil de ſa porte! Nul ne devoit non plus venir le voir. Ma mère étoit alors enceinte; à l'approche du terme, mon père implora la permiſſion d'aller chez un voiſin attendre l'accouchement; ſa requête fut rejetée &, au moment critique, il ſe vit obligé de gagner par les toits la maiſon adjacente. On l'empêcha auſſi d'inviter en perſonne les parrains.

Défaite des villes vénèdes, Dieu & la fortune étant avec les Holſteinois. Wullenweber délaiſſé pour le duc Albert de Mecklembourg.

Georges Wullenweber & ſa déſordonnée ſéquelle ouvrirent les hoſtilités ſur terre & ſur mer. Dans cette lutte acharnée, le duc de Holſtein conſerva l'avantage; il combattoit un contre deux, mais l'Eternel étoit pour lui. Humiliés de ces revers, amoindris dans leur preſtige, menacés d'une chute ignominieuſe, les frivoles auteurs de la guerre eſpérèrent tout ſauver en ſubſtituant à Wullenweber un autre chef. Après huit jours de négociations, les

ambaſſadeurs de Lubeck, Roſtock & Stralſund, réunis à Wiſmar, offrirent au duc Albert de Mecklembourg le trône de Danemark. L'acte en bonne forme, ſigné & ſcellé par Lubeck, Roſtock & Wiſmar, fut expédié à Stralſund, dont le ſceau manquoit. Les belles phraſes du meſſage lubeckois l'emportèrent ſur l'oppoſition du Conſeil: les Quarante-huit rompirent la caſſette qui renfermoit le grand ſceau, ſcellèrent le document & le renvoyèrent à Wiſmar.

Les envoyés de Stralſund détachent le ſceau appendu au traité.

Tout étoit en règle, & le duc de Mecklembourg invita les repréſentans des villes pour le lendemain; à ce banquet devoit avoir lieu la remiſe de l'acte. Mais le matin même, les députés de Stralſund ſe firent confier le parchemin, ſous prétexte de l'examiner, & M. Chriſtophe Lorbeer, empruntant à ſon collègue, M. François Weſſel, un couteau de poche, coupa les cordons du ſceau de Stralſund, puis tous les deux s'enfuirent au triple galop de leur attelage; ils étoient à mi-chemin de Roſtock, que les autres ambaſſadeurs attendoient encore l'heure du dîner. Le duc Albert n'en partit pas moins pour Copenhague avec épouſe, dames, laquais, chevaux & chiens, comme un roi légitime.

Lorbeer lui-même, ſes enfans, ſa parenté, ont célébré ſur tous les tons la conduite réſolue, diſons téméraire, qu'il tint dans cette occaſion; perſonne n'en dut ignorer, ni citadin, ni campagnard, ni étranger; aujourd'hui l'on ſe

plaît encore à dire que le bourgmeſtre Lorbeer, mépriſant le péril (*non enim ſine periculo facinus magnum & memorabile*), s'eſt illuſtré par cette action d'éclat, par ce trait héroïque. Mais tournons le feuillet, que liſons-nous? *Qui periculum amat peribit in eo;* le vrai courage ne ſera jamais confondu avec l'audace inconſidérée. Or, que l'acte fût muni du grand ſceau de Stralſund, c'eſt ce que ſavoient, pour l'avoir tenu, les repréſentans de Lubeck, de Roſtock & de Wiſmar. Sur la foi de ce document ratifié par les Quarante-huit, à ce moment poſſeſſeurs du pouvoir, le duc Albert alla s'enfermer dans Copenhague; il y ſoutint un ſiège & Stralſund eut à faire pour lui les mêmes ſacrifices que les autres villes. Ainſi, je le demande, qu'a-t-on gagné à détacher le ſceau? Si Lorbeer avoit employé ſon énergie à retenir au port navires, munitions & ſoldats, oh! alors quel ſervice inſigne, que d'or économiſé! Les admirateurs de Lorbeer s'imaginent-ils qu'une fois ſon trône affermi, le duc Albert n'eût pas tiré vengeance de l'outrage? Il nous auroit pour le moins fermé le Sund, il auroit entravé notre commerce en tous pays. Ils ont vraiment raiſon, les bourgeois de Stralſund qui exaltent le coup de tête de Lorbeer!

Patience admirable de M. N. Smiterlow en ſa dure captivité.

M. le bourgmeſtre Smiterlow ſupportoit avec patience ſa retraite forcée. Loin de s'ingérer des affaires publiques, il liſoit aſſidûment les ſaintes

Ecritures & la prière abſorboit la majeure partie de ſon temps; à la fin, il ſut par cœur les pſaumes de David. Hôte journalier de ſa maiſon, j'affirme que jamais un ſeul mot amer ne s'échappa de ſes lèvres; au contraire, il répétoit ſouvent: « Ce ſont mes concitoyens, le Seigneur muera leur eſprit, mon devoir eſt de ſouffrir pour l'amour de mes enfans. »

Meſſage du duc Philippe; quelle fut la réponſe.

Notre gracieux prince, le duc Philippe, envoya demander la libération du bourgmeſtre. On dit aux ambaſſadeurs que la réponſe ſeroit portée à leur auberge. Le débat fut long, puis on députa le propre hôte des envoyés, M. Hermann Meier, & M. Nicolas Rode, l'un & l'autre auſſi dépourvus de ſcience que d'éducation. Natif de Parow, M. H. Meier avoit amaſſé de grands biens, eſpèces ſonnantes, fonds de terre, maiſons en ville; propriétaire des deux villages de Parow, il avoit pour vaſſaux ſes oncles & couſins, qu'il gouvernoit à ſa guiſe. M. N. Rode étoit un marchand aſſez riche, mais qui n'avoit jamais frayé avec les perſonnes de condition. M. H. Meier s'étoit chargé de la harangue : au premier mot il ſe trouble, balbutie, puis reſte court; alors, plantant là ſon collègue, il ſe précipite hors de la ſalle & dégringole l'eſcalier. Une fois dans la cour, il ſe ſentit indiſpoſé. Pourtant il finit par reprendre ſes eſprits & remonta. Vous croyez qu'il s'excuſa? Erreur! Dédaignant tout exorde & ſans même énoncer

les titres des ambaſſadeurs, il alla droit au fait: « Le Conſeil & les Quarante-huit, » dit-il, « ont arrêté au nom de la bourgeoiſie que nous euſſions à vous ſignifier ceci: ils n'ont pas conſulté le prince pour infliger les arrêts, ils ne le conſulteront pas davantage pour les lever. » Diſcours digne de l'orateur & de ſes mandans, *ſimilia enim habent labra lactucas.* Aviſez-vous aujourd'hui de parler au prince ſur ce ton, & vous verrez! Comme les gouvernans de cette époque étoient gens de médiocre valeur (j'uſe d'un terme adouci), on peut faire deux ſuppoſitions: ou l'intention des Quarante-huit, en choiſiſſant de pareils délégués, fut réellement de tourner en ridicule le jeune duc, ou bien les trois ou quatre hommes intelligens que le Conſeil comptoit encore déclinèrent cette ſotte miſſion.

Conditions auxquelles furent levés les arrêts de mon père & de M. Smiterlow.

L'ambaſſade eut cependant un réſultat: mon père fut cité à la maiſon de ville, où il apprit qu'il recouvreroit ſa liberté moyennant 100 marcs d'amende. Il voulut ſavoir quelle faute il avoit commiſe. « Inutile d'ergoter, » lui répliqua-t-on, « 100 marcs ou le carcan, choiſiſſez! » Mon père s'exécuta, quoiqu'on n'ait jamais pu lui imputer d'autre crime que d'avoir épouſé la nièce du bourgmeſtre Smiterlow. La même procédure fut ſuivie à l'égard de Joachim Rantzow, honorable citoyen qui plus tard entra au Conſeil.

Peu après, les conſeillers N. Rode & N. Bolte

vinrent ſommer M. Smiterlow de ſigner, avec deux de ſes proches, une pancarte déjà groſſoyée & munie de cire pour trois cachets; c'étoit, lui dirent-ils, l'unique moyen de faire ceſſer ſa captivité & de ſe ſouſtraire à de ſérieux dangers. Par cet écrit, M. Smiterlow s'avouoit traître à la ville, parjure, infâme & déchu de ſes honneurs. Les deux conſeillers ne manquèrent pas de peindre la ſituation ſous les couleurs les plus ſombres. Effrayée & tout en pleurs, la femme du bourgmeſtre conjura ſon époux de céder à ces fanatiques, en attendant le ſecours de l'Eternel. M. Smiterlow, ébranlé, pria mon père de ſceller l'acte avec lui. « Non, » s'écria mon père, « je ne ſignerai point votre déshonneur. » Mais les deux gendres, vaincus par les larmes de leur belle-mère, appoſèrent leurs cachets. Le bourgmeſtre ſe rendit alors à l'hôtel de ville, eſcorté des deux conſeillers, de ſes deux gendres & de mon père. En chemin, il entra à l'égliſe Saint-Nicolas, s'agenouilla dans la ſtalle voiſine du grand ſaint Chriſtophe & fit une courte prière.

Le Conſeil des Quarante-huit tenoit ſéance en la ſalle d'été. Invité par M. Chr. Lorbeer à reprendre ſa place habituelle, M. Smiterlow s'y refuſa. « Je ne le puis, » déclara-t-il, « après ce que je viens de ſigner. » On inſiſta juſqu'à ce qu'il ſe fût aſſis. Prenant la parole, M. Smiterlow dit qu'il avoit voyagé pour le ſervice de

la ville cent & quelques jours (j'ai oublié le chiffre exact, car je n'avois guère plus de 16 ans): « Si l'on prouve, » continua-t-il, « que j'ai dépenſé un ſeul florin mal à propos, commis une négligence ou cauſé un préjudice quelconque, je fais le ſacrifice de mes biens & de ma vie. Suis-je, au contraire, innocent? alors je demande ſi je peux compter ſur la même protection que les autres citoyens, hanter les égliſes, uſer des ponts, paroître aux marchés, vaquer à mon négoce en toute liberté & ſécurité. » La réponſe ayant été affirmative, il ſe leva, ſouhaita au Conſeil une adminiſtration paiſible & proſpère, puis regagna ſon domicile, ſuivi de ſes proches.

La ſituation demeura la même juſqu'en 1537. Fort de ſa bonne conſcience & laiſſant les Quarante-huit gouverner à leur guiſe, M. Smiterlow dans ſa retraite gardoit une entière ſérénité; il fréquentoit aſſidûment les égliſes & par les belles journées viſitoit ſes champs en compagnie de ſes filles, de ſes gendres, de mes parens & de leur famille; ſa joviale humeur les charmoit tous.

Détreſſe croiſſante des Quarante-huit.

Les Quarante-huit, au contraire, étoient aſſaillis de craintes. Le ſuccès de la guerre devenoit de plus en plus douteux, malgré des centaines de vies ſacrifiées, malgré le pillage de l'hôtel de ville & des égliſes, malgré d'énormes ſommes diſſipées, jetées à l'eau, pour ainſi dire.

On

On battit monnoie avec les cloches de la ville & des villages; toutes prirent le chemin de Lubeck, où la marque de Stralſund, à notre honte, ſe voit encore aujourd'hui ſur un mouton de bronze ſervant à enfoncer les pilotis. Deux fois les citoyens, du premier au dernier, acquittèrent l'impôt du centième ſous la foi du ſerment.

Lorſqu'ils ſentirent leur pouvoir chanceler, les Quarante-huit imitèrent le maître d'hôtel infidèle (Luc, XVI) & contraignirent la communauté de confirmer, renouveler & étendre l'infâme déclaration arrachée par la violence au Conſeil de 1522. Le nouvel acte avoit du bon en apparence, il preſcrivoit aux magiſtrats des règles de conduite judicieuſes, mais qui n'étoient pas à leur place. Au fond, l'ancien Conſeil reconnoiſſoit avoir, par ſa réſiſtance, encouru une amende dont ſes magnanimes ſucceſſeurs lui faiſoient remiſe; il s'engageoit à favoriſer la cauſe des Quarante-huit; aucune diſſenſion, méſintelligence, accuſation, récrimination paſſée, préſente ou future ne devoit être tolérée. Toute contravention entraînoit pour les conſeillers la perte de leurs dignités, pour les citoyens celle de leur droit de bourgeoiſie, pour les enfans & les femmes une amende de 50 florins, payable par le père ou le mari, au profit des conſtructions publiques.

Voilà ce qui fut arrêté le vendredi après la

Chandeleur de l'an 1535. Les Quarante-huit n'en continuèrent pas moins à trembler dans leurs chauſſes : dès l'année ſuivante, un autre décret menaça du dernier ſupplice quiconque, jeune ou vieux, riche ou pauvre, magiſtrat ou ſimple particulier, déclineroit la reſponſabilité de l'expédition de Danemark ou chargeroit autrui à ce ſujet. Cet acte fut tranſcrit à la ſuite de celui de 1535 avec la formule : « Fait l'an & jour ci-deſſus, » ainſi donc une antidate! Ruſe groſſière, car un acte unique ne comporte pas d'appendice. Mais l'âne réuſſit-il jamais à cacher ſes oreilles ?

Mariage du duc Philippe célébré par le docteur Martin Luther.

En 1536, le jour d'*Eſto mihi*, le duc Philippe épouſa au château de Torgau Mademoiſelle Marie, ſœur du duc de Saxe Jean-Frédéric. Le mariage fut célébré par le docteur Martin Luther, qui dit à l'époux après la cérémonie : « Gracieux prince & ſeigneur ! ſi l'événement déſiré tarde un peu, que Votre Alteſſe ne ſe décourage point, *ſaxum* ſignifie *pierre* & du rocher on ne tire rien ſans temps ni peine. Votre Alteſſe ſera compriſe dans mes prières : *ſemen tuum non deficiet.* » La ducheſſe, en effet, n'eut ſon premier-né qu'au bout de quatre ans.

Ruine des factieux ; juſtice eſt rendue à leurs victimes.

Le châtiment des impies & le triomphe des juſtes marchent de pair, *incluſio unius eſt excluſio alterius & e contra ;* au milieu des tourmens de l'enfer, les damnés contemplent la ſuprême

félicité des bienheureux qu'ils ont perſécutés ſur la terre. C'eſt en inſiſtant ſur cette antithèſe que je vais pourſuivre mon récit. Non pas que je m'attende à des remerciemens, car les hommes ont l'épiderme ſenſible, ils frémiſſent au moindre attouchement, & voilà pourquoi tous ceux qui ont écrit ſur Stralſund, les Thomas Kantzow, les Valentin d'Eichſtedt, les Jean Berckmann, arrivés à l'année 1536, ont paſſé la plume à leurs ſucceſſeurs. Je ne veux ni flatter ni dénigrer, je dirai la vérité pure, fût-elle déſagréable; la dignité de l'hiſtoire eſt mon unique ſouci. Compulſez les auteurs ci-deſſus nommés, en particulier J. Berckmann, dit l'Auguſtin: ſes impudentes calomnies vous feront comprendre l'utilité des préſentes pages. L'approbation des gens de bien me ſuffit, peu m'importe le reſte.

Le duc de Mecklembourg en Danemark. Siège de Copenhague.

Il eſt inconcevable que le duc de Mecklembourg ait commis la faute de céder aux ſuggeſtions de Wullenweber, perſonnage que déſavouoient tous les bons citoyens. Jamais guerre plus injuſte! En diſpoſant d'un pays qui ne leur appartenoit d'aucune façon, les villes causèrent un préjudice incalculable au duc de Holſtein, l'oint du Seigneur, le ſouverain légitime, bien-aimé, attendu. Celui-ci montra une grande fermeté: chef d'une puiſſante armée & maître de ſes communications par terre & par mer, il avoit conſcience de ſa ſupériorité ſur un

adverſaire qui, bloqué dans Copenhague, ne rêvoit que plaiſirs, chaſſes & banquets. Malgré ſon juſte reſſentiment, le magnanime Chriſtian ſe vainquit lui-même &, pendant que la reddition de la ville ſe négocioit, il envoya des vivres à la ducheſſe de Mecklembourg, alors en couches; c'étoit, à la lettre, lui faire la charité. Après la retraite du duc Albert, Chriſtian célébra ſon entrée triomphale à Copenhague; il y fut couronné en 1537, & la préſence à cette pompeuſe cérémonie des ambaſſadeurs des villes lui donna complète ſatisfaction. Quant au duc de Mecklembourg, il apprit à ſes dépens ce qu'il en coûte d'oublier la parole du Saint-Eſprit (Prov. XXIV) : « Mon fils, crains l'Eternel & le roi, & ne t'entremêle point avec gens remuans, car leur calamité s'élèvera ſoudain. »

Châtiment de Georges Wullenweber & de Marx Meyer.

A Lubeck, la chute piteuſe du Conſeil amena la reſtauration des anciens magiſtrats. Par eſprit de paix, ils donnèrent à Wullenweber la capitainerie de Bergendorf; mais Wullenweber, à ſon paſſage ſur les terres de l'abbaye de Verden, fut ſaiſi par ordre de l'évêque de Brême Chriſtophe, qui le livra à ſon frère le duc Henri de Brunſwick; après une dure captivité à Wolfenbüttel & ſur des plaintes auſſi graves que nombreuſes (de Lubeck, en particulier, repréſentée par ſon ſecrétaire), il fut condamné à mort au mois de ſeptembre 1537 & ſon cadavre coupé en quatre quartiers. A la priſe de la

fortereſſe de Wardenbourg, le duc Chriſtian captura Marx Meyer, ſon frère Gérard Meyer & certain prêtre danois; ces trois miſérables furent exécutés par le glaive, mis en quartiers, expoſés ſur la roue, au grand contentement de Son Alteſſe, du peuple danois & des Lubeckois honnêtes, ſi longtemps opprimés.

Hiſtoire de Nicolas Nering, Jean Blumenow & Chriſtian Parow.

Nicolas Nering, bourgeois, avoit vendu à Jean Kroſſen une ferme avec toutes ſes appartenances; mais, à l'en croire, il s'étoit réſervé la portée d'une belle jument, ſi c'étoit un poulain, ce qui arriva. A l'époque du ſevrage, dans l'automne de 1535, il réclama la jeune bête; Kroſſen conteſta. Alors, d'après la dépoſition de ſon beau-fils Pierre Klattevalle, âgé d'environ 15 ans, dépoſition conſignée dans le livre noir du tribunal, Nering montant ſon cheval noir, le gars courant nu-pieds, ſe ſeroit rendu à 5 heures du matin à la ferme de Kroſſen; là, il auroit ſorti de l'écurie le poulain, tandis que ſon jeune compagnon faiſoit ſentinelle, & enfin caché ſa priſe plus de trois ſemaines chez Schwartz, au Nouveau-Moulin, après avoir recommandé le ſecret à Pierre, ſous menace d'un châtiment exemplaire.

Différente eſt la verſion du nouveau regiſtre écrit ſur parchemin & relié en peau de truie blanche; on y lit, en effet: « L'an 1536, le lundi après *Reminiſcere*, Nicolas Nering, accuſé de rapine, a confeſſé devant le tribunal

que, chevauchant le long de la chauſſée des Francs, après avoir dépaſſé la barrière, il avoit aperçu dans la franchiſe de la ville trois poulains; que, mû par une déteſtable inſpiration, il s'étoit approché & qu'ayant jeté le licou, il avoit attaché au pommeau de ſa ſelle un poulain & l'avoit conduit à ſon écurie. Oui la ſuidite confeſſion, réſolu de mener hors la ville Nicolas Nering, qui ſera pendu au gibet. »

La mauvaiſe réputation de Nering ne diſpoſoit guère le Conſeil en ſa faveur; auſſi tous ſes amis l'avoient-ils exhorté à reſtituer le poulain, pour empêcher l'affaire de venir en juſtice, mais il s'étoit obſtiné. Dans ſon cachot, il répétoit que la mort lui étoit indifférente, il déploroit ſeulement les calamités qui ſuivroient ſon ſupplice: preuve évidente qu'il avoit tramé avec ſes affidés tout un plan de vengeance. On s'en aperçut après ſon exécution, quand ſes proches quittèrent la ville & ſe mirent à incendier les moulins, les fermes, les villages d'alentour, recrutant des complices à prix d'argent. Deux de ces malfaiteurs furent ſaiſis à Bart & roués. A Stralſund, on arrêta d'un ſeul coup dix individus, entre autres Chriſtian Parow, doyen des drapiers, & Jean Blumenow, doyen des cordonniers. Le jeune Pierre Klattevalle avoua qu'il avoit mis le feu au Nouveau-Moulin à l'inſtigation de ſa mère, la veuve de Nering. Il y en eut trois de roués; ils déclarèrent avoir reçu de

Parow 10 marcs pour commettre le crime, & les paſteurs qui les accompagnèrent au ſupplice eurent beaucoup de peine à leur faire rétracter cette accuſation en préſence de la foule. C'eſt la verſion des *Annales* de M. Berckmann, l'un des paſteurs. Voici ce que j'ai de mes propres yeux vu : lorſque Parow ſe promenoit au Marché, le corbeau du barbier Grellen couroit lui picoter les mollets, ſi bien que Parow finit par déſerter la place. Je dois ajouter cependant que cette bête avoit l'habitude de pourſuivre les payſans aux larges chauſſes de toile; or, Parow, qui étoit un vieillard, ne s'inquiétoit pas de ſa toilette au point d'avoir toujours ſes chauſſes ſoigneuſement remontées comme ſes compagnons; rien ne prouve donc que la Providence ſe ſervît du corbeau pour déclarer quel genre de mort Parow méritoit.

Berckmann eſt l'eſclave de Satan quand il s'acharne à jeter de l'odieux ſur Parow. Il eſt vrai que ce brave homme a ſigné & ſcellé l'aveu de ſon forfait; l'acte m'eſt tombé entre les mains du temps que j'étois ſecrétaire de la ville, je l'ai détruit, garantiſſant ainſi de tout futur affront une honorable famille, & cela ſans porter dommage à la choſe publique. Du reſte, cette confeſſion fût-elle connue de chacun, elle auroit, aux yeux de quiconque réfléchit, la même valeur que celle du bourgmeſtre Smiterlow ſe déclarant traître & infâme. Dans l'en-

quête, on voit Parow outré contre les Nering; s'il leur remit 10 marcs, cet argent lui fut extorqué en pluſieurs fois par un certain Smit qui périt ſur la roue. Le beau-fils même de Nering, Klattevalle, déclare que Parow vint un jour chez ſa mère & eut avec elle un long entretien. Que lui dit-il? Klattevalle l'ignore, mais Parow lui ſembla navré de la conduite des Nering, car il pleura comme un enfant & partit tout en larmes. Dans la corporation des drapiers, aucun de ſes confrères n'a jamais répugné à l'avoir pour voiſin de table; ſeul Olaff Lorbeer, bouffon perſonnage, fils de l'un des principaux factieux, accabloit le bon vieillard de ſes groſſières alluſions.

Condamné à mort un mardi, Jean Blumenow ne fut conduit au ſupplice que le jeudi. J'ai vu l'exécution. Le cadavre reſta ſur la roue, emmaillotté au moyen d'une cordelette dans le long habit bleu de tous les jours, pour empêcher les corbeaux de le dépecer trop vite. Ce Blumenow, gaillard à cheveux gris, doyen des cordonniers, étoit le plus huppé des Quarante-huit; il ambitionnoit la charge de bourgmeſtre, qu'il ſe flattoit de remplir comme pas un. Au dernier repas de bourgmeſtre qui fut donné, celui de M. Nicolas Sonnenberg, la femme de Blumenow dit à ſes voiſines de table: « Je ne voulois pas venir, mais il faut bien ſavoir ce que j'aurai à faire quand nous donnerons notre

notre banquet. » J'ai vu Blumenow occupé à nettoyer des peaux &, pendant ce temps, des notables portant fourrure de renard ſe découvrir, plier le genou devant lui, avec plus de reſpect que devant n'importe quel bourgmeſtre. Berckmann ne lui reconnoît d'autre tort que d'avoir fait tenir au Conſeil la renonciation des Nering à la bourgeoiſie (c'eſt déjà bien honnête!); mais, inſinue-t-il, on avoit juré ſa perte, parce qu'il étoit détenteur du fameux acte élaboré par les Quarante-huit. Quel dommage que Berckmann faſſe ſi mince cas de la vérité! Qui l'obligeoit à coucher ſur le papier tant de ſottes inventions? Avec un peu de bonne volonté, il eût appris qu'une quarantaine d'années auparavant un prêtre avoit été aſſaſſiné dans ſa maiſonnette; le meurtrier reſta inconnu juſqu'au jour où Blumenow, appliqué à la torture, s'avoua l'auteur du crime; il avoit compté ſur une groſſe ſomme d'argent, mais la victime ne poſſédoit que trois ou quatre deniers. Voilà, très cher Berckmann, ce qui mena Blumenow à l'échafaud. Les ſéditieux avoient ſi bien pris leurs ſûretés dans l'acte de 1535 & ſon appendice que, ſans le procès Nering, jamais les honnêtes gens n'auroient eu la joie de voir ſupplicier leurs anciens oppreſſeurs.

Sort miſérable de la race de R. Moller.

J'ai relaté plus haut la pitoyable fin de Rolof Moller; le châtiment pourſuivit toute ſa lignée. Son fils aîné Georges, mon condiſciple à Roſ-

tock, avoit encore du lait derrière les oreilles qu'il fréquentoit déjà les garces, tant qu'il attrapa le mal françois. Il tranchoit du hobereau, travailloit peu, dépenſoit beaucoup. Son beau-père le retira des études, l'envoya en Angleterre apprendre la langue du pays, puis l'entretint à grands frais à Anvers pour le lancer dans le négoce. Le jeune homme continuant ſon train de vie, il fallut le rappeler. Le ſecond fils de Rolof Moller, à propos d'une vétille, poignarda en pleine rue ſon couſin germain, avec lequel il venoit de boire du clairet chez l'apothicaire. Le nom de Moller eſt deſtiné à s'éteindre bientôt.

De M. le bourgmaſtre Chriſtophe Lorbeer.

Que dirai-je du bourgmeſtre Lorbeer, l'inſtigateur des trois émeutes & ſurtout de la troiſième contre M. Smiterlow? Chacun ſait dans quel mépris il tomba de ſon vivant même & quelle affreuſe maladie le conduiſit lentement au tombeau. Lui mort, ſa femme & ſes deux fils ſe crurent encore les maîtres comme au temps où, s'ils viſitoient une propriété de la ville, la formule de réception étoit: « Soyez, chers ſeigneurs, les bienvenus ſur vos terres! » & que les paſſans les ſaluoient d'un: « Dieu vous garde, jeunes & chers bourgmeſtres! » Cette déférence avoit enflé leur préſomption à tel point que l'autorité du Conſeil & des tribunaux ne les tenoit plus en reſpect; ils finirent par laſſer la patience divine.

Le maître meunier Nicolas Hildebrand n'étoit pas le moins influent des Quarante-huit; auſſi remuant qu'intéreſſé, il s'immiſçoit en tout pour faire venir l'eau à ſon moulin. Ayant eu certaines raiſons particulières de ſe retirer à Wolgaſt, il y manœuvra ſi bien que le duc l'incarcéra, & comme perſonne n'eut l'idée d'intercéder en ſa faveur, il paſſa l'hiver entier au cachot; à ſa libération, il avoit les jambes gelées & la vermine ne le vouloit plus lâcher. Un autre mutin, actif & intrigant, l'ancien tailleur Marſchmann, réfugié pour dettes à Wolgaſt, y tint durant tout l'hiver compagnie à Hildebrand, par ordre du prince. Knigge ſe mit à fabriquer de la fauſſe monnoie, & ſans le docteur Gentzkow, dont il avoit épouſé la belle-fille, la peine capitale qu'il avoit encourue n'eût pas été commuée en celle du banniſſement. Chriſtian Herwig mourut de misère; on l'avoit ſurnommé le comte Chriſtian, parce qu'au temps de ſa proſpérité il ſe promenoit en grande toilette, le poing ſur la hanche, tenant à lui ſeul toute la rue. Sa femme devint penſionnaire de l'hoſpice Saint-Jean; une de ſes filles, vraie ſouillon, mendioit ſon pain & fut trouvée morte un beau jour; les autres végétèrent dans la plus infime condition. Nicolas Lœwe, une mauvaiſe tête, qui tranchoit du capitaine avec un habit blanc tout galonné de velours rouge, s'eſtima heureux, à l'hoſpice

Comment finirent Hildebrand, Marſchmann, Knigge, Herwig, Löwe.

Saint-Jean, de porter les chauſſes griſes que des âmes charitables lui donnoient; ſur la fin de ſa vie, il fut atteint d'une cécité complète, & la ville entière a parlé de ſa fille Anna. Il me ſeroit facile de prolonger cette énumération, car aucun des factieux, à ma connoiſſance, n'a évité le châtiment dont l'Eternel punit les rebelles juſqu'à la troiſième & à la quatrième génération.

Certes, Stralſund ſe reſſentira longtemps du pernicieux régime de Rolof Moller; mais, de même que l'hiſtoire loue Cambyſe, cet archi-tyran, *monſtrum hominis & vera cloaca diaboli*, d'avoir fait écorcher le juge prévaricateur & clouer ſa peau ſur le ſiège du tribunal, de même en un point, en un ſeul, les ſéditieux méritent des éloges: ils ont remplacé les repas de bourgmeſtre & de conſeiller par des préſens d'orfèvrerie; maintenant la ville reçoit d'un bourgmeſtre une pièce de vermeil, un conſeiller donne une ſimple pièce d'argenterie. Les corporations ont également ſupprimé les banquets de réception & d'élection; au lieu de ſe mettre ſottement en frais pour une goinfrerie, le nouveau doyen, le nouveau compagnon offre un cadeau en argenterie qui ſert aux fêtes & aſſemblées, de ſorte qu'aujourd'hui les gobelets d'étain ou de bois ont cédé la place aux coupes d'argent. Le jour des Rois, le Conſeil & les corporations expoſent leur tréſor, afin que le

Préſens d'argenterie ſubſtitués aux banquets.

public conſtate qu'il eſt intact & même augmenté.

Après la Paſſion, le glorieux jour de Pâques. M. Nicolas Smiterlow étoit mort civilement, & des individus qui ſiégeoient au banc des magiſtrats avoient pour mot d'ordre d'empêcher ſa réſurrection. Mais lorſque la déſaſtreuſe iſſue de la guerre n'eut que trop confirmé les prophéties de l'ancien bourgmeſtre, l'ironique ſurnom de Pacifique devint ſon plus beau titre de gloire. Conſeil & bourgeois aſſemblés lui envoyèrent deux conſeillers pour le prier de ſe rendre à l'hôtel de ville; le bourgmeſtre Lorbeer eut beau dire, en ſe frottant le bras, qu'il falloit avoir la lettre d'aveu ſignée par M. Smiterlow, puiſqu'il s'agiſſoit de la mettre à néant (il eſſayoit de rétablir la partie en gagnant un jour), on paſſa outre & le ſecrétaire alla ſur-le-champ prendre chez Blumenow ladite lettre, ainſi que le pacte impoſé par les Quarante-huit. A l'entrée de M. Smiterlow, toute la bourgeoiſie s'écria: « Voici notre père chéri, Nicolas le Pacifique! » On le conduiſit à ſon ancienne place, au-deſſus de Lorbeer; on implora le ſecours de ſon expérience; on promit de le diſpenſer à l'avenir de toute ambaſſade. Monté ſur le coffre du tréſor, afin d'être mieux en vue, le ſecrétaire déchira le fameux accord & détacha le ſceau de M. Smiterlow; mais les bourgeois, nullement ſatisfaits, lui crièrent de

Joyeux rétabliſſement de M. Nicolas Smiterlow dans ſes dignités.

lacérer à coups de canif répétés & dans toute ſa longueur la lettre d'aveu. Ainſi finit la domination des Quarante-huit.

Trop fidèle à ſes habitudes, l'ex-moine auguſtin Berckmann peint M. Smiterlow des plus fauſſes couleurs. Il croit faire de l'ironie en diſant : « M. le bourgmeſtre Nicolas Smiterlow étoit un fier homme, beau, éloquent, prudent & ſage, conſidéré des princes & ſeigneurs. » Or, cela n'eſt que la vérité pure, & M. Smiterlow ajoutoit à ces mérites la crainte de Dieu & la ſcience des Ecritures; les *Annales* de maître Gerhard Drœge le citent comme le plus ancien protecteur des miniſtres évangéliques; tout ce que Berckmann écrit ſur ſon compte eſt donc inexact. Un ſeul exemple : Berckmann avance que M. Smiterlow fut alité douze ſemaines, tandis qu'il ſe mit au lit un dimanche & mourut le mardi ſuivant, en 1539. Son fils Georges, mon cadet d'une année, fut vingt-deux ans bourgmeſtre; il eut les vertus de ſon père, ſubit les mêmes épreuves, reçut les mêmes conſolations d'en haut, & je ne vois rien à modifier dans ma lettre au duc Erneſt-Louis. Ce prince, influencé par les intrigans de cour, avoit, à l'annonce du trépas de Georges Smiterlow, laiſſé échapper cette exclamation déſobligeante: « J'avois deux ennemis à Stralſund, Smiterlow eſt mort, bientôt le diable emportera Saſtrow. » J'écrivis à Son Alteſſe :

« Gracieux prince & ſeigneur! Le défunt bourgmeſtre n'étoit ni d'un mauvais naturel, ni de baſſe condition. Sa fidélité envers Votre Alteſſe & Stralſund ne s'eſt jamais démentie, témoin ſes nombreux ſervices; s'il avoit pu changer un denier en un florin au profit de la ville, certes il n'y eût pas manqué; ni lui ni les ſiens n'ont fruſtré le tréſor. Laborieux, juſte, incorruptible, le cœur toujours d'accord avec les lèvres, il étoit l'eſclave du devoir, ſévère ou gracieux ſelon les circonſtances & les perſonnes. Point obſtiné, il ſe rendoit aux bonnes raiſons, car l'intérêt public étoit ſon ſeul guide. Il appliquoit la loi avec la plus ſtricte impartialité. Ennemi de la diſſipation & des excès, il menoit une vie retirée & utile; économe, il ne demeuroit jamais en arrière dès qu'il y avoit honneur à dépenſer. L'harmonie régnoit entre lui, ſa femme & ſes ſerviteurs. Sans avoir étudié, il poſſédoit la ſuprême ſageſſe; il étoit doué d'une mémoire étonnante & d'une remarquable facilité d'élocution. Sujet loyal, je n'adreſſe à Dieu qu'une ſeule prière: le roi des Perſes Darius ſouhaitoit d'avoir autant de Zopyres qu'une grenade contient de grains; puiſſe Votre Alteſſe compter beaucoup de Smiterlows à la ville, aux champs, voire à la cour (ſoit dit ſans offenſer perſonne). Que faut-il donc penſer de ceux qui oſent calomnier le défunt, qui le noirciſſent aux yeux de Votre Alteſſe,

qui contriſtent ſa femme, ſes enfans, ſes amis ? »

Smiterlow & Moller, antithetis.

Chacun, en revanche, avouera que Rolof Moller étoit hautain, préſomptueux, diſſimulé, avide, ingrat, implacable, turbulent. Smiterlow & Moller différoient tellement de caractère, qu'ils ne pouvoient vivre enſemble nulle part; au Conſeil, à l'égliſe, en ville même, la préſence de l'un chaſſoit l'autre. L'étonnement fut donc général lorſque M. Georges Smiterlow épouſa la nièce de Moller. Des gens pour qui une grande ville étoit trop étroite, comment s'accorderoient-ils ſous le même toit, à la même table, dans le même lit? Quelle ſingulière *communicatio idiomatum* alloit réſulter de cette union ! Auſſi déconſeillerois-je hautement d'élire au Conſeil, à plus forte raiſon de nommer bourgmeſtre l'un de ces Smiterlow, car ils tiennent de la mère plus que du père; *in hac lucta duarum diverſarum naturarum*, les Moller paroiſſent avoir remporté l'avantage. Néanmoins cette nouvelle génération eſt aſſez jeune encore pour s'amender, ce que je ſouhaite de grand cœur, dans l'intérêt de ſa renommée & de ſa proſpérité.

Ces pages, je les ai écrites obſédé par la penſée des inimitiés que j'accumule ſur ma tête en louant M. Smiterlow aux dépens de R. Moller; la deſcendance de ce dernier m'en gardera une éternelle rancune. Mais je puiſe ma conſolation

lation & ma force dans l'eſtime des hommes inſtruits; ils le ſavent, le devoir de l'hiſtorien eſt d'aller droit au but & de proclamer la vérité en bien comme en mal, qu'elle plaiſe ou déplaiſe, advienne que pourra. Je recommande à mes enfans la ſoumiſſion à l'autorité; que Pilate ou Caïphe gouverne, n'importe! Pour le ſalut de leur âme & le bien de leur corps, ils ne doivent jamais pactiſer avec les ſéditieux.

CHAPITRE IV.

Le docteur Martin Luther écrit à mon père. Mes études à Roſtock & à Greifswald. De ma dure ſervitude à Spire. Expédition de Juliers. Diète de Spire. Je ſuis créé notarius publicus. *Le docteur Hoſe.*

Séjour à Stralſund.

MES parens me rappelèrent en 1538, s'étant aperçus qu'à Greifswald j'accompagnois mon grand-père à la promenade plus ſouvent que je n'étudiois. Je ſuivis l'école durant ce ſéjour d'un an au foyer paternel.

Un trait va montrer en quelles mains le pouvoir étoit tombé. L'an 1539, le duc Philippe, allant à Rügen avec ſon épouſe, fit ſa première entrée à Stralſund, & le bourgmeſtre Chriſtophe Lorbeer, qui ſe croyoit un foudre d'éloquence, lui tint ce beau diſcours: « Eh! Philippe, par la grâce de Dieu duc de Stettin, de Poméranie, des Caſſubes & des Wendes, prince de Rügen & comte de Gutzkow, que le Conſeil eſt aiſe de vous voir bien portant, ſoyez le bienvenu &c. » Plus tard, à la chancellerie ducale, on m'a ſouvent plaiſanté à propos de cette

harangue; l'huiſſier Michel Kuſſow, entre autres, n'ouvroit pas une ſeule fois la porte qu'il ne criât en m'apercevant : « Eh! Philippe, par la grâce de Dieu..... »

De Wittemberg, où il avoit été reçu *magiſter* le premier ſur treize, mon frère Jean rapporta une lettre du docteur Martin Luther, lettre adreſſée à mon père, que le procès Bruſer-Lieveling tenoit depuis pluſieurs années éloigné de la Table ſainte. La voici :

Lettre du docteur Martin Luther.

« A l'honorable prud'homme Nicolas Saſtrow, bourgeois de Stralſund, mon bon ami. Grâce & paix.

« Après m'avoir exprimé ſon chagrin de ce que, depuis pluſieurs années, mon ami, vous vous abſtenez de la Cène, choſe d'un mauvais exemple, votre cher fils, *magiſter Joannes*, m'a prié de vous détourner de cette voie tout à fait périlleuſe, pas une ſeule heure de la vie n'étant à nous. Sa ſollicitude filiale m'engage donc à vous adreſſer les préſentes lignes. Je vous exhorte en chrétien, en frère, ſelon le précepte de Chriſt, à changer de réſolution, vous ſouvenant des ſouffrances bien plus grandes du Fils de Dieu, lequel a pardonné à ſes bourreaux. Songez qu'à votre dernière heure il vous faudra pardonner, comme pardonne un brigand lié au gibet. Attendez la déciſion du tribunal, il eſt ſaiſi de l'affaire, mais ſachez que rien ne vous empêche de participer à la Cène; autrement,

nous-même & nos princes devrions reſter éloignés de la ſainte Table juſqu'à ce que notre différend avec les papiſtes ſoit aplani. Remettez-vous-en à juſtice & dites-vous pour le ſoulagement de votre conſcience : « Au juge de voir « où réſide le bon droit ; en attendant, je par- « donne à qui m'a fait tort & je veux prendre « la Cène. » Vous vous eſtimiez léſé, vous avez recouru aux tribunaux, ils prononceront, rien de plus ſimple. Prenez en bonne part cette exhortation, qui m'eſt dictée par les inſtances de votre fils. Dieu vous garde, amen !

« Mercredi après *Miſer. Dni* 1540.

« Martinus Luther. »

Que ma deſcendance ſe tranſmette religieuſement de génération en génération l'autographe du ſaint homme à qui le monde entier doit reconnoiſſance & amour. Avec cette lettre & comme preuve du bon emploi de l'argent paternel, mon frère apporta un certain nombre de ſes *poëmata* imprimés en volume. Mes parens n'ayant pas les moyens de l'entretenir à l'étranger, il demeura près de quatre ans au logis, tout occupé de ſes études. Outre les *Progymnaſmata quædam* ſortis des preſſes lubeckoiſes en 1538, il publia en 1542, à Roſtock, une *Elegia de officio principis* dédiée au duc Magnus de Mecklembourg, puis la même année, à Lubeck, une *Querela de Eccleſia* & l'*Epicedion*

martyris Chriſti doctoris Ruberti Barns, qui lui valut de graves ennuis, ainſi qu'à l'imprimeur.

Comment je vécus trois ans à Roſtock ſub diſciplina M. Arnoldi Burenii & M. Henrici Lingenſis.

Sur le conſeil de mon frère, mes parens m'envoyèrent étudier à Roſtock auprès d'*Arnoldus Burenius* & de *Henricus Lingenſis*. Mon frère, qui avoit fait avec ce dernier bonne connoiſſance à Wittemberg, lui écrivit que j'avois déjà ſubi la dépoſition; mais les étudians apprirent que j'étois retourné depuis à l'école, à Stralſund, & chaque jour mon entrée au *lectorium* excitoit un tumulte effroyable. Le *depoſitor* m'ayant tiré par mon manteau, je lui lançai en pleine figure le gros encrier que je tenois à la main; l'encre inonda ſon long manteau gris à treſſes noires, une mode du temps. Je reçus, il eſt vrai, mon ſalaire quand, par gain de paix, je me ſoumis une ſeconde fois à la dépoſition: les horions de pleuvoir alors comme grêle. Le *depoſitor* me perça la lèvre ſupérieure avec ſon raſoir de bois; lente fut la guériſon, car à peine la bleſſure commençoit-elle à ſe fermer, que le manger, ſurtout les alimens ſalés l'envenimoient de nouveau.

Les deux *magiſtri* dirigeoient en commun la bourſe de l'Arnsbourg; c'étoit la plus nombreuſe, une trentaine d'élèves. On mangeoit chez M. Jacques Brœcker, qui prenoit 16 florins par an pour le déjeuner & deux repas, plus, en été, du lait caillé ou quelque choſe d'autre l'après-midi.

Au bout de deux ans, mes parens ſe plaigni-

rent de la dépenſe que mon ſéjour à Roſtock leur impoſoit; d'ailleurs, ils me voyoient avec déplaiſir incliner vers la théologie. En fait, je ne me ſentois ni l'âge ni l'inſtruction néceſſaires pour opter entre les diverſes facultés; mais ne voulant pas quitter les études, j'expoſai ma fâcheuſe poſition à mes précepteurs, qui renoncèrent à toute rétribution & décidèrent auſſi l'hôte à me nourrir pour 8 florins l'an. Je devois, il eſt vrai, mettre la table, ſervir aux repas & deſſervir, ſurveiller en outre Barthélemy Brœcker, le fils, lequel étoit de ma grandeur (on l'enferma plus tard à Ribbenitz), l'habiller, le déshabiller, ſoigner ſa chauſſure, ranger ſes livres &c.; d'autre part, envers *mag. H. Lingenſis* mes obligations conſiſtoient à nettoyer les ſouliers, faire le lit, chauffer la chambre, l'accompagner à l'égliſe ou ailleurs, en hiver à porter la lanterne. Il me parut bien dur, les premiers temps, de ne plus être ſervi & de ne plus m'aſſeoir à table avec mes condiſciples; mais qu'y faire?

Nous étions, d'ailleurs, en bonnes mains. *Arnoldus Burenius* nous lut deux fois les *Offices* de Cicéron, qu'il interprétoit en artiſte, puis les harangues *pro Milone*, *pro rege Dejotaro*, *pro Marco Marcello*, *pro Roſcio Amerino*, *pro domo ſua*, & le *de Aruſpicum reſponſis*, les *Epiſtolæ familiares*, la longue & belle épître *ad Quintum fratrem*, la *Rhetorica ad Herennium* &c.

Son collègue expliquoit Térence, la *Dialectica Molleri*, même la *Sphæra Joannis de Sacrobuſto*, les *Theoriæ planetarum*, le *Computum eccleſiaſticum Spangenbergii*, le *libellus de Anima Philippi*, enfin il préſidoit à d'utiles *exercitia ſtyli & diſputationum*.

J'avois pour camarades de chambre François de Stiten & Jean Vegeſack, neveu de l'évêque de Dorpat, qui l'entretenoit ſur un grand pied & lui permettoit un train, non pas de damoiſeau, mais de ſeigneur. Vegeſack s'exerçoit à tous les genres d'eſcrime, mais j'ai ouï dire qu'après la mort de l'évêque il eſt devenu maître d'école en Livonie. Mon répétiteur Danquart Hane l'examinoit ſur les *præcepta grammaticæ*, lui donnoit des *argumenta* à traiter en allemand & corrigeoit ſes cahiers.

L'argent que nous recevions de nos parens devoit être remis à notre précepteur *H. Lingenſis;* il nous le rendoit au fur & à meſure de nos beſoins; nous étions obligés d'inſcrire ſoigneuſement toutes nos dépenſes, juſqu'à la plus minime. Mes précepteurs me témoignoient de l'intérêt, ſoit en conſidération de mon frère, ſoit à cauſe de ma perſévérance à ſuivre les études; en retour je les ſervois avec zèle, toujours à leurs ordres. Mais les regards de travers de mes condiſciples me firent comprendre l'opportunité d'un changement de réſidence; mon frère me conſeilloit Greifswald.

Entrée du duc Philippe à Greifswald.

L'an 1540, le duc Philippe reçut l'hommage de Greifswald. Les bannis y rentrèrent avec lui; les uns tenoient la queue, les autres le harnois de ſon cheval; mon père fut ſpécialement invité par le prince à ſaiſir l'étrier. Le duc deſcendit chez Hannemann, ſon épouſe chez les Stoïentin. Mme Stoïentin, ſa fille, ſon petit-fils & toute la parenté, en venant tirer leur humble révérence à la princeſſe, réclamèrent le maintien du décret d'expulſion prononcé contre mon père. La ducheſſe recommanda en termes exprès à deux de ſes principaux officiers de tranſmettre ce vœu à ſon auguſte époux; mais la réponſe de ce dernier ôta toute envie à la princeſſe de revenir à la charge, & les portes de Greifswald ſe rouvrirent pour mon père.

Je quittai Roſtock en 1541, cependant mon ſéjour à la maiſon fut de courte durée; je tranſportai bientôt ma perſonne & mes livres à Greifswald, où je louai une chambre en commun avec Joachim Lœwenhagen, le futur paſteur de Saint-Nicolas à Stralſund. Maître Antoine Walter, un peu plus tard recteur du *Pædagogium* de Stettin, m'enſeigna la *Dialectica Cæſarii;* maître Kiſmann interpréta les *Faſtes* d'Ovide.

Emeute des tonneliers.

En 1541, le jour de la Nativité, arriva de Colberg à Stralſund un vaiſſeau chargé de barils à deſtination de Falſterbo. Les tonneliers s'en émurent, décrétèrent l'embargo & ne voulurent pas même

même que la cargaiſon ſe vendît à Stralſund. En vain le Conſeil les aſſura-t-il d'un recours contre quiconque achèteroit cette marchandiſe; ils continuèrent l'agitation, refusèrent de ſe rendre acquéreurs des barils & répondirent par des coups à ceux qui leur parloient raiſon; un bourgeois mourut de leurs mauvais traitemens. Les mutins finirent par briſer les tonneaux. On fit cinq arreſtations; Jean Vogt, leur doyen, s'enfuit à Garpenhagen, mais il fut ramené à Stralſund & mis ſous les verrous. Peu s'en fallut que le bourreau ne jouât du glaive: tous les tonneliers furent cités à l'hôtel de ville, où les priſonniers comparurent le carcan au cou, les fers aux pieds & aux mains; la corporation fut impoſée de 4 marcs par tête, on lui retira ſes privilèges & elle dut, en outre, conſtruire à ſes frais une portion des murs de la ville.

J'ai dit que mon frère, *magiſter Joannes*, avoit fait imprimer divers *poëmata* à Lubeck & à Roſtock. De cette dernière ville il revint à Stralſund par le coche, en compagnie de M. Henri Sonnenberg & d'une femme. A côté chevauchoient Jean Lagebuſch & un gentil jeune homme, Hermann Lepper, qui étoit allé à la monnoie de Gadebuſch échanger contre des pièces neuves une centaine de vieux florins; cet argent ſe trouvoit dans la voiture. Certains larrons dits chenapans eurent vent de l'aubaine; grâce à la molleſſe de la répreſſion, les voleurs

Mon frère grièvement bleſſé.

de grand chemin pulluloient alors en Mecklembourg, & parmi eux figuroient les noms des plus nobles familles, ce qui donnoit raiſon au poëte :

Nobilis & nebulo parvo diſcrimine diſtant,
Sic nebulo magnus nobilis eſſe poteſt.

Ces vers ne ſauroient, bien entendu, s'appliquer à beaucoup d'honorables perſonnages que la nobleſſe compte dans ſon ſein. Or donc, après le village de Willershagen, les voyageurs mirent pied à terre, munis de leurs armes, car la contrée étoit peu ſûre. Au lieu d'eſcorter prudemment le coche, les deux cavaliers avoient pris les devans; les détrouſſeurs les accoſtent, lient converſation, puis ſoudain l'un d'eux s'empare du piſtolet tout armé que Lagebuſch portoit à l'arçon (ce n'étoit pas encore l'uſage d'en avoir deux), le décharge contre Lepper, qui rebrouſſoit vers la voiture, & le tue roide; Lagebuſch détale ventre à terre, M. Sonnenberg ſe cache ſous bois. Un épieu à la main, mon frère, adoſſé au char pour ne pas être attaqué par derrière, ſe défend vaillamment & non ſans ſuccès; il bleſſe à la cuiſſe l'un des aſſaillans qui, emporté par ſa monture, va tomber plus loin. Alors un autre malandrin, chargeant avec furie, enlève à mon frère un morceau du crâne grand comme un écu (le fragment d'os qui reſta collé à la peau avoit la dimenſion d'un ducat); du même coup il lui fait à la gorge une profonde

entaille. Mon frère perd connoiſſance; les bandits le laiſſent pour mort, pillent à fond la voiture, rattrapent le cheval de leur camarade bleſſé, puis, voyant que celui-ci n'eſt pas tranſportable, ils l'abandonnent & décampent avec leur butin, mais ſans emmener l'attelage du coche. Bientôt M. Sonnenberg ſort de ſa retraite; avec l'aide du voiturier, il porte mon frère dans le char, la femme bande la tête & la poſe ſur ſes genoux, on étend le cadavre de Lepper entre les jambes du bleſſé. Tant bien que mal nos gens gagnent Ribbenitz, où le *chirurgus* referme la plaie du cou au moyen d'épingles.

Le Conſeil de Roſtock ſe hâta d'envoyer ſur les lieux; le brigand fut relevé, mais à peine en priſon il expira ſans nommer ſes complices. Ils étoient, du reſte, aiſés à découvrir; leurs amis ſurent étouffer l'affaire, l'autorité agit mollement. Le voleur trépaſſé n'en fut pas moins jugé & décapité hors la ville; ſa tête reſta pluſieurs années expoſée au bout d'une pique.

Lagebuſch apporta la nouvelle à Stralſund; auſſitôt le Conſeil offrit à mon père une voiture fermée, attelée de quatre chevaux de la ville. Nous partîmes le ſoir même, munis de matelas, & de grand matin nous arrivions à Ribbenitz. Mon frère étoit d'une foibleſſe extrême. Pendant que les chevaux ſe repoſoient & après que le tribunal eut dreſſé procès-verbal, nous donnâmes à Lepper une ſépulture honorable &

chrétienne. Nous nous remîmes en route au crépuſcule, n'avançant toute la nuit qu'au pas; enfin vers midi nous atteignîmes Stralſund. Maître Joachim Gelhaar ſoigna mon frère, mais, en dépit de ſon habileté reconnue, il ne parvenoit pas à guérir la bleſſure du cou; le lendemain détruiſoit le mieux de la veille. On finit par découvrir que le chirurgien de Ribbenitz avoit recouſu de travers la plaie: l'une des lèvres dépaſſoit l'autre & avoit été aplatie au moyen d'une groſſe épingle de cuivre, dont on n'apercevoit plus que la tête. Maître Joachim répara le mal, non ſans cauſer de grandes ſouffrances au patient, qui cependant ne tarda pas à ſe rétablir.

*Grand courroux du roi d'Angleterre à la lecture de l'*Epicedion Ruberti Barns.

A la lecture de l'*Epicedion Ruberti Barns*, le roi d'Angleterre envoya des ambaſſadeurs menacer Lubeck, car l'écrit ſortoit des preſſes de Jean Balhorn. Quoique l'auteur ne fût d'aucune façon juſticiable de la ville, le Conſeil l'excuſa néanmoins en diſant que c'étoit un tout jeune homme, qui avoit ſimplement voulu donner un *ſpecimen doctrinæ*; mais, pour apaiſer le roi, Balhorn fut banni & dut quitter la ville au lever du ſoleil; il y rentra quelques mois après.

Départ pour Spire.

Comme le coûteux procès Bruſer leur ôtoit les moyens de ſubvenir aux frais de nos études à l'étranger, mes parens achetèrent deux chevaux & m'expédièrent avec mon frère à Spire, où nous devions ſurveiller la marche du litige,

en tâchant de nous tirer d'affaire par nous-mêmes. Nous partîmes de Stralſund le 14 juin 1542. Nos parens nous accompagnèrent juſqu'à Greifswald, où nous nous arrêtâmes un jour pour dire adieu à notre grand'mère & au reſte de la famille. J'étois de joyeuſe humeur, Jean ſombre & mélancolique: « Cher fils, » lui demanda notre mère, « pourquoi cette triſteſſe? Vois Barthélemy, comme il eſt gai! » — « Mon frère, » répondit-il, « a l'eſprit libre de tout ſouci, il ne ſe préoccupe aucunement de l'avenir. »

Nous gagnâmes Stettin, puis Berlin & Wittemberg; c'eſt ce qui s'appelle chevaucher en ligne droite. A Wittemberg, Jean aborda le docteur *Martinus Lutherus*, qui étoit arrêté devant la librairie près du cimetière & qui me tendit la main. Philippe Mélanchthon & d'autres ſavans nous remirent des lettres de recommandation pour les procureurs & avocats de Spire.

A mi-chemin d'Erfurt & de Gotha exiſte une grande auberge: nous y fîmes halte une demi-journée, le temps de laiſſer ſouffler les chevaux & de réparer notre garde-robe; nous réglâmes l'écot avant d'aller nous coucher. Le lendemain, en arrivant à Gotha, mon frère s'aperçut de la diſparition de notre bourſe: il l'avoit oubliée dans le lit! Fatal accident, car nous ne poſſédions rien de trop & l'aſpect de

l'hôtellerie ne permettoit guère d'eſpérer une reſtitution. Dès que mon cheval eut mangé, je rebrouſſai chemin à bride abattue. Revenu à l'auberge, d'un tour de main j'attache ma bête & ne fais qu'un ſaut juſqu'à la chambre, avec le valet à mes trouſſes; nous nous précipitons enſemble ſur la bourſe, j'ai la chance de la ſaiſir, mais un pourboire me parut de circonſtance; en effet, ſi la ſervante ou le valet s'étoit approché du lit après notre départ, nous n'aurions jamais revu notre argent.

Malgré le déclin du jour, je me remis en route, car il eût été imprudent de paſſer la nuit ſeul en pareil gîte. A un demi-mille voici un beau village, l'obſcurité croiſſante me détermine à y faire halte. L'auberge regorgeoit de payſans (c'étoit dimanche) & ces braves gens qui, deux heures auparavant, m'avoient vu paſſer ventre à terre, ſe dirent: « Hein! avions-nous tort? c'eſt le courrier de Monſeigneur. » Sur quoi, l'hôte ordonne au valet de ſoigner mon cheval, car il ne ſouffrira pas que je prenne cette peine; il inſiſte pour que je m'attable bien vite; on apporte bouilli, rôti, excellent vin; les payſans à leur tour rivaliſent de prévenances; puis, quand je parle de régler avant de gagner ma chambre, l'aubergiſte ſe récrie & jure que je ne partirai pas ſans avoir mangé une ſoupe, que, ſi je reſtois même huit jours chez lui, il n'accepteroit pas un denier, qu'il ne fera jamais aſſez

pour ſon gracieux prince. On m'avoit préparé un lit bien blanc, bien moelleux, où je dormis longtemps.

Pendant que je me réconfortois, mon frère ſe déſoloit de m'avoir envoyé à la recherche de la bourſe : je ne connoiſſois pas la contrée, l'hôtellerie avoit un air ſuſpect, je n'étois pas de retour & cependant il étoit convenu qu'on m'ouvriroit les portes de la ville pour me laiſſer rentrer. Qu'on ſe figure donc les tranſes de mon pauvre *melancholicus!* Il dépêcha un exprès avec mon ſignalement & celui du cheval; ce meſſager paſſa devant l'auberge au moment où j'allois en partir, il me reconnut & m'apprit les inquiétudes fraternelles.

Vie miſérable à Spire les cinq premières ſemaines.

A Spire, nous deſcendîmes à *la Tonnelle;* une fois nos montures repoſées, mon frère les vendit à l'aubergiſte de *la Couronne.* L'hôtellerie étant trop chère, nous louâmes une chambrette à un lit; il fallut s'en contenter plus de cinq ſemaines. A l'heure des repas, nous allions ſous les remparts manger trois ou quatre petits pains, puis nous buvions à la taverne une demi-meſure de vin. Ah! ce n'étoit plus le temps où Barthélemy Saſtrow menoit la danſe & faiſoit gogaille à la *Grand'Cave*, au *Roi Arthur* & autres lieux de réunion!

De l'agréable hoſpitalité que reçut mon frère chez le prévôt du Chapitre.

Philippe Mélanchthon nous avoit recommandés à ſon frère utérin le docteur Jean Hochel, procureur, & au docteur Jacques Schenck, avo-

cat à la Chambre impériale. Grâce à ce dernier, Jean trouva le gîte & la table, *menſa ſplendida & delicata*, chez le prévôt du Chapitre, un grand ſeigneur inſtallé dans le plus bel hôtel de Spire, logis habituel de l'empereur. Ce prévôt régaloit quotidiennement de nombreux invités, mais lui-même vivoit de bouillon de coq & de ce que le médecin lui preſcrivoit à la pharmacie. Il aimoit à entendre diſputer ſes convives, les uns tenant pour Luther, les autres pour le pape. Au moment de clore le débat, s'il ajoutoit quelques mots, c'étoit pour avouer de bonne grâce qu'il n'avoit jamais lu S. Paul, qu'en revanche il avoit lu dans Térence : *Bonorum extortor, legum contortor*. Il pouvoit aller de pair avec l'évêque de Würzbourg, à qui l'on prête ce propos : « Je bénis le ciel de n'avoir point lu S. Paul, car je ſerois devenu hérétique tout comme Luther. »

J'entre au ſervice du docteur F. Reiffſtock.

Le 10 août, le docteur Hochel me plaça chez le docteur Frédéric Reiffstock, l'un des plus anciens procureurs de la Chambre impériale, ſavant juriſconſulte & bon praticien, qui ne reſſembloit nullement au commun des procureurs de Spire. Il avoit paſſé pluſieurs années de la jeuneſſe à Rome en qualité d'auditeur de rote. Il étoit zélé & conſciencieux. Au retour de l'audience, ſon premier ſoin étoit d'écrire à la partie dont la cauſe avoit été appelée, puis, une fois la minute & les annexes copiées par ſon ſubſtitut,

ſubſtitut, il cachetoit le tout & jetoit le pli dans une grande boîte ſur la table de l'étude. Quand un meſſager venoit annoncer ſon prochain départ, le procureur regardoit dans la boîte s'il y avoit une lettre à porter de ce côté-là, & il marquoit ſur l'enveloppe le pourboire à donner, ſuivant l'état des chemins ou l'éloignement de la grande route. Seigneurs, comtes, princes formoient ſa clientèle. Il répondit un jour au duc Albert de Mecklembourg, qui lui avoit envoyé une affaire, qu'à moins de nouveaux faits il conſeilloit le déſiſtement; pourtant les honoraires étoient de conſéquence. Le duc remit la cauſe au docteur Léopold Dick, lequel ſe fit acheminer au *juramentum calumniæ* & perdit le procès en plein.

Mon maître avoit quatre fils, tous les quatre prirent leur grade de docteur. Les trois aînés étant revenus, l'un de France, les deux autres de Leipzig, ce fut trois chevaux que j'eus à ſoigner & trois chambres à chauffer. Le docteur Reiffstock s'entendoit à m'occuper: un jour, il poſa devant moi un doſſier épais d'une palme, mais fort bien écrit; il me dit de le copier, puis de le collationner attentivement avec le ſecond ſubſtitut. Je crus qu'il s'agiſſoit d'une affaire grave: la beſogne achevée, le procureur m'apprit qu'il avoit tout ſimplement voulu m'exercer!

Ici je puis dire avec Horace: Multa tulit fecitque puer, ſudavit & alſit, Qui cupit optatam curſu contingere metam. *Et tel ſera mon ſort juſqu'à ce que je touche à la véritable* meta optata.

Le 4 décembre 1542, une impoſante députation des Etats proteſtans récuſa comme ſuſpecte

La Chambre impériale récuſée.

la Chambre impériale, déclarant ſes arrêts nuls & non avenus juſqu'après ſa totale réformation. Les procureurs réduiſirent auſſitôt leur perſonnel & le docteur Reiffstock me congédia, ce dont je fus bien marri. Ainſi que je le craignois, mes parens me ſoupçonnèrent de quelque vilain tour; une lettre de Jean vint à propos les détromper.

Quoiqu'un emploi d'écrivain fût facile à trouver hors de Spire, je ne voulois ni quitter mon frère, ni partir avant l'iſſue de notre procès; nous eſpérions auſſi que la Chambre impériale ſeroit reconſtituée à la prochaine diète. Pour toutes ces raiſons, j'entrai chez le procureur de mon père, Siméon Engelhardt. Autant ſervir en enfer! Le docteur Engelhardt étoit un honnête homme, mais il appartenoit, lui & ſa famille, à la ſecte de Schwenkfeld. Il avoit trois filles & un garçon de 8 à 9 ans, à qui je dus enſeigner les déclinaiſons & conjugaiſons. La dame du logis étoit une mégère de la pire eſpèce, chiche & acariâtre, qui pleuroit la vie à ſon mari. Que de fois ne l'ai-je pas vue lui ôter le verre des lèvres! Elle penſoit bien faire, dira-t-on, elle l'empêchoit de s'enivrer. Non! elle ſe comportoit ainſi quand il étoit à la table de famille; d'ailleurs, on ne pouvoit l'accuſer d'être un biberon. Le gobelet d'étain de chaque enfant (il y avoit deux grandes filles) égaloit en contenance une mangeoire de pigeon; on le rem-

Le docteur S. Engelhardt me prend à ſon ſervice; quelle méchante femme il avoit.

pliſſoit une fois de vin, deux fois de bière de Mayence (une drogue abominable), enſuite liberté complète de ſe gorger d'eau. Quant aux deux ſervantes & aux ſcribes, ah! quelle maigre pitance: un morceau de viande moins gros qu'un œuf de poule, dans un bouillon clair au ſuprême degré; puis des raves, des choux, des lentilles, des herbes, de la bouillie d'avoine, des pommes ſéchées &c., même les jours de poiſſon; à la fin du repas, un gobelet de vin; quiconque avoit encore ſoif, ce qui n'étoit pas difficile, pouvoit aller tirer la corde du puits. En vérité, dans cette maiſon j'ai bien avalé un demi-foudre d'eau!

Le docteur Siméon Engelhardt avoit preſque autant de cauſes que le docteur Reiffstock, 400 environ. Toute pièce ſe faiſoit à quatre exemplaires, dont le premier reſtoit au doſſier, le deuxième s'envoyoit au client, le troiſième & le quatrième étoient remis au greffe, qui en gardoit un, écrivoit *Productum* ſur l'autre & l'expédioit incontinent par le bedeau au procureur de la partie adverſe. Il y avoit par ſemaine deux audiences, quelquefois même une troiſième pour les cauſes fiſcales.

La copie du protocole & des actes nous impoſoit un rude labeur. N'étant que deux ſubſtituts, nous n'avions pas le temps, les jours d'audience, de manger une ſeule bouchée de pain. D'autre part, la maîtreſſe de la maiſon ne tenoit

compte de rien : ce que ſes filles ou les ſervantes auroient pu faire, mettre le couvert, apporter l'eau fraîche ou l'eau chaude pour la vaiſſelle, deſſervir, verſer les eaux graſſes, tous ces ſoins incomboient à Barthélemy, qu'il eût ou nom de la beſogne par-deſſus la tête, & le mari n'oſoit ſouffler mot ! Au plus fort de la preſſe, lorſque nous renoncions au repas, la dame crioit à travers la cour : « Barthélemy, te plairoit-il de venir jeter la lavure ? Voyez donc ce lâche fainéant, il n'a pas encore verſé l'eau ! » Défenſe de ſortir ſans ſa permiſſion, même pour aller voir mon frère. Ce n'eſt pas tout : le matin, j'épargnois aux ſervantes la peine de faire le marché ; un panier au bras comme Jeanneton, je pourvoyois le ménage de choux, de raves, de racines, de pain ; puis, au retour, j'eſſuyois des reproches ſans fin & l'on m'accuſoit de n'avoir pas aſſez marchandé. A la leſſive (trop fréquente à mon gré), je pompois l'eau. La pompe étoit-elle gâtée ? j'étois obligé de deſcendre dans le puits pour faire l'ouvrage du fontenier. Et j'avois 23 ans ! Quelle expiation du bon temps de Stralſund ! A chaque viſite mon frère s'apitoyoit ſur mon ſort & me prêchoit la patience. « Plus tard, » diſoit-il, « lorſque tu auras femme, enfans & ſerviteurs, tu aimeras à leur parler de ces mauvais jours. »

M^me^ Engelhardt pouvoit, dans ſes lubies, reſter une ſemaine entière ſans adreſſer une parole

amicale à ſon mari; alors le fils Salomon venoit à l'étude me dire: « Hein! Barthélemy: mon père, quel ſacripant! voilà huit jours qu'il n'a couché avec ma mère &c. » La cadette des filles, âgée d'environ 6 ans, tomba malade & mourut; ſa mère mit le cadavre dans un ſac, en guiſe de cercueil; une vieille femme le porta ſur ſon dos au cimetière; il faut eſpérer qu'elle creuſa une foſſe & qu'elle y jeta ſon fardeau, car perſonne n'accompagna la morte, perſonne ne ſurveilla l'inhumation.

Grâce à ſa belle clientèle de ſeigneurs & de villes qui le rétribuoient à l'année, grâce auſſi à l'avarice de ſa ménagère, le docteur Engelhardt mettoit aiſément de côté 2000 florins par an. Il prêtoit à intérêt aux villes ſes clientes; deux années de ſuite je fis pour ſon compte un verſement de 2000 florins, contre reçu.

Expédition de Juliers.

En 1543, à ſon retour d'Italie, l'empereur accéléra les préparatifs de guerre contre le duc de Juliers. Ulm & Augsbourg fondirent de magnifiques pièces de campagne ſur affût & roues, & comme on jugea plus commode de tranſporter les affûts ſéparément, une cohorte innombrable de charretiers ſouabes fut miſe en réquiſition. Sa Majeſté Impériale s'arrêta à Spire, l'artillerie n'étant pas encore prête; l'automne arriva, ſaiſon où les routes des Pays-Bas ſont mauvaiſes, & l'empereur eut le déplaiſir extrême de voir ſon attaque différée.

L'empereur Charles, & le charretier ſouabe.

Un jour, il pouſſa ſon cheval contre un charretier dont l'allure étoit trop lente à ſon gré; il l'apoſtrophe durement; le Souabe, qui ne connoiſſoit pas ſon interlocuteur, ſe contente de faire une grimace en hauſſant les épaules; un violent coup de canne le rappelle à l'ordre, mais auſſitôt le ruſtre décharge ſur la tête du monarque une grêle de coups de fouet, accompagnés de mille imprécations: « La foudre t'écraſe, canaille d'Eſpagnol! » On s'empara de l'individu; cette mépriſe lui coûta cher.

Les colonels chargés de l'inſtruction traînèrent le procès en longueur, pour laiſſer paſſer le premier moment de colère. L'empereur croyoit déjà ſes ordres exécutés, c'eſt-à-dire le coupable attaché au gibet, quand tous les colonels & capitaines vinrent humblement expoſer les motifs de pardon: l'ignorance du charretier, la rudeſſe parfois exceſſive des Eſpagnols envers ces malheureux Souabes, la clémence auguſte des grands potentats, la reconnoiſſance de l'armée entière, qui la ſauroit prouver à l'heure opportune. Le prince pouſſa la condeſcendance juſqu'à décider que le coupable auroit le nez coupé, en mémoire de l'attentat. Les colonels & capitaines exprimèrent leur reſpectueuſe gratitude, le condamné apprit cette commutation de peine avec bonheur. On lui coupa le nez à ras du viſage; il ſubit de bonne grâce l'opération & toute ſa vie chanta les louanges de l'em-

pereur. Il parcourut longtemps les routes entre le Rhin & le Danube; pluſieurs fois le haſard me le fit rencontrer dans les hôtelleries; je lui demandois en préſence des autres voyageurs par quel accident il avoit perdu ſon nez, s'il l'avoit laiſſé au pays des François: « Nenni! » répondoit-il, & d'un air riant il contoit ſon aventure, comblant de bénédictions Sa Majeſté Impériale.

Remiſe à Martin van Roſſe d'un châtiment bien mérité.

Tandis que l'empereur guerroyoit en Afrique, Martin van Roſſe avoit profité du moment pour agir à ſa guiſe aux Pays-Bas: il avoit, par exemple, rançonné la ville d'Anvers ſous menace de la brûler. Sa Majeſté ayant appris qu'il faiſoit comme lanſquenet l'expédition de Juliers, fut curieuſe de voir cet impudent perſonnage. Martin van Roſſe reçut trop tard l'éveil, l'empereur étoit déjà là. Il arrêta ſon cheval devant le rebelle; celui-ci, mettant genou en terre, implora l'oubli du paſſé, jura de verſer juſqu'à la dernière goutte de ſon ſang pour Sa Majeſté; de ſa canne l'empereur le toucha légèrement à l'épaule & lui donna pleine abſolution: « Il ſuffit, Martin! ſoyez pardonné, mais n'y revenez pas. »

Diète à Spire. Prédiction faite au palatin Louis.

Le 20 février 1544, la diète s'ouvrit à Spire. J'ai entendu dire que l'électeur palatin Louis détournoit toujours Sa Majeſté de choiſir cette ville, parce que ſon *mathematicus* lui avoit pronoſtiqué qu'il trépaſſeroit à la diète de Spire. Or

donc, il ſe préſenta en perſonne tout au commencement de la ſeſſion, prit congé de l'empereur au bout de quelques jours &, de retour à Heidelberg, y mourut le 16 mars.

Prêche & chants à la taverne publique.

Faute d'égliſe, l'électeur de Saxe faiſoit célébrer le culte dans une taverne, où l'on avoit établi un ſiège pour le miniſtre; les luths, fifres, cornets, trompettes, violons, qui remplaçoient les orgues, formoient un agréable concert. — Le cheval de l'électeur étoit un robuſte animal; à la ſelle étoit attaché un montoir.

L'égliſe des Carmes déchauſſés attribuée aux Eſpagnols. Des flagelliferi.

La veille du jeudi ſaint, au coucher du ſoleil, quatre-vingts flagellans des deux ſexes défilèrent en chemiſe, le viſage couvert d'une étoffe percée de trous aux yeux & à la bouche, le dos aſſez à nu pour que la peau même fût touchée par la diſcipline garnie d'hameçons & autres engins pointus. Spectacle hideux, les crochets enlevoient des lambeaux de chair, le ſang ruiſſeloit juſqu'à terre. Les pénitens avançoient avec une lenteur extrême, un par un, ſur deux files; au milieu, des gentilshommes eſpagnols de haut parage, à ce qu'il ſembloit, portoient un gros cierge chacun; la rue en étoit toute illuminée. Parvenue à l'égliſe des Carmes déchauſſés, la proceſſion ſe traîna ſur les genoux depuis le portail juſqu'au crucifix du chœur. A l'entrée, des *chirurgi* panſoient les bleſſures; d'après le bruit public, on emporta deux cadavres.

L'empereur lava les pieds à douze pauvres, le

le roi des Romains en fit autant; on avoit eu la précaution de s'aſſurer que ces individus étoient ſains, on leur avoit même lavé les pieds au préalable. Les deux ſouverains, une ſerviette autour de la ceinture, ſe contentèrent d'eſſuyer, puis ils ſervirent à table les pauvres: « Mes amis, » diſoient-ils en les preſſant, « mangez & buvez! »

Grande cherté.

Comme toutes les grandes réunions de hauts perſonnages, cette diète amena un renchériſſement des vivres, ſurtout du poiſſon: un ſaumon du Rhin coûtoit 16 écus; pour la moitié d'un, le pourvoyeur du duc Albert de Mecklembourg paya 8 écus.

Abominable exemple d'impudicité eſpagnole & beau trait de vertu germanique.

Un gentilhomme eſpagnol, en quartier chez une veuve affable & veillant à ce qu'il eût ſes aiſes, s'imagina qu'elle n'avoit rien à lui refuſer. Une nuit, il ſe gliſſa en chemiſe auprès d'elle, mais la veuve ayant pu ſaiſir un couteau, le lui plongea dans le ventre. Le galant ſentit ſon ardeur s'éteindre, car il trépaſſa du coup. La femme ſe lève, fort embarraſſée du cadavre, & quoique certaine de ſa perte, elle reſte au logis. Déjà l'appréhenſion du ſupplice la rempliſſoit d'angoiſſe, lorſqu'informé du fait, l'empereur envoya la raſſurer; les Eſpagnols vinrent chercher leur compatriote pour lui rendre les derniers devoirs.

Mon frère anobli & poëta laureatus.

Le 20 mars 1544, Sa Majeſté Impériale conféra des armoiries & le titre de *poëta laureatus* à mon frère Jean, qui lui avoit dédié un *carmen*.

Réponſe du vice-chancelier à Joannes Stigelius.

Joannes Stigelius offrit également à l'empereur un *ſcriptum poëticum;* Sa Majeſté lui répondit par la plume de ſon vice-chancelier, le ſeigneur Jean de Naves: « *Carmen placet Imperatori; Poëta petat, quid velit habebit; ſi voluerit eſſe Nobilis, erit; ſi Poëta laureatus, erit id quoque; ſed pecuniam non petat, pecuniam non habebit.* » Avis au Conſeil de Stralſund de ne point prodiguer l'argent au premier venu qui lui dédie quelques méchantes rimes.

Je ſuis nommé notaire. Préſent de l'évêque d'Augſbourg à mon frère.

Le 19 mai 1544, je fus créé notaire par diplôme impérial. Le ſeigneur Othon, truchſeſs de Waldbourg, gratifia d'une chaîne d'or mon frère, pour un *carmen gratulatorium* à l'occaſion de ſa récente introniſation à l'évêché d'Augsbourg.

Diſcours pleins de ſens du docteur Hoſe: comme il cenſuroit la négligence & la rapacité des procureurs.

Le docteur Chriſtophe Hoſe, ex-procureur & avocat de Stralſund, deſtitué parce qu'il profeſſoit la religion évangélique, s'étoit bâti à Worms une belle demeure. Il vint à Spire pendant la diète. Vieux praticien, homme franc & d'agréable compagnie, il étoit recherché de ſes confrères, des jeunes principalement; tous l'avoient en haute eſtime & ne s'offenſoient même pas lorſqu'il dévoiloit leur aſtuce. Un docteur l'avoit invité avec pluſieurs collègues, parmi leſquels M. Engelhardt; quand j'arrivai avec ma lanterne pour reconduire mon maître, le coup du ſoir étoit verſé; bon gré mal gré, l'hôte & le docteur Hoſe, qui connoiſſoit mes circonſ-

tances de famille, me firent aſſeoir au bas bout de la table, où l'on m'offrit gâteaux, pâtiſſeries &c. M. Engelhardt ſe lève alors bruſquement & veut partir: « Du moment, » dit-il, « que mon domeſtique s'attable, je me retire; je ne me raſſiérai que s'il reſte debout pour me ſervir. » Mais le docteur Hoſe continuoit à me débiter ſon chapelet:

« Vois-tu, Poméranien, qui dit procureur à la Chambre impériale dit coquin fieffé, voilà! (*Voilà!* étoit ſon interjection favorite.) A ton âge j'étois auſſi chez un procureur, qui ſoutiroit de groſſes ſommes aux parties & ne battoit pas le coup, voilà! Ecoute cette anecdote: un gentilhomme de Franconie confia une cauſe très importante à mon maître, lui compta une forte avance & promit tant à titre d'honoraires au bout de l'an. L'inſtance introduite, le procureur mit les pièces dans un ſac avec une étiquette portant les noms des parties en groſſes lettres, puis il ſuſpendit ce ſac à la ſuite des autres dans la chambre des actes, que tu dois avoir appris à connoître ici. L'année révolue, il réclame ſes honoraires; par la même occaſion il annonce que le procès eſt terminé & qu'il preſſe l'expédition du jugement. A la ſomme convenue le gentilhomme ajoute une gratification & pour nous, copiſtes, un pourboire. Cependant il finit par trouver le temps long; un beau jour il arrive à Spire & ſonne à notre porte, on ouvre,

mon maître reconnoît le viſiteur. (Les procureurs, voilà! ont leur étude droit en face de la porte, voilà! afin de bien voir qui ſonne & qui entre, voilà!) Mon maître donc court à la chambre des actes, décroche le ſac en queſtion & le poſe ſur la table. Le Franconien monte, le procureur le reçoit à merveille, lui prouve qu'il garde conſtamment ſous ſes yeux le doſſier, lui dit qu'il a réclamé l'expédition du jugement un millier de fois, qu'il inſiſtera de plus belle & s'empreſſera d'envoyer un exprès à ſon noble client. Ce dernier repart très ſatisfait, non ſans offrir un riche cadeau à Madame la procureuſe. Eh bien! on n'en étoit pas même au libellé, voilà!

« Oui, ils ſont paſſés maîtres en fourberie, les procureurs de la Chambre impériale, voilà! Si tu veux plaider à Spire, Poméranien, il faut te munir de trois ſacs: l'un pour l'argent, l'autre pour les actes, le troiſième pour la patience; au cours du procès tu verras la bourſe s'aplatir, les actes groſſir, la patience s'enfuir; mais tu te conſoleras à la penſée que l'empereur t'écrit: « Nous, Charles V, par la grâce de Dieu Em-« pereur romain, perpétuel Agrandiſſeur de « l'Empire germanique, Roi d'Eſpagne, des « Deux-Siciles, de Jéruſalem, de Hongrie, de « Dalmatie &c., aſſurons notre cher & féal « Barthélemy Saſtrow de notre grâce & bien-« veillance &c. » Quel plaiſir, quel honneur

de recevoir cette miſſive au coin de ton feu, en préſence de ta famille! quel argent bien employé! » Ainſi diſcouroit le docteur Hoſe.

Mésaventure du roi Ferdinand.

La diète ſe ſépara. Le roi Ferdinand avec ſes deux fils, Maximilien & Ferdinand, fit la conduite au landgrave. Au retour, orage épouvantable, des grêlons plus gros qu'une noiſette; à Spire il y eut des vitres caſſées pour pluſieurs centaines de florins. La débandade ſe mit parmi les reîtres, houſards & trabans royaux; le ſauve-qui-peut fut général & la nuit tomboit. Les fuyards n'atteignirent Spire qu'après la fermeture des portes; ils ſe couchèrent dans les foſſés extérieurs afin de ſauver leur vie. Le roi Ferdinand arrive, abſolument ſeul; il appelle, heurte, ſe nomme & finit par ſe faire reconnoître; on vient à ſa rencontre avec quantité de flambeaux, les portes s'ouvrent. La première parole du roi fut pour ſes fils: ils n'étoient pas rentrés; ſur quoi, bruit de chevaux, allées & venues, queſtions, brouhaha; enfin voici les princes ſuivis d'une foible eſcorte. Les trabans s'excusèrent ſur le danger de mort dont leurs meurtriſſures témoignoient; le roi leur ayant fait mettre habit bas, vit en effet de quelle façon la grêle les avoit tranſpercés; tous déclarèrent que leurs chevaux n'obéiſſoient plus au frein.

Je quitte enfin le docteur Engelhardt.

La reconſtitution de la Chambre impériale étoit ajournée; j'aurois regretté de rentrer ſous le toit paternel avant que notre procès fût en

bonne voie; d'un autre côté, mon ſort étoit intolérable chez M. Engelhardt, grâce à ſa maudite femme, vrai diable incarné; ſon affreux caractère m'inſpira dès lors pour le gouvernement féminin une averſion que j'eſpère bien conſerver juſqu'à mon dernier ſoupir. Les intérêts paternels me commandoient la réſignation, car mon ſéjour à Spire, en accélérant les affaires, économiſoit auſſi des frais de procédure & de correſpondance, ce qui permettoit d'être large quand il falloit expédier à Stralſund un meſſager. J'étois aſſez verſé dans l'art du ſcribe & dans le haut allemand pour trouver ailleurs un emploi. On m'offrit une place à la chancellerie du margrave Erneſt de Baden & Hochberg, landgrave de Sauſenberg, ſeigneur de Rœtteln & de Badenweiler &c., qui tenoit réſidence à Pforzheim. Ce n'étoit qu'à 6 milles de Spire, j'acceptai.

J'avois groſſoyé ſans relâche avec mon camarade; en général, il s'agiſſoit de requêtes, ſoit à l'empereur, ſoit à quelque prince, pour les Juifs de Souabe ou du Palatinat, qui payoient graſſement. Notre maître nous laiſſoit faire, il ſavoit que nous n'étions pas d'humeur à beſogner gratis; ſtimulés par l'eſpoir du gain, nous prenions même ſur notre ſommeil pour tirer de la diète tout le bénéfice poſſible. Nous avions auſſi le pourboire des cliens, contre la promeſſe de ne pas négliger leur affaire. Les recettes ſe ver-

ſoient dans une ſolide boîte de fer, viſſée à la fenêtre de l'étude; le docteur Engelhardt en gardoit la clef. Notre évaluation portoit ce tréſor à 100 couronnes au moins; quelle joie de ſe le partager! Or, quand il fut que je le quittois, le procureur vint à l'étude, ouvrit en ma préſence la boîte & la vida. O l'admirable collection de couronnes, de florins, de batzen, de gros, de pièces de Schreckenberg & d'autres belles monnoies, tant allemandes que welches! M. Engelhardt me donna une couronne, une ſeconde à mon camarade & empocha le reſte. Stupéfaits, conſternés, ahuris, nous le vîmes s'éloigner avec le fruit de nos veilles & de nos ſueurs. Non, le docteur Hoſe ne calomnioit pas M. Engelhardt!

CHAPITRE V.

Séjour à Pforzheim. Le margrave Erneſt. De ma grande pénurie à Worms, ſuivie d'abondance chez un receveur de l'ordre de St-Jean. Je n'allonge pas ce ſommaire, car je tairois volontiers maint épiſode, n'étoit le reſpect de la vérité.

Mon voyage dans le margraviat de Baden.

MON frère m'accompagna juſqu'à Rheinhauſen. Je gagnai Bruchſal, réſidence de l'évêque de Spire, Heidelsheim, Brettheim, la *patria Philippi*, Pforzheim enfin. J'entrai à la chancellerie le 24 juin 1544.

De ce qu'il advint à mon frère Jean.

Mon frère Jean ſuivit ſon maître aux bains de Zell. Il y rencontra une jeune fille d'Eſſlingen, jolie, honnête, aimable. Le tuteur de la perſonne & ſes proches (des licenciés, le ſyndic d'Eſſlingen & autres notables) permirent aux amans de ſe promettre le mariage, le conſentement de nos père & mère réſervé; il fut convenu que mon frère iroit en Italie prendre ſon doctorat, qu'il ſe marieroit au retour & emmèneroit ſa femme en Poméranie. Jean me pria d'aller à Eſſlingen voir la jeune fille & ſa famille: naiſſance,

naiſſance, caractère, fortune, tout étoit à ſouhait. Nous en écrivîmes à la maiſon, chacun de notre côté; mes parens opposèrent un refus catégorique. Jamais plus je ne revis mon frère réellement gai. La jeune fille épouſa un riche orfèvre de Strasbourg; quand ma mère nous manda qu'elle conſentoit ainſi que ſon mari, il étoit trop tard, hélas! Le pauvre Jean, miné par les regrets, changea à vue d'œil.

Quel genre de vie on menoit à Pforzheim.

Pforzheim n'eſt pas grand & n'a qu'une ſeule égliſe. La ville eſt dans un fond, au milieu de riantes prairies qu'arroſe une eau limpide, ſalubre, abondante en poiſſon délicat; un plaiſant ſéjour en été. Les hautes montagnes voiſines ſont couvertes de forêts preſque impénétrables & très giboyeuſes. Quoique ſitué dans la vallée, le château domine la ville. La population comptoit un grand nombre d'hommes inſtruits, modeſtes, accorts, bien élevés. On trouvoit là toutes les néceſſités de la vie, en bonne comme en mauvaiſe ſanté, apothicaires, barbiers, hôteliers, artiſans &c., outre les cantiques & les ſermons de la religion évangélique. Le train de la cour étoit réglé avec économie, ſur un pied décent toutefois & ſans chicherie indigne d'un prince; mais quelle différence avec les us de Poméranie! Aux repas, viande, poiſſon, légumes, figues sèches, bouillie d'avoine, choux, bonne ration de pain, & dans un gobelet d'étain du vin ordinaire, malheureuſement en quantité inſuffi-

ſante, ſurtout l'été; on verſoit une ſeconde raſade à la table des conſeillers. La chancellerie ne manquoit jamais de beſogne; il y avoit là un ſecrétaire âgé de 70 ans & un chancelier non moins vieux, qui étoit bien le plus moroſe des docteurs en droit.

Pacte de ſucceſſion paſſé à Pforzheim.

En 1545, le margrave Erneſt conclut un pacte de ſucceſſion avec ſes neveux; les négociateurs n'attendoient plus que l'échange des actes, je fus chargé de groſſoyer l'un des exemplaires. Le texte étoit ſi long qu'à peine entroit-il ſur la plus grande peau de vélin; il s'agiſſoit d'écrire fin & ſerré. J'éprouvois de l'appréhenſion, car le chancelier étoit difficile: on avoit beau gratter ſi proprement que la rature étoit inviſible, en plein midi il allumoit une chandelle, paſſoit l'acte devant la lumière, découvroit le défaut & déchiroit, en ajoutant une verte ſemonce.

Je travaillois donc à cette copie depuis quarante-huit heures, lorſqu'une omiſſion d'au moins une ligne me frappa tout à coup. Non, de ma vie ſituation plus affreuſe! Je pouvois compter ſur pluſieurs jours de priſon; un ſtratagème étoit mon unique chance de ſalut. Le château eſt ſur la hauteur, la chancellerie au pied, dans la ville; quand la trompette ſonna le repas, je demeurai le dernier à ſortir; alors, empoigner un chat, lui tremper la queue dans l'encre & le planter ſur la feuille de parchemin, ce fut l'affaire d'une ſeconde; l'acte étoit bar-

bouillé, les pattes bien marquées. J'enfermai l'animal & montai dîner. Le repas fini, je laiſſe mes collègues prendre les devans; ils ouvrent, le chat leur ſaute aux yeux, ſur la table ils aperçoivent ſon chef-d'œuvre. J'arrive, ils me montrent le déſaſtre & m'expliquent qu'un chat s'eſt élancé contre eux; comment cette bête ſe trouvoit-elle là? Je joue le déſeſpoir, tous de me conſoler & je ſors d'embarras avec honneur.

Coutume du margrave Erneſt.

Chaque fois qu'un condamné étoit conduit au ſupplice, le margrave Erneſt le faiſoit venir pour ſe réconcilier avec lui. Après lui avoir demandé pardon de ſa rigueur forcée, il l'exhortoit à ſe montrer ferme, le ſang de Jéſus-Chriſt ayant été répandu non pour les juſtes, mais pour les injuſtes. Il lui tendoit la main & le malheureux étoit emmené.

Active ſurveillance du margrave Erneſt; plaiſantes aventures.

Le margrave avoit ſes appartemens droit au-deſſus de la porte du château, de manière à voir qui entroit & ſortoit. Un jour, le chef de cuiſine emporta une carpe ſi belle que la queue dépaſſoit le bas de ſon manteau: « Ecoute, » lui cria Son Alteſſe, « la première fois que tu me voleras, prends une moins groſſe carpe ou un plus long manteau! »— On encavoit du vin; paſſent deux cuiſiniers qui deſcendoient en ville, l'un avec une paire de chapons à ſa ceinture; le margrave les hêle pour un coup de main; preſſés d'obéir, ils jettent manteau bas. Le fri-

pon ne ſongeant plus aux volailles, elles ſe mettent à lui picoter les reins pendant qu'il tire à la corde; on appelle les femmes afin qu'elles jouiſſent du ſpectacle; jugez ſi nos maîtres queux furent la riſée de la domeſticité.

Secours miraculeux qui me fut envoyé.

Comme une diète devoit ſe réunir à Worms, je voulus avoir une entrevue avec mon frère. Afin d'épargner le temps, je louai un trotteur qui me porta dans la journée à Spire & me ramena le lendemain à Pforzheim. Le retour faillit me coûter la vie. En quittant l'hôtellerie de Brettheim, je fus accoſté par un cavalier qui ſortoit d'une autre auberge : « Où allez-vous? » me demanda-t-il. — « A Pforzheim. » — « Cela ſe trouve à merveille, c'eſt mon chemin, nous chevaucherons de compagnie. » Un mille plus loin, un ſentier que je connoiſſois nous permit de couper à travers prés, mais à ſon iſſue on avoit planté quatre pieux; au lieu de rebrouſſer, je pouſſe mon cheval, qui d'abord poſe entre les pieux un pied de devant; il ne le dégage pas à temps, s'embarraſſe encore un pied de derrière & tombe ſur le flanc gauche. Mon compagnon me crie de ſaiſir la tête de l'animal, pour empêcher tout mouvement; puis il ſaute à bas, déshar-nache &, après m'avoir dit de lâcher la tête, d'un coup de houſſine il fait partir le cheval; je reſte à terre ſur ma ſelle, mon éperon gauche étoit pris dans la ventrière. On le voit, ſeul & privé

du ſecours divin, j'aurois été traîné, aſſommé, broyé. Ma délivrance accomplie, le cavalier déclara que notre route ſe ſéparoit; j'eus beau lui rappeler qu'il m'avoit dit aller à Pforzheim, il me ſouhaita une bonne nuit en me recommandant à Dieu & à ſes anges. Je déſirois lui offrir un doigt de vin à la prochaine auberge, il refuſa ſous le prétexte qu'il arriveroit trop tard au gîte. On ne m'ôtera pas de l'idée que mon ſauveur étoit un ſaint ange.

Je quitte le margrave Erneſt.

Jean m'approuva de quitter Pforzheim pour Worms, où la diète procéderoit ſans doute à la reconſtitution de la Chambre impériale; ce ſeroit alors le moment de revenir à Spire. En me congédiant, le margrave me fit donner un demi-florin d'or, outre l'habit de cour.

Il me vint ſous la narine droite une puſtule groſſe comme un grain d'orge; je la perçois fréquemment, il en ſortoit plus de ſang qu'on ne l'auroit cru, mais le mal perſiſtoit. Le chirurgien conſulté coupa la tumeur, elle repouſſa; alors, pour détruire la racine, diſoit-il, il me frotta avec de l'eau-forte, à ce que je ſuppoſe, car je ſentis une douleur atroce. C'eſt en allant à Spire que je ſouffris le plus; grâce au vent & au froid, mon nez enfla prodigieuſement.

Dernière entrevue avec mon frère.

Le 17 avril, mon frère m'accompagna juſqu'à Hütten, à un mille & demi de Spire. Là, nous nous ſéparâmes en pleurant; le cœur nous avertiſſoit que nous ne devions plus nous re-

voir ni même nous écrire. Le lendemain, Jean partoit pour l'Italie.

Diète transférée à Ratisbonne.

La goutte retenant aux Pays-Bas Sa Majeſté Impériale, ce fut le roi des Romains qui ouvrit la diète de Worms, le 24 mars 1545. Les princes n'étoient venus qu'en petit nombre; à ſon arrivée, l'empereur prorogea la diète à l'année ſuivante.

De mon affreuſe misère à Worms.

Si la méchante, impie, diabolique épouſe du procureur Engelhardt m'avoit empoiſonné la vie à Spire, à Worms je connus la faim, la ſoif, toutes les détreſſes de la misère. Que mes enfans en gardent la mémoire & quiconque lira ces lignes. Ma fortune entière, je la portois ſur moi, ſavoir l'habit de Pforzheim, deux chemiſes, une rapière à bouterolle d'argent & les 6 florins du margrave, maigre reſſource. L'abſence de l'empereur nuiſoit à mon gagne-pain, car les copiſtes avoient peu d'occupation. Toutefois mon ſéjour ſe prolongea douze ſemaines. Un chanoine, frère du patron de Jean, m'hébergea la première quinzaine, puis il partit pour Mayence. L'envoyé des ducs de Poméranie, Maurice Damitz, capitaine d'Ukermünde, qui connoiſſoit bien ma famille, mit, il eſt vrai, ſon eſcarcelle à ma diſpoſition, ſachant qu'on le rembourſeroit à Stralſund; le ſyndic de Lubeck ſe trouvoit auſſi à Worms avec François de Stiten, mon camarade de Roſtock; ni l'un ni l'autre ne m'auroit refuſé un ſervice; mais

emprunter, c'étoit impoſer à mes parens de nouveaux ſacrifices; plutôt les privations!

Le nez me cauſa longtemps de vives douleurs; lorſqu'il me laiſſa quelque répit, mes matinées & mes après-midis ſe paſsèrent en promenades, ſoit avec mes compatriotes de Mecklembourg, de Poméranie, de Lubeck, ſoit avec mes relations de Worms. Nul ne ſe doutoit de ma profonde indigence. A l'heure du dîner, quand chacun gagnoit ſon auberge, j'achetois un pfenning de pain & la fontaine me fourniſſoit la boiſſon gratis; il étoit très rare que je priſſe à la gargote une petite ſoupe avec un morceau de viande de la groſſeur d'un œuf. Le ſoir, pour un kreutzer, le gargotier me permettoit de paſſer la nuit ſur un banc; un lit auroit coûté un demi-batz, & puis le banc me ſembloit préférable, ayant aſſez de ma propre vermine ſans ramaſſer encore celle d'autrui. Je vendis la bouterolle d'argent de ma rapière, une bouterolle de fer me parut ſuffiſante. Je vendis enſuite l'une de mes deux chemiſes pour ce qu'on voulut bien m'en offrir; les 6 florins s'étoient fondus & il me falloit avoir de quoi acheter du pain ſec. Mon unique chemiſe étoit-elle ſale? j'allois au Rhin la laver, attendant au ſoleil qu'elle fût sèche; c'étoit tout économie, nuls frais de leſſive, de ſavon, de repaſſage ni de pliſſage.

Les chauſſes me tomboient ſur les talons,

plus moyen de les raccommoder moi-même. Or le tailleur, à Worms, ne m'eût jamais demandé moins d'un batz; à Spire, au contraire, j'étois ſûr d'en être quitte à moitié prix. En route donc pour Spire! Je n'atteignis l'avancée qu'après la fermeture des portes; mourant de faim, de ſoif, de fatigue, je me couchai dans le foſſé, où je faillis périr de froid. Le lendemain, chez mon tailleur, après m'être déshabillé, je demeurai accroupi tant que durèrent les réparations. Je redeſcendis à Worms au pas accéléré, faiſant ainſi 12 milles pour épargner un demi-batz.

Conſéquences de mon dénuement.

Le mauvais régime m'avoit rendu tout rabougri, galeux, incapable de tenir une plume, à ſuppoſer que j'euſſe trouvé des copies. Ma détreſſe étoit au comble lorſqu'une de mes bonnes connoiſſances, le chancelier de l'évêque de Strasbourg, m'annonça qu'ayant beſoin d'un ſcribe, il alloit me propoſer à ſon maître; mais l'évêque dit non, parce que les Poméraniens ſont évangéliques. Enfin, par l'entremiſe du ſecrétaire de l'ordre de Saint-Jean, le chancelier réuſſit à me procurer un emploi chez le receveur dudit ordre. Quelle délivrance! A l'abattement ſuccéda l'allégreſſe; plus tard j'ouvris les yeux ſur les périls de ma nouvelle condition.

Il m'échoit une condition fortunée (ſelon le monde).

Donc, le 9 juillet 1545, Chriſtophe de Lœwenſtein, receveur de l'ordre de Saint-Jean pour la Haute & Baſſe Allemagne (il avoit aſſiſté

ſiſté à la priſe de Rhodes par les Turcs), m'engagea en qualité de ſcribe. Il me promit un habit & des bottes comme à ſes autres ſerviteurs, ſans fixer la paie, mais en laiſſant entendre que j'aurois lieu d'être ſatisfait.

Des commanderies & de la charge de receveur.

L'office du receveur conſiſte à percevoir les redevances des commanderies pour le compte des chevaliers de Rhodes, actuellement à Malte. Au décès d'un commandeur, le receveur recueille la ſucceſſion du défunt & l'expédie avec les rentes ordinaires, par lettres de change, au grand-maître de l'ordre, qui étoit à cette époque un Franc, don Jean de Homedes. Le grand-maître confère à vie le bénéfice vacant à tel chevalier qui s'eſt diſtingué contre l'ennemi; le droit d'inſtaller le nouveau titulaire appartient au receveur, qui retire de ſa charge d'énormes profits.

Mon maître jouiſſoit, en outre, de ſept commanderies pour ſa part; il lui étoit donc permis d'avoir huit chevaux à l'écurie comme un grand ſeigneur. Il me donna de quoi prendre le coche juſqu'à Oppenheim, pour de là gagner par eau Mayence, où lui-même devoit s'arrêter pluſieurs jours. Mayence, Francfort & Niederweiſel étoient les trois commanderies qui réclamoient le plus ſouvent ſa préſence.

Deſcription de la commanderie de Niederweiſel.

Niederweiſel eſt une ville impériale du Wetterau, entre Butzbach & Fribourg. M. de Lœwenſtein y paſſoit la majeure partie de l'année

dans une opulente demeure qui réuniſſoit toutes les commodités imaginables : des conſtructions en bon état s'étendoient autour d'une vaſte cour, granges, étables, manège, braſſerie, boulangerie, cuiſines au-deſſus deſquelles le réfectoire & les chambres de domeſtiques ; à l'extrémité, le ſeigneur habitoit une belle chambre à cabinet, d'où la vue embraſſoit la cour entière ; un foſſé rempli d'une eau profonde, avec un pont-levis, entouroit les bâtimens. Qu'on y ſonge : manquer du ſtrict néceſſaire à Worms & nager enſuite dans l'abondance, pour moi quel bruſque changement de fortune !

Genre de vie de M. de Löwenſtein.

Quoique de petite ſtature, mon maître avoit gagné ſes bénéfices par ſa bravoure au ſiège de Rhodes. Homme de guerre dans ſa jeuneſſe, il l'étoit reſté. Feſtins quotidiens, ſucculens morceaux arroſés de larges raſades, ſociété nombreuſe en permanence, voilà le train de vie que ſes revenus lui permettoient. La commanderie étant ſur la grande route, lanſquenets & reîtres, aſſurés de l'accueil, y faiſoient régulièrement une étape ; les voiſins n'étoient pas non plus chiches de leurs viſites ; bref, le jeu, la boiſſon, la ripaille abſorboient tous les inſtans.

Marie Königſtein, concubine.

Le commandeur entretenoit à demeure une concubine. Il la choiſiſſoit jolie, l'habilloit & la paroit ſelon ſes moyens ; puis, s'il vouloit ſe rajeunir, il la marioit à l'un de ſes piqueurs, lui donnoit un logis à Butzbach & la mettoit à

l'abri du beſoin; Butzbach n'étant qu'à deux pas de Niederweiſel, il conſervoit la faculté de la voir à ſon gré. De mon temps, il vivoit avec Marie Kœnigſtein, fille du défunt ſecrétaire de la ville de Mayence; c'étoit ſa filleule & même ſa pupille, à teneur du teſtament paternel. Beauté, éducation, politeſſe, amabilité, tous ces dons elle les poſſédoit. Que n'avoit-elle eu plus ſage tuteur! Elle touchoit à ſes 18 ans lorſqu'un jour le commandeur arriva en carroſſe fermé à Mayence, manda la jeune fille &, l'ayant invitée à monter un inſtant, l'emmena de toute la viteſſe de ſes chevaux à Niederweiſel. Elle y fut ſi bien cachée, que ſon frère & la parenté reſtèrent ſix ou huit ſemaines ſans ſavoir ce qu'elle étoit devenue. Le commandeur finit, à force de bienfaits, par amadouer le frère, qu'il envoya au grand-maître de l'ordre. Quant à Marie, robes de ſoie, coiffes brodées d'or, bagues, fourrures de martre, il ne lui refuſa rien.

De mon office & de mes profits.

M. de Lœwenſtein me voyoit de bon œil. Tout payſan des ſept commanderies avoit un bail à paſſer & je touchois un écu par bail. Mon coſtume étoit celui des piqueurs. Madame Marie ſoignoit mes chemiſes, mouchoirs & bonnets de nuit, toujours parfaitement propres. Une jolie pièce, bien rangée, proche du pont-levis, me ſervoit à la fois de chambre à coucher & de cabinet de travail. Je mangeois à la table du

commandeur avec ſes hôtes, Marie, le chapelain & les trois piqueurs. Une miſe ſoignée, une épée à bouterolle d'argent, une bague d'or au petit doigt me transformèrent en damoiſeau; ma piètre figure de Worms ſubit une métamorphoſe complète, je pris beau poil & fus capable de plaire.

Quant à la beſogne, certes elle n'étoit pas lourde; les commanderies du landgraviat de Heſſe étoient ſeules à nous donner parfois du tracas; elles s'acquittoient de mauvaiſe grâce, à cauſe de l'antipathie du landgrave pour mon maître, lequel s'occupoit fort peu de religion, n'étant ni papiſte ni luthérien, mais rien que chevalier de l'ordre; les menées de la cour obligeoient donc M. de Lœwenſtein à citer en juſtice les commanderies heſſoiſes; il en réſultoit pour moi des courſes à Caſſel & à la chancellerie de Marbourg.

De l'écurie du commandeur. Le commandeur poſſédoit un riche aſſortiment de brides, de mors, de ſelles, de houſſes; il avoit à ſes gages trois piqueurs, dont l'un portoit le titre d'écuyer; l'écurie comptoit à l'ordinaire de ſept à huit jeunes étalons de la Friſe, achetés à la foire de Francfort. Si mon maître ſortoit à cheval, cas fréquent, je l'accompagnois avec les piqueurs; il nous faiſoit changer de bête chaque fois & nous confioit des chevaux de 60, 70 écus, quand lui-même ne montoit qu'un bidet de 10 florins à peine. Ses

chevaux avoient tous le même poil; dès que la couleur ceſſoit de lui plaire, il les vendoit à moitié prix ou les donnoit pour s'en débarraſſer. L'envie lui prit d'une bête marchant l'amble : il trouva un gris-pommelé, fort, de belles proportions, admirable d'allure, eſtimé 100 écus; mais il ne tarda pas à l'offrir en don à l'électeur de Mayence, qui le convoitoit & qui le réſerva pour ſon uſage perſonnel.

Hiſtoire d'un jeune fou & comment on le fit eunuque.

Le commandeur entretenoit un fou de 18 ans, un vrai fou de naiſſance. Certain jour, le gaillard entre chez ſon maître : « Seigneur, à la grange, tout à l'heure, j'ai embraſſé la Catherine du bouvier (il parloit franc & net); après dîner, nous recommencerons au même endroit. » — « Gare au mal de ſaint Valentin ! » dit M. de Lœwenſtein. — « Oui, ſeigneur, » répéta le fou, « à midi ſonnant, à la grange ! Votre Grâce pourra le conſtater. » Le commandeur ne fut ſi diligent qu'il n'arrivât *opere operato*. Il envoie quérir à Fribourg l'opérateur & ſignifie au fou ſon arrêt. Le gars rechignoit, mais ſon maître lui promit une paire de bottes rouges : « Bien vrai ! Votre Grâce s'engage-t-elle par une poignée de main ? » Le commandeur la donna, & l'autre auſſitôt : « Allons, maître Jean, leſte ! » L'opérateur l'étendit ſur un banc, où les ſerviteurs le maintinrent immobile, car au premier coup de raſoir il reprit vie. Maître Jean procéda vite & bien; les eſpèces enlevées, il referma la

bourſe & le fou de s'écrier : « Monſeigneur, appelez votre coquin de prêtre (il ne le calomnioit point), qu'on le taille à ſon tour, Votre Grâce ſait qu'il a engroſſé une fille de Butzbach. » On ſuſpendit derrière le poêle les angelots couſus dans un ſachet. Le patient reſta neuf jours à l'étroit dans une couchette, lié à ne pouvoir faire le plus léger mouvement; M. de Lœwenſtein recommanda de le traiter avec ſollicitude.

Déjà maître Jean eſtimoit la guériſon aſſez avancée pour être délivré du fou, mais il le garda quelque temps encore dans ſa chambre, ſur le déſir du commandeur. Or maître Jean avoit jeune & jolie femme; au milieu de la nuit le lit craque : « Qu'eſt-ce? » demande le fou. — « Rien, je me retourne pour mieux dormir. » — « J'entends, » repartit l'autre, « vous allez auſſi vider votre eſcarcelle. » Le lendemain, au dîner, maître Jean & ſa moitié figurant à table, le fou ſe mit à crier très haut : « Monſeigneur, que Votre Grâce envoie quérir un opérateur pour maître Jean, car cette nuit il a fait ceci & cela. » La pauvre femme pâlit, rougit, mais ne ſonna mot.

Survenoit-il un étranger, le fou l'apoſtrophoit auſſitôt : « Seigneur, où mon argent eſt-il? » — « Eh! que ſais-je de ton argent! » — « Or çà, venez & voyez, il eſt derrière le poêle; la preuve, gracieux ſeigneur, ce ſont les bottes

neuves dont Sa Grâce a daigné me faire préſent à cette occaſion. » Si le viſiteur répliquoit: « Oui, mais on dit que cela t'eſt revenu, » alors, exaſpéré par le ſouvenir cuiſant de ſon infortune, le fou hurloit: « Qu'à toi-même le mal de ſaint Valentin revienne! » & les plats, les brocs, tout ce qui lui tomboit ſous la main voloit à la tête de ſon interlocuteur. Au demeurant, le fripon étoit gras & dodu; à la mort du commandeur, le landgrave Philippe ſe le fit expédier à Caſſel.

Du chapelain.

Le chapelain étoit un bel échantillon de jeune débauché. Au lieu de prêcher la pure doctrine de Luther, il chantoit la meſſe deux fois par ſemaine dans la chapelle de la commanderie. Pour s'y rendre, il avoit à traverſer le réfectoire au moment du déjeuner des domeſtiques; il s'attabloit &, s'emparant d'une cuiller, la plongeoit dans la ſoupière. « Seigneur Jean, » lui diſions-nous, « oſez-vous bien manger avant la meſſe? » — « Bah! » répliquoit-il, « le Sauveur a raiſon des verrous, ce n'eſt pas la ſoupe qui l'arrêtera. »

D'un méchant vieux ſinge.

M. de Lœwenſtein poſſédoit un vieux ſinge, robuſte gaillard aux colères redoutables. Cette bête, tenue à la chaîne, ne ſupportoit que ſon maître, le boulanger & moi. Montroit-elle les dents comme ſi elle rioit, c'étoit l'heure de ſe méfier. Quand je m'aſſeyois à ſa portée, je ne pouvois plus m'en aller ſans ſa permiſſion;

juché ſur mon épaule, le ſinge s'amuſoit à me gratter la tête & j'attendois qu'il ſe laſſât; alors je lui donnois la main & il me laiſſoit partir. Un jour, un lanſquenet arrive, joli garçon, bien découplé, que l'eſpoir d'un bon repas alléchoit; il tenoit une javeline; le ſinge, qui par malheur étoit libre, s'élance contre lui &, après avoir ſaiſi la javeline, le couvre de morſures que c'étoit pitié; puis il franchit le foſſé, grimpe à la fenêtre de ſon maître, l'ouvre & pénètre à l'intérieur. Du premier coup d'œil M. de Lœwenſtein voit que l'animal eſt en furie, il eſſaie de l'apaiſer en le flattant de la voix; un poignard d'argent ſe trouvoit près de la tablette d'appui, notre ſinge s'amuſe à le ceindre; alors le commandeur tire doucement l'arme du fourreau, tranſperce la bête & la tient clouée ſur place juſqu'à ſon dernier ſouffle, malgré les morſures. Il faut avouer qu'un ſinge eſt une terrible créature, ſurtout s'il prend de l'âge & de la croiſſance.

Dangereuſe chute de cheval.

Après la moiſſon, notre maître eut envie de chaſſer la perdrix, car ſes faucons étoient bien dreſſés. Comme on lui amenoit ſon gris-pommelé, celui qui alloit l'amble, la viſite inopinée de cavaliers étrangers rompit la partie; le commandeur me remit ſon faucon, en diſant de partir ſans lui. Au moment où je paſſois la jambe droite, l'oiſeau battit des ailes, le cheval effrayé échappe au laquais, & me voilà pris dans l'étrier,

l'étrier, préoccupé du faucon plus que de ma vie; je tombe, le cheval continue ſes cabrioles, me traîne ſur le ſol, détache des ruades, ſous les yeux mêmes du commandeur & de ſes hôtes conſternés. Par bonheur, mon ſoulier & ma chauſſe gauches cèdent & reſtent à l'étrier, moi ſur le carreau; j'en fus quitte pour une forte enflure. Ce jour-là je vis la mort de près.

Campagne de Brunſwick.

L'électeur de Saxe & le landgrave de Heſſe opérant d'inceſſantes levées contre le duc de Brunſwick, colonels & capitaines affluoient à la commanderie. Ils m'offrirent l'emploi de ſecrétaire, c'étoit même une affaire conclue, mais je ne voulus partir qu'avec l'agrément de M. de Lœwenſtein. Il m'accorda congé, tout en me prévenant que je ne devois pas eſpérer de rentrer chez lui après la guerre. Comme elle devoit être de courte durée, cet avertiſſement me fit réfléchir; l'hiver approchoit, avois-je envie d'endurer une ſeconde fois les privations de Worms? Je reſtai, car les vers ſuivans me revinrent en mémoire:

Si quâ ſede ſedes, & erit tibi commoda ſedes,
Illâ ſede ſede, nec ab illâ ſede recede.

Revue de troupes.

Pluſieurs compagnies de lanſquenets furent paſſées en revue. Rien de plus divertiſſant! Il falloit voir l'inſpecteur examiner les armes, la conformation des hommes, leur tenue, leur démarche. Il faiſoit défiler devant lui plutôt

deux fois qu'une; comme alors chacun cherchoit à diſſimuler ſes côtés foibles! Et ceux qui étoient acceptés, comme ils ſe rengorgeoient! quels propos de ſoudards! quelle vantardiſe! quelles allures bruſques & hautaines! La guerre prit fin le 21 octobre par la capture du duc Henri de Brunſwick & de ſon fils Charles-Victor; ſon ſecond fils, Philippe, courut à Rome implorer l'aſſiſtance du pape.

Séjour à Francfort. François de Stiten parle à Marie, & de ce qui s'enſuivit.

A la foire d'automne, M. de Lœwenſtein ſéjourna ſix ſemaines environ à Francfort avec tout ſon domeſtique. Mon ancien camarade François de Stiten m'ayant accoſté en rue, je l'inſtruiſis de ce qu'il avoit beſoin de ſavoir touchant ma poſition, & quand je lui eus indiqué la maiſon des chevaliers de Saint-Jean, il m'annonça ſa viſite pour un matin, avant le lever du commandeur. Il vint en effet, eut un long entretien avec Marie, lui dit que j'étois de naiſſance honnête, la mit au fait de mes circonſtances de famille. Ces renſeignemens diſposèrent toujours plus la dame en ma faveur; bref, il me faut avouer que je perdis tout droit au mérite du chaſte Joſeph. Depuis, j'ai confeſſé à Dieu ma faute & l'ai ſuffiſamment expiée dans mon voyage à Rome pour ne point douter du pardon; d'ailleurs, au milieu des privations, dangers, épreuves dont le récit va ſuivre, quelque juſte que fût le châtiment, la miſéricorde divine n'a ceſſé de repoſer ſur ma tête, m'envoyant

protection & délivrance par ſes voies admirables.

Tandis que mon maître buvoit & jouoit avec ſes invités (il étoit rarement ſeul & à Francfort moins qu'ailleurs), je liſois, retiré dans ma chambre, les *Inſtitutes*, qui ne me quittoient jamais. M. de Lœwenſtein avoit beau me répéter : « Ne ſonge pas à devenir docteur chez moi, » je ne craignois de ſa part aucune oppoſition.

Comment & pourquoi je demandai mon congé. Départ pour l'Italie.

L'an 1546, au mois de février, mon maître, convoqué à Spire, réſidence habituelle du ſupérieur de l'ordre pour l'Allemagne, étoit parti de Mayence en n'y laiſſant que Marie dans ſa famille & moi. Une lettre de mes parens, qui m'annonçoient la mort de mon frère ſurvenue à Rome, me décida enfin au voyage d'Italie. Des ſouffrances de Worms, pas le moindre reſſentiment : ſanté excellente, garde-robe bien montée, eſcarcelle honnêtement garnie; d'un autre côté, les mœurs déréglées des chevaliers de Saint-Jean riſquoient de me conduire en enfer plus vite qu'en paradis; l'argent gagné à ce ſervice ne pouvoit porter bonheur, mieux valoit le dépenſer ſur les grandes routes, en rompant avec un train de vie répréhenſible. Oui, certes, il en étoit temps. D'ailleurs, il importoit d'éclaircir les circonſtances du décès; je ſavois ce qu'avoit emporté mon frère, & qu'en ſi peu de temps il eût tout dépenſé, c'étoit inadmiſſible.

J'expoſai mes raiſons à Marie (pas toutes) & nous prîmes amicalement congé; dans la lettre qu'elle me remit pour le commandeur, elle indiqua ce qu'elle m'avoit donné au départ, lui laiſſant le ſoin d'augmenter la ſomme. M. de Lœwenſtein me ſouhaita bonheur & proſpérité; il me conſeilla, ſi je tenois à la vie, de m'abſtenir en Italie, & ſurtout à Rome, de toute controverſe théologique; enfin il ajouta un double ducat à ce que j'avois reçu de Marie. — De Spire je fis un léger détour pour revoir mes amis de Pforzheim; après leur avoir dit adieu, je commençai mon long voyage, ſeul & à pied, ſous la ſainte garde de l'Eternel.

CHAPITRE VI.

Voyage en Italie. De ce qui m'advint à Rome. Démarches pour recueillir la ſucceſſion fraternelle. Particularités ſecrètes venues à ma connoiſſance. Départ précipité de Rome.

ARTI de Mayence le 8 avril 1546 & traverſant par de mauvais chemins une contrée inconnue, j'atteignis Kempten, antique ville impériale au pied des Alpes, ſiège d'une importante abbaye. Les ſeuls déſagrémens du voyage avoient été la fatigue & la ſolitude, lorſqu'à un quart d'heure de Kempten apparurent deux loups de belle taille; ils ſe dirigeoient vers un petit bois de chênes de l'autre côté de la route, mais arrivés ſur le grand chemin, à un jet de pierre devant moi, ils s'arrêtèrent à me conſidérer. Evidemment, ils n'alloient faire qu'une bouchée de ma perſonne. Quel parti prendre? Battre en retraite, c'étoit provoquer la pourſuite; d'autre part, chaque pas en avant diminuoit la diſtance. Mettant ma confiance en l'Eternel, je continuai de marcher & les loups s'enfon-

Mon voyage juſqu'à Kempten. Rencontre de deux énormes loups.

cèrent dans le taillis. J'accélérai ma courſe pour échapper au double riſque de revoir les dangereux carnaſſiers ou de trouver cloſes les portes de la ville, car le jour tomboit. A l'hôtellerie, ma rencontre n'étonna perſonne, les loups pulluloient dans la montagne; mais que je me fuſſe tiré d'affaire, voilà ce dont chacun fut ſurpris. Je rendis grâces au Seigneur.

Je trouve compagnie à mon gré.

Je couchai deux nuits à Kempten, parce qu'on me conſeilla de ne pas m'aventurer ſeul dans ces montagnes, qui foiſonnoient en bêtes féroces & en aſſaſſins. Trois Hollandois arrivèrent, ils ſe rendoient à Rome & à Naples, je ne pouvois ſouhaiter mieux; d'autres voyageurs allant à Veniſe ſe joignirent à notre caravane. Chaque ſoir, tout au moins de deux ſoirs l'un, nous nous plongions les jambes dans l'eau courante, remède ſouverain contre la fatigue & l'échauffement; je le tiens des Hollandois.

J'oublie ma bourſe ſur une table d'auberge. Comment elle me fut reſtituée.

Le concile ſiégeoit à Trente. Avant cette ville, nous fîmes une étape au milieu du jour dans un de ces bourgs appelés marchés, c'eſt-à-dire trop grands pour un village, trop petits pour une ville, malgré quelques maiſons en pierres de taille. Après nous être rafraîchi les jambes dans l'eau courante, nous apprêtâmes nous-mêmes un repas compoſé de lait chaud, d'œufs & de ce qu'il fut encore poſſible de trouver; l'hôte & l'hôteſſe, par nous conviés au feſtin, ſe montrèrent des plus ſerviables, flairant

une graſſe rétribution. Bien repoſés, repus, déſaltérés, nous leur dîmes adieu, l'écot payé, & déjà nous étions à une honnête diſtance, quand un cavalier apparut à nos trouſſes, lancé au triple galop & qui nous faiſoit ſigne en agitant ſon chapeau. Or, il rapportoit l'eſcarcelle de damas brun qui contenoit toute ma fortune; je l'avois oubliée ſur la table! Cet homme refuſa le pourboire; pareille probité ſe verroit-elle chez nous?

Ce que je vis & entendis à Trente.

Dans les égliſes de Trente, j'entendis aux fêtes de Pâques des chants délicieux. J'ai entendu les muſiciens du duc Ulrich de Würtemberg (& il y mettoit ſon amour-propre), ceux de l'électeur de Saxe, du roi des Romains, voire de l'empereur, mais quelle différence! Des vieillards à barbe deſcendant plus bas que la poitrine chantent les deſſus avec une pureté, un art à défier la jouvencelle la mieux douée. Trente poſsède le plus élégant château d'Allemagne & d'Italie. J'y vis auſſi le tombeau de l'enfant Siméon, l'innocente victime des Juifs.

De Trente à Veniſe. Deſcription de la Lombardie. Halte à Veniſe.

De Veniſe un perſonnage étoit venu en poſte au concile; pour une bagatelle, le valet chargé de ramener l'équipage me laiſſa monter le ſecond cheval. Je devois à Veniſe attendre mes compagnons à l'hôtellerie du *Lion blanc*.

A une petite journée de Trente, on débouche en Lombardie. Après la longue & difficile traverſée des Alpes, où l'on n'aperçoit que le

ciel & des montagnes menaçant les nues, je crus entrer dans un autre monde: l'air étoit chaud, la campagne luxuriante de verdure, & ſi j'avois voulu pour mille florins de ceriſes, je me les ſerois procurées plus facilement qu'en Poméranie à la mi-juin.

La Lombardie eſt un beau pays de plaines, fertile & bien cultivé. Les arbres ſont plantés à 30 pieds de diſtance, avec un intervalle de 60 pieds entre chaque ligne; la vigne étend ſes pampres d'un arbre à l'autre, & le raiſin mûrit au milieu des poires & des pommes; entre les arbres croît le blé; au bout du champ, des fontaines fourniſſent une eau que les écluſes diſtribuent dans les canaux le matin. Le pays entier reſſemble à une vaſte prairie. Toute la journée le ſoleil darde ſes rayons; comment la terre ne fructifieroit-elle pas? Le grain ſe récolte deux fois l'an. De Trente à Veniſe on rencontre auſſi quantité de villes importantes & de beaux châteaux.

Vers la fin d'avril j'étois à Veniſe. La promenade m'aidoit à tuer le temps juſqu'à l'arrivée de mes compagnons; comme mon coſtume attiroit en rue l'attention des enfans, qui me pourſuivoient du cri: « *Tu ſei Tedeſco, percio Luterano!* » je fis arranger mes habits à la mode welche.

Un vieux prêtre, voyageant avec un valet chargé de ſoigner ſa monture, avoit quitté les Pays-

Pays-Bas dans la folle intention de viſiter le ſaint ſépulcre. Mes compagnons l'entreprirent ſur le chapitre de la religion, & le pauvre homme ſe montra ſi peu ferré, que je vins à ſon ſecours en faiſant le catholique; auſſi paya-t-il ma dépenſe à l'hôtellerie & vouloit-il abſolument m'emmener à Jéruſalem à ſes frais. J'ignore s'il a revu ſes pénates, mais il n'ébranla point ma réſolution d'aller à Rome.

Veniſe & ſes environs, Murano, par exemple, où ſe fabrique le verre le plus précieux, entretiendroient la curioſité pendant une année entière; mais notre bourſe réclamoit des ménagemens & nous allâmes à Chioggia prendre paſſage ſur un gros bâtiment à deſtination d'Ancône. Le vent contraire nous retint au port aſſez longtemps; pour chaſſer l'ennui, nous jouions aux quilles hors des murs. Nous portions le poignard derrière le dos, à la mode wallone, ce qui nous valut une citation devant l'autorité: comment oſions-nous paroître en public armés de poignards, crime puni de la corde en Italie? on uſeroit cette fois d'indulgence, vu notre ignorance préſumée de la loi, mais nous devions nous tenir pour avertis. Les magiſtrats s'enquirent d'où nous venions, d'où nous étions, & leur étonnement fut ſans pareil d'apprendre que mon pays étoit à 200 milles, ſur la mer Baltique, & s'appeloit Poméranie. L'interrogatoire continua: « Profeſſez-vous la religion

De quel mauvais pas nous nous tirâmes à Chioggia.

catholique ? » — « Oui, » répondis-je. — « Admettez-vous la doctrine de notre ſaint père le pape ? Que penſez-vous de la Mère de Dieu, des ſaints & de la meſſe ? » — « Chez nous, l'Egliſe enſeigne qu'au moment où ſaint Jean baptiſa Jéſus-Chriſt, Dieu le Père fit entendre ces paroles : *Celui-ci eſt mon Fils bien-aimé, en qui j'ai pris mon bon plaiſir, écoutez-le !* La doctrine du Fils de Dieu & des apôtres eſt donc la pure doctrine catholique ; quiconque la prêche mérite créance. Touchant la bienheureuſe Vierge Marie, les ſaints & la meſſe, nous nous en rapportons à la Parole de Dieu. » Enfin, ſur notre déclaration que nous allions à Rome, les magiſtrats, inclinant la tête avec un ſourire, nous recommandèrent à Dieu & à ſes ſaints anges.

Au premier vent favorable nous nous embarquâmes, pourvus de la quantité de proviſions indiquée par le pilote. Après avoir paſſé devant Ravenne & pluſieurs autres belles cités de l'Adriatique, nous mouillâmes à Ancône, ville de commerce conſidérable, avec un excellent port en forme de demi-lune, où les navires défient la tempête. Là, notre caravane s'adjoignit un nommé *Petrus*, des Pays-Bas, jeune & beau garçon, grand, bien découplé & depuis longtemps ſoldat en pays welche. Il nous fit faire le détour de Notre-Dame de Lorette, localité célèbre par les indulgences qu'on y gagne. Rien de plus

Ancona, nobile emporium.

De notre guide juſqu'à Rome.

Noſtra Donna di Loreto.

ſauvage que la contrée, véritable pays de brigands. La ville n'a qu'une ſeule & unique rue, à l'extrémité de laquelle s'élève une petite chapelle, ſoi-diſant la demeure de la Vierge Marie à Nazareth, tranſportée en ce lieu par les anges. Dans une niche ſe trouve une image de la Vierge, prétendue œuvre de ſaint Luc; moyennant finance, un prêtre met les chapelets en contact avec l'image, & alors le pèlerin gagne une telle quantité d'indulgences, que pour un empire il ne faudroit s'en priver. Les piquans de porc-épic ſont un des principaux articles de vente à Lorette; je vis beaucoup de ces animaux en vie, ils ſont de la groſſeur d'un hériſſon. Je fis coudre à mon chapeau une grande médaille en plomb de la Vierge, ſurmontée de trois piquans réunis par un fil de ſoie, chacun avec un petit drapeau au bout. Je vis auſſi à Lorette un chamois vivant, le ſeul que j'aie vu jamais, quoique les chamois ne ſoient pas rares en ce pays, ſurtout dans les Alpes. La chair du chamois eſt plus eſtimée que celle du chevreuil, j'en ai mangé; j'ai même porté pluſieurs paires de chauſſes en peau de chamois, c'eſt excellent: cela ſe lave comme de la toile, la peau conſerve toute ſa ſoupleſſe.

Petrus étoit connu partout, principalement dans les monaſtères; ſans avoir jamais étudié, il pouvoit ſe vanter d'être bon muſicien & de ſavoir chanter à première vue. Dans chaque

ville il nous conduiſoit droit à un couvent, & les jeunes moines de le ſaluer par ſon nom, de lui faire fête, d'apporter vin & reliefs; on chantoit un morceau, on buvoit un coup, un ſeul, puis nous prenions congé. Ce *Petrus* étoit un précieux compagnon de route: à la connoiſſance du pays il joignoit un eſprit agréable, *& comes facundus in viâ pro vehiculo eſt.* Il nous apprit où il étoit né & depuis combien d'années il vivoit en Italie, loin de ſes parens qu'il déſiroit revoir. Moi, je lui racontai ce qui m'appeloit à Rome; il s'offrit pour le retour; le voyage de Milan & à travers la France étoit charmant, me dit-il, lui-même connoiſſoit toute la route juſqu'aux Pays-Bas. Je fus enchanté de cette propoſition; on verra qu'elle faillit m'être fatale. A Rome, après nous avoir logés dans une hôtellerie, *Petrus* me donna ſon adreſſe & nous convînmes de nous voir ſouvent.

Quel bon accueil me fit le docteur Gaſpard Hoyer.

Le 21 mai 1546, je me préſentai chez le docteur Gaſpard Hoyer qui, rien qu'à la reſſemblance, me reconnut pour le frère du *magiſter Joannes.* A mon chapeau de paille orné de la ſainte relique que j'avois achetée à Lorette, il ſubſtitua une barrette noire à l'italienne, coiffure alors en uſage à Rome. Dans ſon étude travailloit Gérard Schwarz, frère cadet de M. Arndt Schwarz; nous découvrîmes en converſant que nous avions tous les deux quitté Trente le même jour, ſans nous être

rencontrés; Schwarz avoit paſſé par Ferrare. C'étoit un très ſavant garçon, proche allié du docteur Hoyer. Je ne l'ai jamais revu; à mes queſtions M. Arndt Schwarz répondit un jour que Gérard étoit revenu à Stralſund atteint de maladie mentale & qu'il avoit enſuite diſparu; m'eſt avis qu'il avoit rapporté de Rome une relique dont il n'oſa ſouffler mot à ſa famille.

M. Gaſpard Hoyer n'avoit appris la mort de mon frère que treize jours avant mon arrivée, par une lettre de mon père; la nouvelle l'avoit ſurpris autant qu'affligé. Ainſi donc mes parens en Poméranie avoient été informés du malheur plus vite qu'un habitant de Rome! Il me vint à l'eſprit mille ſoupçons lugubres, au ſujet deſquels je m'en remets à Dieu. Le docteur me prouva ſa bonne volonté en m'accompagnant auſſitôt chez le cardinal comte de S. Flore, dont feu mon frère avoit été le domeſtique; il me préſenta, expoſa ma ſituation miſérable & renouvela la demande qu'il avoit faite au reçu de la miſſive de mon père. Le cardinal fut d'une bienveillance exquiſe; il s'étoit empreſſé d'écrire à ſon intendant d'Acquapendente & la réponſe alloit arriver d'une heure à l'autre, avec les effets de mon frère. Cependant M. Hoyer attendit juſqu'au 1^er^ juillet avant de recevoir une nouvelle aſſignation. Ma préſence lui parut néceſſaire. Chemin faiſant, il me dit qu'il avoit, lui

& le cardinal, offert à mon frère un canonicat à Lubeck & que, par ſon refus, Jean s'étoit fortement rendu ſuſpect de luthéraniſme.

Reſtitution des valeurs laiſſées par mon frère. Singuliers diſcours du cardinal de S. Flore.

Nous fûmes introduits ſur-le-champ & le cardinal me remit 25 couronnes d'or, 3 doubles ducats, 2 florins d'or, 2 roſenobles, 1 florin de Hongrie, 3 angelots, 1 chaîne d'or de 20 ½ couronnes, 3 anneaux d'or (le premier un cachet, le deuxième un ſouvenir, le troiſième orné d'une turquoiſe) valant 7 ½ couronnes, un demi-écu & trois Jules. On m'apprit en même temps que mon frère s'étoit fait faire des habits pour la ſomme de 30 couronnes, que pendant ſa maladie il avoit légué aux pauvres 20 couronnes, enfin que ſon monument funèbre en avoit coûté 30; la domeſticité s'étoit partagé la garde-robe, ſelon l'uſage romain. Le cardinal me dit auſſi: « *Legit aliquoties libros mihi admodum ſuſpectos, & quanquam admonui eum, ut non legeret, tamen deprehendi ſæpius legentem.* »

Il s'enquit avec curioſité de la Poméranie; y faiſoit-il auſſi chaud qu'à Rome? Le cardinal étoit, en effet, aſſis en chemiſe dans une ſalle à fenêtres garnies de toiles, au lieu de vitres; on arroſoit le parquet, certaines diſpoſitions facilitent l'écoulement de l'eau. Ma réponſe provoqua cette exclamation: « *O utinam & Romæ ejuſmodi temperatum aërem haberemus!* » Nous nous retirâmes après que M. Hoyer eut remercié en notre commun nom. « As-tu en-

tendu ce qu'a dit le cardinal? » me demanda le docteur au retour.— « Sans doute. » — « Oui, » reprit-il, « bien court a été le ſéjour du *magiſter Joannes* à Acquapendente, & pourtant jamais Allemand ne fut moins friand des fruits d'Italie, figues fraîches, melons &c. » Il faut ſavoir que ces fruits ſont délicieux, mais nuiſibles à qui n'y eſt pas habitué; plus d'un Allemand nouveau débarqué cède à la tentation & paie de ſa vie cette imprudence. Du reſte, M. Hoyer n'avoit pas eu d'inquiétude ſur mon frère, pour l'avoir rencontré dans la rue tout récemment. Je confiai au docteur l'argent & les bijoux juſqu'à mon départ.

Le docteur Hoyer me place en ſervice à Sainte-Brigitte. Quelles choſes ce poſte me permit de voir & d'entendre.

M. Gaſpard Hoyer étoit un petit homme honnête, loyal, ſerviable; que Dieu l'ait en ſa grâce! Dans l'intérêt de ma bourſe, il ſe donna beaucoup de mal pour me procurer un emploi chez l'intendant de l'hoſpice Sainte-Brigitte, un vieux prêtre ſuédois qui recevoit des penſionnaires, avocats, procureurs & ſolliciteurs du tribunal de rote. Cuiſiner, relaver, faire les lits, mettre le couvert, deſſervir, monter le vin, verſer à boire &c., telles furent mes fonctions, rétribuées une demi-couronne par mois. On parut ſatisfait de mes talens culinaires; je n'avois guère, il eſt vrai, qu'à préparer la ſoupe dite *mineſtra*, les autres mets venant du cabaret. A Rome, où vivent tant de perſonnages qui, publiquement, ne peuvent habiter avec une

femme & où plaideurs & ſolliciteurs affluent, leſquels ſeroient fort empêchés de tenir ménage, d'excellens cabarets fourniſſent poiſſon, viande, gibier, volaille, rôtis, bouillis, pâtés, vins fins, bref tout le menu d'un régal princier.

Un jour, à table, mon maître annonça l'heureuſe nouvelle de la mort de Martin Luther: l'héréſiarque avoit fait la fin qu'il méritoit, une légion de diables s'étoit abattue ſur lui, un vacarme épouvantable avoit mis en fuite toute l'aſſiſtance; Luther beugloit comme un taureau, en expirant il avoit pouſſé un horrible cri, ſon eſprit continuoit à hanter la maiſon. Parmi les penſionnaires, ce fut à qui déblatéreroit contre l'abominable Luther, ce ſuppôt de Satan, voué comme les démons aux flammes éternelles. Seul, un procureur de rote n'ouvrit la bouche que pour murmurer durant ce charitable colloque: « *O Jeſu, fili Dei, miſerere mei!* » ſur l'air de la fameuſe chanſon des Italiens qui ne ſe termine jamais: *Falalilalela!*

Mon maître, qui diſoit la meſſe à la chapelle de l'hoſpice, eut la fantaiſie de me prendre pour acolyte; mon ignorance de la manœuvre & ma tiédeur à l'apprendre lui arrachèrent cette exclamation: « *Profecto tu es Lutheranus!* » — « *Sum Chriſtianus*, » répliquai-je; « l'école au pays natal, à Spire & chez M. le receveur de l'ordre de Saint-Jean la beſogne quotidienne m'ont privé du loiſir de ſonger à la meſſe. » Je dois

dois avouer qu'à la longue les ſoupçons de l'hôpitalier ne laiſsèrent pas que de m'inſpirer des craintes pour ma ſécurité.

Mon maître officioit à toutes les fêtes patronales de la ville & des environs; or il y en avoit juſqu'à trois le même jour, & comme d'une égliſe à l'autre le trajet étoit long, partis avant l'aube, nous rentrions tard au gîte; auſſi notre ſacoche contenoit-elle un large flacon de vin & de ſubſtantielles proviſions de bouche. Chaque autel étoit tout préparé pour la meſſe: mon maître s'arrêtoit devant l'autel le plus proche de l'entrée, revêtoit ſa chaſuble & diſoit une meſſe; la première, je l'entendois; puis nous partions pour une autre égliſe; là, tandis que mon maître officioit, je m'aſſeyois derrière l'autel &, la gibecière ſur les genoux, je mangeois un morceau en buvant un bon coup. L'heure du repas venue, le prêtre remarquoit le déchet, il m'en demandoit compte; je déclarois avec franchiſe avoir été incapable de prolonger le jeûne, auquel, du reſte, je n'étois nullement tenu, puiſque je ne diſois pas la meſſe, & mes raiſons paſſoient tant bien que mal.

Cette viſite aux ſtations me permit de voir & d'apprendre en peu de temps une foule de choſes, car mon maître, qui connoiſſoit la ville à fond, ſe plaiſoit à me montrer les curioſités & faiſoit volontiers un détour pour l'amour de moi.

Rome poſsède près de 150 égliſes, dont 7 principales, & quantité d'abbayes, couvens, hoſpices. Je n'ai point viſité tous ces édifices & la plupart de ceux que j'ai vus ne m'ont rien préſenté de remarquable. A la porte de chaque égliſe, une tabelle indique à quelle date ont lieu les ſtations & le nombre d'indulgences qu'on y gagne; la liſte générale des ſtations & des indulgences ſe vend auſſi, imprimée à part. Le total annuel des ſtations dépaſſe la centaine; on peut donc ſe racheter douze fois au moins de tous ſes péchés, c'eſt-à-dire onze fois plus que le néceſſaire, & l'on eſt encore gratifié de cent mille années d'indulgences. O bon Jéſus, pourquoi n'es-tu pas reſté aux cieux, ſi notre ſalut dépend des ſaints papes & de leurs belles indulgences, malgré leſquelles ils vont cependant rejoindre les démons en enfer?

L'hoſpice du Saint-Eſprit. Vive diſcuſſion avec le docteur Heyer.

Une mention ſpéciale eſt due à l'hoſpice du Saint-Eſprit, l'orgueil de Rome & qui paſſe aux yeux des ſages pour l'œuvre la plus méritoire de la chrétienté. Rome compte une foule de célibataires des deux ſexes; autour du pape vivent quinze ou ſeize cardinaux qui tiennent cour auſſi bien que nos princes d'Allemagne, puis une centaine d'évêques ayant domeſtiques, & enfin pluſieurs milliers de prélats, chanoines, prêtres avec leurs ſerviteurs. J'omets l'innombrable cohorte des jeunes moines, qui obſervent leur vœu de chaſteté comme un chien le

carême. N'oublions pas cependant les aſſeſſeurs, avocats, procureurs, notaires, plaideurs de cent pays divers qui encombrent les tribunaux. A tout ce monde-là, défenſe d'avoir femme. Des milliers néanmoins abritent ſous leur toit des perſonnes du ſexe, prétendues cuiſinières, blanchiſſeuſes, filles de chambre. Supputez maintenant le nombre des ribaudes !

Elles jouiſſent d'une étonnante liberté, & mieux vaudroit à Rome bleſſer, occire même un homme, que de rudoyer une gourgandine importune. A la veſprée, les grands ſeigneurs, pape, cardinaux, évêques, prélats font venir les filles de joie à domicile, ſous des habits maſculins; les autres gens ſavent aſſez où les trouver. Les courtiſanes vendent cher leur marchandiſe, car elles ſe promènent couvertes de velours, de damas, de ſoie & d'or; elles ne peuvent, d'ailleurs, donner à bas prix, puiſqu'elles paient un tribut élevé qui conſtitue, avec les meſſes, l'unique reſſource des prêtres dont Rome fourmille. Pour connoître le revenu d'un eccléſiaſtique on demande : Combien de ribaudes ? & le chiffre indique s'il eſt plus ou moins favoriſé. La belle merveille qu'ainſi privilégiées, vêtues avec luxe, richement entretenues, les proſtituées affluent de toutes parts. Notez que les jouvencelles romaines ſe piquent d'émulation. (La cuiſinière du docteur Hoyer, native de Nuremberg, avoit dû être une fort belle créature;

ſon maître ne l'appeloit jamais que *Madonna Margarita.*) A 30 ou 35 ans, lorſqu'elles voient les galans s'éloigner, ces perſonnes ſe font cuiſinières, blanchiſſeuſes, filles de chambre, ſans pour cela renoncer aux bonnes aubaines. Le réſultat, le voici : on étouffoit, on jetoit dans les cloaques, on noyoit dans le Tibre plus de nouveau-nés qu'il n'en fut maſſacré à Bethléem; encore Hérode étoit-il un tyran impie, barbare, & il s'imaginoit défendre ſa couronne; mais à Rome, par qui les pauvres innocens étoient-ils privés du baptême & de la vie? Par leur mère, par les auteurs de leurs jours, c'eſt-à-dire par les ſaints de ce monde, les vicaires du Chriſt!

Remédier au mal par les voies de Dieu même établies, point n'y falloit ſonger, le mariage étant déclaré incompatible avec le caractère ſacerdotal; mais le pape Sixte IV, ayant à cœur d'arrêter ces meurtres horribles, reſtaura de fond en comble & agrandit par de belles conſtructions l'hôpital du Saint-Eſprit, qui tomboit en ruine; il y inſtalla une importante confrérie, à la tête de laquelle il s'inſcrivit de ſa propre main, exemple que ſuivirent beaucoup de cardinaux. A tout membre de la confrérie le privilège de ſe choiſir un confeſſeur, & puiſſance audit confeſſeur de donner l'abſolution plénière, en état de ſanté une fois, à l'article de la mort un nombre de fois

illimité, même pour les cas réſervés au ſiège apoſtolique.

Les ſalles de l'hôpital ſont belles & commodes, lits & acceſſoires ne laiſſent rien à déſirer. Les malades de toute nationalité y reçoivent des ſoins aſſidus; à la guériſon, paie qui peut & qui veut, mais on ne renvoie les indigens qu'habillés de neuf & l'eſcarcelle garnie. Le perſonnel ſe compoſe de gardes-malades des deux ſexes, de docteurs en médecine & de chirurgiens; la maiſon poſsède, en outre, une excellente pharmacie, abondamment pourvue, à laquelle on a ſouvent recours du dehors. L'hoſpice élève les enfans trouvés & les orphelins; les directeurs font apprendre aux garçons un métier ſelon leur goût & leurs aptitudes; les filles ne reſtent pas non plus oiſives, car de bonne heure elles tricotent, filent, couſent, tiſſent, exécutent enfin tous les travaux de leur ſexe, ſous l'œil des maîtreſſes attachées à l'établiſſement. Un penſionnaire veut-il ſe marier? il doit en informer les adminiſtrateurs directement ou par un intermédiaire &, renſeignemens pris ſur les futurs, ſur leurs moyens d'entretenir une famille, on leur donne une dot honnête, un trouſſeau, des uſtenſiles de ménage; à Pentecôte, cinq, ſix, ſept unions ſe célèbrent à l'hoſpice le même jour.

OEuvre grandioſe en vérité & qui ſemble défier la critique. Malgré des frais énormes, le

ſort de l'inſtitution eſt aſſuré par ſes reſſources; non point que le pape Sixte IV y ait mis du ſien, mais ſongez aux ſommes folles que ſes courtiſanes ont collectées au profit de l'hoſpice dans la chrétienté tout entière, en Allemagne auſſi, par conſéquent, & même en Poméranie, ſi j'en crois mes ſouvenirs de jeuneſſe. Un jour, à la promenade, je me haſardai à demander au docteur Hoyer s'il ne déſiroit pas revenir au pays, où il avoit parens, amis, biens, prébendes. Il répondit que non, à cauſe de la différence de religion: « Puiſſent mes compatriotes s'amender & ſe convertir, » ajouta-t-il, « comme en général tous ceux qui ſe ſont détournés de la vraie & primitive doctrine catholique! » — « Mais, » répliquai-je, « c'eſt nous qui poſſédons la vraie & primitive doctrine catholique dans ſa pureté. » Et M. Hoyer: « Il eſt écrit: *Vous les reconnoîtrez à leurs fruits;* eh bien, qu'on me cite en Allemagne une œuvre comparable à l'hoſpice du Saint-Eſprit! » — « Cette parole du Chriſt m'eſt connue & je la rétorque contre les papiſtes. Quels bons fruits vraiment! Une vie d'abomination, le meurtre d'innocentes créatures, la prime qu'on donne à la débauche en recueillant les nouveau-nés! Pape, cardinaux, évêques, prélats, chanoines, leurs domeſtiques, moines, aſſeſſeurs, docteurs, procureurs, avocats, notaires & tous autres aboutiſſans des prêtres, ces gens-là ne feroient-ils pas mieux

de prendre femme? car autant l'Eternel condamne la fornication, autant il recommande aux eccléſiaſtiques comme aux laïques le ſaint état du mariage, antidote de la ſodomie romaine. Ne lit-on pas aux Epîtres de Paul: *Le mariage eſt honorable entre tous?* Dès lors, plus de maſſacre des innocens, pères & mères élèvent eux-mêmes leur famille, l'hoſpice du Saint-Eſprit devient inutile, immenſe économie! & chacun jouit d'une conſcience tranquille. » A ce diſcours le docteur Hoyer ne répliqua mot, mais quelle grimace!

Pourquoi tant de palais à Rome.

Rome renferme une grande quantité de belles maiſons, car les papes, pour perpétuer leur mémoire, élèvent des palais de trois étages & à quatre faces; on démolit des rues entières ſi elles gênent la vue. Les matériaux ſont des pierres de taille magnifiques; on connoît le dicton: « A Rome, grands blocs de marbre, grands perſonnages, grands coquins. » Cardinaux & évêques ne ſe contentent pas non plus d'habitations obſcures, d'humbles cabanes; auſſi les maçons travaillent-ils ſans relâche. Les buffles, eſpèce de forts bœufs, charrient les pierres, qui ſe montent le plus aiſément du monde au moyen de curieux engins.

Pompe déployée par le pape à la fête du Corpus Chriſti.

Le pape fait une grande proceſſion le jour du *Corpus Chriſti*. Les rues qu'il parcourt ſont jonchées de verdure, de riches tentures tapiſſent les maiſons; ſalves d'honneur, feux d'artifice

ingénieux partent des palais; foule compacte, on marcheroit ſur les têtes, la moindre fenêtre eſt garnie de ſpectateurs. Au château Saint-Ange je vis brûler un admirable ſoleil, l'édifice ſembloit tout en feu. A Saint-Pierre, de groſſes pièces tiroient, l'artillerie du château Saint-Ange & celle des cardinaux répondoient; c'étoit à ne plus rien voir ni entendre. Enfin le bruit s'apaiſe, le pape apparoît au balcon; on lui préſente un livre couvert d'une reliure d'or, il lit, mais je ne ſaiſis pas un mot. Soudain l'aſſiſtance entière, des milliers d'hommes, ſe proſterne; ſeul, je reſte debout; mes voiſins me regardent ſtupéfaits, penſant que je ſuis hors de ſens. Sa lecture achevée (elle fut courte), le pape bénit le peuple; qui s'écria: « *Vivat papa Paulus, vivat!* »

Paſquin. Comme quoi l'on peut médire impunément du pape à Rome.

Proche de l'égliſe *Maria de Pace* ſe trouve Paſquin, haute ſtatue de pierre qui chaque matin, pour ainſi dire, dénonce ſans ménagement ni péril les méfaits des grands, des cardinaux & du pape. Il y étoit ſouvent queſtion de Paul III; que d'alluſions à ce qui lui avoit valu le chapeau! — Un Allemand, qui venoit à Rome chercher l'abſolution, ſe confeſſa, entre autres, d'avoir mal parlé du pape; cet aveu rendit le prêtre fort perplexe: le moyen, en effet, de crier au péché, quand toutes les minutes le pénitent pouvoit entendre injurier le pape; d'un autre côté, paſſer condamnation ſous

ſous prétexte qu'à Rome le cas eſt commun, n'y avoit-il pas là de quoi toujours plus diſcréditer la papauté aux yeux des Allemands? En habile homme, le confeſſeur demanda: « *Ubi maledixiſti Pontifici, in patriâ vel hic Romæ?* » — « *In patriâ,* » répondit l'autre. — « *O,* » s'écria le prêtre, « *commiſiſti grande peccatum; Romæ licet Pontifici maledicere, in patriâ vero non.* »

Levée de troupes en Italie contre les évangéliques d'Allemagne.

Le pape recrutoit alors au ſon du tambour, pour aider l'empereur à exterminer les Luthériens; 10,000 ſoldats & 500 chevau-légers bien équipés s'engagèrent. Le quartier d'aſſemblée étoit à Bologne; le petit-fils du pape, Octave, gouverneur du château Saint-Ange, reçut le commandement de cette troupe. L'Inquiſition d'Eſpagne redoubla de zèle afin d'exciter la ſainte ardeur des reîtres & lanſquenets. Un Eſpagnol, convaincu de luthéraniſme, fut promené ſur un cheval qui étoit couvert juſqu'aux ſabots de pancartes repréſentant le diable; devant *Sancta Maria ſuper Minervam* ſe dreſſoit le gibet, tout auprès le bûcher; le malheureux fut pendu & ſon cadavre brûlé, puis un moine bavard démontra longuement les dangers temporels & ſpirituels de l'héréſie luthérienne.

Inquiſition d'Eſpagne.

Larcins & ſupplices fréquens à Rome. Singulier vol commis par un ſeigneur eſpagnol.

Les cardinaux donnèrent un grand banquet en l'honneur du duc Philippe de Brunſwick. Parmi les domeſtiques de l'Eminence chez qui la fête avoit lieu, ſe trouvoit un ſeigneur eſpagnol; or, cette nation eſt encline au vol; on

connoît la réponſe de l'empereur Charles V aux Eſpagnols qui l'incitoient à réprimer l'ivrognerie des Allemands : « Ce ſeroit vouloir empêcher un Eſpagnol de commettre un larcin ! » Jugeant donc l'occaſion favorable, l'Eſpagnol, après s'être pourvu de pain & d'un flacon de vin, alla ſe blottir ſous la table, dont les draperies retomboient juſqu'à terre ; en cas de ſurpriſe, comme le cardinal goûtoit beaucoup ſes facéties, il feindroit d'avoir imaginé un tour plaiſant. Deux de ſes valets étoient apoſtés près du palais. Le banquet ne ſe termina qu'à minuit ; accablés de fatigue, les officiers pensèrent que l'argenterie ne s'envoleroit pas, une fois les portes cloſes ; ils la laiſsèrent donc là & ſe contentèrent de fermer derrière eux. Sortant alors de ſa retraite, l'Eſpagnol introduit ſes affidés & chacun emporte le plus qu'il peut. Le butin eſt vendu à la rue des Juifs, ſauf les pièces les moins encombrantes, que le fripon conſerve pour en tirer vanité ; puis les trois complices détalent à franc étrier du côté de Naples.

Les ſerviteurs de l'Eminence, qui s'étoient couchés tard, ne ſe levèrent pas de bon matin. Jugez de leur effroi quand ils rentrèrent dans la ſalle ! Ils en eurent la chair de poule. Comment éviter la priſon ? falloit-il céler l'accident, ou prévenir le cardinal ? Ils prirent ce dernier parti. On les incarcéra & des courriers furent

lancés ſur les routes pour avertir les aubergiſtes; l'ordre exprès du pape étoit de conduire à Rome tout détenteur des objets volés. Voici que, las & affamé, l'Eſpagnol s'arrête à une hôtellerie; on met le couvert; à la vue des plats de terre, le voyageur s'indigne: « Qu'eſt-ce à dire? ſuis-je un manant! » & il commande à ſes valets de ſortir l'argenterie. L'aubergiſte eut le loiſir, à la cuiſine, d'examiner cette vaiſſelle; il la reconnoît, va quérir du renfort, & ſes trois hôtes ſont ramenés à Rome. Interrogé, l'Eſpagnol dénonce deux Juifs comme receleurs; on lui confiſque ſes eſpèces; l'argenterie ſe retrouve chez les Juifs, qui ſont auſſitôt mis ſous les verrous.

Les Juifs vivent nombreux à Rome, confinés dans une longue rue fermée; l'imprudent qui ſortiroit de cette rue la ſemaine ſainte, en ces jours qui rappellent le martyre du Chriſt, ſeroit infailliblement maſſacré. Pâque une fois paſſée, les Juifs recouvrent la ſécurité, ils circulent & trafiquent ſans entrave ni gêne. Les deux receleurs étoient les principaux & les plus riches de leur tribu; des milliers de couronnes furent offertes pour leur rançon, mais en vain. Au pont Saint-Ange, les cinq criminels furent attachés au gibet, l'Eſpagnol au milieu, une couronne de laiton ſur la tête, comme roi des voleurs.

Pas de ſemaine ſans pendaiſon. Je fus témoin

du fait ſuivant : le bourreau alloit repouſſer de l'échelle un condamné, quand une voix amie s'écria dans la foule : « *Meſſere Nicolao, confide in uno Dio !* » A quoi le voleur répondit : « *Meſſere, ſi !* » Au même inſtant il fut lancé dans l'eſpace.

De l'eſtrapade. J'ai vu ſouvent donner l'eſtrapade, entre autres à des prêtres coupables d'avoir dit plus d'une meſſe par jour, ce qui portoit préjudice à leurs nombreux confrères. Une poulie eſt fixée au bord du toit ; au milieu de la corde eſt ajuſté un bâton qui s'arrête franc à la poulie ; dans la rue, l'autre bout de la corde ſert à lier le coupable, les mains derrière le dos ; puis on le hiſſe & on le laiſſe bruſquement retomber, ſans que ſes pieds touchent de nouveau terre ; de la ſorte, les poignets paſſent par-deſſus la tête, les épaules ſe diſloquent. Après trois traits on détache le ſupplicié ; on le fait entrer dans la maiſon & on lui remet les membres, opération que les *lictores* exécutent preſtement, vu la grande habitude qu'ils en ont. Il y a des patiens qui demeurent eſtropiés toute leur vie ; en revanche, j'ai connu un prêtre qui, pour une pièce d'un Jules, conſentoit à ſubir trois tours.

Motifs de mon départ de Rome. Je ſongeois au départ, non ſans être fort perplexe, car la canicule approchoit & en Italie les gens du nord ne peuvent la ſupporter ; d'autre part, ſur toute ma route la guerre étoit déchaînée, & les ſoldats welches ſont diables

cent fois pires que les Allemands; en Allemagne même, comment réuſſir à traverſer les formidables cohortes impériales, les ſauvages bandes de Bohêmes, enfin l'armée proteſtante? Falloit-il donc prolonger mon ſéjour à Rome? Non, la prudence s'y oppoſoit, j'avois trop bien entendu le cardinal de S. Flore dire de mon frère : «*Fruſtra eum admonui, ut non legeret libros ſuſpectos.*» Or, mon opinion ſur l'hoſpice du Saint-Eſprit avoit ſcandaliſé le docteur Hoyer, & l'hôpitalier de Sainte-Brigitte s'étoit écrié avec un juron : «*Profecto tu es Lutheranus!*» L'Inquiſition eſpagnole ſéviſſoit rigoureuſement, & comme le vin étoit bon, je riſquois fort d'oublier une minute les ſages avis de mon ancien maître le commandeur de Saint-Jean. En conſéquence, après mûre réflexion, plein de confiance en l'Eternel & comptant auſſi ſur la fidèle compagnie de *Petrus*, j'annonçai mon départ au docteur Hoyer. Il crut devoir me rendre attentif aux dangers du voyage, mais trouvant ma réſolution inébranlable, il me remit la ſucceſſion fraternelle, avec une lettre pour mon père. Je me ſéparai du Suédois *bonâ cum veniâ*, puiſqu'il me donna une couronne pour les ſix ſemaines que je l'avois ſervi.

Je prends amicalement congé du docteur Hoyer & de mon maître le Suédois.

J'avois dit à mon camarade *Petrus* que, juſqu'au départ, je confiois à M. Hoyer les valeurs reſtituées par le cardinal; de ce moment il parla de quitter Rome, ſurtout lorſque les

De novo periculo & liberatione ex eodem.

enrôlemens eurent commencé (pas plus tôt inſcrits, les reîtres étoient dirigés ſur Bologne); enfin nous fixâmes notre départ au 5 juillet. Dieu, encore une fois, me prit ſous ſa ſauvegarde. J'avois lié connoiſſance avec un compagnon à peu près de mon âge, nommé Nicolas, fils d'un tailleur de Lubeck; il m'expoſa qu'après pluſieurs années de ſéjour à Rome, il avoit envie de revoir le pays, mais que l'argent lui manquoit: ſi je voulois le défrayer en route, il me rembourſeroit à Lubeck & ſe tiendroit à jamais pour mon obligé. Sa demande me remplit d'aiſe, car je l'eſtimois honnête homme & loyal, ſans compter qu'il poſſédoit à merveille l'italien, que je ſavois très mal; je bénis donc la Providence qui m'envoyoit un *comitem mente fideque parem*.

La veille de notre départ, je fus annoncer à *Petrus* cette excellente nouvelle. Mon homme pâlit, devint ſombre & ne ſonna mot. J'attribuai cette froideur à quelque contrariété: « *Petre*, » lui dis-je, « nous viendrons vous prendre de grand matin. » Après un inſtant d'héſitation, il répondit: « Oui » & s'éloigna. Le lendemain, j'arrive avec Nicolas, tous deux prêts & équipés. *Petrus* logeoit chez de pauvres gens; ſimple lanſquenet, il ne poſſédoit que ce qu'il avoit ſur le corps, au dire de ſon hôteſſe. Cette femme nous apprit alors qu'en me quittant, *Petrus* avoit couru s'engager & qu'il

s'étoit enfui ſur l'heure, par crainte de ſes créanciers & malgré ſa promeſſe de les payer tous avec l'argent qu'il attendoit inceſſamment. Que mes enfans louent l'Eternel, il m'a ſauvé au moment où j'allois en aveugle me livrer à la merci d'un mercenaire vagabond! Nul doute, en effet, qu'à peine hors de ville, j'aurois été occis en quelque lieu ſolitaire (il n'en manque pas aux environs de Rome); pas un chat ne ſe fût inquiété de moi; pour le moins, *Petrus* m'auroit dépouillé à fond avant de me relâcher, & comme j'ignorois la langue du pays, je frémis à la penſée du ſort miſérable qui m'étoit réſervé.

Ici je conſigne pour mes enfans la prédiction du ſaint docteur Martin Luther: « La guerre, » avoit-il dit, « fera expier à l'Allemagne ſes péchés; je la retarderai ma vie durant, mais elle éclatera dès que j'aurai expiré. » Or, il s'endormit au Seigneur le 18 février de cette année 1546, à Eiſleben, ſa ville natale, & les hiſtoriens témoignent que les préparatifs de guerre commencèrent en février, au moment où il tomboit malade; moi-même, en avril, j'avois des preuves ſurabondantes que l'empereur & le pape armoient de tous côtés, & ce fut au commencement de juin que le cardinal de Trente arriva à Rome, dépêché par S. M. I. pour hâter l'envoi des 10,000 gens de pied italiens, outre 500 hommes de cavalerie légère.

CHAPITRE VII.

De Rome à Stralſund, par Viterbe, Florence, Mantoue, Trente, Inſpruck, Ratiſbonne & Nuremberg. Aventures diverſes.

Première journée de marche. Comment j'étois équipé.

LE matin du 6 juillet 1546, âgé de 26 ans, je ſortis de Rome avec mon fidèle compagnon Nicolas. Mon or étoit couſu dans ma collerette, la chaîne dans mon haut-de-chauſſes. En fait de bagage, une petite ſacoche renfermant une chemiſe & les *poëmata* compoſés par mon frère à Spire & à Rome; ſur l'épaule, une trouſſe à laquelle, dans la journée, j'attachois mon manteau; la rapière au côté, un chapelet à la taillade du haut-de-chauſſes, comme un ſoldat qui rejoint. Nous étions convenus (car il y alloit de la vie) que je feindrois d'être muet; auſſi Nicolas ne me quittoit-il une ſeconde, non pas même quand un beſoin me prenoit; aux lanſquenets qui m'accoſtoient ſur la route ſans recevoir de réponſe, il faiſoit part de ma prétendue infirmité: « Quel dommage, » diſoient-ils, « un ſi beau garçon! Mais baſte! il n'en pourfendra pas moins tout comme un autre ces brigands de

de Luthériens. » — « Oh ! n'ayez aucune inquiétude à cet égard, » ajoutoit mon camarade. C'eſt ainſi que nous avancions au travers des mercenaires welches.

Le duc Octave. Fâcheuſe rencontre de mercenaires.

Le lendemain de notre départ, le duc Octave paſſa en poſte, lui & cinq perſonnes. Nous atteignîmes Ronciglione, village à 2 milles de Viterbe, & réſolûmes d'y ſouper, comptant gagner enſuite notre lit afin d'arriver à la ville de bonne heure, frais & diſpos, mais pas avant l'aube cependant, car nous voulions faire des emplettes. A peine étions-nous attablés, qu'une ſoldateſque tumultueuſe envahit l'auberge; l'hôte nous conjura de reſter cois, il tremblait pour lui-même. Ces bandits commencèrent par le jeter à la porte; le garde-manger fut mis au pillage; après avoir bu tout leur ſoûl, ils défoncèrent les tonneaux & le vin inonda la cave. Quelle engeance abominable! Combien les mercenaires welches ſurpaſſent en ſauvagerie les lanſquenets d'Allemagne! Voilà ce qu'ils ſe permettoient en pays ami, ſous les yeux du pape. Ils nous invitèrent à les accompagner juſqu'à Viterbe; Nicolas eut beau objecter que la nuit tomboit & que les portes ſeroient fermées: « Non, » répondirent-ils, « nous entrerons quand même. » Il fallut bien les ſuivre. Nous arrivâmes vers minuit, on hêla le garde: « Qui va là? » demanda-t-il. — « Soldats du duc Octave! » & le guichet s'ouvrit.

Dieu, par l'un de ſes anges, nous ſauve d'un péril imminent. Que la lecture de ces lignes contribue à l'édification des miens.

Je recommande ce qui ſuit aux méditations de mes enfans ; qu'ils rapprochent mon aventure de celle de Simon Grynæus, amplement relatée dans les écrits de Philippe Mélanchthon, Selneccerus, Camerarius, Manlius & autres doctes perſonnages. En 1529, Grynæus, alors *profeſſor mathematicæ* à Heidelberg, vint voir Mélanchthon à la diète de Spire ; il entendit Faber, une de ſes vieilles connoiſſances, débiter en chaire quantité d'erreurs ſur la tranſſubſtantiation. L'ayant accoſté au ſortir de l'égliſe, il entama une diſcuſſion & Faber, ſous prétexte de la reprendre, l'invita pour le lendemain à ſon hôtellerie. Mélanchthon & ſes amis diſſuadèrent Grynæus de s'y rendre. Le jour ſuivant, au moment du dîner, un vieillard de mine chétive arrête Manlius à l'entrée de la ſalle & lui demande où eſt Grynæus : les huiſſiers, annonce-t-il, s'apprêtent à le ſaiſir. Auſſitôt les ſavans qui ſe trouvoient là emmènent Grynæus hors de la ville & attendent ſur la rive qu'il ait paſſé le Rhin ; à trois ou quatre maiſons de l'hôtellerie, ils avoient rencontré les huiſſiers qui, par bonheur, ne les connoiſſoient point, non plus que Grynæus. Du vieillard aucune autre nouvelle, on penſa que c'étoit un ange ; je le tiendrois plutôt pour un pieux Nicodème qui, prévenu des méchans deſſeins de Faber, avoit voulu les faire échouer ſans ſe compromettre. Maintenant voici mon aventure.

Notre entrée à Viterbe ſe fit au beau milieu de la nuit. La prudence ordonnoit d'éviter les logis de mercenaires, car la rencontre de *Petrus* nous eût été fatale; mais partout la ſoldateſque! Errant de maiſon en maiſon, remplis d'anxiété, nous invoquions le Seigneur, notre dernière eſpérance. Et voici, un homme de quarante ans & de belle preſtance nous accoſte; jamais nous ne l'avions vu, pas une ſyllabe n'étoit ſortie de notre bouche, nous étions habillés à la welche, chacun nous eût pris pour des ſoldats, même en plein midi; eh bien, ſans préambule, il nous adreſſe la parole en notre langue: « Vous êtes Allemands & en pays welche, l'oubliez-vous? Si le podeſtat vous appréhende, c'eſt l'eſtrapade & pis encore. Vous regagnez l'Allemagne (comment le ſavoit-il, à moins de lire dans notre penſée?), laiſſez-moi vous mettre ſur le chemin. » Muets de ſurpriſe, nous le ſuivîmes en ſilence juſqu'à la porte de la ville; il échangea quelques mots avec le gardien, lequel nous dit en ſon jargon: « Pour l'amour de vous, amis, j'enfreindrai la conſigne qui défend expreſſément d'ouvrir avant l'aube. Vous ne trouverez rien dans le faubourg, je vous en avertis; les ſoldats ont tout pillé, tout brûlé; mais vous ne mourrez ni de faim ni de ſoif pour une nuit. » Il nous fit ſortir & ſe hâta de refermer.

Qui nous avoit ſervi de guide? je me le demande. Raſſurés par le ſentiment de la pré-

ſence divine, nous célébrâmes en nos cœurs cette délivrance miraculeuſe. Le faubourg, détruit par l'incendie, n'étoit plus qu'un amas de décombres. Nous couchâmes en plein champ ſur la paille d'une aire où l'on bat le blé au moyen de chevaux & de bœufs. Il faiſoit jour à notre réveil, & qu'aperçûmes-nous au-deſſus de nos têtes? une potence! Vers midi nous atteignîmes Montefiaſcone, jolie ville renommée pour ſon muſcat. Grâce à Dieu, notre voyage ſe continua ſans alarme nouvelle; nous ne revîmes des mercenaires qu'à Bologne.

Montefiaſcone, bourgade. Halte juſqu'au ſoir à Montefiaſcone, où l'on nous ſervit poulets rôtis & plats ſucculens, mais la chaleur accablante chaſſoit l'appétit; les accolades à la bouteille n'en furent que plus fréquentes. On raconte qu'un voyageur avoit l'habitude, à chaque hôtellerie, de faire goûter le vin par ſon valet. « *Eſt!* » diſoit ce dernier ſi le vin étoit mauvais; « *Eſt! Eſt!* » s'il étoit paſſable; « *Eſt! Eſt! Eſt!* » s'il étoit bon. Et le gentilhomme deſcendoit ou paſſoit ſon chemin. Or, à Montefiaſcone, le domeſtique ne manqua pas de s'écrier: « *Eſt! Eſt! Eſt!* » mais tant longuement but ſon maître, qu'une inflammation l'emporta. Quand les parens s'enquirent de la cauſe de la maladie, le valet répondit: « *Eſt, Eſt, Eſt facit quod dominus meus hic jacet,* » & dans ſa douleur il ne ceſſoit de répéter: « *O Eſt, Eſt, Eſt, dominus meus mortuus eſt!* »

Le 9 juillet, nous arrivâmes à Acquapendente, où mon frère étoit décédé; je viſitai l'égliſe ſans pouvoir découvrir ſa ſépulture. Adreſſer des queſtions, c'eût été nous trahir, alors que les Allemands étoient en butte à l'animoſité publique. *Acquapendente, bourgade.*

Sienne, ville importante, avec une célèbre univerſité, s'appelle *Siena virgo*, quoiqu'elle ait depuis longtemps perdu ſa virginité. D'une montagne voiſine on aperçoit deux bourgades nommées l'une Cent, l'autre Nonagent; le pape étant à Sienne, un moine s'engagea à lui faire voir *centum nonaginta civitates;* une fois Sa Sainteté parvenue au ſommet, il lui montra les deux villes en queſtion. *Ville de Sienne.*

Firenze bella eſt la perle de l'Italie. A l'entrée de chaque ville on nous diſoit: « *Liga la ſpada,* liez la garde au fourreau; » à Florence il fallut dépoſer notre arme; ſi nous n'avions fait que paſſer, un homme nous auroit accompagnés pour nous la rendre à l'autre porte; mais ſur notre déclaration que nous ſéjournerions juſqu'au ſoir, nos épées furent priſes & à la poignée on attacha une taille dont nous gardâmes un morceau. Du reſte, quelqu'un vint en ville avec nous &, entre autres renſeignemens utiles, nous indiqua une belle hôtellerie, où pour notre argent nous fûmes traités à ſouhait. Un magnifique palais, une égliſe toute de marbre varié de couleur & aſſemblé avec un art parfait, *Florence; des curioſités que nous y vîmes.*

douze lions & lionnes, deux tigres & un aigle, voilà ce dont je me ſouviens. Que d'autres curioſités à voir ! mais nous n'avions que l'Allemagne en tête. A la fraîcheur, nous pourſuivîmes notre voyage; on nous reſtitua nos armes aux portes, ſur le vu de la taille.

Mont Scarperia. Bologne.

Après avoir franchi le mont Scarperia, mont rocailleux très juſtement baptiſé, car c'eſt le paſſage d'Italie le plus fatal aux chauſſures & aux pieds, nous entrâmes, le 13 juillet dans la matinée, à Bologne, grande cité appartenant au pape (*Bononia graſſa, Padua la paſſa*) & dotée d'une école fameuſe. La ville regorgeant de mercenaires, nous n'eûmes garde d'y moiſir.

Ici de nouveau j'appelle l'attention de mes enfans ſur le ſecours que Dieu nous envoya.

A quelque diſtance de Bologne commence un canal creuſé de main d'homme. Là, Dieu nous fit rencontrer un habitant de Mantoue qui revenoit de s'engager en qualité de reître; il nous propoſa de louer un bateau en commun juſqu'à Ferrare. « Où allez-vous? » demanda-t-il. Comme nous avions l'air de ſoldats & qu'il pouvoit s'étonner de nous voir tourner le dos au quartier d'aſſemblée, nous imaginâmes de répondre que notre maître étoit au concile de Trente. « Oh ! » reprit-il, « vous allez plus loin. » Nous ne dîmes ni oui ni non. Il ſavoit un peu de latin, moi de même, & devant lui je ne ſoutins plus mon rôle de muet. Il profeſſoit une mince eſtime pour le pape & le papiſme. « Comment oſez-vous, » m'écriai-je, « parler de

la ſorte en Italie, ſur les terres de l'Egliſe? Et pourquoi, imbu de pareilles opinions, prenez-vous du ſervice contre les évangéliques?» — «Bah!» répliqua-t-il, «je n'ai point de chapeau de cardinal à perdre &, homme de guerre, je ſuis à qui me paie.» Lorſque nous approchâmes du Pô, il nous dit: «Ferrare eſt évidemment la route la plus directe pour l'Allemagne, mais qu'y verriez-vous d'intéreſſant? Ce n'eſt qu'une grande ville de vieux ſtyle. Venez plutôt à Mantoue, la patrie de Virgile, belle, plaiſante, forte cité, ayant un ſuperbe château. Le repos dans l'embarcation compenſera le détour. Je me ferai débarquer devant Ferrare, où j'engagerai un batelier; l'endroit eſt réputé pour les oies graſſes qu'en cette ſaiſon on y mange toutes fumantes au ſortir de la broche; je veux vous en rapporter une, avec du pain & du vin; courte ſera mon abſence.»

Certes, Ferrare, ſi connue par ſon univerſité, ſon importance, ſon antique origine, excitoit vivement notre curioſité; mais le conſeil du reître étoit bon à ſuivre, car en remontant le Pô, nous avancerions malgré la chaleur. Notre guide revint bientôt avec ce qu'il avoit promis. Le batelier qu'il amenoit, vêtu d'une ſimple chemiſe, avala d'un trait une meſure entière d'un vin très fort que nous lui offrîmes, puis, la corde ſur l'épaule, il nous hâla juſqu'à Mantoue; Oſtiglia fut l'étape de nuit.

Arrivés dans la matinée du 15 juillet, nous pûmes encore avant le dîner parcourir Mantoue, qui ne trompa d'aucune manière notre attente. Après nous avoir montré le château & les principaux édifices, l'aimable reître ſe fit un plaiſir de nous traiter à l'auberge. « Etes-vous, » nous demanda-t-il, « pourvus de menue monnoie ayant cours partout? Sachez, en effet, la coquinerie des hôteliers: ils refuſent de prendre votre monnoie & vous rendent ſur une couronne, puis à l'auberge ſuivante on ne veut plus accepter ce même argent qu'au-deſſous de ſa valeur. Donnez-moi une couronne, je vous procurerai de la monnoie qui paſſe juſqu'à Trente. » Il rapporta de bonnes pièces d'argent, non pour une, mais pour deux couronnes, nous priant d'accepter la ſeconde en cadeau, parce que, dit-il, « je vous crois d'honnêtes compagnons. » Hors les murs, il nous traça en détail notre itinéraire, appela ſur nos têtes la protection des anges & nous donna ſa bénédiction: « Elle vaut mieux, » ajouta-t-il, « aux yeux de l'Eternel & contre le diable, que ſi le pape Paul à Rome vous avoit impoſé lui-même ſes mains ſacrées. » Quelle heureuſe rencontre! que de grâces n'avions-nous pas à rendre à Dieu!

De Mantoue à Trente.

Non loin de Mantoue, à un carrefour, voici deux voyageurs venant de Vérone. Un Pater de plus ou de moins, & nous les manquions. Or, c'étoient mes compagnons de Kempten à Rome

Rome qui, après avoir pouſſé juſqu'à Naples, avoient au retour viſité Veniſe ; ils rentroient chez eux par Milan & la France, ils voulurent m'entraîner ; je ne demandois qu'à les ſuivre, mais comme Nicolas étoit d'un autre avis, c'eût été conſcience d'indiſpoſer le camarade que l'Eternel m'avoit octroyé.

En apprenant la conduite de *Petrus*, mes interlocuteurs n'eurent aucun doute ſur le danger que mes imprudentes confidences m'avoient fait courir ; ſi les Italiens valent peu, les Allemands finiſſent, après un long ſéjour en pays welche, par ne plus rien valoir du tout ; preuve en ſoit le proverbe : *Tedeſco italianato è un diavolo incarnato*. Plus tard, les nouvelles orales ou écrites m'apprirent les troubles de France & des Pays-Bas, & quels obſtacles nous euſſions rencontrés ſi nous avions choiſi la route de Milan : nouveau ſujet de gratitude envers la divine Providence.

Nous paſsâmes aſſez près de Vérone pour en diſtinguer les maiſons ; c'eſt une grande ville. A Trente, où ſe parlent les deux langues, mais l'allemand plus que l'italien, ma prétendue infirmité ceſſa, & ce fut à Nicolas d'être muet, car le dialecte lubeckois n'eſt pas compris avant Brunſwick.

Les ſcorpions en Italie ſe gliſſent partout, dans les chambres, ſous les lits, au milieu des draps ; auſſi place-t-on devant les fenêtres de

l'huile de ſcorpion, c'eſt-à-dire de l'huile où l'on a noyé un de ces animaux; miſe ſur la piqûre, elle arrête l'effet du poiſon. Pour moi, durant tout mon ſéjour en Italie, je n'ai pas aperçu le moindre ſcorpion.

De Trente à Sterzing.

Le 18 juillet, nous arrivions à Botzen, ville importante avec de riches mines. Le 19, nous étions à Brixen, plaiſante bourgade dans un joli ſite; ſon chapitre eſt conſidéré, le docteur Gaſpard Hoyer en étoit chanoine, & c'eſt là qu'il mourut.

Qui nous rencontrâmes ſur la route de Sterzing.

Les troupes d'Augsbourg, ſous les ordres de Sébaſtien Schærtlin, avoient enlevé le château d'Ehrenberg. Le roi Ferdinand tenta de rentrer dans la place à l'aide des mineurs de Botzen; mais la ſolde vint à manquer &, vivement irritée, cette horde farouche qui, pour n'être guère dévote, préféroit encore Luther au pape, reprit en maſſe le chemin de ſes foyers. Entre Brixen & Sterzing, la malefortune nous fit tomber au beau milieu de la bande. A la vue de notre coſtume welche, de notre équipement guerrier, tous brandirent l'épieu : « Tue les papiſtes! Tue ces canailles welches! » Nicolas, longtemps habitué à porter la parole, lâcha quelques mots en ſon patois; les vociférations redoublèrent: « Ils ſont des Pays-Bas! Ils valent les Italiens! » — « Frères, » m'écriai-je, « détrompez-vous, nous ſommes bons Allemands, luthériens, évangéliques comme vous; ainſi, point de violence. »

L'entretien s'engagea, ils ſe répandirent en plaintes amères contre le roi & ſa prétention de guerroyer ſans un denier vaillant : « Des horions pour toute ſolde, grand merci ! Nous retournons aux mines, on y gagne au moins quelque argent. » Les adieux furent empreints de cordialité. Je réitérai au bon Nicolas la recommandation de ſe taire à ſon tour & de me laiſſer parler.

Inſpruck, capitale du Tyrol, eſt une aſſez grande ville, aux longues rues garnies d'écuries pour quelques milliers de chevaux, car le roi, les archiducs d'Autriche & toute leur ſuite s'y arrêtent fréquemment. Les apoſtrophes des mineurs de Botzen nous engagèrent à transformer à la mode allemande notre coſtume. *Inſpruck.*

Le trajet le plus direct étoit Ulm, Cannſtadt, Spire, Francfort, puis la Heſſe & Brunſwick. Or, deux routes partent d'Inſpruck, l'une pour la Bavière, l'autre pour la Souabe. Ayant rencontré aux portes de la ville des gens qui diſoient ſe rendre en Allemagne, nous les ſuivîmes de confiance ; quelle fut notre ſurpriſe d'arriver, non point en Souabe, mais en Bavière, à Hall & à Ratisbonne ! Eh bien (ce fut plus tard que nous l'apprîmes), à ce moment la nombreuſe armée que l'empereur attendoit de France & d'Eſpagne ſe diſpoſoit à pénétrer en Souabe ; les troupes papales, à qui les meſſages impériaux ne laiſſoient aucune trève, arrivoient

à Landshut, tandis que toutes les forces protestantes, l'électeur de Saxe & le landgrave de Hesse à leur tête, occupoient la contrée. Que de périls nous eussions courus, si Dieu ne s'étoit fait notre guide!

Nous voulûmes descendre en radeau de Hall à Ratisbonne, mais dans l'embarcation surchargée, un cheval piétinoit d'une manière inquiétante, l'eau entroit à travers les pièces de bois disjointes; nous préférâmes débarquer & fatiguer nos jambes, plutôt que de boire un mauvais coup. Une demi-lieue plus loin, les bateliers, débarrassés du cheval, s'approchèrent de la rive pour nous offrir de nouveau leurs services; nous restâmes néanmoins fidèles au plancher des vaches.

Couvent d'Ebersberg. Tentative avortée de mendicité.

Au beau monastère d'Ebersberg, la curiosité nous prit de savoir ce que rapporte le métier de mendiant. Humbles & contrits, nous accostâmes le chancelier à son entrée chez l'abbé: « Nous arrivons de Rome, nos ressources sont épuisées, que le seigneur abbé daigne nous secourir. » Après avoir promis ses bons offices, le chancelier s'informe de l'armée italienne: « Nous l'avons laissée à Bologne, » répondîmes-nous, « on la passoit en revue, vous la verrez bientôt. » Et voilà toute la sainte maison sens dessus dessous; les moines accourent vers l'abbé, ils vont, viennent éperdus, car pour un couvent sis en rase campagne, mercenaires romains ou

ſoldats de Schmalkalden c'étoit tout un. Comme nos chétives perſonnes étoient oubliées en cet émoi, je dis à Nicolas : « Entrons à l'auberge (elle étoit vis-à-vis) & montrons à ces frocards que nous nous moquons de leur ſoupe. Foin du métier ! Attendons de le ſavoir mieux ! » Nous commandâmes les meilleurs plats, arroſés d'un vin généreux, & les éclats de notre gaîté parvinrent juſqu'au monaſtère. L'écot payé, nous pourſuivîmes notre voyage.

Ce que nous vîmes à Ratisbonne.

Halte de quatre jours dans la grande & belle ville impériale de Ratisbonne. Le roi Ferdinand, ſon épouſe, ſes filles, les dames de la cour aux toilettes ſomptueuſes logeoient ſur la place, dont les ſuperbes maiſons s'étoient élégamment décorées. Nous y vîmes le carroſſe envoyé par le duc de Mantoue à ſa fiancée : il étoit entièrement blanc & d'une conſtruction irréprochable, partout l'argent remplaçoit le fer, même pour le moindre clou. L'attelage ſe compoſoit de quatre magnifiques jumens blanches, ſans une tache, tout d'argent harnachées, le fondement garni de trois anneaux du précieux métal. Vêtu de ſoie blanche, bottes & fouet de même couleur, éperons d'argent, le cocher fit trois fois le tour de la place au petit pas.

Nous pûmes conſtater que l'empereur & le roi étoient en force. Nuit & jour, à l'intérieur comme à l'extérieur, on faiſoit bonne garde. L'armée de Bohême campoit au delà du Danube,

tandis que les Allemands occupoient la tête du pont du côté de la ville. On nous avertit qu'il y avoit danger à s'aventurer parmi les Bohêmes; entre ces enragés & les lanſquenets allemands, chaque jour voyoit éclater une nouvelle diſpute, ſuivie de bleſſures ſouvent mortelles. D'autre part, les troupes proteſtantes étoient en marche; rien de plus difficile que de franchir leurs lignes. Il falloit pourtant quitter Ratisbonne; nous partîmes bravement, décidés à ne point perdre la tête en cas d'arreſtation, mais à nous faire conduire devant l'officier ſupérieur, car pourquoi redouter un interrogatoire? quel péril à dire d'où nous venions, où nous allions? Notre ſort étoit, d'ailleurs, entre les mains de Celui qui, en Italie, nous avoit confiés à la protection de ſes anges.

Nous réuſsîmes à traverſer l'armée de Bohême, ſans même apercevoir un ſeul homme de guerre, ni à pied, ni à cheval. Nous marchions droit ſur Nuremberg; route délicieuſe, temps magnifique, hôtelleries copieuſement approviſionnées &, l'eſcarcelle aidant, partout accueil empreſſé, d'altercation nulle part. Toutefois Satan continuoit ſon maudit jeu.

Notre paſſe-temps ſur la route de Nuremberg.

Au gros du jour, à l'ombre d'un buiſſon, nous donnions la chaſſe à la vermine qui nous rongeoit: horrible maſſacre d'inſectes en bon point, mais les démangeaiſons perſiſtoient, tout étoit à recommencer le lendemain, & chez

moi nulle différence appréciable pour la taille non plus que pour le nombre. Nicolas n'avoit pas cette fatale chance, on en ſaura bientôt la raiſon. Impoſſible de s'imaginer ce que nous avons ſouffert ſur les routes d'Italie, en pleine canicule; chaque matin, au ſortir de l'auberge, les premiers rayons de l'aube nous faiſoient dire: « *Ecce*, l'ennemi s'avance! » Nous avions conſtamment le ſoleil à dos, auſſi nos épaules ruiſſeloient-elles. Par cette chaleur accablante, la vermine ſuçoit nos forces; trois, quatre fois dans la journée notre chemiſe ſe trempoit de ſueur, puis ſéchoit ſur le corps & ſe pourriſſoit. Heureuſement que ma ſacoche renfermoit une chemiſe propre &, dans un bois non loin de Nuremberg, je réſolus de changer de linge; eh bien, la chemiſe que je portois depuis Rome étoit pourrie à la détacher avec les doigts. Avant de la jeter, j'eus ſoin de reprendre l'or couſu dans la collerette, ce qui me fit découvrir pourquoi les battues me profitoient moins qu'à Nicolas: le gibier, en effet, fourmilloit dans mon or; c'étoit ſon refuge &, après chaque alerte, il ſortoit plus dégourdi, plus vorace, plus ſanguinaire que jamais.

Nuremberg eſt l'*oculus Germaniæ;* l'Allemagne, diſent les Italiens, n'a qu'un œil, Nuremberg. A Nuremberg les marchands, à Augsbourg les grands négocians. Nous demeurâmes trois jours dans cette curieuſe ville, & ce n'eſt point

du temps perdu que d'étudier ſon régime civil & eccléſiaſtique. Nous y complétâmes notre coſtume à l'allemande par des pourpoints à taille courte. Il me parut inutile de cacher plus longtemps dans mes habits l'or & les bijoux, car malgré les 80 milles qui nous en ſéparoient encore, je me croyois déjà au pays.

Hiſtoire du ſeigneur de Plawe.

A notre hôtellerie logeoit le ſire de Plawe, gentilhomme bohémien de grande conſidération, homme de guerre éprouvé, perſonnage aviſé, ſage, diſert, en faveur auprès des princes & des électeurs, connu de tous les hauts dignitaires d'Allemagne, de France & d'Italie. Son hiſtoire, je l'eſpère, intéreſſera mes enfans. Un ſire de Plawe étoit ſans poſtérité; pour empêcher le retour de ſes fiefs au ſuzerain, il décida ſon épouſe à ſimuler une groſſeſſe & s'entendit avec un berger du voiſinage, garçon bien découplé, dont la femme étoit enceinte. L'enfant qui vint au monde étant du ſexe maſculin, on l'apporta clandeſtinement au château, où les réjouiſſances commencèrent; parrains d'accourir, grande pompe au baptême. Or, ſept ans plus tard, la dame de Plawe accoucha réellement d'un fils; les deux enfans furent élevés en frères. Une fois d'âge, l'aîné viſita les cours & partout ſe fit bien venir. Le père meurt; l'aîné, qui ſe ſentoit à l'étroit au logis, abandonne au cadet la ſeigneurie contre une rente. Mais la mère tombe malade à ſon tour, avant

avant de trépaſſer elle révèle à ſon véritable enfant le ſecret. L'aîné, ne recevant plus ſa penſion, réclame; on lui répond qu'il eſt ſimple fils de berger. Il déféra l'affaire au ſuzerain, le roi Ferdinand (les ſires de Plawe portent le titre de burgrave de Miſnie & de premier chancelier du royaume de Bohême). Pour établir ſa filiation, il produiſit les nombreuſes lettres où ſon père le recommandoit en termes exprès à l'empereur & aux princes comme ſon héritier légitime. Maints puiſſans perſonnages, la plupart évangéliques, s'intéreſsèrent à ſa cauſe & pourvurent largement à ſon entretien. Les principales univerſités welches & allemandes déclarèrent toutes qu'il faiſoit la preuve de ſa filiation. Mais le roi Ferdinand penchoit pour la partie adverſe, ſans doute *ratione papiſticæ religionis.*

En des conjonctures ſi difficiles, ce gentilhomme eſtima ne pas devoir prendre du ſervice dans la guerre entre l'empereur & la ligue de Schmalkalden, ne voulant trahir ni ſon maître, ni ſa conſcience. La cataſtrophe qu'il redoutoit l'atteignit quand même. Environ ſix mois après la fin de la guerre, lorſqu'il s'applaudiſſoit déjà de ſon habile abſtention, il fut appréhendé au corps par ordre du roi Ferdinand, embarqué ſur un radeau & conduit en Hongrie. On n'entendit plus jamais parler de lui.

Comment on nous prit pour des incendiaires

Le 11 août, nous n'atteignîmes Nordhauſen, dans le Harz, qu'au moment de la fermeture des

portes, mais encore aſſez tôt pour remarquer dix cadavres liés à des poteaux. La garde renforcée fit mine de nous laiſſer dehors; elle nous montra les ſuppliciés. « S'ils ſont là, » répondîmes-nous, « c'eſt qu'ils l'ont mérité. Notre cas eſt différent. » Une fois en ville, impoſſible de trouver un abri; je m'informai de la demeure du bourgmeſtre, il étoit au logis.

Les premiers propos échangés & quand nous eûmes décliné noms, pays, itinéraire, le bourgmeſtre nous queſtionna ſur le début des hoſtilités; nous dîmes ce que nous en ſavions, puis nous lui expoſâmes notre embarras: « Jamais, au cours de ce pénible voyage, pas même en Italie, nous n'avons rencontré pareille inhumanité. Nous n'exigeons rien pour rien, nous paierons, perſonne n'aura ſujet de ſe plaindre; veuillez donc nous aſſigner d'office un gîte honnête. » Notre miſe ſordide n'empêcha pas le bourgmeſtre de nous juger inoffenſifs; en homme de ſens, il s'excuſa: « Nos bourgeois, » dit-il, « ſont encore ſous le coup d'une vive alarme, car nous ſavons pertinemment qu'une bande ſoudoyée par le ſuppôt de l'enfer qui trône à Rome parcourt le pays ſaxon, empoiſonnant ſources & pâturages & mettant le feu partout. La preuve, ce ſont les dix ſuppliciés que vous avez dû voir à votre arrivée, leur crime eſt avéré. » — « D'accord ! » répliquai-je, « mais ſi notre conſcience étoit le moins du monde chargée, aurions-nous l'audace

de nous préſenter au premier magiſtrat de la ville? »

Le bourgmeſtre donna l'ordre à un ſerviteur de nous mener de ſa part chez un certain particulier. C'étoit un boucher approviſionné de belle viande graſſe; ſur le foyer, du bœuf cuiſoit à l'étouffée, ſans doute pour être débité tout chaud le lendemain matin. Nous en demandâmes, puis : « Qu'avez-vous à boire? » — « D'excellente bière de Nordhauſen. » Mais nous étions habitués au vin : « Avez-vous du vin? il en faut avec le rôti. » — « Si vous le payez! La meſure coûte tant. » — « Voici l'argent. » — « Déſirez-vous du poiſſon? » — « Oui! car après journée ſi rude, que la ſoirée au moins ſoit bonne. Allons! prenez place & tenez-nous compagnie. » Il ouvroit de grands yeux, ne ſachant trop que penſer. Malgré ſon air madré, il fit convenablement les choſes.

La faim & la ſoif apaiſées, le boucher demanda : « Voulez-vous aller au lit ou reſtez-vous dans cette chambre? » — « Apportez ici de la paille fraîche, cela ſuffit, nous n'aurons pas la peine de nous habiller demain matin. » Outre la paille, il donna des oreillers, des draps blancs, bref de véritables, d'excellens lits; auſſi nous l'aſſurâmes, en lui ſouhaitant une bonne nuit, que nous étions nés pour nous entendre. Le lendemain, le premier qui voulut ſortir trouva le verrou tiré, il fallut attendre la venue de

notre hôte; nous réglâmes avec lui, la ſervante qui avoit préparé notre couche reçut un pourboire.

A Lunebourg, où nous arrivâmes le 15 août, halte d'un jour & demi; nous y fîmes toilette à l'intention des nôtres, que nous allions revoir. Nous traverſâmes la bourgade de Mœlln, lieu de ſépulture d'Eulenſpiegel; mais à Lubeck un meſſager qui nous rattrapa m'apprit que mon oncle André Schwarz réſidoit à Mœlln avec femme & enfans & me prioit de rebrouſſer chemin. Je paſſai chez lui une journée pleine; quand nous eûmes aſſez cauſé, il me fournit un cheval & un ſuivant juſqu'à Lubeck. A la porte de la ville, je voulus tourner court (peut-être ſous l'influence du coup de l'étrier), ma monture s'abattit, un inſtant bête & cavalier reſtèrent privés de mouvement; on me crut la cuiſſe gauche briſée, pourtant je me relevai ſain & ſauf.

A Lubeck, mon fidèle compagnon de route Nicolas me rembourſa loyalement ſa dette; je pris le coche & enfin, le 29 août, après un voyage de 8 ſemaines, ſur leſquelles 18 jours de halte (la diſtance entre Rome & Stralſund eſt de 255 milles d'Allemagne, le mille d'Allemagne fait 5 milles welſches), je m'entendis ſouhaiter la bienvenue par mon père, ma mère, mon frère & mes cinq ſœurs, tous en parfaite ſanté. Avec la lettre du docteur Hoyer, je remis les objets

Retour à Stralſund.

reſtitués par le cardinal de S. Flore, ſelon inventaire ; mes parens me laiſsèrent deux bagues. Comme j'étois auſſi endolori que le cheval le plus fourbu, deux fois la ſemaine ma mère faiſoit préparer un bain & me frottoit elle-même la cuiſſe avec du ſavon blanc de Veniſe, de ſorte que la ſoupleſſe des membres ne tarda pas à revenir.

BARTHELEMY SASTROW

II

MEMOIRES

DE

BARTHELEMY SASTROW

Bourgmeſtre de Stralſund

TRADUITS PAR

Edouard Fick

DOCTEUR EN DROIT ET EN PHILOSOPHIE

*

TOME SECOND

GENEVE

Imprimerie Jules-Guillaume Fick

*

1886

Table du Tome ſecond

DEUXIEME PARTIE

Chapitre premier. *Je ſuis nommé* ſecretarius *poméranien. De mes voyages diurnes & nocturnes avec le chancelier. Miſſions dans les camps ; quels périls je courus à la ſuite de l'armée.* Page 3.

Chapitre II. *Séjour d'une année à Augsbourg pendant la diète. De l'empereur & des princes. Sébaſtien Vogelsberg. De l'Intérim. Voyage à Cologne.* Page 31.

Chapitre III. *Comment je remplis à Spire, deux années durant, l'office de* ſollicitator *à la Chambre impériale. Viſite à M. Sébaſtien Münſter. Voyage en Flandre. Caractère du roi Philippe. Je quitte le ſervice des princes.* Page 73.

TROISIEME PARTIE

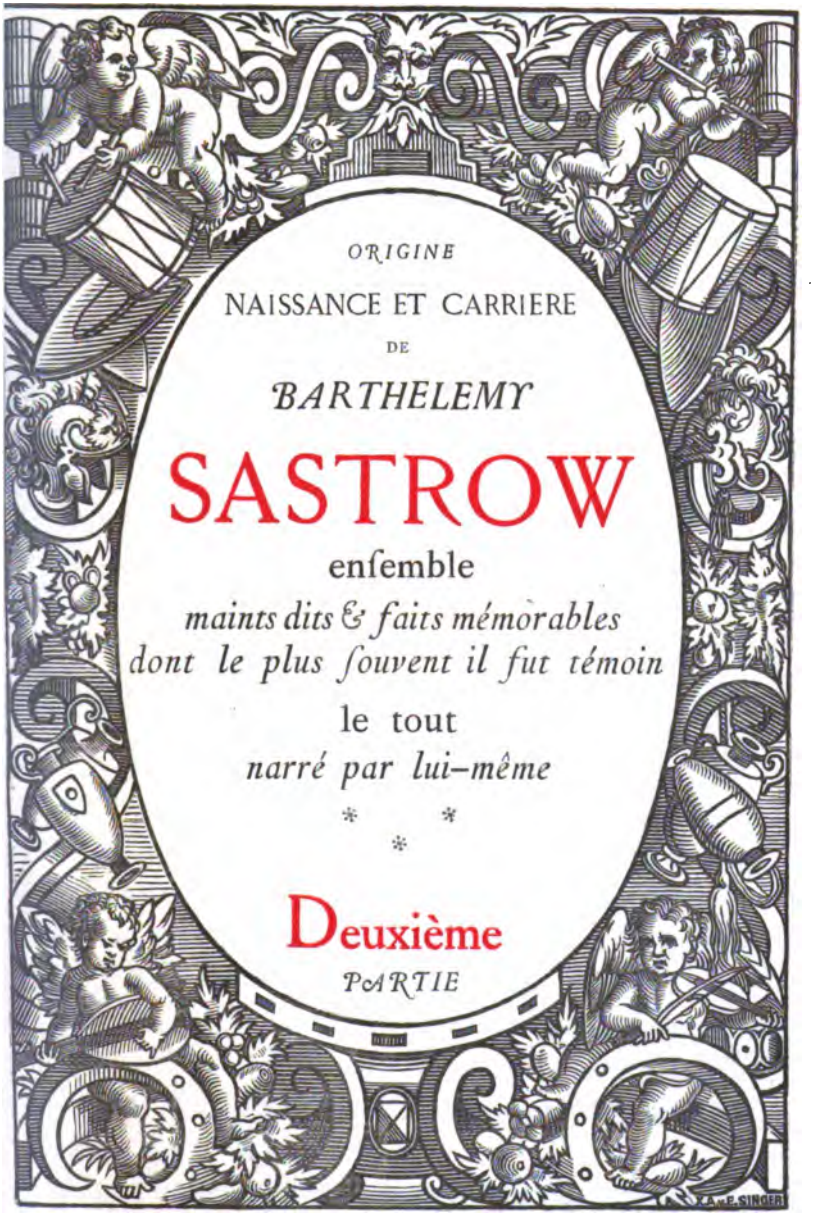
Chapitre premier. *Arrivée à Greifswald. Fiançailles & mariage. Une vieille coutume. Du péril que je courus. Martin Weyer, évêque.* Page 103.

Chapitre II. *De mes pénibles débuts en ménage. Mes labeurs & ſuccès comme ſcribe & notaire,*

puis comme procureur. Expoſé de quelques cauſes où je fus mêlé. Page 115.

Chapitre III. *Le Conſeil de Greifswald me nomme ſecrétaire de la ville. Délicate miſſion à Stralſund. Le bourgmeſtre Chriſtophe Lorbeer & ſes fils. Voyage à Bergen. Mon établiſſement à Stralſund.* Page 145.

NOTES. Page 161.


ORIGINE
NAISSANCE ET CARRIERE
DE
BARTHELEMY
SASTROW
enſemble
maints dits & faits mémorables
dont le plus ſouvent il fut témoin
le tout
narré par lui-même
* * *
Deuxième
PARTIE

CHAPITRE PREMIER.

Je ſuis nommé ſecretarius *poméranien. De mes voyages diurnes & nocturnes avec le chancelier. Miſſions dans les camps; quels périls je courus à la ſuite de l'armée.*

NE fois remis des fatigues du voyage, je me dis qu'une vie monotone & les ſéances aux tavernes n'étoient point mon fait. Le jour viendroit où j'aurois femme & enfans à nourrir, il me falloit donc un gagne-pain. J'optai pour le métier de ſcribe & recourus au crédit du ſurintendant général Knipſtrow pour obtenir un emploi à la chancellerie de Wolgaſt. Le ſuccès ayant couronné les actives démarches de notre ami, je fus mandé à Wollin, où le prince convoquoit une diète. Le trajet en carroſſe me permit de faire ample connoiſſance, ſoit avec les conſeillers, ſoit avec mes futurs collègues. Mon entrée en fonctions eut lieu le 5 novembre 1546.

De mon inſtallation à la chancellerie du duc Philippe.

Le perſonnel de la chancellerie ſe compoſoit de : Jacques Citzewitz, chancelier, Eraſme

Hauſen, maître des comptes, Joachim Ruſt, protonotaire, Jean Gottſchalk, Laurent Dinnies, Chriſtophe Labbun & Henri Altenkerke, ſecrétaires, ſans compter Valentin d'Eichſtedt, étudiant de Greifswald que le chancelier déſiroit initier aux affaires courantes.

Valentin muſoit d'un pupitre à l'autre, on lui donnoit de loin en loin un bout de lettre à copier. Il étoit miſérablement vêtu: ſa jaquette bleue arrivoit à peine à la ceinture; ſes chauſſes, en revanche, tomboient ſur les ſouliers; Ruſt & Gottſchalk ne le ſouffroient pas à la table des commis, il mangeoit plus bas avec les valets. Et pourtant, à la retraite d'Eraſme Hauſen, la faveur du chancelier fit entrer Valentin à la Chambre des comptes. On le chargea des conciliations, pour l'habituer à la parole; puis on lui fit continuer ſes études à Wittemberg; bientôt il devenoit maître des comptes, & Citzewitz, quelques années plus tard, lui céda le poſte de chancelier. L'obligé paya ſon bienfaiteur comme de coutume en ce monde; ſur ce chapitre j'en dirois long moi-même.

L'expérience que j'avois acquiſe à la Chambre impériale & dans les chancelleries força Ruſt & Gottſchalk à reconnoître que je ſavois manier la plume, & comme le chancelier préféroit mon ouvrage au leur, ils ſaiſiſſoient toutes les occaſions de me nuire. Leur demandois-je quelques matériaux pour un travail, je pouvois

compter ſur de la beſogne mal faite & fourmillant d'inexactitudes.

Portrait du chancelier Citzewitz, ſes talens, ſon infatigable activité.

La diſſolution de la ligue de Schmalkalden & les menaces de l'empereur donnoient une fiévreuſe activité à la correſpondance qui s'échangeoit entre nos princes, l'électeur de Brandebourg & l'électeur de Saxe ; ce dernier paſſoit fort triſtement ſon hiver à Altenbourg. Le chancelier Jacques Citzewitz étoit l'âme de ces négociations ; ſon expérience des diètes impériales & provinciales, ſon érudition ornée d'éloquence, ſa conſidération perſonnelle, ſa figure impoſante, l'élévation de ſon eſprit, ſes habitudes laborieuſes, tout l'appeloit à repréſenter les princes aux ſolennités comme dans les conſeils. Conſcient de ſa tâche, il s'y dévouoit ; tous les actes émanant des princes ſortoient de ſa plume & défioient la critique. Lorſque Citzewitz, à la fin d'une délibération, demandoit : « Qui ſe charge de la rédaction ? » les conſeillers s'écrioient en chœur : « C'eſt l'affaire de Salomon ! » Ainſi l'appeloient-ils.

Comme quoi j'étois nuit & jour par voie & par chemin.

Jour & nuit, à cheval, en carroſſe, je courois les grands chemins avec le chancelier. En partant le ſoir de Berlin, nous étions rendus à Stettin l'après-midi, aſſez tôt pour préſenter le rapport. Et que de nuits paſſées à travailler avec Citzewitz ! Il me dictoit les arrêtés à prendre en conſeil le lendemain ; je les mettois encore au net avant la ſéance, de ſorte qu'auſſitôt lus,

auſſitôt ſcellés & expédiés. Si mes enfans calculent la ſomme de labeur par moi fournie à la cour & à Stralſund, ils tireront un ſalutaire enſeignement de la récompenſe que mes peines ont reçue juſqu'en mes vieux jours : *in fine laborum*, l'ingratitude !

Grâce à ces allées & venues continuelles, ſur ſix mois je ne paſſai pas quatre ſemaines à Wolgaſt & moins encore à la chancellerie. Je logeois chez maître Erneſt, cuiſinier de S. A. S. le duc Philippe & de ſes auguſtes père & aïeul : c'étoit un homme honnête & craignant Dieu.

De mon voyage en Bohême avec les conſeillers poméraniens ; comment ils m'envoyèrent à la découverte & quelles aventures il m'advint.

L'année 1547 trouva les cours de Stettin & de Wolgaſt en proie à l'anxiété, & la nouvelle que le duc de Wurtemberg avoit fait ſa ſoumiſſion hâta le départ d'une ambaſſade à l'empereur ; elle devoit nier toute participation des princes à la ligue de Schmalkalden. Les envoyés du duc Barnim étoient le docteur Jean Falcke, chancelier, & le capitaine Jacques Putkammer ; ceux du duc Philippe, le capitaine Maurice Damitz & Henri Normann. On m'adjoignit à ces quatre perſonnages. Le 10 mars, nous partîmes de Stettin, prenant par la Siléſie. A Zittau nous dûmes laiſſer Damitz entre les mains des médecins ; puis, à travers la Forêt de Bohême, nous atteignîmes Leitmeritz, la principale & la plus forte ville du royaume après Prague. Nous y ſéjournâmes pluſieurs jours pour nous orienter. La répugnance des Bohêmes à mar-

cher contre l'électeur de Saxe étoit évidente, mais le roi Ferdinand peſoit énergiquement ſur eux; il appeloit force troupes, tant de Siléſie que de Hongrie. Or, les reîtres hongrois, dits huſſards, ſont d'impitoyables brigands; le roi les avoit placés ſous les ordres de Sébaſtien von der Weitmülen, inſtitué au début de la guerre régent du royaume; le quartier général étoit à Eger, où cette ſoldateſque coupoit aux enfans les pieds & les mains, pour ſe les mettre au chapeau en guiſe de panache.

Les conſeillers m'envoyèrent en reconnoiſſance du côté d'Eger, à Schlackenwerth & à Schlackenwald. Mon guide ſuivoit à pied, jeune gars intelligent & adroit, qui parloit l'allemand & le bohême. J'appris que les Bohêmes ayant opéré des abatis dans la forêt, la route étoit impraticable pour les chevaux & l'artillerie; impoſſible même aux lanſquenets impériaux d'y paſſer enſeignes déployées. Les conſeillers m'envoyèrent enſuite au château du ſeigneur Gaſpard Pflug, à qui les Etats du pays avoient confié le commandement des troupes. Il tenoit un langage diſcret: « Que réſoudre? » diſoit-il tout perplexe; « l'électeur de Saxe eſt notre allié, notre coreligionnaire, nous ne pouvons l'abandonner; d'autre part, Ferdinand eſt notre roi, faut-il mettre en péril nos libertés? » Réfugié à Magdebourg après la capture de l'électeur, Gaſpard Pflug s'y conſtruiſit, en face de la

cathédrale, une élégante demeure, où il finit ſes jours; le roi confiſqua ſes biens.

Tandis que l'électeur campoit devant Leipzig, l'empereur parcouroit l'Algau & la Souabe, impoſant de groſſes amendes & une garniſon aux villes forcées de capituler. Pas d'excès que les Eſpagnols ne commiſſent, en Wurtemberg principalement. On ſait quel pain ſavoureux on y mange; eh bien, ils creuſoient les miches de ſeigle, fientoient dans la croûte & ſe torchoient avec la mie!

Le 23 & le 25 avril, le ſoleil prit un aſpect ſi lugubre, que chacun accourut ſur le ſeuil de ſa maiſon; experts & ſavans pronoſtiquèrent des événemens étranges.

Je me promenois ſeul un jour en dehors de Leitmeritz, le long des remparts (car les heures me ſembloient longues), quand un individu, les yeux étincelans de colère, m'aſſaillit à l'improviſte, proférant d'horribles invectives en ſon idiome & cherchant à me précipiter dans le foſſé; évidemment il croyoit avoir affaire à un eſpion. J'eſſaie de le détromper, mais le moyen de nous entendre? Enfin, les mains jointes, d'un ſigne de tête j'indique la porte de la ville, & ce furieux comprend que j'offre de rentrer avec lui; il y conſent, grâce au ciel, ſans arrêter pour cela le cours de ſes imprécations. A peine étois-je de retour à l'hôtellerie, que deux membres du Conſeil vinrent prier nos députés d'interdire

d'interdire à leurs gens la ſortie de la ville & les promenades ſur les remparts : « Nous ſavons bien, » dirent-ils, « que nous n'avons rien à craindre de vous, mais notre bourgeoiſie eſt ombrageuſe & tout à l'heure peu s'en eſt fallu que malheur n'advînt à l'un des vôtres. »

Les conſeillers m'expédient au camp de Wittemberg.

Le 26 avril, on apprit à Leitmeritz que, deux jours auparavant, l'électeur de Saxe avoit été fait priſonnier. Quittant auſſitôt la Bohême, nous nous dirigeâmes ſur Torgau, mais pour arriver au camp de Wittemberg, que de périls à courir au milieu des troupes d'Eſpagne, qui ne reculoient devant aucun méfait ! Auſſi fut-il décidé que j'irois à Wittemberg quérir un ſauf-conduit ; moi de proteſter : « Comment voulez-vous que je paſſe ſans le moindre parchemin ? » — « Qu'importe ! » s'écria Damitz, « l'Eternel eſt la meilleure ſauvegarde. » Je ripoſte : « En ce cas, n'êtes-vous pas vous-mêmes ſous la protection divine ? » Vaine raiſon, ma vie peſoit moins dans la balance que celle de mes ſupérieurs.

Appelé à remplir des miſſions en Bohême & au camp de l'électeur, je portois un hauſſe-col jaune, l'inſigne des proteſtans ; je dus le cacher dans ma poitrine & le remplacer par celui qu'on m'acheta, le hauſſe-col rouge des impériaux. Je partis. Qu'on eût trouvé ſur moi le double ſigne de ralliement, & mon compte étoit bon : pendu au premier arbre !

Je traverſai Mühlberg ; c'étoit là que l'électeur, bleſſé à la joue, avoit été fait priſonnier, aux lieux mêmes où ſa paſſion de la chaſſe cauſoit tant de préjudice à ſes infortunés ſujets. Partout les traces du combat : débris de lances, mouſquets, harnois, & le long de la route lanſquenets mourant de leurs bleſſures & d'inanition. Autour de Wittemberg tous les villages déſerts ; les tenanciers s'étoient enfuis ſans rien laiſſer derrière eux. Ici, le cadavre d'un payſan, dont une troupe de chiens s'arrachoient les entrailles ; là, un lanſquenet avec un dernier ſouffle de vie, le corps déjà tuméfié, les bras étendus, les jambes écartées à mettre une barrique entre les deux.

Au terme de mon voyage (les troupes d'Eſpagne étoient en vue), je croiſe un Eſpagnol qui me dit : « Cavalier, beau cavalier ! tu ſers l'empereur depuis peu ! » Je chevauchai quelques minutes encore, puis détachant mon hauſſe-col, je le frottai contre ma botte pour qu'il parût moins neuf. Enfin me voici ſain & ſauf au camp ; j'y perdis pluſieurs jours en démarches infructueuſes.

Ce que je fis & appris au camp de Wittemberg.

Par intervalles une décharge partoit de Wittemberg ; des reîtres poméraniens avec qui j'avois lié connoiſſance m'avertirent de ne pas ſuivre la grande route, ſi je m'aventurois de ce côté-là, mais de cheminer capricieuſement pour éviter d'être un point de mire. A deux

pas de moi, un individu eut la tête effleurée de ſi près, que la commotion le coucha roide ſur le carreau; on l'emporta quaſi mort. De ce moment je ſuſpendis mes promenades.

Le docteur Seld, vice-chancelier, que je réuſſis à voir, ne cela point la profonde irritation de l'empereur; je répondis que, malgré ſon mariage avec la ſœur de l'électeur de Saxe, le duc Philippe, non plus que ſon frère Barnim, n'avoit prêté la moindre aſſiſtance aux proteſtans, ni en hommes, ni en argent, ni en paroles, ni en action; rien de plus facile à Sa Majeſté que de s'en convaincre. Ma négociation n'avançoit guère néanmoins.

On diſoit au camp qu'après la capture de l'électeur, lorſque Chriſtophe Carlowitz, le principal conſeiller du duc Maurice, vint ſaluer l'empereur (dont il étoit le docile inſtrument): « Eh bien, Carlowitz, » s'étoit écrié le monarque, « que va-t-il ſe paſſer? » — « Tout eſt entre les mains de Votre Majeſté, » avoit répondu Carlowitz. Et l'empereur: « Oui, oui, il ſe paſſera quelque choſe! » Au moment où l'électeur priſonnier fléchiſſoit le genou devant l'empereur, en diſant: « Très clément empereur & ſeigneur! » le roi Ferdinand avoit lancé cette apoſtrophe: « Ah! ah! il eſt ton empereur maintenant? Mais à Ingolſtadt? Patience, ton compte ſera vite réglé. » Et la ſentence de mort prononcée, Ferdinand inſiſta pour qu'elle reçût

une prompte exécution ; le marquis de Saluces, au contraire, répétoit à l'empereur (même avant l'arrivée de l'électeur de Brandebourg) que ſon plus grand tréſor étoit l'électeur de Saxe, tandis que le ſupplice de ce prince ſoulèveroit l'Allemagne entière.

Prompt retour à Stettin.

Déſeſpérant d'obtenir un ſauf-conduit, je revins à Torgau, & auſſitôt après avoir ouï mon rapport, notre ambaſſade monta en carroſſe pour regagner directement Stettin.

Les ducs me renvoient en poſte au camp de Wittemberg. Fatigues & dangers extraordinaires.

Comme l'électeur de Brandebourg promettoit hautement ſes bons offices auprès de l'empereur, les princes me chargèrent de lui porter au camp de Wittemberg une lettre de remerciement ; ils m'inſtruiſirent auſſi du langage à tenir, ſoit au vice-chancelier, ſoit aux autres conſeillers impériaux. Pour plus de célérité, on me prépara ſix relais, dont l'indication très préciſe me fut donnée par écrit ; toutefois je partis de Wolgaſt ſur un mauvais cheval de labour, harnaché à la diable : ſelle, brides, étriers, rien n'étoit en état. Bah! avoit-on penſé, il change de monture à deux pas d'ici. D'accord! mais au premier relai, au deuxième, au troiſième, au quatrième, au cinquième, pas trace de cheval! La dernière étape étoit Brandebourg le Vieux ; Abraham Gatzkow, gentilhomme de la Baſſe-Poméranie, m'y attendoit avec un courſier, le meilleur des ſix & le mieux harnaché ; ſeulement, le jour de mon paſſage,

il l'avoit enfourché pour une promenade au camp, de ſorte que la même haridelle me porta juſqu'au terme du voyage.

Le 1^er^ juin, je mis pied à terre devant la tente de l'électeur de Brandebourg, & en préſentant ma dépêche, je priai le chancelier Weinleben de m'épargner un long ſéjour. Le lendemain, quand il me vit déjà revenir : « Oh ! » dit-il, « l'affaire exige plus de temps que tu ne le crois. » Ce qui ne m'empêcha pas, le 3 juin, d'inſiſter pour obtenir une réponſe : puiſque l'électeur alloit pluſieurs fois par jour chez S. M. I., l'occaſion ne lui manquoit pas d'aborder le ſujet ; il y avoit urgence, car on venoit de jeter un pont de bateaux ſur l'Elbe & l'empereur avoit tranſporté ſa tente de l'autre côté de l'eau, indice aſſuré de ſon départ. A quoi le docteur Weinleben de répliquer en colère : « Les intérêts des princes ſe diſcutent à tête repoſée. Voyez l'outrecuidance d'un ſimple meſſager ! Attends qu'on te congédie & alors va-t-en ! Tiens, voici la réponſe de l'électeur ; prends, décampe, laiſſe-moi la paix ! »

Je fis halte au premier fourré, ouvris la lettre & tournai bride auſſitôt. « Qu'eſt-ce encore ? » s'écria le chancelier à ma vue, « ne ceſſeras-tu de m'importuner ? » — « Mes gracieux maîtres, » dis-je, « m'ont autoriſé à décacheter la réponſe de S. A. E., afin d'agir en conſéquence ; or, la miſſive que je viens de lire prouve une fois

de plus les ſentimens fraternels de l'électeur, mais comme il plie ſa tente, je crois utile de lui rappeler avec reſpect ſes généreuſes aſſurances. Je l'attendrai à ſa ſortie de chez l'empereur, parce qu'il me faut rapporter à Wolgaſt autre choſe que de vagues paroles. » Le chancelier, à ce diſcours, changea de ton; il ceſſa de me tutoyer & s'excuſa même plus que de raiſon, jurant qu'il ne ſavoit le premier mot de l'affaire, qu'il devenoit mon allié & que ſon maître ne quitteroit pas l'empereur ſans plaider chaleureuſement la cauſe de nos princes.

Je ſuivis à diſtance l'électeur quand il ſe dirigea vers la tente impériale &, dès qu'il remonta en ſelle, je galopai ſur ſa piſte, car je preſſentois le départ pour Berlin. A l'entrée du pont de bateaux, totalement dépourvu de barrières, je vois s'avancer de l'autre rive une peſante charrette: le temps preſſoit, je pourſuis; mon étrier droit ſe prend dans la roue & ma vaillante monture a beau trépigner ſur place, comment tenir contre quatre robuſtes chevaux de trait? Pour tourner bride l'eſpace eſt trop reſtreint; impoſſible même de ſauver ma perſonne en ſacrifiant le cheval; bête & cavalier vont périr dans les flots. Rien à eſpérer des hommes! M'euſſent-ils pu d'ailleurs ſecourir, les Eſpagnols campés au bout du pont s'en ſeroient donné garde: ſongez-y, un Allemand faiſant le

plongeon dans l'Elbe, lui & ſon cheval, quel charmant ſpectacle!

C'eſt au fort de la détreſſe, quand ni père ni mère ne ſauroient plus nous ſauver, que l'Eternel étend ſa main protectrice; par ſa grâce miſéricordieuſe, tout à coup l'étrivière pourrie caſſe, l'étrier reſte à la roue, je ſuis dégagé! Confirmation éclatante de cette divine parole, que le juſte verra le mal ſe convertir en bien, car ſuppoſons un harnois tout neuf, en cuir de la dernière ſolidité, ſuppoſons-le même brodé d'or & de perles, ce harnois-là m'envoyoit ſervir de pâture aux poiſſons!

Enfin je rejoignis l'électeur; il me fit répondre par ſon chancelier que l'occaſion d'intercéder en faveur des princes de Poméranie ne s'étoit pas préſentée, mais les conſeillers qu'il laiſſoit auprès de l'empereur s'occuperoient de l'affaire & tiendroient les ducs au courant. Que n'étois-je au fin fond de l'Elbe!

Au camp l'on racontoit que le roi des Romains, le duc Maurice &, après eux, l'empereur avoient viſité attentivement l'égliſe du château à Wittemberg, s'étant laiſſé dire (l'empereur & le roi ſurtout) que lampes & cierges brûloient jour & nuit ſur le tombeau de Luther, & que des prières s'y récitoient comme aux égliſes papiſtes devant les reliques des ſaints.

A Treuenbrietzen, je fis rapport au chancelier Citzewitz. Comme il attendoit la venue

prochaine des conſeillers poméraniens qui devoient l'accompagner à Halle vers l'empereur, il me chargea d'aller retenir les logemens & de prévenir le capitaine brunſwickois Werner Hahn, afin que 20 reîtres ſe trouvaſſent à Bitterfeld le 12 juin. Dans la matinée du 12, en effet, l'ambaſſade deſcendit à l'hôtellerie commune en dehors de Bitterfeld, tandis que le capitaine des huſſards de l'eſcorte donnoit la préférence à une auberge en ville. Les Brunſwickois n'arrivant pas, les conſeillers remisèrent leur carroſſe, de ſorte que le capitaine, à ſon retour, crut l'ambaſſade partie &, rencontrant les reîtres, leur fit tourner bride, convaincu que les députés avoient pris une autre route.

Le ſoir approchoit; ma beſogne étoit achevée, les logemens retenus, le ſouper commandé, la litière prête. J'avois profité de l'occaſion pour renouveler ma garde-robe &, vêtu de neuf, je ſortis en promenade par la porte que l'ambaſſade devoit paſſer. Mais apercevant du haut de la colline une troupe de cavaliers, je rebrouſſai en toute hâte, crainte d'une verte ſemonce. A ce moment deux bandits eſpagnols, ſales, dépenaillés, à demi nus, me coururent ſus à travers champ, l'un à pied, l'autre ſur un miſérable bidet de payſan (apparemment volé) & le piſtolet à la ſelle. D'un œil inveſtigateur ils s'aſſuroient que leur mauvais coup reſteroit ſans témoin, & déjà le cavalier ſaiſiſſoit le piſtolet

tolet, quand les reîtres brunſwickois apparurent : « *Sunt iſti ex tuâ parte ?* » demanda-t-il. « *Senior, ſi !* » m'empreſſai-je de répondre. « Ah! lanſquenet, lanſquenet ! » dit-il en remettant l'arme où il l'avoit priſe, & les deux coquins de détaler.

Mais nouvel incident : je trouve les portes de la ville cloſes, le long des remparts galope un trompette ſonnant à pleins poumons, c'étoit à n'y rien comprendre. Survient le capitaine des huſſards, qui me reconnoît & m'interpelle : « Que faites-vous là ? que ſe paſſe-t-il ? pourquoi les portes ſont-elles fermées ? pourquoi ſonne-t-on l'alarme ? » Tout en confeſſant ma propre ignorance, je m'informe des ambaſſadeurs : étonnement du capitaine qu'on en ſoit à les attendre ; l'affaire lui ſemble louche, d'autant plus qu'en route il s'eſt croiſé avec des reîtres eſpagnols qui ſe diſoient envoyés à la rencontre d'une ambaſſade ; pourvu que nos conſeillers n'aient pas été aſſaillis par ces gens, emmenés dans un bois & dépouillés ! Jugez ſi je brûlois d'avertir le capitaine brunſwickois, pour qu'une forte reconnoiſſance ſe portât du côté de Bitterfeld. Enfin le bruit ceſſa dans la ville & les portes ſe rouvrirent ; je fis auſſitôt mon rapport à W. Hahn, qui de grand matin expédia ſes reîtres. Une heure après arrive Abraham Gatzkow, ce même gentilhomme de la Baſſe-Poméranie qu'on avoit chargé de me garder un

cheval frais pour la dernière traite de Brandebourg le Vieux au camp de Wittemberg; les ambaſſadeurs lui avoient fait prendre les devans, impatiens de ſavoir pourquoi l'eſcorte avoit manqué au rendez-vous, contre-temps qui les diſpoſoit fort mal à mon égard.

D'une grande alarme à Halle.

Choſe ſingulière, ni Sleidan ni Beuter ne mentionnent l'alarme dont je viens de parler; quelques détails ne ſeront donc pas ſuperflus. Rien de plus fréquent dans les armées & de moins facile à prévenir que les vols de chevaux; une bête vous plaît-elle, pour 6 ou 8 écus un coquin de valet vous la procure; tenez-la cinq ou ſix ſemaines ailleurs, afin de rompre les habitudes, changez la queue, la crinière & autres ſignes, vous pouvez enſuite la ramener au camp. Telle fut la manœuvre de certain gentilhomme allemand avec l'étalon d'un Eſpagnol; il l'expédia dans ſes terres, puis l'affaire aſſoupie, la bête reparut. Or les reîtres allemands (huit eſcadrons pour le moins) campoient au milieu d'une prairie délicieuſe, arroſée par la Saale, tandis que toute l'infanterie de leur nation étoit cantonnée en ville : circonſtance providentielle, car ſi les fantaſſins étoient venus prêter main forte à la cavalerie, il y auroit eu un maſſacre; auſſi l'empereur fut-il bien inſpiré en ordonnant tout d'abord la fermeture des portes.

Les Eſpagnols occupoient l'éminence autour du château. Au crépuſcule, comme on menoit

boire à la rivière l'étalon volé, un gars eſpagnol le reconnoît, s'écrie qu'il appartient à ſon maître & veut le reprendre ; le jeune valet allemand réſiſte, il ſe voit ſoutenu par 3, 4 compatriotes, l'Eſpagnol par 10, 12, l'Allemand par 20, 30 ; les deux partis groſſiſſent de minute en minute & les coups de feu commencent. Poſtés ſur la hauteur, les Eſpagnols ont l'avantage du terrain ; leurs balles, tranſperçant les tentes, tuent pluſieurs gentilshommes à table ; de leur côté, les Allemands ne demeurent pas en reſte. Un ſeigneur eſpagnol ſort de la ville pour apporter de bonnes paroles aux Allemands de la part de l'empereur ; à ſon cou brillent de magnifiques chaînes d'or, il monte un ſuperbe genet. Un cri général s'élève à ſa vue : « Feu ſur ce chien d'Eſpagnol ! » Il s'avance néanmoins ſur le pont, mais un projectile abat ſa monture qui roule & ſe noie dans la Saale, en compagnie de ſon maître, porteur de ſi beaux colliers. Neuf jours auparavant, à Wittemberg, une étrière uſée m'avoit, grâce à Dieu, ſauvé la vie ; ce gentilhomme, au contraire, couvert d'or & de velours, périt miſérablement !

L'empereur envoie alors le fils du roi Ferdinand, l'archiduc Maximilien (depuis empereur), ne doutant pas qu'à ſa voix l'ordre ne ſe rétabliſſe. Mais on crie de plus belle : « A bas le maudit Eſpagnol ! » L'archiduc eſt atteint au bras droit, je le vis pluſieurs ſemaines avec une

écharpe noire. Il fallut que l'empereur ſortît en perſonne : « Chers Allemands, » dit-il, « je vous ſais irréprochables, calmez-vous donc ; vous ſerez indemniſés de tout dommage &, ſur ma parole impériale, demain vous verrez les Eſpagnols pendus haut & court. » Cette promeſſe apaiſa la bagarre, on rouvrit les portes. L'enquête ayant conſtaté que la perte des Allemands étoit de 18 écuyers ou valets, outre 17 chevaux, & celle du parti contraire de 70 hommes, l'empereur, tout en ſe déclarant prêt à payer la valeur intégrale des chevaux & même à châtier les Eſpagnols, ſelon ſa promeſſe, exprima l'eſpoir que les Allemands s'eſtimeroient aſſez vengés puiſque leurs adverſaires avoient ſouffert quatre fois plus.

Arrivée à Halle du landgrave de Heſſe. Comment il plia le genou devant l'empereur.

Le 18 juin au ſoir, les électeurs de Saxe & de Brandebourg entrèrent à Halle avec le landgrave Philippe de Heſſe au milieu d'eux. Le lendemain, à 6 heures après midi, dans la grande ſalle du logis impérial, en préſence des électeurs, princes, potentats étrangers, ambaſſadeurs, comtes, colonels, capitaines, de quiconque en un mot put trouver place à l'intérieur ou regarder aux fenêtres, le landgrave fit amende honorable. Mais tandis que ſon chancelier, à genoux tout contre lui, demandoit très humblement pardon, Philippe, toujours railleur, ſourioit d'un air de bravade, ſi bien que l'empereur irrité s'écria, en menaçant du doigt : « Va, je t'apprendrai à rire ! » Hélas ! il tint parole.

Nos conſeillers réſolurent de me laiſſer au camp impérial, incognito, auprès d'un gentilhomme de la Baſſe-Poméranie, Georges de Wedel, qui, meurtrier de ſon propre couſin & ſubiſſant la diſgrâce du duc Barnim, ſervoit l'empereur avec 29 reîtres (ſes bons offices envers l'ambaſſade ainſi que mes inſtances lui valurent ſon pardon). Voilà comment le cheval ſur lequel j'étois ſorti de Wolgaſt dut me porter juſqu'à Augsbourg.

Comment, de Halle à Nuremberg, caché parmi les reîtres, j'eus tout loiſir d'obſerver de quelle façon ſe comportent les gens de guerre.

Parti de Halle le 20 juin, l'empereur s'arrêta trois jours à Naumbourg. Le 24, de grand matin, il étoit au quartier d'aſſemblée, à quelque diſtance hors des murs; il portoit coiffure de velours & manteau noir avec velours large de deux doigts. Survient une ondée: vite l'empereur envoie chercher en ville un chapeau & un manteau de feutre gris; mais en attendant, il retourne ſon manteau & cache ſon couvre-chef deſſous. Pauvre homme, qui dépenſoit pour la guerre des tonnes d'or & qui recevoit la pluie nu-tête, crainte de gâter ſes nippes!

L'eſcorte eſpagnole du landgrave précédoit d'une journée S. M. I. & commettoit des excès inouïs. Les cadavres, le lendemain, giſoient ſur le paſſage de l'empereur. Femmes & filles eſſuyoient les derniers outrages; quant aux hommes, après les avoir ſuſpendus par les parties, ces barbares les torturoient pour connoître leur cachette; puis, d'un coup franc au-

deſſous du nœud, raſibus du ventre, ils détachoient le patient.

L'empereur coucha à Cobourg, en Franconie ; les reîtres allemands ſe cantonnèrent dans les villages d'alentour. Toutes les habitations étoient déſertes, les demeures de la nobleſſe auſſi bien que les fermes des payſans ; nulle part âme qui vive, car éprouvée la veille par le terrible paſſage des Eſpagnols, la population appréhendoit de nouvelles ſcènes d'horreur. Dans une maiſon nous trouvâmes un *membrum virile ;* ailleurs, ſur un lit, une morte enſanglantée, encore en l'état où l'avoient miſe l'un après l'autre ces abominables ſcélérats ; par mon ordre, les valets de M. de Wedel creusèrent une foſſe pour le cadavre & le *membrum virile.*

Notre premier cantonnement fut enſuite un village au milieu de riches prairies. Je deſſellai mon cheval, afin de le laiſſer paître en liberté juſqu'au matin. Il y avoit là une belle maiſon de gentilhomme ; dans la cour grande ouverte ſtationnoit un char attelé de quatre robuſtes chevaux ; ſur ce char, deux tonneaux d'un vin exquis. Chapons, grues, faiſans couroient de tous côtés ; oh ! quel maſſacre & comme, de retour à la tente, nous eûmes vite plumé, bouilli, rôti le gibier. Nous étions maîtres abſolus, rien à craindre. Le grenier regorgeant d'avoine, nous remplîmes nos ſacs juſqu'au bord. Bref, chevaux, voiture, vin, tout fut emmené. Les ton-

neaux furent vidés en route & l'attelage vendu à Nuremberg pour ce qu'on voulut nous en offrir, car nous l'avions eu à bon compte.

La vue de notre abondance attira le duc Frédéric de Liegnitz, nous l'invitâmes. Deux ribaudes en magnifiques robes de ſoie nous tinrent compagnie; au moindre caprice, on prenoit la femme par la main, on la conduiſoit un peu à l'écart, puis on regagnoit la table & c'étoit le tour d'un autre. Les valets participèrent à la fête qui ſe prolongea juſqu'à l'aube; les nuits, du reſte, étoient courtes.

Il faiſoit plein jour lorſque, voulant ſeller mon cheval, je m'aperçus qu'on l'avoit volé. Auſſitôt, ſelon les us & coutumes de la guerre, je choiſis la meilleure bête à ma portée; l'étriller, la brider, l'enfourcher, tout cela fut l'affaire d'un inſtant.

Le 1^er^ juillet, vers midi, l'empereur entra à Bamberg avec une nombreuſe ſuite. L'électeur de Saxe occupoit une maiſon du faubourg à main droite, juſte au contour, ayant vue, par conſéquent, d'un côté ſur la ville, de l'autre ſur le faubourg & la campagne. Le captif étoit à la fenêtre &, quand S. M. I. paſſa, montée ſur un petit genet, il s'inclina profondément; l'empereur ſe prit à rire d'un air ſarcaſtique & ne le quitta pas des yeux, tant qu'il put l'apercevoir.

Les Eſpagnols emmenèrent de Bamberg 400

femmes, filles & ſervantes, & ils ne les relâchèrent qu'à Nuremberg. Pères, époux, frères ſuivoient; le père cherchoit ſa fille, le mari ſa moitié, le frère ſa ſœur; enfin, à Nuremberg, chacun ſe retrouva. Oh! ces Eſpagnols, quelle nation! Mener une telle conduite après la ceſſation des hoſtilités, en pays ami, ſous les yeux du ſouverain! Celui-ci pourtant déployoit une rigueur inflexible: chaque ſoir, en même temps que ſa tente, il faiſoit dreſſer une potence qui ſe garniſſoit bien vite; mais cette ſévérité demeuroit ſans effet.

Dans un pré aux portes de Nuremberg, je reconnus mon cheval; je lui remis ſur le dos ma ſelle, en abandonnant la bête que j'avois priſe à Cobourg.

S. M. I. voyageoit à petites journées, vu l'exceſſive chaleur; dans le fait, la diète étoit convoquée pour le 1^er^ ſeptembre ſeulement. Cette lenteur me donna le loiſir de chevaucher avec Georges de Wedel ſur le flanc de l'armée, de la tête à la queue. Spectacle intéreſſant que cette foule ſous les armes, en ordre de bataille; ici des Eſpagnols, là des Allemands. Nous retournions le ſoir vers les nôtres. Loin de ſuivre le grand chemin, les ſoldats marchoient droit devant eux, traçant une voie quatre fois plus large que la route ordinaire, renverſant tous les obſtacles, abattant les clôtures, comblant les foſſés. Un certain jour, la monture rétive de Georges

Georges de Wedel s'obſtinoit à pénétrer dans les rangs des Eſpagnols, qui ne pouvoient ou ne vouloient ſe garer, & comme ſon cavalier s'écrioit furieux : « Que les François te faſſent crever ! » un ſoudard ſe méprenant ripoſta : « *Senor mio, no ſoy Frances, mas ſoy un Eſpanol.* » Les Eſpagnols, en effet, ſe croient fort ſupérieurs aux François.

Le duc Frédéric de Liegnitz.

Si près de Nuremberg, plus n'étoit beſoin de me cacher. Dans cette ville je deſcendis à la même hôtellerie que le duc Frédéric de Liegnitz, alors en inſtance auprès de S. M. I. pour les affaires paternelles. Ce prince ne deſſouloit une minute &, ſur le refus de ſes conſeillers, il feſtoyoit avec la ſuite du margrave Jean.

Un jour, le duc & ſix domeſtiques du margrave ſe coupèrent la manche droite du pourpoint & de la chemiſe : le bras nu, les chauſſes deſſerrées de façon à laiſſer paſſer la chemiſe, le chef non couvert, de ſimples chauſſons aux pieds, ce fut en cet accoutrement que nos ſept perſonnages, marchant un à un derrière les muſiciens de la ville qui jouoient à pleins poumons, ſe rendirent tôt après dîner chez le duc Henri de Brunſwick. Le prince Frédéric tenoit dans une main des dés, dans l'autre des pièces d'or, & la foule d'accourir, les étrangers au premier rang, Eſpagnols, Italiens, qui ſe pâmoient à voir défiler ces ſoûlards d'Allemagne. Le vin travailloit ſi fort que Liegnitz, à ſon entrée chez

le duc, alla s'étendre ſur la table, les deux poings en avant. Il n'avoit plus qu'un dé, d'or pas trace! Incapable d'articuler une ſyllabe, il roula ſur le parquet; quatre gentilshommes brunſwickois le portèrent au lit, à l'étage ſupérieur. L'empereur éprouva, dit-on, un vif déplaiſir que les Allemands ſe fuſſent ainſi donnés en ſpectacle.

Ce ſeroit une erreur de croire que l'éducation du prince Frédéric eût été négligée, car peu de jours auparavant, quoiqu'il eût déjà bu, j'étois reſté ébahi de toutes les hiſtoires de l'Ancien Teſtament qu'il narroit ſans réciter le texte conſacré; même il en faiſoit des applications ingénieuſes à ſa propre ſituation. Rien de mieux, certes, qu'une éducation ſoignée, pourvu que le Saint-Eſprit guide le jeune homme devenu reſponſable de ſes actes; voilà ce qu'il faut demander à l'Eternel.

Quant aux conſéquences de l'ivrognerie, ſource inépuiſable de péchés, quel exemple que le duc de Liegnitz! Une nuit qu'il ne trouvoit plus perſonne en humeur de lui tenir tête, il vint heurter à ma porte, uſant de mille ſupplications pour me faire lever. Je finis par répondre que boire à pareille heure étoit au-deſſus de mes forces & que je priois humblement S. A. S. de ménager notre ſanté à tous deux. Le prince ſe réſigna, non ſans peine, à la retraite; je n'avois eu garde d'ouvrir.

Après deux ſemaines de ſéjour, l'empereur quitta Nuremberg. Le duc Frédéric fut ſi matinal, le jour du départ, qu'en arrivant vers 6 heures à la réſidence impériale, il apprit que S. M. étoit partie depuis deux bonnes heures. N'oſant plus ſuivre l'empereur, il ſe contenta d'envoyer à Augsbourg deux de ſes conſeillers.

J'avois acheté à Nuremberg une belle rapière que je portois à un ceinturon eſpagnol. Etant reſté ſeul après le déjeuner, je m'endormis ſur ma chaiſe; au réveil, je conſtatai qu'un adroit voleur avoit ſu dégager l'arme & l'emporter. Je fis emplette d'une nouvelle rapière, puis l'écot réglé, je ſellai mon cheval; j'arrivai à Augsbourg trois jours encore avant l'empereur.

Le prince Frédéric regagna ſon pays avec ſa ſuite. Il ne s'amenda jamais. Deux étudians retournoient chez eux: ils déjeunent à Liegnitz en paſſant, leur gaie humeur les pouſſe à entonner. Le duc, qui étoit à boire, les entend; ſur l'heure il les fait appréhender, conduire hors de la ville & décapiter. Le lendemain, avant de recommencer ſes libations, il va ſe promener à cheval avec quelques-uns de ſes conſeillers, qui l'amènent ſur le lieu du ſupplice; à la vue du ſang, il s'informe; on lui dit que ce ſont les deux étudians qu'il a condamnés la veille; tout étonné, il demande: « Qu'avoient-ils fait? »

A la fin d'une orgie, il enjoignit à ſes conſeillers de le mettre en priſon, au pain & à l'eau, ſinon leur tête ne tiendroit pas longtemps ſur leurs épaules. La tour renfermoit déjà pluſieurs hôtes; on y deſcendit S. A. S. & le geôlier reçut la conſigne la plus ſévère. Son vin cuvé, le duc plus diſpos s'entretint un moment avec les priſonniers, puis il cria au gardien de le remonter: « La défenſe eſt trop expreſſe! » répliqua l'autre. Cependant il alla prévenir les conſeillers; ceux-ci temporisèrent trois jours; le prince ne laiſſoit pas une minute de répit au porte-clefs. Enfin les conſeillers ſe préſentèrent en perſonne, ils entendirent ſes pleurs & ſes ſupplications, mais ils lui rappelèrent ſa menace de leur faire trancher la tête, & ſur ce chapitre il n'avoit coutume de plaiſanter. Il dut les raſſurer mille fois avant d'obtenir ſa délivrance.

Trois ans plus tard, ce même prince fit le voyage de Stettin uniquement pour boire en compagnie des courtiſans. A la nouvelle de ſa venue, le duc Barnim partit avec tout ſon monde, excepté les femmes. Le viſiteur arrive: ni duc, ni le moindre gentilhomme! Du château on le renvoie en ville. Dans la maiſon qui lui fut aſſignée, un vieillard giſoit agoniſant; ce voiſinage, eſpéroit-on, abrégeroit la viſite. Tout au contraire, le prince de Liegnitz s'établit au chevet du malade, lui récita des paſſages

de la Bible juſqu'au dernier moment & lui ferma les yeux. Le quêteur Valentin s'étant préſenté, le tronc des pauvres à la main, le duc y gliſſa quelques écus, puis il fit chercher du drap noir pour deux manteaux de deuil, l'un pour lui-même, l'autre pour Valentin avec qui, diſoit-il, il vouloit accompagner le mort au cimetière; mais la ducheſſe ne le ſouffrit point. Elle l'hébergea donc au château, au-deſſus de la chancellerie, en face des appartemens des femmes; on pouvoit converſer d'un logis à l'autre. J'étois allé aux cuiſines; comme je traverſois la cour, le duc, paſſant la tête à la fenêtre & les deux mains en porte-voix, me cria de toutes ſes forces: « Bouy! » Je le connoiſſois de Nuremberg, je ſavois par conſéquent la manière d'en uſer avec lui: « Bâah! » répondis-je. Et lui, charmé: « Eh! eh! quel honnête gaillard! Au nom du ciel, montez, je vous prie; nous nous tiendrons mutuellement compagnie en tâchant de nous égayer. » Je lui fis d'humbles remerciemens & continuai mon chemin.

Comme l'abſence du duc Barnim ſe prolongeoit, ſon hôte de Liegnitz dut à la fin ſonger au départ; les cadeaux princiers de la ducheſſe le mirent quelque temps à ſon aiſe. Santé, bien-être, pays, il ruina tout par ſes déſordres. Quand la boiſſon l'eut tué, ſa femme, née ducheſſe de Mecklembourg, ſe vit réduite au

dénuement le plus complet, elle & ſes enfans. Ce n'étoit pas ſeulement ſes pairs, mais auſſi les magiſtrats des villes que l'infortunée veuve prenoit pour confidens de ſa détreſſe; elle s'avouoit hors d'état d'élever ſon fils ſelon ſon rang, elle imploroit un léger ſecours, une aumône; le Conſeil de Stralſund lui envoya quelques écus par l'un des meſſagers qu'elle expédioit de tous côtés.

CHAPITRE II.

Séjour d'une année à Augſbourg pendant la diète. De l'empereur & des princes. Sébaſtien Vogelſberg. De l'Intérim. Voyage à Cologne.

LE 27 juillet 1547, je mis pied à terre devant une auberge du Marché au Vin à Augſbourg. L'hôte étoit un perſonnage de conſidération & de ſens, un maître des corporations. Celles-ci régiſſoient la ville depuis un ſiècle; il y avoit le même nombre d'années qu'à Nuremberg, au contraire, elles avoient cédé le pouvoir au patriciat. Etant évangéliques, les maîtres des corporations d'Augsbourg avoient pris parti contre l'empereur; S. M. I. ſe proposoit donc, à cette diète, de les exclure du gouvernement, au profit des patriciens fidèles à l'ancienne foi.

Je loue un logis pour les conſeillers.

Je louai deux chambres (chacune avec un cabinet à coucher) dont le maître du logis n'avoit pas beſoin pour ſes hôtes de paſſage. Les ambaſſadeurs s'inſtallèrent dans l'une; l'autre fut occupée par leur chancellerie, qui ſe compoſoit du chancelier Jacques Citzewitz, de deux ſecrétaires du duc Barnim & de moi.

Je vendis mon cheval avec ſon harnois, qui ne valoit pas grand'choſe, pour le prix qu'on voulut m'en donner, 8 écus; l'avoine étoit fort chère & cette bête ne m'étoit plus d'aucune utilité.

Entrée de S.M.I. Comment l'électeur de Saxe & le landgrave de Heſſe étoient traités.

L'empereur & ſon armée arrivèrent à la fin de juillet. Le landgrave étoit reſté à Donauwerth, ſous la garde d'un détachement eſpagnol, tandis que l'électeur, amené à Augsbourg, logeoit chez les Welſer, deux maiſons plus loin que la réſidence impériale & de l'autre côté d'une ruelle bordant mon auberge; le percement de ces deux maiſons & une galerie jetée ſur la ruelle mirent les appartemens de l'électeur en communication directe avec ceux de S. M. I. Le prince captif avoit ſes cuiſines particulières, ſon chancelier de Minkwitz étoit auprès de lui, ſes propres domeſtiques le ſervoient, de ſorte que les Eſpagnols n'avoient aucun prétexte pour s'introduire dans ſa chambre ou dans ſon cabinet à coucher. Le duc d'Albe & les autres ſeigneurs de la ſuite impériale lui tenoient compagnie; le temps ſe paſſoit en agréables entretiens ainſi qu'en diſtractions variées. On avoit établi une lice pour les joûtes dans la cour de l'habitation, édifice non moins ſuperbe qu'une demeure royale. L'électeur alloit à cheval viſiter les endroits plaiſans de la ville, divers jardins arrangés avec art. Dès ſa jeuneſſe il avoit aimé l'eſcrime, & tant qu'il fut alerte, il pratiqua tous les exercices d'armes;

on

on le laiſſoit donc ordonner des aſſauts, ce qui ne l'empêchoit pas d'être conſtamment précédé & ſuivi de ſoldats eſpagnols. Quant à ſes lectures, liberté entière, ſauf dans les derniers temps, après ſon refus d'accepter l'Intérim.

A Donauwerth, au contraire, le landgrave étoit gardé à vue juſque dans ſon appartement; s'il ſe mettoit à la fenêtre, un, deux Eſpagnols tendoient le cou en dehors, ni plus ni moins que lui; tambours & fifres annonçoient la garde montante, la garde deſcendante. Des ſentinelles armées veilloient dans la chambre du priſonnier; elles étoient relevées une fois par nuit &, au moment où leurs remplaçans entroient, tambours & fifres en tête : « Voyez, » diſoient-elles en ouvrant les courtines, « nous vous le remettons; faites bonne garde. » Non, le mot de l'empereur au landgrave : « Je t'apprendrai à rire! » ce mot ne fut point une vaine menace.

Engins de ſupplice dreſſés par ordre de l'empereur.

Au débotté, S. M. I. fit dreſſer devant l'hôtel de ville, au grand effroi de pluſieurs, un gibet, puis à côté l'eſtrapade & vis-à-vis un échafaud ayant la hauteur d'un homme de moyenne taille, pour la roue, la décollation, la ſtrangulation, l'écartèlement & autres opérations analogues.

Arquebuſier de l'électeur mis à mort.

L'empereur avoit mandé d'Eſpagne ſon ſecrétaire, un grand ſeigneur qu'il affectionnoit beaucoup, ainſi qu'on va le voir. Comme le-

dit ſecrétaire deſcendoit l'Elbe, venant de Torgau, un fidèle ſujet de l'électeur captif, adroit arquebuſier, alla s'embuſquer dans un bois ſur la rive & lâcha ſon coup au paſſage de l'embarcation; on ne ramena à l'empereur qu'un cadavre. La dépouille mortelle du ſecrétaire fut tranſportée en Eſpagne dans un beau cercueil; le meurtrier s'enfuit à travers la Hongrie, du côté de la Turquie, mais d'actives pourſuites aboutirent à ſa capture & il fut dirigé ſur Augsbourg. Une charrette le conduiſit de Saint-Ulrich à l'hôtel de ville par le Marché au Vin; l'électeur eut donc le déplaiſir extrême de le voir paſſer ſous ſes fenêtres. Le condamné avoit entre les genoux une perche, à laquelle ſa main droite étoit liée auſſi haut que poſſible; au milieu du trajet, le glaive la fit tomber; un panſement prévint l'hémorragie & la main fut clouée à un poteau dreſſé à cet effet dans la rue. Devant l'hôtel de ville on deſcendit de la charrette le malheureux, il fut roué de bas en haut.

Grand tumulte à Augſbourg.

Depuis pluſieurs mois, les lanſquenets allemands en garniſon à Augsbourg n'avoient pas touché leur ſolde; on devoit y conſacrer l'amende infligée au landgrave & aux villes; cette amende avoit été verſée, diſoit-on, mais le duc d'Albe l'avoit perdue au jeu contre l'électeur priſonnier, de ſorte que les troupes attendoient encore. Sur ces entrefaites, un certain

nombre de ſoldats pénètrent chez les enſeignes, enlèvent trois drapeaux, les déploient & ſe dirigent en ordre de bataille vers le Marché au Vin. A peu près à la place où l'arquebuſier avoit eu la main coupée, un orgueilleux Eſpagnol, pouſſé par le fol eſpoir de gagner la faveur impériale en illuſtrant ſon nom à jamais, s'élance au milieu des rangs & veut s'emparer d'un étendard; mais derrière celui-ci trois hommes marchoient porteurs de grandes épées, & l'un d'eux pourfend le téméraire ni plus ni moins qu'un navet : « *Qui amat periculum, peribit in eo*, » eſt-il écrit.

Mis en émoi par l'approche de la colonne, les ſoldats eſpagnols ſe hâtèrent d'occuper les rues aboutiſſant au Marché; on transféra l'électeur à la demeure impériale, crainte d'enlèvement. La population appréhendoit le pillage, pour peu que l'idée vînt aux lanſquenets de ſe payer de leurs propres mains; les plus inquiets étoient les trafiquans, car en préviſion de la diète, leurs boutiques regorgeoient de marchandiſes précieuſes, riches étoffes de ſoie, objets d'or & d'argent, diamans & perles. C'étoit des cris, des attroupemens, un tumulte inexprimable; chacun ſe retranchoit dans ſa maiſon & s'armoit juſqu'aux dents : demi-piques, mouſquets chargés, tout étoit bon. Bref, la journée riſquoit de « ſe tenir en armes, » comme dit Sleidan.

L'empereur envoya demander aux mercenaires ce qu'ils vouloient : « De l'argent ou du ſang ! » répondirent les arquebuſiers, l'arme ſur le bras gauche, la mèche allumée dans la main droite, près de la lumière. S. M. I. leur promit le paiement dans les vingt-quatre heures, mais avant de ſe diſperſer, ils réclamèrent l'impunité pour leur incartade ; l'empereur conſentit. Le lendemain, ils recevoient leur ſolde & auſſi leur congé.

Or, écoutez la fin de l'aventure. Le mot d'ordre fut donné de faire route avec les chefs, puis, au premier propos injurieux pour l'empereur, de requérir main-forte & de ramener à Augsbourg les coupables. En conſéquence, au bout de deux ou trois jours, comme ces gens, qui ſentoient leur eſcarcelle bien garnie, s'égayoient à l'auberge autour des flacons, penſant à toute autre choſe qu'aux faux frères, ils dégoisèrent ſans plus de retenue que s'ils euſſent été ſur les terres du prêtre Jean : « On lui en donnera des ſoldats, à Charles de Gand, pour ne pas les payer ! La fièvre quartaine le ſerre ! Nous lui apprendrons à vivre ! Que la foudre l'écraſe ! » Là-deſſus, empoignés, conduits à Augsbourg & pendus devant l'hôtel de ville, avec un petit drapeau à la patte du haut-de-chauſſes.

On accrocha au même gibet deux Eſpagnols qui avoient ſans doute volé, ſelon leur

habitude. A la brune, le bourreau vint avec ſa charrette, coupa les cordes & emporta hors de la ville les cadavres des ſéditieux. Puis arriva une troupe d'Eſpagnols, qui décrochèrent en cérémonie leurs compatriotes & les couchèrent dans une bière recouverte d'une blanche étoffe de lin; ils étendirent le drap mortuaire par-deſſus & le cortège s'ébranla: des écoliers vêtus de blancs manteaux ouvroient la marche en pſalmodiant; les autres en beaux habits ſuivoient deux à deux, un cierge allumé à la main. On ſe rendit ainſi à l'égliſe cédée aux Eſpagnols pour leur culte, où les deux ſuppliciés furent inhumés. Comment refuſer aux larrons de ſolennelles funérailles, quand on eſt ſoi-même un incorrigible voleur?

D'un homme étranglé & mis en quartiers par ordre de l'empereur.

Les troupes italiennes & eſpagnoles étoient réparties dans les villes de l'Algau & de la Souabe. Memmingen & Kempten s'exonérèrent moyennant 30,000 & 20,000 florins, ce qui ſuggéra l'idée à certain commiſſaire impérial de ſe préſenter en diverſes villes comme ayant ordre d'y cantonner pour l'hiver quelques centaines d'Eſpagnols; les bourgeois conſternés le ſupplioient de leur épargner ce fléau & s'eſtimoient trop heureux qu'il daignât accepter une douceur de 200, 300, 400 écus payés comptant; il réuſſit de la ſorte à empocher des ſommes importantes. Le bruit en étant venu aux oreilles de l'empereur, l'eſcroc fut arrêté, con-

damné à mort & exécuté devant l'hôtel de ville d'Augsbourg. L'œuvre du bourreau commença par la ſtrangulation : le patient étoit aſſis ſur un banc contre la barrière de l'échafaud, les pieds ſolidement liés en préviſion des convulſions, les bras attachés derrière le dos à la baluſtrade ; l'exécuteur, après lui avoir paſſé autour du cou une corde ſuffiſamment courte, lui gliſſa dans la nuque un bâton de trois doigts d'épaiſſeur, qu'il ſe mit à tourner de la même façon qu'on preſſe les ballots. Une fois étranglé, le malheureux fut dépouillé de ſes vêtemens, ſauf la chemiſe, & étendu ſur une table ; le bourreau, ſoulevant la chemiſe, enleva d'abord les parties ; il pratiqua enſuite une inciſion de bas en haut, ſortit les inteſtins, qu'il jeta dans un baquet ſous la table, & coupa enfin le corps en quatre quartiers.

Georges de Wedel traite le duc Philippe de Brunſwick.

Georges de Wedel logeoit à mon auberge. Il invita le duc Philippe de Brunſwick ainſi que ſon maître d'hôtel, & me choiſit pour quatrième convive. Six plats compoſèrent tout le menu, le premier fut une ſoupe avec un chapon dedans ; je ſais que l'hôteſſe avoit payé le chapon un écu & qu'à Wedel elle demanda une couronne d'or par tête. Je ne manquai pas de raconter que j'avois vu pendre à Rome l'Eſpagnol, ſes valets & les deux Juifs ; le duc fut enchanté de ce ſouvenir ; il rappela que les cardinaux donnoient le banquet en ſon hon-

neur & narra l'hiſtoire bien plus au long que je ne l'ai fait ci-deſſus.

En attendant la venue des conſeillers poméraniens, j'empruntai ſur ma ſignature 200 écus à l'électeur de Saxe priſonnier, car mes fonctions à la diète exigeoient une garde-robe préſentable, appelé que j'étois à conférer avec de grands perſonnages, tels que le vice-chancelier Georges Seld, l'évêque d'Arras, le docteur Jean Marquardt, conſeiller impérial. Tout, d'ailleurs, à Augsbourg étoit horriblement cher; impoſſible d'y ſubſiſter ſans argent. Nos ambaſſadeurs arrivèrent à la Saint-Mathieu, je rembourſai ſur-le-champ les 200 écus.

L'électeur de Saxe me prête 200 écus; je les lui rembourſe.

Depuis Wittemberg je n'avois laiſſé échapper aucune occaſion de parler aux conſeillers impériaux, tantôt à celui-ci, tantôt à celui-là. Plus d'une fois, par exemple, il m'advint en route de chevaucher aux côtés de l'évêque d'Arras, *intimus conſiliarius imperatoris;* je ſollicitois ſon intervention pour qu'un ſauf-conduit permît à nos princes de venir plaider leur cauſe en perſonne, ou de ſe faire au moins repréſenter par de hauts dignitaires; le ton bienveillant de ſes réponſes me donnoit bon eſpoir, quoiqu'il s'abſtînt de toute promeſſe poſitive.

A quel réſultat aboutiſſoient mes démarches & celles de l'ambaſſade poméranienne.

Un ſoir, entre Nuremberg & Augsbourg, le haſard me fit deſcendre à la même hôtellerie que Lazare de Schwendi. C'étoit alors un jeune compagnon encore imberbe. Nous ſoupâmes

enſemble & ſpontanément il déclara qu'envoyé par l'empereur dans la marche de Brandebourg juſqu'aux frontières de Poméranie, pour ſavoir comment les ducs s'étoient comportés durant la dernière guerre, il n'avoit pas relevé le plus léger indice à leur charge; c'eſt ce qu'il avoit écrit à S. M. I. & il ſe promettoit de le lui répéter de vive voix. Malgré ce témoignage, quand je vis à Augsbourg l'évêque d'Arras, ſon père le ſeigneur de Granvelle (le plus intime confident de S. M. I.), le docteur Seld, le docteur Marquardt, ce fut à qui me regarderoit de travers & formuleroit un refus en termes hautains, durs & pour moi bien inattendus, tels que: « *Bannus decernetur contra principes tuos.* »

Nos ducs députèrent leurs principaux conſeillers, qui ne s'épargnèrent pas, c'eſt une juſtice à leur rendre; mais ils en furent pour leurs frais, car l'évêque d'Arras alla juſqu'à s'écrier: « Suppoſer l'empereur capable de punir des innocens comme prétendent l'être vos princes, cela ſeul conſtitue déjà le crime de lèſe-majeſté & mérite châtiment. » S. M. I. ferma l'oreille à la vérité, ſon parti étoit pris de ſévir contre les ducs de Poméranie. A Wittemberg le docteur Seld m'avoit répondu: « Nous allons examiner le cartel d'Ingolſtadt, nous en relèverons les témérités, les offenſes, les provocations; S. M. I. montrera à tout l'empire qu'il ne lui manque ni le ſang noble allemand,

mand, ni la puiſſance pour châtier à ſa guiſe n'importe qui ! » Alluſion à ce paſſage des lettres de défi : « Faiſons ſavoir à Charles, qui s'intitule cinquième & empereur romain, que nous l'eſtimons traître à ſes devoirs envers Dieu, parjure envers nous & la nation allemande, digne des châtimens céleſtes, comme auſſi trop dépourvu de ſang noble & allemand pour mettre ſes menaces à exécution. »

Nos ambaſſadeurs viſitoient journellement les hauts perſonnages, tant eccléſiaſtiques que ſéculiers ; ils y alloient deux enſemble, excepté le chancelier J. Citzewitz, lequel croyoit, non ſans raiſon, pouvoir ſe paſſer d'aide ; mais il avoit le tort de ſe répéter & d'ennuyer. Le chancelier de l'électeur de Cologne, chez qui Citzewitz étoit venu la veille, dit à deux des nôtres : « A quoi penſe votre chancelier ? Il reſſaſſe continuellement les mêmes choſes ; me ſuppoſe-t-il ſi courte mémoire que trois ou quatre jours me faſſent oublier le *ſtatus cauſæ veſtrorum principum ?* ou s'imagine-t-il que les affaires me laiſſent le loiſir d'écouter ſes ſempiternelles litanies ? C'eſt une poule en train de pondre, qui ſaute d'abord ſur le vantail de l'étable en criant : « Un œuf ! un œuf ! » puis elle monte à la fenière : « Un œuf ! un œuf ! je « veux pondre un œuf ! » de là, elle va ſe percher ſur les ſolives : « Un œuf ! un œuf ! atten- « tion, mes amis, un œuf ! » enfin, quand elle

a bien caqueté, volant à ſon nid, elle pond un œuf minuſcule. Je préfère l'oie, qui ſe couche en ſilence ſur le fumier & pond un œuf gros comme la tête d'un enfant. »

L'archevêque de Cologne ne pardonnoit pas à nos princes la ſécularisation du monaſtère de Neu-Camp, maiſon filiale d'Alt-Camp au diocèſe de Cologne. Le clergé de Poméranie lui étoit, d'ailleurs, ſuſpect depuis que ſon choix pour l'évêché de Cammin s'étoit porté ſur le pieux, habile & ſavant chancelier Barthélemy Schwabe. Auſſi fut-ce en termes peu courtois que l'empereur défendit à nos princes de reconnoître le nouveau dignitaire & ſomma les chapitres de venir à Augsbourg prêter foi & hommage, en attendant qu'il leur donnât un chef de ſa propre main. Les princes, les chapitres, l'ordre équeſtre, les villes (à l'exception de Colberg) interjetèrent appel; l'ambaſſade poméranienne fut chargée de conduire l'affaire; les Etats déléguèrent, en outre, Martin Weyer, chanoine de Cammin, qui plus tard parvint à l'épiſcopat.

Riches préſens pour gagner les bonnes grâces des conſeillers impériaux.

L'électeur de Brandebourg n'étoit point en bonne odeur non plus. Où donc rencontrer une interceſſion efficace? Toutes mes ſupplications demeuroient vaines, car à la cour & dans les grandes villes *cauſæ perduntur quæ paupertate reguntur*. Enfin le docteur Marquardt m'inſinua diſcrètement qu'un petit cheval bien dreſſé lui

ſeroit fort utile pour aller au Conſeil, ſelon l'étiquette impériale. J'écrivis auſſitôt en Poméranie, d'où l'on m'expédia une jolie bête, avec l'ordre d'acheter un harnois convenable. Le cadeau, accompagné de trois pièces portugaiſes, parut faire plaiſir au docteur qui l'accepta ſans cérémonie.

La fonte de doubles ducats & de florins rhénans nous donna de l'excellent or à couronnes, qui ſervit à confectionner deux coupes peſant chacune 7 marcs. A pluſieurs repriſes Citzewitz les porta chez le ſeigneur de Granvelle, ſans jamais trouver l'occaſion de les lui remettre. Quels ſcrupules intempeſtifs ! Ce préſent, voire le double, n'eût pas été plus refuſé alors, qu'il ne le fut enſuite à Bruxelles ; en effet, pour prix de ſes bons offices auprès de S. M. I., le ſeigneur de Granvelle ſe laiſſoit combler d'or, d'argent, d'objets précieux, tant qu'au départ il en chargea de pleins fourgons & de nombreux mulets. Lui demandoit-on : « Que tranſporte ce long convoi ? » — « *Peccata Germaniæ !* » répondoit-il.

De deux pamphlets.

Après mille & mille démarches infructueuſes, nos ambaſſadeurs ſe voyoient condamnés à l'inaction ; en guiſe de paſſe-temps, ils reçurent deux pamphlets latins, l'un ſur la perſonne & les actes de *Carolus quintus*, l'autre ayant pour titre : *De horum temporum ſtatu*, avec Paſquin & Marforio comme interlocuteurs.

A côté du ſérieux & du terrifiant, grandes fêtes, pompes & magnificences à la diète d'Augſbourg.

Dix enſeignes de lanſquenets compoſoient la garniſon d'Augsbourg, ſans compter les Eſpagnols & les Allemands amenés par l'empereur; dans les environs étoient cantonnés gens de guerre d'Eſpagne & d'Italie, plus 600 reîtres des Pays-Bas; 12 enſeignes d'Eſpagnols, qui avoient eu leurs quartiers d'hiver à Biberach, occupoient les bords du lac de Conſtance; 700 reîtres napolitains avoient hiverné à Weiſſenbourg, dans le Nordgau. C'étoit donc une véritable « journée en armes, » mais c'étoit auſſi un luxe, une pompe, des magnificences extraordinaires.

Augsbourg, en effet, avoit l'honneur d'héberger S. M. I., S. M. R., tous les électeurs en perſonne, avec ſuites impoſantes, l'électeur de Brandebourg & ſon épouſe, le cardinal de Trente, le duc Henri de Brunſwick & ſes deux fils Charles-Victor & Philippe, le margrave Albert, le duc Wolfgang, comte palatin, le duc Auguſte, le duc Albert de Bavière, le duc de Clèves, le ſeigneur Wolfgang, grand-maître de l'Ordre teutonique, l'évêque d'Eichſtedt, le ſeigneur Jules Pflug, évêque de Naumbourg, l'abbé de Weingarten, Madame Marie, ſœur de l'empereur, accompagnée de ſa nièce la douairière de Lorraine, l'épouſe du margrave, la ducheſſe de Bavière, les envoyés des potentats étrangers. Le roi de Danemark étoit repréſenté par un homme ſavant & ſage, éprouvé dans mainte ambaſſade, *Petrus Suavenius*, le même qui avoit

accompagné Luther à Worms & en étoit reparti avec lui; le roi de Pologne par Staniſlas Lasky, ſeigneur magnifique, inſtruit, expérimenté, éloquent, bien tourné, aimable & charmant *in familiari colloquio.*

Comment dénombrer la foule des abbés, comtes, barons & autres perſonnages de marque? N'oublions pas le Juif Michel, qui tranchoit du grand ſeigneur & ſe pavanoit à cheval en habits ſuperbes, des chaînes d'or au cou, eſcorté de dix ou douze ſerviteurs, tous Juifs, mais ayant bien l'air de reîtres. Lui-même étoit de belle preſtance; on le diſoit fils d'un comte de Rheinfeld. Le vieux maréchal héréditaire de Pappenheim, qui n'y voyoit plus guère, le rencontra un jour &, non content de lui tirer ſon chapeau, s'inclina comme devant un ſupérieur; dès qu'il reconnut ſa mépriſe, il exhala tout haut ſon dépit: « La foudre t'écraſe, grand coquin de Juif! »

Contraſte entre l'empereur Charles & le roi Ferdinand.

La préſence des princeſſes, comteſſes & autres nobles dames, belles & parées plus que je ne ſaurois le dire, étoit une occaſion quotidienne de banquets & de danſes welches ou allemandes. Le roi Ferdinand avoit toujours des invités: réception ſplendide, ballets magnifiques, orcheſtre nombreux & bien ordonné, muſique vocale, rien n'y manquoit. Derrière S. M. R. ſe tenoit un fou babillard, ſon maître faiſoit aſſaut de ſaillies avec lui. Le roi ſoutenoit la converſa-

tion à table & ſa langue ne s'arrêtoit pas une minute. Un ſoir, je vis chez lui un gentilhomme eſpagnol, vêtu d'un manteau tombant juſqu'aux pieds, danſer avec une demoiſelle ce qu'on appelle une *algarde* ou *paſſioneſa* (j'ignore la ſignification de ces mots); il ſautoit haut, en avant comme en arrière, elle de même, ſans ceſſer de faire face; c'étoit charmant. Enſuite un nouveau couple exécuta une danſe welche.

L'empereur, au contraire, loin de donner le moindre banquet, ne retenoit perſonne auprès de lui, ni ſa ſœur, ni ſon frère, ni ſes nièces, ni la ducheſſe de Bavière, ni les électeurs, ni aucun des princes; dès qu'on l'avoit reconduit de l'égliſe à ſes appartemens, il congédioit ſa cour, tendant la main à chacun. Il mangeoit ſeul, ſans dire mot. Une fois, par exception, au retour de l'égliſe, remarquant l'abſence de Carlowitz : « *Ubi eſt noſter Carlevitius?* » demanda-t-il au duc Maurice. — « Très clément empereur, » répondit ce dernier, « il ſe ſent un peu foible. » Auſſitôt S. M. I. de dire à ſon médecin Véſale : « *Veſali! gy ʒult naar Carlevitʒ gaan, die ʒal iets wat ʒiek ʒyn, ʒiet dat gy hem helpt* (allez vers Carlowitz, il eſt indiſpoſé, voyez à le ſoulager). »

M'étant trouvé à pluſieurs journées (à Spire, à Worms, de nouveau à Spire, puis à Augſbourg & à Bruxelles), j'ai ſouvent aſſiſté au dîner de l'empereur; jamais il n'invita le roi

ſon frère. De jeunes princes & comtes ſervoient le repas, régulièrement quatre entrées de ſix plats; après avoir poſé les mets ſur la table, ils les découvroient; pour refuſer, l'empereur ſecouoit la tête, il l'inclinoit ſi le plat étoit à ſa convenance; alors il le tiroit à lui. On remportoit d'énormes pâtés, des pièces de gibier, les plus ſucculens *fercula*, tandis que S. M. I. retenoit un rôti, une tête de veau ou choſe ſemblable. Il ne faiſoit pas trancher, uſoit peu du couteau, commençoit par couper ſon pain en morceaux de la groſſeur d'une bouchée, puis attaquoit le plat choiſi; il plantoit le couteau où bon lui ſembloit, s'aidant même des doigts; l'aſſiette ſous le menton, il mangeoit ſi naturellement, ſi proprement auſſi, que c'étoit plaiſir de le voir. Lorſqu'il vouloit boire (il ne buvoit que trois coups), un ſigne avertiſſoit les *doctores medicinæ* poſtés devant la table; ils alloient prendre ſur le dreſſoir deux flacons d'argent & rempliſſoient un verre de criſtal qui pouvoit bien contenir une meſure & demie; l'empereur le vidoit juſqu'à la dernière goutte, quitte à reprendre haleine deux ou trois fois. Pas une parole, du reſte, quoique les fous derrière lui fuſſent aſſez plaiſans; il ſembloit ne pas s'inquiéter d'eux, à peine un demi-ſourire à quelque heureuſe rencontre. Nul ſouci de la foule qui venoit voir manger le monarque. Les nombreux chanteurs & muſiciens qu'il entretenoit

ſe faiſoient entendre à l'égliſe, jamais dans les appartemens. Le repas duroit moins d'une heure, puis tables, ſièges, tout étoit enlevé & il ne reſtoit que les quatre parois tendues de riches tapiſſeries. Après les grâces, on préſentoit à l'empereur des bouts de plume pour ſe nettoyer les dents ; il ſe lavoit, puis alloit ſe placer dans une embraſure de fenêtre. Là, chacun pouvoit l'aborder, lui remettre des ſuppliques, expoſer ſes raiſons; il décidoit ſur-le-champ. Le futur empereur Maximilien tenoit plus aſſidue compagnie à S. M. I. qu'à ſon père.

Comment les princes mettoient tout leur plaiſir dans le dérèglement.

Le duc Maurice eut bientôt lié connoiſſance avec les dames bavaroiſes; à ſon logis même il n'engendroit pas non plus mélancolie, car il demeuroit chez un docteur en médecine, père d'une fille nommée Jacqueline; cette belle créature & le duc ſe baignoient enſemble & jouoient aux cartes chaque jour avec le margrave Albert. Ce dernier ſe voyant une fois beau jeu, haſarda pluſieurs couronnes. « Je tiens ! » s'écria la donzelle; « allons, miſe égale ! » — « Je tiens auſſi, » ripoſta le margrave, « avance ton enjeu, nous verrons qui ſurmontera. » Ceci en bon & franc allemand, & Jacqueline décochoit ſon plus aimable ſourire. Voilà leur train de vie, la ville en cauſoit, le diable en crevoit d'aiſe.

Eccléſiaſtiques ou ſéculiers, tous les hauts perſonnages ſe donnoient libre carrière. N'ai-je pas vu le margrave Albert, ainſi que d'autres jeunes

jeunes Alteſſes, boire & jouer au truc avec certains évêques de leur âge, mais d'une naiſſance inférieure. Foin des titres en ces momens-là! Le margrave crioit d'un ton bruſque : « A toi, prêtre! Gage que ton coup ne vaut rien! » L'évêque, à ſon tour, s'il ſortoit preſſé d'un beſoin, diſoit : « Viens, Albert, allons piſſer! » Les jeunes princes s'aſſeyoient aux côtés des plus nobles dames ſur le parquet même, car il n'y avoit ni bancs ni ſièges, mais au milieu de la ſalle un magnifique tapis, bien commode pour s'étendre; je laiſſe à penſer les embraſſades.

Princes & princeſſes épuisèrent leurs reſſources en banquets d'une prodigalité inouïe. Ils étoient arrivés la caſſette pleine, mais que de pénibles démarches enſuite, que d'amers déboires, que d'emprunts onéreux pour ne pas quitter Augsbourg la tête baſſe! Pluſieurs ſouverains, le duc de Bavière, entre autres, gendre du roi des Romains, avoient reçu de leurs ſujets des milliers de florins comme argent de jeu; ils perdirent tout.

Nos ambaſſadeurs vivoient à l'écart, ils n'invitoient ni n'étoient invités; ſurvenoit-il cependant une viſite, ils étoient bien tenus d'offrir une collation & de divertir leurs hôtes. Un jour ils eurent pour convive le ſeigneur Jacques Sturm, de *Jacques Sturm.* Strasbourg; à table, la converſation tomba ſur Cammin; Sturm fit l'hiſtorique de cet évêché, de ſa fondation, de ſon accroiſſement, des an-

tiques prérogatives des ducs de Poméranie, des négociations entamées à la diète de Ratisbonne ſept ans auparavant, bref un expoſé lucide, précis, complet, comme s'il venoit d'étudier le ſujet; les conſeillers admiroient ce prodige de mémoire. En vérité, c'étoit un homme ſupérieur, expérimenté, éloquent, ſage, le témoin de nombreuſes journées tant impériales que provinciales; à diverſes repriſes, malgré ſon héréſie, l'empereur l'avoit chargé de miſſions importantes; ſans lui, Sleidan n'eût jamais écrit ſon Hiſtoire, il l'avoue franchement & rend hommage à Sturm en maint paſſage de ſes Commentaires. Nul dans l'empire ne réaliſoit au même degré la deviſe: *Uſus me genuit, mater me peperit memoria.* Comme un perſonnage de marque lui demandoit ſi les villes de la ligue de Schmalkalden étoient toutes en paix avec S. M. I.: « *Conſtantia tantum deſideratur,* » répondit-il; impoſſible de mieux exprimer en trois mots & l'iſolement de Conſtance, & la faute à laquelle les proteſtans devoient leurs revers. Si mes enfans ſont curieux de connoître la phyſionomie de Sturm, qu'ils regardent mon portrait: il eſt d'une reſſemblance qu'Apelle n'eût point ſurpaſſée. Nos ambaſſadeurs recevoient auſſi Muſculus & Lepuſculus, mais l'un & l'autre ſéparément. L'heure des entretiens ſérieux étoit venue, car l'Intérim ſe forgeoit & il s'agiſſoit moins de rire que de s'inſtruire.

J'amenois quelquefois mon compatriote, ami & contemporain Valère Krakow, ſecrétaire de Carlowitz; exclus de toutes les négociations, nos conſeillers étoient bien aiſes d'apprendre de ſa bouche ce qui ſe tramoit. Durant la campagne il n'avoit pas quitté Carlowitz &, en récompenſe de ſes ſervices, celui-ci l'avoit placé à la chancellerie du duc Maurice. Un autre compatriote qui venoit nous voir étoit le traban Simon Plate, une de mes vieilles connoiſſances, car nous avions étudié enſemble, tant bien que mal, à Greifswald ſous Georges Normann. Les conſeillers ne l'aimoient guère, parce qu'il ne leur étoit bon à rien. Les trabans comptoient dans leurs rangs d'honnêtes compagnons, bien tournés, valeureux & jouiſſant d'une certaine conſidération. L'empereur ſoignoit leur tenue : pourpoint de velours noir, manteau à larges galons de velours, coiffure eſpagnole de velours auſſi.

V. Krakow.

Simon Plate.

Comme Plate ne tariſſoit point ſur l'éloge de ſon camarade de chambrée, les ambaſſadeurs lui permirent de l'amener. Ce nouveau convive portoit une belle chaîne d'or; Plate n'avoit rien exagéré, il finit même par prendre ombrage des prévenances dont ſon ami étoit l'objet, de ſorte qu'un jour il s'écria : « Certes, il eſt honnête, il a fait ſes preuves, partant il plaît à l'empereur; dommage ſeulement qu'il ne ſoit pas né gentilhomme. » Ce propos, je

dois le dire, offuſqua très fort les ambaſſadeurs & ſurtout le chancelier Jacques Citzewitz; mais que mes enfans y prennent garde, j'ai entendu beaucoup de nobles poméraniens tenir le même langage; pour eux l'intelligence, le jugement, l'habileté étoient l'apanage excluſif de la naiſſance.

S. Plate ſe comporta mieux dans une autre occurrence. Nos conſeillers avoient reçu des viſites, on avoit joyeuſement vidé quelques flacons. Les hôtes partis, comme il y avoit grand bal à la cour (non point dans les appartemens de l'empereur, mais dans ceux de ſa ſœur & de ſa nièce, qui habitoient auſſi la maiſon Fugger, au Marché au Vin), Maurice Damitz, capitaine d'Ukermünde, homme vif & gai, eut fantaiſie d'aſſiſter à la fête. Ses collègues, qui n'avoient pas oublié la menace adreſſée au landgrave : « Je t'apprendrai à rire, » eurent peur d'un eſclandre & objectèrent que nos princes étoient en diſgrâce; mais Damitz s'emporta : « Nos princes me donneront de l'argent, oui! la ſanté, non! Qu'eſt-ce que je fais ici? Quoi! renoncer au ſpectacle de telles réjouiſſances! Comment vivre alors? autant me condamner à ne plus revoir la Poméranie! » Là-deſſus, il dégringole l'eſcalier; un conſeiller eſſaie de le retenir par ſa chaîne d'or, les anneaux ſe rompent & notre capitaine court au bal.

Simon Plate étoit encore de ſang-froid, on

le prie de ſuivre l'imprudent. Celui-ci pénètre au beau milieu de la réunion; le ſeigneur Jean-Walther de Hirnheim, chef de guerre puiſſant & renommé, ſe promenoit au fond de la ſalle; Damitz remarque en face des danſeurs une jolie femme très richement parée, il l'aborde : « Charmante créature, vous ne danſez pas ? » — « Oh ! non, Monſieur, danſer ne ſied qu'à la jeuneſſe & je ſuis une vieille femme. » — « Quoi ! vous êtes mariée ? » reprend le capitaine, « j'aurois juré que vous étiez fille; s'il m'étoit permis à cette heure de danſer avec la plus belle, en vérité, c'eſt vous que je choiſirois. » — « Ah ! Monſieur, vous vous moquez ! » — « Et comment s'appelle votre époux ? » — « Jean-Walther de Hirnheim. » — « Jean-Walther, oh ! je le connois bien. » Le mari, fort intrigué du colloque, alloit & venoit d'un air ſombre. Damitz pourſuit : « Avez-vous des enfans ? » — « Non, Dieu ne l'a pas voulu. » — « Ah ! ſi j'avois une pareille femme, je me connois, Dieu nous octroieroit bien vite des enfans. » Cette incurſion du capitaine dans le champ de la *phyſica* engagea Simon Plate à rompre les chiens; il réuſſit à nous ramener Damitz.

Jean-Walther de Hirnheim.

Au mois de décembre, nos ambaſſadeurs ayant réſolu d'envoyer l'un d'eux en Poméranie, Henri Normann fut déſigné pour ce voyage. Rigoureuſe étoit la froidure & Normann prit ſes précautions : pour la tête un bon-

En quel équipage Henri Normann partit pour la Poméranie.

net de nuit en toile, une calotte de fourrure, une cape de drap avec un grand cache-nez ſe boutonnant par derrière & par devant (comme les portent encore les payſans), enfin un épais chapeau brodé de ſoie ; pour les mains des gants blancs de fil, des gants en peau de chamois garnis de fourrure, de gros gants en peau de loup à la mode du jour ; pour le corps une chemiſe de toile, un tricot à l'italienne, une camiſole en drap anglois rouge, un pourpoint rembourré de coton, une jaquette doublée, un habit de bure griſe garni de peau de loup ; enfin chauſſettes de toile, guêtres de Louvain dépaſſant le genou, chauſſes de drap, bas doublés de peau de mouton & bottes. Quand chacun l'eut encore chargé de ſes commiſſions, les valets le hiſsèrent ſur la ſelle, car tout ſeul il n'eût jamais enfourché. Il pouſſa juſqu'à Donauwerth ; là, ſon équipage lui parut décidément trop incommode, mais n'ayant aucune envie non plus de périr gelé, il tourna bride & regagna la bonne ville d'Augsbourg.

Sébaſt. Vogelſberg pris, jugé & décapité.

Comme le récit de Sleidan eſt très incomplet, je vais écrire l'hiſtoire de Sébaſtien Vogelſberg ; témoin oculaire, j'ai eu ſoin de recueillir ſes derniers diſcours. Vogelsberg étoit de haute & impoſante ſtature, l'embonpoint à l'avenant ; bel homme, bien proportionné, tête auſſi ronde qu'une boule, barbe deſcendant juſqu'à la ceinture, figure ouverte ; bref, jamais peintre n'au-

roit mieux trouvé. Il ne manquoit pas d'inſtruction, on diſoit qu'il avoit été maître d'école en Italie. Le comte Guillaume de Fürſtemberg, qui ſe mettoit à la ſolde des monarques belligérans en qualité de colonel, l'engagea comme écrivain comptable. Vogelsberg, devenu enſeigne, ſe diſtingua à l'armée; homme de reſſource, ambitieux, éloquent, il conquit rapidement le grade de capitaine & de hauts potentats le préférèrent bientôt à Guillaume de Fürſtemberg. Ce dernier en conçut un vif dépit, étant de ceux pour qui le mérite eſt inſéparable de la naiſſance; il ſe répandit en injures contre Vogelsberg, lequel ne ménagea pas non plus ſon rival; de part & d'autre on imprima des pamphlets; le comte ſemble avoir commencé; il fit appel à ſes pairs, leur honneur lui paroiſſoit en cauſe. Les Etats proteſtans penchoient pour Vogelsberg, leur coreligionnaire, tandis que le camp papiſte lui vouoit une inimitié mortelle.

Las d'une guerre de plume infructueuſe & ſachant bien que vouloir ſe faire juſtice à ſoi-même eût été folie, Vogelsberg prit le parti de ſaiſir la Chambre impériale d'une plainte en réparation d'injure. J'étois alors à Spire ſubſtitut de ſon procureur, le docteur Engelhardt; je connois donc l'affaire par le menu. Après de longs débats, le tribunal, donnant raiſon à Vogelsberg, condamna le comte Guillaume à 400 florins d'amende, ſentence dont ſon frère, Frédéric de

Fürſtemberg, ſe tint pour offenſé, lui & tout ce qui portoit le titre de comte.

On peut dans ce drame diſtinguer trois *cauſæ proægoumenæ*, comme diſent les dialecticiens: la religion, les vertus guerrières de Vogelſberg, l'hoſtilité des nobles & des papiſtes. Ajoutons-y deux *cauſæ procatarcticæ*: la première, mentionnée par Sleidan, fut qu'un an auparavant Vogelsberg avoit mené au roi de France un régiment de lanſquenets; la ſeconde, celle-là je l'ai de mes propres yeux vue à Weiſſenbourg ſur le Rhin, ville impériale, où Vogelſberg s'étoit bâti une belle maiſon en pierres de taille, avec les armes de France au-deſſus de la porte, trois grandes fleurs de lis artiſtement ſculptées. Certains que, dans le cas probable d'une nouvelle guerre de religion, le vaillant capitaine leur donneroit du fil à retordre, & altérés de ſon ſang comme le cerf en été de frais ruiſſeaux, les papiſtes, habiles à exploiter auprès de S. M. I. les *cauſæ irritatrices*, firent nommer juges deux docteurs de leur ſéquelle, l'un welche, l'autre allemand, qui ſe hâtèrent de prononcer une ſentence de mort, auſſitôt miſe à exécution.

Le 7 février 1548, un peu après 8 heures du matin, une enſeigne de ſoldats partis du faubourg Notre-Dame, puis deux autres enſeignes venant du faubourg Saint-Jacques, ſe rangèrent ſur la Place de l'Hôtel de ville. Sleidan dit

dit que l'échafaud fut dreſſé à l'intention de Vogelsberg; c'eſt une erreur, il exiſtoit depuis ſix mois & avoit beaucoup ſervi déjà. Un officier welche, qu'ils appellent *magiſter de campo*, ſe détacha de la troupe avec une trentaine d'arquebuſiers, pour aller extraire de la tour de Perlach le condamné; il l'amena au ſon des fifres & des tambours.

Vogelsberg portoit un habit de velours noir & un chapeau welche brodé de ſoie. A ſon entrée dans le cercle, il aperçut le comte Reinhard de Solms (à qui le mal françois avoit rongé la moitié du nez) & le chevalier Conrad de Boinebourg; ſans s'occuper du comte, papiſte enragé qui l'exécroit à cauſe de Fürſtemberg, il demanda au chevalier : « Seigneur Conrad, tout eſpoir eſt-il perdu ? » — « Cher Baſtian, » répondit M. de Boinebourg, « que le Seigneur Dieu vous aſſiſte ! » — « Oui, certes, il m'aſſiſtera ! » reprit Vogelsberg. Et de ſon pas le plus ferme, la tête haute, avec ſon aſſurance accoutumée, il gravit l'échafaud.

Ses regards ſe promenèrent longuement ſur la foule. Toutes les fenêtres étoient garnies de nobles ſpectateurs; à celles de l'hôtel de ville ſe preſſoient électeurs, princes de l'Egliſe & de l'empire, comtes, barons, chevaliers. D'une voix mâle & d'un air auſſi délibéré qu'à la tête de ſes troupes, Vogelsberg entama une harangue : « Alteſſes ſéréniſſimes, Alteſſes, Excellences,

nobles, puiſſans, vaillans, ſages, gracieux ſeigneurs & amis! Puiſqu'en ce jour je.....» A ce moment, le maître de camp cria à l'exécuteur d'accomplir ſon office; mais le bourreau s'adreſſant au condamné: « Seigneur, je ne vous preſſerai point, parlez tant qu'il vous plaira. » Et Vogelsberg de continuer: « ..... je dois perdre la vie par ordre de l'empereur, notre très clément ſeigneur & maître, je dirai la cauſe de mon trépas: c'eſt d'avoir levé dix enſeignes, l'été dernier, pour le couronnement du louable roi de France. Nulle félonie en ces dix ans ne ſauroit m'être imputée. Innocent, je vous prie de m'avoir en bonne ſouvenance; ayez pitié de mon infortune imméritée; faites que les miens n'en pâtiſſent & qu'ils recueillent le fruit de mes ſervices, car ma vie entière fut celle d'un honnête homme. Je ſuis immolé à l'implacable reſſentiment de l'infâme Lazare Schwendi (lequel étoit à la fenêtre en face de l'échafaud, il rentra bien vite la tête). Il eſt venu chez moi, à Weiſſenbourg, me dire qu'il étoit en diſgrâce pour le meurtre d'un Eſpagnol, gentilhomme de S. M. I., & que les Eſpagnols me recherchoient auſſi; il me propoſa de gagner enſemble la France, & m'emprunta 200 couronnes; je lui donnai même un cheval en récompenſe de ſon avis. Eh bien, le traître m'a conduit tout droit aux Eſpagnols! En priſon, j'ai voulu lui réclamer, pour mes beſoins perſonnels, quelques-

unes des couronnes prêtées; il a fait la ſourde oreille. Que tous ſe méfient du voleur! Le miſérable a nom Lazare de Schwendi, un être avec lequel il ne faut avoir rien de commun! Son audace eſt allée juſqu'à dénoncer à l'empereur S. A. S. l'électeur palatin, comme s'étant ligué avec le roi de France: calomnie inſigne! j'en témoignerai par mon trépas. On m'a refuſé l'aſſiſtance d'un prédicant, d'un confeſſeur, choſe qui ne s'eſt jamais vue; je n'en meurs pas moins innocent & racheté par le ſang de Jéſus-Chriſt! »

Il fit le tour du cercle, priant chacun de lui pardonner comme lui-même pardonnoit. Il s'aſſit enſuite; le bourreau lui diviſa en deux ſa longue barbe pour la nouer ſur le crâne, puis lui ayant demandé pardon & après l'avoir invité à dire un Pater & le *Credo*, il accomplit ſon office. La tête roula comme une boule de l'échafaud ſur le ſol; l'exécuteur la reſſaiſit par la barbe, la plaça entre les jambes du cadavre & étendit un manteau; cependant les pieds dépaſſoient.

Sur ce, l'officier welche & les trente arquebuſiers allèrent chercher Jacques Mantel & Wolf Thomas, de Heilbronn, amenés à Augsbourg en même temps que Vogelsberg. Le maître des hautes œuvres laiſſa Thomas au pied de l'échafaud. Mantel parcourut la plateforme & prononça quelques paroles qui ne furent point de tous entendues. Comme ſa jambe roide le gênoit pour s'agenouiller, le bourreau

gliſſa un tabouret ſous le membre paralyſé. Il ne réuſſit pas à trancher la tête du premier coup & dut achever à terre l'opération, puis il recouvrit le corps.

Reſtoit Wolf Thomas : d'après ſa tenue & ſon coſtume, ce n'étoit point un homme du commun. Il conſidéra les pieds de Vogelsberg qui ſortoient de deſſous le manteau, puis détournant bientôt les yeux, il raconta qu'il pratiquoit le métier des armes depuis 27 ans ; loyal & fidèle ſoldat, il mouroit innocent ; ſon ſeul crime étoit d'avoir ſervi trois mois le roi de France, à l'exemple de maint honnête comte ou écuyer, qui jamais pour cela n'avoit encouru le moindre châtiment. Il demanda aux aſſiſtans de lui pardonner comme il pardonnoit & de prier pour lui comme il intercéderoit en leur faveur, ayant la ferme aſſurance d'obtenir une place auprès de l'Eternel ; il fit lever la main à ceux qui diroient pour lui un Pater & le *Credo*. Il fut enſuite décapité.

La triple exécution terminée, le bourreau cria du haut de la plateforme : « Au nom de S. M. I., défenſe expreſſe que nul ne ſerve le roi de France, ſous peine de ſubir le ſort de ces trois hommes ! »

Le trépas de Vogelsberg excita d'univerſels regrets ; l'opinion unanime étoit qu'un ſoldat de cette trempe valoit ſon peſant d'or pour un monarque guerrier. Sleidan avance à tort que

les deux juges diſculpèrent Lazare de Schwendi : ce fut l'empereur qui fit imprimer & partout colporter un écrit d'une demi-feuille, où l'on proclamoit Schwendi exempt de tout blâme, vu qu'il s'étoit borné à ſuivre les inſtructions impériales & que le diſcours de Vogelsberg étoit viſiblement dicté par le déſir d'échapper à la plus méritée des punitions.

Le roi de France conçut, dit-on, un déplaiſir tel du cri du bourreau, que par ſes ordres le marquis de Saluces (celui-là même qui, à Wittemberg, avoit déconſeillé l'exécution de l'électeur de Saxe) fut ſaiſi & décapité à ſon retour d'Allemagne.

Arrivée du roi de Tunis & de ſon fils.

Au mois d'avril, Augsbourg vit arriver Muley-Haſſan, roi de Tunis. Treize années auparavant, chaſſé par Barberouſſe, il avoit été rétabli ſur le trône par l'empereur, mais ſon fils aîné l'avoit enſuite dépoſſédé & lui avoit fait crever les yeux. Fugitif & miſérable, il venoit ſe mettre ſous la protection de S. M. I. ; bientôt un de ſes fils le rejoignit en exil. Je rencontrois ſouvent ces deux perſonnages chevauchant de compagnie avec Lasky, ambaſſadeur de Pologne, qui étoit à même de leur parler.

Comme le pape s'oppoſoit, contre toute préviſion, à la tenue à Trente d'un concile chrétien, libre, impartial, & l'expérience enſeignant de reſte que jamais les ſavans des deux partis ne tomberoient d'accord, les Etats de l'Empire pro-

Comment & par qui fut forgé l'Intérim. Je n'insère pas ce document, imprimé souvent, même à l'étranger; le texte latin & l'allemand se trouvent dans toutes les mains.

posèrent à S. M. I. de remettre à un nombre reſtreint d'hommes pieux & capables le ſoin d'élaborer une ordonnance pour l'avancement du règne de Dieu & le maintien de la paix publique.

En conſéquence, l'empereur délégua l'archevêque de Mayence en perſonne, le docteur Georges-Sigiſmond Seld & le docteur Henri Haſe.

Le roi des Romains, le ſeigneur Gaudenz de Madrutz.

Les électeurs: l'électeur de Mayence, ſon évêque ſuffragant; l'électeur de Trèves, Jean de Leyen, chanoine de Trèves & de Würzbourg; l'électeur de Cologne, ſon provincial; l'électeur palatin, le chevalier Wolf d'Affenſtein; l'électeur de Saxe, le docteur Fachs; l'électeur de Brandebourg, Euſtache de Schlieben.

Les princes: l'évêque d'Augsbourg, le docteur Heinrichmann; le duc de Bavière, le docteur Eck.

Les prélats, l'abbé de Weingarten.

Les comtes, le comte Hugo de Montfort.

Les villes: Strasbourg, Jacques Sturm; Ulm, Georges Beſſerer.

Ces perſonnages ſe réunirent le vendredi 11 février 1548, mais ils ne purent s'entendre: c'étoit à prévoir. Les membres eccléſiaſtiques de la diète profitèrent de l'occaſion pour faire compoſer le livre de l'Intérim par l'évêque de Naum-

bourg, Jules Pflug, par l'évêque ſuffragant de Mayence, nommé peu après à l'évêché de Merſebourg, & par le prédicateur de la cour de l'électeur de Brandebourg, Jean Agricola dit Eiſleben, qui convoitoit l'évêché de Cammin. Reſtoit à obtenir l'approbation impériale, voici comment on s'y prit.

Par qui l'Intérim fut ſoumis à l'empereur.

L'électeur de Brandebourg avec ſon épouſe tenoit à Augsbourg un état ſomptueux; l'électeur aimoit le faſte; l'électrice, fille d'un roi de Pologne, étoit prodigue. Depuis longtemps la cherté de la vie, la fréquence & la profuſion des feſtins avoient épuiſé la caſſette de S. A. S. Sept années auparavant, à la journée de Ratiſbonne, le docteur Conrad Holde avoit déjà prêté au prince 5713 écus; il les réclamoit ſans ſuccès; à Augsbourg enfin, à défaut d'argent, on lui délivra la promeſſe écrite de payer en quatre acomptes aux foires de Francfort; ſignature & ſceau, rien n'y manquoit; le plus défiant eût été tranquille. Néanmoins les paiemens ne furent pas effectués à l'échéance & le créancier intenta des pourſuites par-devant la Chambre impériale. L'électeur ne ſavoit à quel ſaint ſe vouer, toutes les bourſes lui étoient fermées. Il déſeſpéroit de pouvoir quitter décemment Augsbourg, avec ſon épouſe & ſa nombreuſe ſuite, lorſque l'évêque de Salzbourg vint le tirer d'embarras en lui avançant 16,000 florins de Hongrie, ſur l'engagement en bonne & due

forme de rembourſer à bref délai. Mais la principale condition du prêt fut que l'électeur de Brandebourg préſenteroit à S. M. I. l'œuvre des trois ſuſdits perſonnages, en s'obligeant, lui & ſes ſujets, à s'y conformer.

Philippi Melanchthonis judicium.

L'électeur de Saxe chargea Chriſtophe Carlowitz d'expédier un exemplaire de l'Intérim à Philippe Mélanchthon ; la réponſe de ce dernier fut ſingulièrement puſillanime ; on la diſoit inſpirée par les théologiens de Wittemberg & de Leipzig, qui préludoient ainſi aux Adiaphores. Carlowitz s'empreſſa de divulguer partout cette épître ; elle excita une ſurpriſe générale & les ſentimens les plus oppoſés : la douleur, la conſternation chez les confeſſionnels, une jubilation inouïe chez les catholiques. Seigneur Dieu, l'ont-ils aſſez cornée aux quatre coins de l'Allemagne ! s'en ſont-ils aſſez prévalus pour chanter victoire !

Les électeurs eccléſiaſtiques envoyèrent au pape la lettre de Mélanchthon, en même temps que le livre. Les intrigues & les défaillances aidant, bientôt la poire fut mûre. La publication de l'Intérim eut lieu le 15 mai, à 4 heures de l'après-midi, en préſence des Etats aſſemblés. L'empereur le fit imprimer en latin & en allemand. Dans le premier texte remis à S. M. I., le paſſage de ſaint Paul : *Juſtificati fide pacem habemus*, étoit altéré par la ſuppreſſion du mot *fide*

Publication ſolennelle de l'Intérim.

fide; les confeſſionnels réclamèrent vivement & confondirent les fauſſaires.

La teneur ſévère de l'acte de promulgation n'arrêta ni les diſcours ni les écrits mordans. Des réfutations ſolides parurent, même hors d'Allemagne; les deux plus connues ſont le traité latin de Calvin, qui ſe répandit par tout l'empire, en Italie, en France, en Pologne &c., & un écrit encore plus goûté, en langue allemande, dont l'un des auteurs étoit AEpinus, ſurintendant de Hambourg.

Exécution de l'Intérim.

Le ſeigneur de Granvelle & ſon fils, l'évêque d'Arras, preſsèrent l'électeur de Saxe d'adhérer à l'Intérim pour recouvrer ſa liberté; mais le prince reſta fidèle à la confeſſion d'Augsbourg. Alors on lui enleva ſes livres, la viande diſparut de ſa table les jours maigres, & ſon chapelain, qu'il avoit gardé avec l'agrément de l'empereur, dut s'eſquiver ſous un déguiſement. Le landgrave, au contraire, peu ſoucieux d'en ſavoir plus long que les pères de l'Egliſe, conſentit à recommander le livre à ſes ſujets & implora ſon pardon, au nom du Chriſt & de tous les ſaints.

A la clôture de la diète, je pris comme S. M. I. le chemin des Pays-Bas. Le ſéjour de l'empereur à Ulm amena la dépoſition du Conſeil, auquel on ſubſtitua des créatures dévouées. Les ſix miniſtres furent ſommés d'accepter l'Intérim: quatre demeurèrent inébranlables, ils furent emmenés captifs à la ſuite de S. M. I.; les deux

autres, malgré leur apoſtaſie, eurent à quitter femme & enfans, & on ne les ménagea guère non plus. A Spire, le prieur des carmes déchauſſés étoit bon évangélique ainſi que tous les frères de ſon couvent, quoiqu'ils euſſent gardé l'habit de l'ordre; pendant quatre ans je l'avois vu circuler en ville revêtu de ſa robe; chaque dimanche il montoit en chaire, la foule refluoit juſque ſous le porche; jamais le moindre mot ni du pape ni de Luther, mais c'étoit un maître en la pure doctrine; à l'approche de S. M. I., il s'enfuit ſous un coſtume ſéculier. Worms & toute la contrée perdirent leurs prédicans. Landau poſſédoit une élite de miniſtres ſavans & diſtingués, car le ſéjour offroit mille avantages: ſite délicieux, bonne chère, excellent vignoble aux portes de la ville; il fallut céder la place aux prêtres papiſtes, garnemens ſans expérience, ſans inſtruction, ſans piété, ſans moralité ni vergogne.

Impudens mendacium de adoratione Mariæ.

J'eus ſouvent l'occaſion plus tard d'aller à Landau, où réſidoit l'avocat de mon père, le docteur Engelhardt. Un dimanche, après la meſſe, j'entendis un jeune & impudent vaurien débiter le prône que voici : « Les Luthériens combattent le culte de Marie & des ſaints. Or, écoutez, mes amis, écoutez une hiſtoire authentique. Un homme venoit d'expirer, ſon âme arrive à la porte du paradis, ſaint Pierre la lui ferme au nez. Heureuſement la Mère de Dieu

ſe promenoit dehors avec ſon doux fils. Le défunt l'aborde, lui rappelle les Pater & les Avé qu'il a récités en ſon honneur, les cierges qu'il a brûlés devant ſon image, & Marie de dire à Jéſus : « C'eſt la pure vérité, mon cher fils. » Mais le Seigneur : « N'as-tu jamais lu ni entendu que « je ſuis le chemin & la porte de la vie éter- « nelle ? » — « Es-tu la porte, je ſuis la fenêtre ! » répliqua Marie qui, ſaiſiſſant l'âme par les cheveux, la lança dans le paradis à travers la fenêtre. Maintenant, je vous le demande, entrer au ciel par la porte ou par la fenêtre, n'eſt-ce pas tout un ? Et ces abominables Luthériens oſent ſoutenir qu'il ne faut pas invoquer la Vierge Marie ! » Voilà quelle ſcandaleuſe impiété s'étaloit aux lieux mêmes où naguère étoit annoncée la ſaine doctrine évangélique !

Traitement enduré par le landgrave.

De ſa ſoumiſſion à l'Intérim le landgrave ne récolta que mépris. Son épouſe, accourue à Spire afin d'implorer l'empereur, obtint de reſter jour & nuit auprès du captif pendant cette halte d'une ſemaine. Au départ pour Worms, je vis à 8 heures du matin paſſer le landgrave avec ſon eſcorte d'Eſpagnols aux longues arquebuſes, devant, derrière & en flanc. Il montoit un méchant bidet, les fontes étoient découvertes & vides, ſon épée avoit la garde ſolidement liée au fourreau. Une foule compacte, étrangers & habitans, femmes & valets, jeunes & vieux, le ſerroit de plus en plus près, comme s'il y avoit

eu un mot d'ordre. On crioit: « Voici le miſérable rebelle, le félon, le coquin! » & d'autres pires injures que je tais par ſcrupule. On eût dit le cortège d'un vulgaire malfaiteur traîné au gibet.

De quelle façon le duc Maurice obtempéroit aux aſſignations.

Le haſard me rendit témoin, à Augsbourg, d'une ſcène piquante. J'ai dit que le duc Maurice avoit fait bonne connoiſſance avec les dames de la cour de Bavière: un dimanche de décembre que le temps étoit propice, il ſe diſpoſoit à monter en traîneau; je me trouvois devant la porte, avec d'autres qui entendirent comme moi le dialogue ſuivant. Carlowitz deſcendoit précipitamment de la chancellerie en s'écriant: « Où V. A. va-t-elle? » — « A Munich! » — « Mais V. A. a demain audience de S. M. I. » — « Je vais à Munich! » répéta le duc. Alors Carlowitz: « Si, grâce à moi, la dignité électorale vous eſt acquiſe, ſachez cependant que votre frivolité vous attire le mépris de LL. MM. & de tous les honnêtes gens. » Maurice ſe contenta de fouetter ſes chevaux qui prirent le galop, Carlowitz criant de ſa plus forte voix: « Eh bien, allez au diable & que le ciel vous foudroie avec votre traîneau! » Au retour du prince, Carlowitz fit mine de partir pour Leipzig: « Si je manque la foire du nouvel an, » diſoit-il, « je perds pluſieurs milliers d'écus. » L'électeur n'eut donc qu'un moyen de le retenir, ce fut de lui compter la ſomme.

Comme la reconſtitution de la Chambre impériale alloit me rappeler à Spire pour le procès de mon père, j'écrivis en Poméranie qu'on me diſpenſât de ſuivre l'empereur. Voici la réponſe de nos princes :

Gracieuſe lettre des ducs de Poméranie.

« Salut d'abord, féal & amé. Nos conſeillers nous ont nantis de ta requête, laquelle nous voudrions gracieuſement t'octroyer, ſi elle ne préjudicioit à nos intérêts & à ceux du pays, par toi juſqu'à préſent gérés. Nous t'invitons à prendre quelque patience & à nous ſervir avec zèle & fidélité comme par le paſſé, inclinés que nous ſommes à te rappeler après la clôture de notre diète pour te donner des témoignages non équivoques de notre haute ſatisfaction, ainſi que les moyens de mener à bonne fin les affaires paternelles. Nous comptons ſur ton obéiſſance, prêts à confirmer tout ce que deſſus. Donné à Stettin-le-Vieux, le dimanche après la Saint-Jacques, l'an 1548. »

Départ d'Augſbourg.

J'avois ſéjourné à Augsbourg un an ſans interruption, ſauf une chevauchée à Munich, ville qui vaut la peine d'être vue. La diète tirant à ſa fin, j'achetai un cheval, acquiſition que ce grand rêvaſſeur de Normann différoit de jour en jour. Qu'arriva-t-il ? Une fois l'empereur ſur ſon départ, tout le monde voulut des chevaux; celui qui s'étoit commandé un bel habit, le revendoit à moitié prix afin de ſe procurer une monture. Normann, qui avoit attendu à la der-

nière heure, malgré les avertiſſemens, ne trouvant aucune bête à ſa guiſe, prit la mienne, bien nourrie & bien repoſée en préviſion du long voyage ; ce ſans-gêne me déplut fort, mais qu'y faire? Il fallut me contenter d'une place ſur un grand fourgon, où je mis les coupes d'or deſtinées à Granvelle. A Ulm, Martin Weyer prononça que Normann reſtitueroit le cheval à Spire & deſcendroit le Rhin en bateau ; mais à Spire, point de Normann ; je finis par apprendre qu'il étoit allé aux bains de Zell, dans le chimérique eſpoir de s'y débarraſſer des puſtules qui le défiguroient.

Après avoir confié les deux pièces d'orfèvrerie au docteur Louis Zigler, procureur de nos princes, je me rendis par le coche à Oppenheim & par eau à Mayence. Le 10 ſeptembre, notre barque abordoit à Cologne. Dès le lendemain je me mis en quête d'un bon cheval pour continuer ma route avec des connoiſſances ; mais devinez qui je rencontrai en rue : Henri Normann ! Me voilà donc obligé de changer d'auberge & de compagnie. Normann étoit en marché pour un cheval qu'il acheta ; nous étions enfin tous les deux pourvus, mais ſans valet, chacun ſoignant ſa bête ; du reſte, les palefreniers étoient excellens & la ſurveillance ſuperflue, il ſuffiſoit de commander.

De Cologne à Aix-la-Chapelle.

Nous partîmes pour les Pays-Bas le 12 ſeptembre, l'empereur deſcendoit le Rhin en bateau.

Le jour ſuivant, à la bifurcation du grand chemin, nous héſitâmes; comme nous l'apprîmes à l'auberge la plus voiſine, l'une des routes menoit à Maeſtricht, l'autre à Aix-la-Chapelle. La première étoit de ſix milles plus courte; en revanche, Aix-la-Chapelle eſt la célèbre cité fondée par Charlemagne & ſa principale réſidence; elle poſsède le trône royal, c'eſt là que l'empereur eſt couronné après ſon élection à Francfort. Le pour & le contre longuement débattus, nous imaginâmes de rendre la bride à nos chevaux en piquant des deux; or, par je ne ſais quelle ſubtile & myſtérieuſe intuition, ces animaux choiſirent, ſelon notre ſecret déſir, la route d'Aix-la-Chapelle.

Aix-la-Chapelle.

Cette ville eſt grande & de vieux ſtyle, la contrée ſtérile, le ſol formé de charbon de pierre & d'ardoiſe; c'étoit un déſert avant la fondation de la ville. Excellentes eaux thermales; la piſcine, en belles pierres de taille, eſt carrée & longue de 14 pieds environ; trois gradins permettent de s'aſſeoir avec de l'eau juſqu'au cou, ou bien de n'en avoir qu'une foible nappe. A part les bains du margraviat de Baden, je ne connois rien d'auſſi commode. A l'hôtel de ville, château & arſenal de Charlemagne, des flèches à fer aigu ſont ſerrées par centaines de mille dans des bahuts clos. A l'entrée de l'égliſe, on remarque à hauteur d'homme un fauteuil d'ivoire & or, travaillé avec art; au fond de la nef, à

l'oueſt, eſt ſuſpendue une grande couronne ronde, de 12 pieds de diamètre pour le moins, j'ignore de quelle matière, mais paſſée en or & en couleur. En fait de reliques, les chauſſes de Joſeph; on ne les montre qu'à certaines époques; à qui les voit, une foule de péchés ſont pardonnés.

Retour en Poméranie.

Le 24 ſeptembre, nous atteignîmes Bruxelles en Brabant, où l'ordre me parvint de rentrer au pays, les fonctions de ſolliciteur à la Chambre impériale m'étant dévolues. J'entrepris donc à la Saint-Denis ce voyage de plus de cent milles, ſeul, à travers des contrées inconnues, par des routes abominables, ſurtout en Weſtphalie, & mainte fois obligé de deſcendre aux gîtes les plus ſuſpects. A mi-chemin mon cheval étoit fourbu, hors de ſervice, tant Normann l'avoit ſurmené; je dus le troquer en payant une ſoulte, mais je tombai ſur la pire des roſſes, qu'il me fallut garder; le mal étoit irréparable. Enfin, cahin caha, j'arrivai le jour de la Touſſaint à Wolgaſt.

CHAPITRE III.

Comment je remplis à Spire, deux années durant, l'office de ſollicitator *à la Chambre impériale. Viſite à M. Sébaſtien Münſter. Voyage en Flandre. Caractère du roi Philippe. Je quitte le ſervice des princes.*

USSITOT ma nomination rédigée, on m'envoya la porter au chancelier Citzewitz en ſa terre de Muttrin, près Dantzig. Les principaux du pays étoient accourus le conſulter. Il me retint paſſé dix jours en bonne compagnie, me faiſant participer à leur récréation favorite (& mon plus grand ennui), la chaſſe, à laquelle ſe prête ſi bien la contrée. Je revins avec le chancelier à Stettin, où mon brevet fut dûment paraphé & ſcellé. *De l'expédition de mon brevet.*

A Wolgaſt, le duc Philippe m'interrogea longuement en tête à tête, dans ſon cabinet, ſur l'état des choſes à Augsbourg & à Bruxelles. Il s'étonna fort de ma témérité à lui écrire auſſi crûment les nouvelles de la cour. « Une ſeule de tes lettres interceptée, » me dit-il, « & l'on te pendoit à l'arbre le plus proche. » Il n'exa-

géroit aucunement, & ſuppoſons une cataſtrophe : prince de l'empire il reſtoit malgré tout, tandis que moi j'y laiſſois bel & bien ma peau. Ce trait lui donnoit la meſure de mon dévouement. Il me promit un bon cheval ; en outre, les cuiſines ducales me fourniroient le néceſſaire pour un repas d'adieu, & en effet, au ſouper, des pages nous apportèrent deux lièvres provenant du réduit où le prince ſerroit ſa chaſſe. On m'alloua 100 écus en récompenſe de mes loyaux ſervices & 140 écus d'appointemens, les frais de copies & de meſſagers à la charge de LL. AA. SS.

De Wolgaſt à Leipzig.

Je fus prendre congé de mes parens à Stralſund. Ma mère avoit commandé pour ma ſœur aînée des chaînes & des agrafes que l'orfèvre n'avoit pas encore livrées ; je les payai & laiſſai 30 écus à la maiſon : « En cas de beſoin, » dis-je, « employez-les ; avec ce qui me reſte je nouerai bien les deux bouts. » C'étoit un de ſes chevaux de chaſſe, vif & robuſte, que le duc Philippe m'avoit donné ; derrière la ſelle j'avois une petite valiſe comme les courriers. Mon frère Chriſtian m'accompagna juſqu'à Leipzig, où nous voulions être pour la foire.

Le voyage s'effectua ſans incident, ſauf qu'un jour, en Miſnie, ayant perdu notre route, nous tombâmes au ſortir d'une grande forêt dans un village, réſidence d'un gentilhomme pauvre ; l'approche de la nuit nous fit frapper à la noble demeure ; une jeune femme, veuve depuis quel-

ques ſemaines, l'habitoit avec ſa belle-mère. La méchante vieille nous refuſa durement l'hoſpitalité: « Allez où bon vous ſemblera! » Sa bru nous dit, au contraire: « Nous n'attendions perſonne & ne tenons pas auberge, mais l'obſcurité gagne & vous auriez longtemps encore à cheminer; ſi vous vous contentez d'une chétive réception, reſtez cette nuit. » L'autre, à ces mots, tempête de plus belle: « Que le diable t'emporte avec eux! Tu as trouvé muguets à ton goût, tu as déjà oublié mon fils. » J'eſſayai de l'apaiſer: « Nous ne ſommes jamais venus en ce pays, » lui déclarai-je; « au jour nous retrouverons notre chemin; vous n'aurez à nous reprocher aucune parole malſéante, aucune incongruité; nous nous accommoderons de quoi que ce ſoit, l'eſſentiel eſt que nos chevaux aient un peu d'avoine, de foin & de paille; nous paierons le double de grand cœur. » Mais la mégère n'entendit à rien: ſi nous n'étions pas les amans de ſa belle-fille, pourquoi venir à cette heure tardive dans un endroit où jamais étranger ne paſſe? La jeune femme prit ſon mal en patience; après avoir fourni paille & foin pour nos montures, elle nous conduiſit à une chambre haute de médiocre apparence; nulle trace de valets ni de ſervantes, mais le repas n'en ſouffrit point. Une fois toutes les proviſions étalées, notre hôteſſe s'aſſit & nous raconta la triſte exiſtence qu'elle menoit. La couche fut paſſable, les draps

propres. Nous payâmes plus qu'on ne nous réclamoit.

De Leipzig à Spire.

A Leipzig, deux jours de halte pour laiſſer repoſer mon cheval. Je donnai à mon frère de quoi effectuer ſon retour & continuai ſeul. Le pays juſqu'à Francfort m'étoit connu. De Butzbach je pris par Niederweiſel & le Hundſrück, trajet ſouvent parcouru avec mon ancien maître le commandeur de Saint-Jean; c'eſt plus direct que par Fribourg, mais les larrons y pullulent. Comme je graviſſois la côte de la forêt, voici deux cavaliers qui s'arrêtent pour m'attendre, puis qui ſe poſtent l'un à droite, l'autre à gauche du chemin, & quand je ſuis au milieu, m'interpellent d'un ton farouche: « De quel pays? » — « De Poméranie. » — « Qu'as-tu dans ta valiſe? » — « Des lettres. » — « Où vas-tu? » — « A Spire. » — « A qui es-tu? » — « Aux ducs de Poméranie, voyez mon ſauf-conduit. » L'un des cavaliers alors: « Comment ſe porte Monſeigneur le duc Philippe, cet excellent prince? Je l'ai beaucoup connu à Heidelberg. » Et ſur ma réponſe: « Allons, détale! » Ils me ſuivirent du regard un bon moment. Je vendis cheval & harnois à Francfort, deſcendis le Main juſqu'à Mayence, d'où remontant le Rhin je gagnai Oppenheim, & par le coche Worms & Spire.

De mon logis à Spire.

Mon arrivée eut lieu le 21 janvier 1549. Je louai une chambre avec cabinet chez un ton-

deur de draps, qui étoit en même temps conſeiller. Il me fournit auſſi la table, comme à beaucoup de jeunes docteurs & autres notables retenus à Spire par leurs fonctions de ſolliciteurs ou par le déſir de ſe former à la pratique.

Choix d'un procureur.

Le docteur Siméon Engelhardt qui, à teneur d'une déciſion formelle de S. M. I., n'avoit pas été réintégré dans ſa charge de procureur (non plus que ſon beau-frère le licencié Bernard Mey & Jean Helfmann), avoit tranſporté ſes pénates à Landau. Sur ſa recommandation, je pris pour procureur le docteur Jean Portius, à qui j'amenai de ſi nombreux cliens, qu'il ne voulut point accepter d'honoraires. Engelhardt reſta mon avocat, malgré l'inconvénient de la diſtance. Que de fois j'ai parcouru les quatre milles qui ſéparent Landau de Spire! En partant à la fermeture des portes, j'atteignois Landau au moment où elles ſe rouvroient; la matinée me ſuffiſoit pour terminer avec le docteur, je repartois l'après-midi. Engelhardt non plus ne me réclama point d'honoraires, mais je me ſouviens de lui avoir conduit un client qui, pour un ſeul acte, lui paya ſpontanément 20 écus. La correſpondance ne me coûtoit rien, grâce aux courriers de Poméranie toujours à ma diſpoſition.

De mes occupations à Spire.

Les Loytz, de Stettin, me conſtituèrent leur ſolliciteur, Martin Weyer auſſi dans l'affaire du chapitre de Cammin, d'autres encore, &

tous rémunérèrent largement mes ſervices, Weyer excepté. De plus en plus connu des procureurs, je finis par fonctionner *pro principale vel adjuncto notario*. Je gagnois donc aſſez d'argent pour vivre à mon aiſe, ſans recourir à la bourſe paternelle; je pus même économiſer la totalité de mes appointemens & quelque choſe en ſus. Toutefois mon principal bénéfice fut d'acquérir une expérience dont les bienfaits s'étendirent à toute ma famille, car ma plume a été mon unique gagne-pain. Bien appris, bien exercé, le métier ne laiſſe perſonne dans la misère; c'eſt avec dédain qu'on prononce le nom de ſcribe, je n'en ai pas moins bu de bons coups & mangé de fins morceaux.

Comment j'écrivis deux fois à M. Sébaſtien Münſter & de la réponſe autographe qu'il m'adreſſa.

De Spire j'écrivis à M. Sébaſtien Münſter que Meſſeigneurs le prioient inſtamment de ne point hâter l'impreſſion de ſon excellente *Coſmographie*, parce qu'un exprès lui porteroit, auſſitôt terminée, la deſcription de la Poméranie; ce ne ſeroit pas le moindre ornement de l'ouvrage. Il invoqua l'impoſſibilité d'attendre; ſon beau-fils étoit tellement engagé dans l'entrepriſe, qu'il ſeroit ruiné s'il manquoit la prochaine foire de carême à Francfort. Je tranſmis cette réponſe en Poméranie; le même meſſager me rapporta un gros paquet de notes, malheureuſement incomplètes, ainſi qu'on le faiſoit obſerver. Je m'empreſſai de les envoyer à M. Münſter, avec la promeſſe de lui faire parvenir le reſte dès que

je l'aurois reçu. L'aimable homme, ſi plein de mérite & tant renommé, m'écrivit de ſa propre main une lettre que mes enfans trouveront jointe à celle du docteur Martin Luther.

Je réfléchis qu'un entretien avec M. Sébaſtien Münſter me permettroit de renſeigner exactement nos princes; la Chambre impériale étoit en vacances, quelle bonne occaſion de voir l'Alſace, ſi riche en blé & en vin, tant de jolies villes, les châteaux du margrave de Baden, des évêques & des comtes, la cité de Bâle enfin! J'entrepris donc à pied cette promenade de 60 milles bien comptés, aller & retour. A Straſbourg je logeai chez mon bon ami le docteur Daniel Capito; c'étoit une pauvre demeure; nous mangeâmes à la ſalle des ammeſtres. Le ſeigneur ammeſtre nous octroya la permiſſion de monter à la flèche. De Strasbourg à Bâle j'admirai la fertilité du pays, le nombre & la beauté des villes. *Voyage pédeſtre à Bâle.*

A Bâle, je vis dans l'égliſe la *ſtatua* de pierre élevée à Deſiderius Eraſmus, de Rotterdam. J'invitai au Petit-Bâle M. Lepuſculus, le fugitif d'Augsbourg; que de choſes intéreſſantes à nous dire! Je fis bonne connoiſſance avec M. Sébaſtien Münſter, qui m'accueillit de la façon la plus affable. Dans une vaſte ſalle de ſa maiſon, il me montra quantité de planches, ſoit fondues, ſoit gravées ſur bois ou ſur cuivre, provenant d'Allemagne, de France, d'Italie, deſſins géogra-

phiques, aſtronomiques, mathématiques, repréſentation des engins à l'uſage des mineurs, vues de pays, de villes, de châteaux, de couvens &c., toutes choſes contenues en ſa *Coſmographie*. Il vouloit être mon hôte & me montrer les curioſités de la ville; mon temps étoit malheureuſement compté. Après avoir pris congé de Münſter & de Lepuſculus, je regagnai Spire ſur la monture des apôtres, c'eſt-à-dire à pied.

La ville de Stolpe & Simon Wolder. Que mes enfans liſent & méditent.

J'arrivai juſte aſſez tôt pour recevoir un meſſage de Poméranie relatif au procès entre le duc Barnim & la ville de Stolpe. Celle-ci, ſous prétexte d'atteinte à ſes privilèges, avoit député à l'empereur Simon Wolder, jeune garnement ſans inſtruction, mais d'un naturel turbulent, un fin matois, lequel à force d'intrigues obtint la confirmation des ſuſdits privilèges & pour lui-même la ſauvegarde impériale. Les gens de Stolpe triomphèrent; à leur jactance on eût dit qu'ils n'avoient plus rien de commun avec leur prince & ſeigneur. Mais le duc Barnim, étant entré en armes dans Stolpe, cita le Conſeil & la bourgeoiſie à l'hôtel de ville; là, il défendit de bouger à ceux qui avoient trempé dans l'intrigue, pendant que les autres ſe rangeroient à part. La majorité des aſſiſtans changea de place; le reſte, en particulier le bourgmeſtre Schwabe, proche parent de l'évêque de Cammin, fut empriſonné à Stettin, à Greiffenberg, à Treptow. Simon Wolder s'enfuit vers l'empereur, qui guer-

guerroyoit alors en Afrique contre les Maures blancs; il ſut obtenir du monarque l'ordre catégorique de relâcher les captifs, ſous peine très expreſſe de la miſe au ban; mais cette injonction arriva trop tard. Les amis des priſonniers s'humilièrent devant le prince & chaque libération s'acheta au prix d'une lourde amende, après une détention prolongée. Quant à Wolder, loin de s'endormir, il pourſuivit ſes menées à la cour impériale, s'inſinuant auprès des princes, des nobles & des villes. Il rencontroit grande faveur; ſa miſe étoit magnifique; avec quel argent ſoutenoit-il ce faſte? Bref, à ſa reſtauration, la Chambre impériale fut ſaiſie de l'affaire.

Certes, les ducs de Poméranie n'avoient lieu d'être raſſurés, car leurs rapports étoient déjà bien tendus avec l'empereur, que ſa victoire diſpoſoit peu à ménager les partiſans de la confeſſion d'Augsbourg. Simon Wolder jubiloit, croyant la partie gagnée: juges & aſſeſſeurs étoient papiſtes & Meſſeigneurs ſous le coup de la diſgrâce impériale. A Spire, nous vouâmes au procès la plus ſérieuſe attention; le procureur Zigler & l'avocat Jean Kalte firent amplement leur devoir; au beſoin, j'étois là pour les ſtimuler. A Stettin, au contraire, Martin Weyer & le docteur Schwallenberger, à qui fut confiée l'affaire, étoient deux fainéans dont la conduite fut honteuſe. A bientôt les coquineries de Schwallenberger!

Je porte à Bruxelles les coupes d'or.

Au mois de mai, nos conſeillers m'écrivirent de leur porter à Bruxelles les deux coupes d'or. Le bruit couroit, en effet, que S. M. I. alloit faire venir d'Eſpagne, en grande pompe, ſon fils, par l'entremiſe duquel, en ſe conciliant la bienveillance de quelques perſonnages influens, les nôtres eſpéroient fléchir l'empereur. Je partis auſſitôt, deſcendant le Rhin juſqu'à la Meuſe & de là prenant la voie de terre par Herzogenbuſch & Louvain.

Gand.

Remiſe faite de mon précieux dépôt, la curioſité de voir la Flandre me conduiſit à Gand. C'eſt une grande ville, dotée autrefois d'importans privilèges : par exemple, l'empereur ne pouvoit établir aucune impoſition en Flandre, ni rien exiger ſans l'aſſentiment de ladite cité; mais Charles-Quint lui a ravi ſes immunités. Il a raſé un couvent & nombre de maiſons pour conſtruire un château fort avec foſſés larges, profonds, remplis d'eau, outre quantité d'autres travaux remarquables, de ſorte que la ville eſt à ſa merci. Au centre de Gand s'élève un haut clocher, où je ſuis monté; c'eſt de là que l'empereur & ſon frère Ferdinand choiſirent l'emplacement de la fortereſſe; ils y ont tracé *propriis manibus* leur *ſymbolum* à la craie rouge.

Le château où naquit Charles-Quint eſt une vieille maſure ſans apparence, tout entouré d'eau, avec un pont-levis. A la tête du pont, ſur le parapet, on voit deux ſtatues de bronze,

une à genoux, les mains jointes, & derrière elle une autre le glaive levé : la tradition rapporte que deux condamnés à mort, le père & le fils, étoient détenus ; comme on ne trouvoit pas de bourreau, grâce pleine & entière fut promiſe au père s'il vouloit décapiter ſon fils ; il refuſa ; alors on s'adreſſa au fils & celui-ci, acceptant avec joie & gratitude, trancha la tête à ſon père.

Anvers. Gaſpard Duitz.

A Anvers, je rencontrai M. Henri Buchow, le futur conſeiller de Stralſund. Nous avions beaucoup entendu parler de la maiſon de Gaſpard Duitz, ſituée à un bon mille d'Anvers ; on la comparoit au château de Trente, on la diſoit même plus belle. Nous obtînmes du propriétaire une lettre pour ſon intendant, lequel nous fit tout voir, & vraiment la renommée n'exagéroit pas. Si nombreuſes qu'elles ſoient, toutes les ſalles ont une décoration différente ; chacune renferme un lit de repos & une table ; les tentures ſont de même couleur que les rideaux du lit & le tapis de la table, ſoit en velours, ſoit en damas, noir, rouge, violet. Partout des inſtrumens de muſique, mais variant d'une chambre à l'autre : ici un tympanon, là des violons de Pologne, plus loin des *partes*, puis des luths, des harpes, des cithares, ou bien des cornets, des hautbois, des baſſons ou encore des flageolets, des fifres ſuiſſes &c. La fille qui nous ſervoit de guide joua correctement du tympanon,

du violon & du luth. Devant la maiſon, un beau jardin cultivé avec art & garni de plantes exotiques; enſuite un parc rempli d'animaux. Le rez-de-chauſſée comprend une ſalle d'une telle magnificence qu'on y recevroit un prince, & en effet Madame Marie, un jour, y traita ſon frère l'empereur. Celui-ci, après avoir tout examiné, demanda: « Maintenant, ma ſœur, à qui appartient cette maiſon? » — « A notre tréſorier. » — « Eh bien, » reprit l'empereur, « c'eſt ce qui s'appelle ſavoir profiter! »

Ce Gaſpard Duitz, Italien de naiſſance, artificieux & ruſé marchand, avoit pratiqué le grand négoce à Anvers & fait deux, ſi ce n'eſt trois banqueroutes. Lorſqu'il avoit des milliers & milliers d'écus en caiſſe, il ſollicitoit cinq ans de terme; de Madame Marie, par exemple, il obtint des lettres de répit. Ces fourberies l'enrichirent. Madame Marie étoit-elle à court d'argent, ſon tréſorier lui venoit en aide. Une maiſon à Anvers, qui lui coûtoit des milliers de florins, une fois terminée ne répondit pas complètement à ſon attente, car les défauts d'un édifice ne s'aperçoivent qu'après achèvement; il la fit raſer & reconſtruire à ſon goût.

Le comte Maximilien de Büren (le même qui, dans la guerre de Schmalkalden, avoit mené à l'empereur les reîtres des Pays-Bas), ayant entendu parler de la fameuſe habitation, s'invita chez Duitz de ſon propre chef. Maître Gaſpard

traita magnifiquement ſon noble viſiteur, le conduiſit partout &, au moment du départ, s'informa ſi par haſard Sa Grâce avoit aperçu quelque défaut, quelque lacune au point de vue de la décoration ou de l'agrément, parce qu'il s'empreſſeroit d'y remédier, dût-il pour cela recourir aux artiſtes de Veniſe & de Rome. « Non! » répondit le comte, « la ſeule choſe qui manque, c'eſt à l'entrée une potence avec Gaſpard Duitz haut & court pendu. » Voilà de quelle monnoie il paya ſon hôte; il auroit pu ajouter : « Et une couronne ſur la tête comme archilarron. »

Malines.

Je me rendis enſuite à Malines. Quelle admirable contrée! Louvain, Bruxelles & Anvers, grandes & belles villes, ſont toutes trois à égale diſtance l'une de l'autre, à la façon d'un nœud de brioche, & Malines juſte au milieu, qu'il faut néceſſairement traverſer. Le long de la route, de magnifiques châteaux & demeures ſeigneuriales. Malines eſt une jolie cité, quoique la moins grande des quatre; l'eau y eſt amenée *labore & induſtriâ hominum* & permet de gagner Anvers en bateau. Je vis les dégâts que la foudre avoit cauſés, le 7 août 1546, en tombant ſur une tour qui ſervoit de poudrière & qui fut détruite de fond en comble, avec le mur d'enceinte; de gros quartiers furent lancés ſur les toits des maiſons ; il y eut grande perte d'hommes & de bâtimens.

Vogel Heine. Je viſitai à Malines Vogel Heine, celui qui, dans les voyages de Maximilien I^er^, triſaïeul de l'empereur actuel, couroit en avant pour préparer la couchée. L'empereur lui avoit légué de quoi vivre : la femme qui le ſoignoit avoit le logement & le bois. Le perſonnage étoit ſi vieux, ſi décrépit, qu'il ne bougeoit d'une chambre chaude. On donnoit quelque choſe à la femme pour le voir, elle ſe faiſoit ainſi de beaux gages.

Le corbeau de l'Ange à Cologne. De Louvain je me dirigeai par le plus court ſur Juliers & Cologne, où je deſcendis à l'*Ange*. L'hôte avoit un corbeau qui parloit & même comprenoit ce qu'on lui diſoit. Le ſoir, ſi quelqu'un heurtoit à la porte d'entrée : « Frappe-t-on ? » demandoit le corbeau. « Oui, » répondoit l'arrivant. Mais comme la ſalle de réunion ſe trouvoit ſur le derrière, du côté du Rhin, perſonne ne ſe dérangeoit. Nouveaux coups de marteau, le corbeau répétoit : « Frappe-t-on ? » Et l'autre : « Tu l'entends bien, ouvre donc ! » Bref, perdant patience, l'individu heurtoit ſi fort, qu'on finiſſoit par l'entendre à la grande ſalle ; le valet venoit ouvrir &, pour calmer la mauvaiſe humeur du nouvel hôte, s'excuſoit ſur ce qu'il n'avoit rien entendu ; là-deſſus on le traitoit de fieffé menteur, juſqu'à ce qu'il montrât la cage de celui qui avoit parlé.

Des Souabes logeoient à l'*Ange* ; lorſqu'ils deſcendirent en chemiſe de grand matin pour (*ſalvâ reverentiâ*) lâcher de l'eau, le corbeau qui

voletoit dans la cour (le plus ſouvent on le laiſſoit en liberté) leur dit : « Bonjour, couſins (*Schwager*)! » Les autres entendirent *Schwabe* & s'écrièrent : « Comment, diable, ſais-tu que nous ſommes Souabes? » Demandoit-on : « Qui étoit ſoûl hier ſoir? » l'oiſeau répondoit : « Le prêtre! le prêtre! » Et autres ſemblables facéties. Pluſieurs hauts perſonnages firent de ſéduiſantes offres à l'hôtelier, mais il les repouſſa toutes. De paſſage à Cologne ſix ou ſept ans plus tard, je m'informai du corbeau; l'hôte m'apprit qu'il étoit en procès avec un gentilhomme, lequel rentrant ivre, avoit dégaîné & décapité l'oiſeau; l'aubergiſte aſſuroit qu'il eût préféré perdre 300 écus.

Après avoir remonté le Rhin juſqu'à Mayence, je pris le coche de Spire.

Arrivée à Spire du roi Philippe, fils de S. M. I. Comment il ſe comportoit avec les électeurs & les princes.

En juin 1549, le roi Philippe, fils de l'empereur, arriva avec une nombreuſe ſuite à Spire; ſon père lui avoit donné pour maréchal le cardinal de Trente, un ſeigneur de Madrutz, gentilhomme d'impoſante preſtance. Le roi avoit alors 22 ans, ſept ans de moins que je n'avois; ſa phyſionomie peu intelligente ne permettoit guère d'eſpérer qu'il égalât un jour ſon père. L'électeur de Heidelberg, les autres comtes palatins, les électeurs eccléſiaſtiques, venus en grand équipage, lui rendoient les honneurs quand il alloit à l'égliſe. Or, j'en fus ſouvent témoin : lorſque ſon père, l'empereur Charles,

ſortant des appartemens, enfourchoit ſon genêt dans la cour où, déjà en ſelle, électeurs & princes l'attendoient, eh bien ! il étoit le premier à ſe découvrir &, s'il pleuvoit, il recevoit la pluie nu-tête ; l'air & le geſte affables, il donnoit la main à chacun ; de même, au retour, il faiſoit volte-face au bas de l'eſcalier, ôtoit ſon chapeau, tendoit la main à tous & les congédioit gracieuſement.

Le roi Philippe, au contraire, exigeoit beaucoup des électeurs & princes, quoique pluſieurs fuſſent des vieillards. Tandis qu'ils deſcendoient de cheval à la porte de l'égliſe, Philippe entroit tout droit ſans s'inquiéter d'eux ; il leur faiſoit ſigne avec les mains, par derrière, de marcher à ſes côtés, mais ils ſe contentoient de le ſuivre. Après l'office on accompagnoit le roi au palais ; il mettoit pied à terre & montoit les degrés, plantant là ſon monde ; pas un mot d'amitié ou de remerciement. Son maréchal l'avoit pourtant averti qu'il exiſtoit une immenſe différence entre princes d'Eſpagne & princes d'Allemagne ; il lui citoit en preuve l'exemple paternel, les égards de l'empereur pour les ſeigneurs allemands ; mais Philippe : « Entre mon père & moi la différence eſt grande auſſi ; lui-même n'eſt que fils de roi, je ſuis fils d'empereur, moi ! » Dès qu'ils eurent fait acte de préſence, les princes s'empreſsèrent de regagner leurs Etats. Philippe employa quelques journées

nées encore à la chaſſe & à la promenade; ſa ſuite étoit réduite à 10 ou 12 chevaux; enfin le duc d'Areſchot vint, de la part de l'empereur, le chercher avec un train ſuperbe pour le conduire à Bruxelles.

Pareſſe des conſeillers de Stettin.

J'avois beau repréſenter qu'il y avoit *periculum in morâ*, on mettoit à Stettin une lenteur inouïe à me fournir les renſeignemens les plus indiſpenſables pour le grave procès contre la ville de Stolpe. Comme on travailloit, en outre, à me deſſervir auprès du duc Barnim, j'écrivis au chancelier, le docteur Falck, qui me répondit: « Vous ne méritez aucun reproche, les négligens ſont ici; mais, en vérité, toute votre lettre eſt pour moi de l'arabe, car je ne connois pas le premier mot de ce procès. » Voilà le train des cours!

Vieille coutume des Rois, ſur les bords du Rhin.

La coutume, ſur les bords du Rhin, au nouvel an ou aux Rois, eſt d'organiſer une cour complète, roi, maréchal, chancelier, maître-d'hôtel, échanſon &c; il va ſans dire que le fou eſt de rigueur. Les charges ſe tirent au ſort; chacun paie ſa part de la dépenſe, le fou ſeul eſt franc. En 1550, nous avions à notre table un jeune baron des Pays-Bas, gaillard & parfait mondain, & pluſieurs perſonnages de conſidération retenus à Spire par leurs procès. La royauté m'échut avec le baron pour maréchal; quant au fou, ce fut notre hôte le prêtre &, ſur mon âme, la nature ſembloit l'avoir créé pour l'em-

ploi. En ma qualité de roi, je lui fis faire une cape multicolore de toile angloiſe. Recevions-nous du monde (cas fréquent, grâce au joyeux baron), notre hôte ſe coiffoit de ſa cape & prenoit nos invités à partie; nous crevions de rire; lui-même s'en trouvoit bien, car ſes bouffonneries lui valoient des batzs, des demi-écus, voire des florins d'or & des couronnes; il acheta des ſonnettes d'argent pour les oreilles, ſa cape fut toute parſemée de monnoies d'argent & d'or.

Ce manège continue juſqu'au moment du « royaume, » lequel ſe tient un dimanche ſoir, entre les Rois & le carnaval. Il y a deux ou trois royaumes par dimanche; des maſques des deux ſexes vont d'une réunion à l'autre, traveſtis & accompagnés de muſiciens; ils ont droit à trois tours de danſe avec les gens de la fête. Belle occaſion de luxure! Un ſoir, par exemple, il arriva que deux époux, après avoir danſé enſemble, ſe ſéparèrent pour la ſeconde danſe & ſe rejoignirent à la troiſième ſans ſe reconnoître. Côte à côte ils s'acheminèrent vers une autre maiſon; s'étant compris par le jeu des mains, à la Place du Marché ils diſparurent ſous une boutique de drapier, ſe paſsèrent leur fantaiſie & jamais, leur ſembla-t-il, jamais ni l'un ni l'autre n'avoit goûté autant de plaiſir avec ſon conjoint. Curieux de ſavoir qui étoit la dame, le galant lui coupa un morceau de ſa robe; il lui fit auſſi préſent d'une pièce d'or, puis tous deux

rejoignirent la compagnie. Le mari étoit chamoiſeur; on vint, le lendemain, lui acheter une peau; comme il avoit à rendre: « As-tu de la monnoie? » demanda-t-il à ſa femme, & lui prenant ſon eſcarcelle, il y trouva la pièce d'or qu'il reconnut fort bien. Le chaland parti, il fallut que la dame exhibât ſa robe de la nuit précédente; le mari ſortit le morceau d'étoffe, confronta..... Nos époux ſe rendirent à l'évidence, mais que pouvoient-ils ſe reprocher?

Nous laiſſâmes au fou tout loiſir d'orner ſon habit. Au carnaval, il ſe diſtingua par mille plaiſans tours; le maréchal auſſi fit merveille, debout devant Sa Majeſté, empreſſé à la ſervir, apportant les plats, tranchant les viandes, nettoyant la table avec force génuflexions & baiſemains. Le roi paya aſſez cher ſes trois ou quatre heures de règne.

Train de vie chez notre hôte durant le carême.

Notre hôte étoit un perſonnage ſans frein ni retenue, mieux fait pour les camps ou la vie des cours que pour la prêtriſe, fourbe, joueur enragé, ivrogne, grand gauſſeur, entendant la plaiſanterie comme pas un. Que ſes penſionnaires fuſſent évangéliques ou papiſtes, peu lui importoit. Il étoit l'un des trois qui chantoient la première meſſe à la cathédrale. Or, les jeunes gradués, ſes commenſaux, aimoient les cartes & s'y connoiſſoient: « Habile joueur, bon conſeiller, » penſoient-ils. Ils employoient donc la nuit au jeu. Sur les 3 heures du matin, leur hôte

s'écrioit : « Frères, ne vous dérangez point ; je m'en vais dire la meſſe, ce ſera court & bon ; le temps de ſouffler la pouſſière de l'autel & je reviens. » En effet, il ne moiſiſſoit pas à l'égliſe.

Dévote façon de commémorer la paſſion de Notre Seigneur.

Le ſoir du vendredi ſaint, on place dans l'une des chapelles un crucifix, ſur lequel veillent toute la nuit les prêtres chargés de la première meſſe ; les matrones arrivent à la file, ſe proſternent la face contre terre, baiſent les pieds du crucifix, puis dépoſent leur offrande. Une belle fois, vers le matin, les trois prêtres, qui n'attendoient plus de vieilles, partagèrent la recette & ſe mirent à jouer ; grâce à ſa longue pratique, mon hôte gagna tout ; dépit de ſes confrères, querelle au pied de la croix, horions enfin ; mais notre homme étoit le plus vigoureux, l'argent lui reſta.

Aux Rogations, le clergé revêtu de ſes plus riches ornemens va faire le tour des champs avec croix, bannières & reliques ; hommes & femmes ſuivent en foule. Un jeune prêtre avoit jugé l'occaſion propice pour un rendez-vous ; quittant la proceſſion, il ſe perdit dans les blés ; ſa donzelle prit le même chemin. Mais deux artiſans avoient remarqué ce manège ; ils attendirent le moment, ſurprirent le couple & ne lâchèrent le cafard qu'après lui avoir ôté robe & ſurplis, deux pièces de conviction qu'ils rapportèrent au doyen du chapitre.

Que le roi d'Eſpagne ait intercédé en faveur

de nos princes, la choſe eſt ſûre. Des ſollicitations aſſidues, mais ſurtout l'orfèvrerie & les gratifications, ſi fort priſées dans les cours & les grandes villes, radoucirent les conſeillers influens, le ſeigneur de Granvelle, ſon fils l'évêque d'Arras &c. L'empereur finit donc par conſentir à un accommodement; entre autres conditions, il ſtipula que les ducs lui paieroient 90,000 florins. La chancellerie impériale demanda 3000 florins d'or pour groſſoyer l'acte de réconciliation; je l'euſſe écrit en un ſeul jour avec tout autant d'élégance. L'évêque d'Arras, à qui revenoit la moitié des droits de chancellerie, nous en fit remiſe, mais il n'y perdit rien. En ſomme, ce différend coûta 200,000 florins.

Les ducs de Poméranie rentrent en grâce.

L'acceptation de l'Intérim étoit une des conditions impoſées à nos princes. Le clergé de Poméranie fut unanime à repouſſer cette œuvre de Satan. Le Conſeil de Stralſund cita les miniſtres par-devant lui pour leur défendre de prononcer en chaire le mot d'Intérim & ſurtout d'y accoler aucune expreſſion malſonnante, ſous peine de deſtitution; quant aux doctrines elles-mêmes, libre à eux de les peſer & de les réfuter par la parole divine. Mais le ſurintendant Jean Freder, homme têtu & borné, tout à fait au-deſſous de ſa charge, répondit qu'en bon berger il ne pouvoit ni vouloit livrer ſon troupeau à la rage des loups raviſſans, car ce ſeroit pour lui ſe perdre corps & âme; que s'il rece-

Conſéquences de la réconciliation.

voit ſon congé, Dieu y pourvoiroit; qu'au reſte, à Stralſund, on n'aimoit pas les gens inſtruits. Sur quoi, le Conſeil leva la ſéance & deux de ſes membres ſignifièrent à Freder ſa deſtitution.

Le lendemain, les miniſtres préſentèrent une ſupplique ſignée d'eux tous, M. Jean Niemann excepté. Ils revendiquoient leur libre arbitre & le droit de ſervir la cauſe de la vérité en dénonçant du haut de la chaire les damnables abominations de l'Intérim; il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, diſoient-ils. Le fougueux Alexis Groſſe & M. Jean Berckmann ſe diſtinguèrent par leur emportement; ils ſe répandirent en accuſations injurieuſes contre l'honnête Niemann, ſi bien que le Conſeil irrité décida ſur l'heure le renvoi de Groſſe, après paiement de ce qui lui étoit dû. Les autres prédicans s'attendoient au même ſort, mais les choſes en reſtèrent là; ainſi M. J. Niemann n'eût rien riſqué en joignant ſa ſignature à celle de ſes collègues. De toutes parts, d'ailleurs, l'Intérim étoit battu en brèche; on l'attaquoit en allemand, en latin, en italien, en françois, en eſpagnol &c.; on le paſſoit au crible & on le réfutoit au nom de la Parole ſainte; le pape ne ſavoit où cacher ſa honte.

Que mes enfans conſidèrent le haut degré de fortune auquel étoit monté l'empereur; mais au faîte de la proſpérité, lorſque tout marchoit ſelon ſes déſirs, il crut pouvoir manquer à ſa promeſſe de ne rien entreprendre contre la confeſſion

d'Augsbourg; pour l'amour du pape, il rêva de ruiner l'inébranlable fortereſſe de Luther. De ce moment pâlit ſon étoile, toutes ſes entrepriſes échouèrent. Loin d'être raſée, la fortereſſe de Luther ſe garnit de ſolides remparts; aujourd'hui elle compte en Allemagne de puiſſans défenſeurs, le duc de Pruſſe, le margrave de Baden, le margrave Erneſt de Pforzheim &c.; chez les autres nations auſſi, le nombre des champions que lui ſuſcite le ſang des martyrs ne ceſſe de s'accroître; elle triomphera de ſes ennemis pour l'éternité.

Je réſigne mon office de ſolliciteur. Intrigues de Schwallenberg.

A la cour de Stettin on continuoit ſi bien à me noircir, que le docteur Schwallenberg ſe fit envoyer en miſſion pour réparer les effets de ma prétendue négligence. De mon côté, j'avois pris le parti de réſigner les fonctions de ſolliciteur & de quitter Spire en décembre, ce que j'écrivis au chancelier Citzewitz, avec les motifs de ma détermination.

A ſon arrivée, le docteur Schwallenberg deſcendit chez un chanoine de ſa connoiſſance, manière commode d'être hébergé gratis; tout le long de la route il avoit écorniflé de la ſorte, ce qui ne l'empêchoit pas de porter en compte ſa dépenſe. Quand il me fit appeler, je le trouvai à table; il me laiſſa debout, prenant un ton aſſez hautain; il alla même juſqu'à vouloir que je le ſerviſſe, mais je proteſtai vivement: « Ce n'eſt point mon office, on prétendroit me l'impoſer

que je refuſerois; j'ai fait mon temps. Nous ſommes, en revanche, l'avocat & moi, très déſireux de vous entendre ſur les affaires de nos princes, qui m'ont coûté tant d'écritures, juſqu'ici ſans réſultat. Vous plaît-il de nous donner votre heure? » — « Je verrai l'avocat ſeul à ſeul, » fut la réponſe. Schwallenberg ſe rendit, en effet, chez l'avocat; mais au lieu d'aborder les queſtions urgentes, il inſinua que j'étois un rouage inutile: « Pouſſez à ſon renvoi, » dit-il, « & ſes émolumens viendront groſſir vos modeſtes honoraires. » L'avocat étoit un honnête homme; il déclara qu'on me calomnioit & qu'il ne vouloit pas d'un gain obtenu par la cabale. Là-deſſus, le docteur Schwallenberg s'en alla voir Strasbourg.

L'inimitié de Schwallenberg rendue manifeſte.

A ſon retour, les concluſions étoient prêtes, mais il refuſa de les lire, ſous prétexte qu'il falloit les ſoumettre aux ducs. J'expédiai un meſſager, également porteur d'une miſſive de Schwallenberg. Celui-ci partit alors pour la diète de Ratisbonne. La réponſe des princes arriva; ne doutant pas qu'elle n'eût trait au procès, j'ouvris le pli & je lus ce qui ſuit: « Très docte, cher & féal! Nous daignons t'exprimer notre ſingulière ſatisfaction de ta diligence à rétablir nos affaires à ce point compromiſes par notre ſolliciteur, que ſans ta venue elles périclitoient tout à fait. Quant aux concluſions que tu as élaborées avec l'avocat, nous ordonnons de te les renvoyer dès que nos

nos conſeillers les auront examinées & amendées en tant que de beſoin. Rends-toi pour notre compte à la diète de Ratisbonne &c. »

Imagine-t-on plus noire perfidie? Depuis un an au moins j'expédiois meſſage ſur meſſage pour obtenir des inſtructions, & voilà qu'on m'imputoit tout le retard! Un fourbe préſentoit comme ſon œuvre des concluſions où pas un traître mot n'étoit de lui! Il n'avoit pas même pris la peine de les lire! Et les princes le remercioient, tandis que ma diſgrâce étoit complète!

Comment j'échappe à mes ennemis.

Je n'avois plus à compter ſur l'aide des humains; ce fut le moment que l'Eternel choiſit pour faire briller à tous les yeux mon innocence & pour confondre mes ennemis. Tel jadis Mardochée comblé d'honneurs après la chute ignominieuſe d'Aman. Oui, avant même que le projet de concluſions fût revenu de Poméranie, la Chambre rendoit l'arrêt ſuivant: « En la cauſe de la ville de Stolpe & de Simon Wolder contre le ſeigneur Barnim, duc de Poméranie &c., décidons & déclarons que le ſuſdit duc eſt renvoyé des fins de la plainte. » Qu'en dis-tu, vil calomniateur? Honte à toi, hypocrite infâme! Je laiſſe à penſer de quel cœur j'expédiai un exprès au duc & ſi je me gênai pour célébrer les mérites de Schwallenberg.

Je quitte avec bonheur le ſervice de la cour.

Quoique les menées diaboliques de Schwallenberg euſſent rempli mon cœur de triſteſſe, elles tournèrent à mon ſalut & profit, tant il eſt

vrai que le Seigneur change le mal en bien. Ma réſolution s'affermit de quitter la charge de ſolliciteur, voire le ſervice des princes; M. Citzewitz eut beau m'offrir, de bouche & par écrit, une poſition avantageuſe à la chancellerie de Wolgaſt, j'avois pris en dégoût la vie des cours. Une nouvelle carrière s'ouvroit devant moi dans une ville où, ſans que le diable & ſa ſéquelle lâchent la partie, il y a pourtant moyen de ſe plaire & de vivre & mourir ſelon Dieu. Ma ſœur, mariée à M. Pierre Fruboſe, bourgmeſtre de Greifswald, me propoſa d'épouſer ſa belle-ſœur; comme je comptois être à Greifswald le jour de l'an, j'écrivis de tout arranger pour célébrer la noce avant le carnaval. Un courrier de cabinet qui rentroit dans ſes foyers me vendit un jeune & joli trotteur gris, la ſelle & la bride.

Mon départ de Spire.

Tout étant réglé avec les avocats, procureurs &c., & congé régulièrement pris de chacun, je dis enfin adieu à Spire le 3 décembre 1550, dégoûté de la Chambre impériale à n'y plus retourner de ma vie. J'étois reſté à l'étranger cinq ans pour le procès de mon père, plus deux ans comme ſolliciteur des ducs de Poméranie, & non ſans réſultat. En effet, ſoit dans les chancelleries du margrave Erneſt & du commandeur de Saint-Jean, ſoit au ſecrétariat de nos ducs, ſoit aux diètes, rien que par mon talent d'écrivain (un art qui ne s'apprend ni dans Bartolus ni dans Baldus, mais qui demande une grande applica-

tion, de la mémoire, de la bonne volonté & une continuelle pratique), j'avois avancé mes affaires & amaſſé plus que maint docteur. Il eſt vrai que j'avois travaillé jour & nuit & couru bien des périls, comme on l'a vu dans ce récit. Plus d'un, ébloui de mon ſuccès, voulut à ſon tour ſe faire écrivain; mais bientôt il ſuccomboit ſous les ennuis du métier, l'inceſſant labeur, les veilles prolongées, la faim, la ſoif, les ſoucis, les dangers; à peine un ſur cent réuſſiſſoit-il.

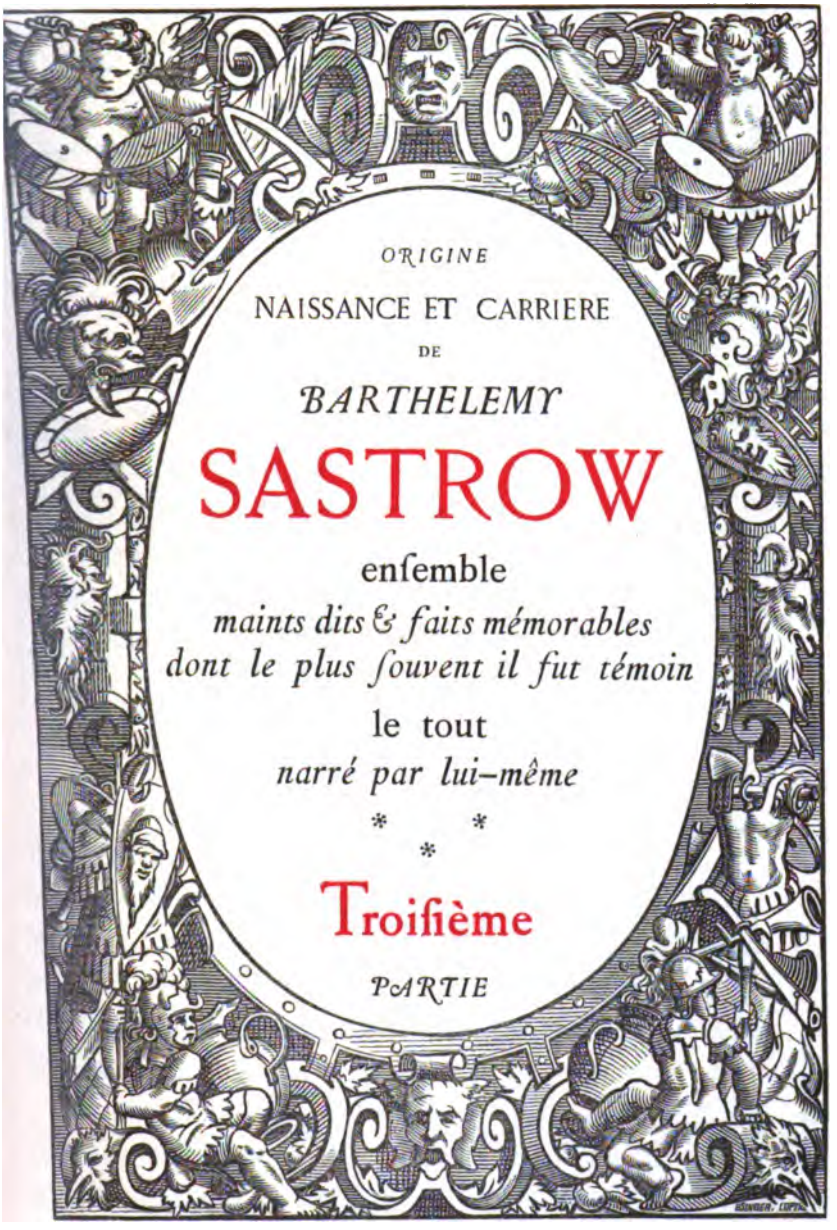
Je fais mon rapport aux conſeillers; ce qui s'enſuivit.

Je ne fus point mal accueilli à Stettin, où j'arrivai le 21 décembre. Les conſeillers, parmi leſquels les complices de Schwallenberg, m'entendirent longuement au nom du prince (diſoient-ils). On m'avertit qu'ils s'étoient donné le mot pour m'empêcher d'obtenir audience. Le lendemain ils m'informèrent que le duc s'étoit montré non moins ſatisfait de mon zèle que de mon rapport; il m'autoriſoit à porter plainte contre Schwallenberg. Quant à ſa promeſſe d'une gratification, il ne l'avoit point oubliée & demandoit ſeulement quelques jours de répit; il vouloit apparemment ſe concerter à ce ſujet avec la cour de Wolgaſt. Je répondis :

« Grande eſt ma joie d'apprendre que mon ſeigneur & maître apprécie mon dévouement & reconnoît combien ma diſgrâce fut imméritée. Attaquer le docteur Schwallenberg me contrarieroit fort à la veille de me marier; l'évidence éclate d'ailleurs, le duc eſt plus intéreſſé

que moi à la punition du fourbe; que gagnerois-je à un procès aujourd'hui que le prince, Dieu ſoit loué, me remercie de bouche & par écrit? Il ne m'eſt guère poſſible non plus d'attendre ici la récompenſe promiſe, je préfère revenir après la noce. »

Dès qu'ils eurent la certitude que je quittois la cour pour la ville, tous les conſeillers chantèrent alléluia; ce fut un changement à vue de langage & de manières, on me prodigua les offres de ſervice; mais le premier mot du chancelier Citzewitz en me revoyant fut: « Peſte ſoit de l'oiſeau qui ne ſait pas attendre la fortune! » Ici ſe termine le récit de ma vie avant mon mariage.



ORIGINE

NAISSANCE ET CARRIERE

DE

BARTHELEMY

SASTROW

enſemble

maints dits & faits mémorables
dont le plus ſouvent il fut témoin

le tout

narré par lui-même

* *
*

Troiſième

PARTIE

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée à Greifswald. Fiançailles & mariage. Une vieille coutume. Du péril que je courus. Martin Weyer, évêque.

GÉ de 30 ans, j'arrivai à Greifswald le 1^er^ janvier 1551, à la nuit tombante. Quand j'eus écrit à Stralſund pour demander le conſentement paternel & conféré ſoit avec mes parens de Greifswald, ſoit avec ceux de ma future, on fit des deux côtés les invitations aux fiançailles. Le 5 janvier, à 8 heures du matin, dans la chapelle des moines gris, M. Mathieu Fruboſe me promit ſa fille, en préſence des bourgmeſtres, des conſeillers & d'un grand nombre de bourgeois conſidérés. M. le bourgmeſtre Gaſpard Bunſow me vint en aide par une avance de 200 florins. *Mes fiançailles.*

L'honorable Conſeil avoit dû réprimer le ſcandale des danſes aux noces, où l'on tournoit avec femmes & filles de la façon la plus indécente; les contrevenans, quelle que fût leur condition, étoient cités par-devant le tribunal *Singulier accueil de mes compatriotes.*

inférieur. Or, huit jours après nos fiançailles, ma future & moi fûmes invités à un mariage dans une famille notable; le banquet fini, ma fiancée me fut amenée & comme j'ignorois la défenſe du Conſeil, je danſai avec elle, mais très modeſtement & même peu de temps. Cela n'empêcha pas l'huiſſier de venir le lendemain m'aſſigner à comparoir. Au premier inſtant je ne pus croire à pareille incivilité. Et quel fâcheux augure! Que de luttes, d'inimitiés, de perſécutions me préſageoit cette façon de me ſouhaiter la bienvenue par l'organe du bourreau, après une abſence de huit années! Le poète ne dit-il pas: *Omina principiis ſemper ineſſe ſolent?* Je courus indigné chez le doyen des bourgmeſtres: il m'expoſa qu'il y avoit urgence de ſévir rigoureuſement contre la groſſière licence des étudians & d'autres encore; mais mon cas étant tout différent, il promit de faire ceſſer les pourſuites.

Préparatifs de la noce.

Je n'avois ſoufflé mot de la dot, pas même pour ſavoir à combien elle s'élèveroit, lorſque ma ſœur m'annonça que mon beau-père donnoit 200 florins; je ne répondis rien, car l'eſſentiel à mes yeux étoit d'avoir une femme. Au dire de mon beau-frère, 100 marcs par an ſuffiroient à l'entretien du ménage; l'expérience m'édifia ſur la juſteſſe de ſes calculs.

Je fus chercher à Stralſund mes habits de noce & autres néceſſités. Mon père avoit depuis pluſieurs années une aſſez bonne fourrure de martre

martre qu'il m'abandonna; je me procurai le drap à mes frais, ainſi que le reſte de ma garderobe. Mon père avoit mis en gage les objets que je comptois offrir à l'épouſée, je dus les dégager; c'étoit, entre autres, du velours pour collerettes, deſtiné à ma fiancée & à ma ſœur. A Francfort ſur le Main j'avois acheté un poignard d'argent. Ces diverſes emplettes épuisèrent mon pécule.

Quoique je me fuſſe empreſſé d'inviter mes parens de Stralſund, aſſez nombreux dans les deux lignes, il ne vint à ma noce que Jean Gottſchalk, mon ancien camarade d'école & collègue à la chancellerie de Wolgaſt; il me fit préſent d'un florin d'or de Lubeck.

Mon mariage. Coutume de « monter ſur la pierre » à Greifswald.

Mon mariage eut lieu à Greifswald le 2 février 1551. Comme je fus l'un des derniers qui « montèrent ſur la pierre », il eſt bon de rappeler en quoi conſiſtoit cette coutume antique. Avant la célébration des noces, à 3 heures de l'après-midi, le marié étoit conduit à la Place du Marché entre deux bourgmeſtres ou, à leur défaut, entre les deux plus notables des invités. A l'angle de la place ſe trouvoit un bloc de pierre carré; le fiancé alloit s'y placer, tous les autres s'arrêtant en bon ordre à cinquante pas; les fifres lui donnoient une aubade l'eſpace de deux *Pater*, puis il reprenoit ſon rang dans le cortège, qui ſe dirigeoit vers la maiſon nuptiale. Le but de la cérémonie étoit, dit-on, de

permettre à chacun d'adreſſer en temps utile une obſervation au fiancé. On en cite un qui, pas plus tôt ſur la pierre, fut acclamé des valets & de la marmaille : « Cornard ! cornard ! » Il revint tout penaud vers les bourgmeſtres : « Ne vous en ſouciez, » lui dirent-ils, « la populace en uſe toujours ainſi. » Au lit, il interrogea l'épouſée : « Qu'avez-vous donc fait pour que, ſur la pierre, on m'ait traité de cornard ? » Elle de ripoſter : « Si j'avois ſu que vous le fuſſiez, jamais je ne vous aurois pris ! » Mais au bout d'un inſtant, certain ſoupçon arracha au marié ce cri : « Oh ! oh ! vous l'avez été ! » Alors ſa moitié, lui paſſant le doigt ſur le ſourcil : « Vous auſſi ! » dit-elle. Il faut ſavoir qu'il avoit rapporté de la guerre une large balafre au front. « Oui, » répondit-il, « ce ſont les ennemis. » — « Eh bien, moi, » répliqua-t-elle, « ce ſont les amis ! »

Jean Bunſow, le fils du bourgmeſtre, avoit recherché la main de ma femme ; les négociations étoient même fort avancées, il ne reſtoit que les invitations à faire pour les fiançailles, lorſque tout ſe rompit à cauſe des ſacrifices exceſſifs que l'orgueilleuſe épouſe du bourgmeſtre prétendoit exiger des parens de la future. L'échec fut ſenſible à M^me^ la bourgmeſtre. Or, le jour des noces, ma femme ſe trouva placée au premier repas entre les dames Bunſow & Gruwel ; mon père étoit ſon cavalier & ſon vis-

à-vis. Tout d'un coup, Mme la bourgmeſtre ſe mit à dire à l'épouſée: « Mange, ma fille, mange, car c'eſt bien ton plus beau jour. J'avois formé d'autres plans pour ton bonheur, mais tu ne l'as pas voulu. Le coupable, c'eſt ton frère ou plutôt ſa femme. Tiens ton mari à diſtance, ſache que ſi tu lui cèdes le petit doigt, bientôt il prendra tout le bras; ſois donc roide avec lui dans les commencemens. » A ces mots Mme Gruwel s'écria: « Seigneur Dieu, quels triſtes conſeils! Raſſure-toi, tu verras encore beaucoup d'heureux jours. »

Dix-huit mois après, comme nous cauſions en rue, MM. Pierre & Mathieu Schwarte & moi, Mme Bunſow qui paſſoit nous accoſta. Avec l'admirable volubilité qui diſtingue les femmes de Greifswald: « Chers couſins, » dit-elle aux deux Schwarte, « comment vous portez-vous? Comment ſe portent vos femmes? Comment ſe portent vos enfans? » Puis ſe tournant de mon côté: « Comment allez-vous, couſin? Comment va votre femme? Je n'ai pas à vous demander des nouvelles de vos enfans, vous faites une bonne année, en ce temps de cherté il vaut la peine d'économiſer le pain. » — « Nous n'y ſongeons guère, » répliquai-je, « mais voilà, ma femme n'eſt pas aſſez roide avec moi. » Elle comprit, rougit & détala ſans plus ſouffler mot.

Aventure ſur la route de Stettin.

Une ſemaine après mon mariage, le dimanche Invocabit, je retournai à Stettin, comme c'étoit

convenu. Voyage pénible, voire dangereux, à cauſe des inondations. Dès mon entrée en ménage le diable me déclaroit la guerre, tant ſa déconvenue étoit grande de me voir quitter la cour, où j'aurois eu mainte occaſion de le ſervir. Son maître, en revanche, notre Créateur & Sauveur, me prit ſous ſa ſauvegarde. A une neige abondante avoit ſuccédé un dégel ſubit, effet d'une pluie chaude & continue; débordement général; l'étang du moulin, dans la bruyère voiſine d'Ukermünde, avoit emporté la chauſſée ſur pluſieurs points. Le jour même de mon départ, une voiture chargée, entre autres, d'une caiſſe pleine de lettres cachetées, de regiſtres, de papiers & parchemins, paſſoit par là, venant de Wolgaſt. Nos voyageurs ſe ſavoient ſur la grande route, ils alloient donc bon train: tout à coup les chevaux tombent dans une profonde ornière, le char ſe renverſe & c'eſt au prix de mille efforts que gens & bêtes finiſſent par échapper à la noyade; il fallut paſſer la nuit à Ukermünde pour faire ſécher les lettres.

J'arrivai l'après-midi ſur le lieu de l'accident; je trottois gaillardement, car je ſuivois la grande route & les traces toutes fraîches de la voiture de Wolgaſt. Grâce à ma bonne étoile, un garçon meunier qui ſtationnoit vers l'eau me hêla pour m'indiquer un peu plus bas, à gauche, le chemin d'une bourgade, après laquelle je devois trouver une longue chauſſée & un

pont; c'étoit l'unique paſſage encore praticable. Quoique le jour commençât à tomber, je m'engageai ſur la chauſſée battue de gros flots bourbeux; mon cheval eut bientôt de l'eau juſqu'au poitrail & la force du courant menaçoit à chaque minute de l'entraîner; le pauvre animal avoit conſcience du péril, il reculoit en trépignant quand il ſentoit le ſol lui manquer. Enfin le trajet s'accomplit ſans méſaventure; à nuit cloſe, je rejoignois à l'auberge d'Ukermünde les voyageurs de Wolgaſt, qui n'en crurent pas leurs oreilles, non plus que l'hôte.

Comment on m'accorda congé à Stettin & à Wolgaſt.

Je pouvois me rendre le témoignage d'avoir fidèlement ſervi le duc Barnim, j'avois donc le droit d'eſpérer une rémunération princière. A Dieu ne plaiſe que j'impute les torts à cet excellent ſeigneur, mais une partie des conſeillers, que des liens de parenté uniſſoient aux gens de Stolpe, étoient mécontens de l'iſſue du procès; d'autres, Martin Weyer, par exemple, s'étoient couverts de honte en trempant dans les intrigues de Schwallenberg. Bref, on me deſſervit ſi bien que le prince m'alloua 25 florins pour toute gratification, tandis que le duc Philippe, dont les affaires m'avoient donné cent fois moins de tracas, daigna m'accorder 25 écus. La cour de Wolgaſt avoit attendu de voir ce que feroit Stettin. Plus tard elle m'employa dans une foule d'affaires qui me valurent de jolis bénéfices & une grande notoriété dans le pays. De Wol-

gaſt j'avois reçu pour ma noce quatre chevreuils & un ſanglier; à Stettin, le maréchal de la cour me dit qu'on avoit eu l'intention d'en faire autant, puis qu'on n'y avoit plus ſongé.

Au retour de Stettin, la nuit me ſurprit dans la bruyère. Le lieu eſt hanté des loups, des ſangliers & autres bêtes dangereuſes; ſouvent on y a vu des apparitions & entendu des bruits effrayans. Je ne vis rien, n'entendis rien; du reſte, pas le plus léger ſentiment de crainte.

De quelle façon Martin Weyer parvint à l'épiſcopat.

J'ai dit que le débat relatif à l'évêché de Cammin avoit été porté devant la diète impériale. Le chanoine Martin Weyer, délégué du chapitre, étoit le familier de l'évêque d'Arras; ils avoient étudié enſemble à Bologne. Au cours de leurs entretiens, ils ſe posèrent cette queſtion: Si la deſtitution de l'évêque eſt maintenue, où trouver un candidat agréable à l'empereur & point trop antipathique aux ducs de Poméranie? Sur quoi l'*Atrebatenſis* de propoſer Weyer lui-même. Celui-ci, tout d'abord, s'en défendit, objectant qu'il n'étoit pas de la religion papiſtique; mais ſon interlocuteur aſſura qu'en s'arrangeant avec le légat, il y avoit moyen d'obtenir une diſpenſe. Bref, lorſqu'ils rentrèrent en grâce, les ducs de Poméranie prièrent l'empereur d'agréer comme évêque de Cammin Martin Weyer, leur fidèle ſujet, ſerviteur & conſeiller, un ſaint homme, un ange! On vit bientôt le fond de ſon cœur, *honores enim mutant mores & ma-*

giſtratus virum docet. A l'inſtigation manifeſte du légat & de l'évêque d'Arras, le nouveau prélat envoya ſon ſecrétaire à Rome rendre hommage au pape, lequel enſuite accorda les bulles *in optimâ formâ.*

Mauvais procédés de Martin Weyer.

J'eſpérois que Martin Weyer alloit à cette heure rémunérer largement les ſervices que je lui avois rendus comme ſon ſolliciteur à la Chambre impériale pendant deux ans; mais à mes requêtes écrites il ne répondit que de mauvaiſe grâce, quand il répondit. Je dois avouer qu'ayant été, l'eſpace d'une année, le compagnon de Weyer à Augsbourg & dans le voyage aux Pays-Bas, j'uſois trop peu de cérémonie à ſon gré; j'eſtimois ſuffiſant de lui donner de la *Grâce* ſans *Séréniſſime*, & cela le fâchoit; il avoit, en outre, ſur le cœur l'échec de Schwallenberg & de ſa bande, dont il n'étoit pas le moindre coryphée.

J'ai lu à la chancellerie de Wolgaſt un meſſage de Weyer au duc Philippe conçu en ces termes: « Par la copie authentique ci-jointe des bulles papales, Votre Grâce (il n'ajoutoit pas « Séréniſſime ») verra que Sa Sainteté, cédant à ſon inclination pour ma perſonne encore plus qu'à la recommandation de V. G., m'a confié le gouvernement ſpirituel de Cammin. » Cette affaire aboutit à la convocation d'une journée à Cammin, où Weyer ſe fit aſſiſter par le docteur Tauber, de Wittemberg, revêtu du titre de chancelier; on affirme qu'il lui promit 1 500 flo-

rins d'or. Je me rendis à cette journée avec les députés de Greifswald, pour eſſayer d'obtenir quelque choſe du nouvel évêque (finalement, le chanoine vom Wolde réuſſit à me faire compter 30 écus); j'eus ainſi l'occaſion de voir une ſéance de la diète.

Dans la ſalle on avoit placé, à quinze pas d'intervalle, deux tables recouvertes de velours noir. A l'une étoit le duc Bogiſlaw, agiſſant en ſon nom perſonnel & au nom des princes ſes frères, alors abſens du pays; debout devant lui le maréchal Ulrich Schwerin, le chancelier Citzewitz, pluſieurs conſeillers & les députés des Etats. L'évêque étoit aſſis à la ſeconde table, Tauber debout à ſes côtés; devant, les conſeillers épiſcopaux & les délégués du chapitre. Chaque partie expoſa tout au long ſon droit. Citzewitz ayant dit: « Les princes ſont ſeigneurs du chapitre, » le docteur Tauber répliqua: « Oui, *ſed ſecundum quid ?* Monſeigneur (& il ſe tourna vers l'évêque) poſsède en plein l'adminiſtration du chapitre. » Ulrich Schwerin, qui n'étoit pas lettré, demanda ce que ſignifioit *ſecundum quid?* Et Citzewitz de lui répondre: « C'eſt un terme de mépris, qui revient à dire que les ducs ſont des princes de cartes à jouer. » Il auroit fallu voir à ces mots la colère de Schwerin: « La fièvre ſerre le coquin! Traiter nos princes de bonshommes de cartes! » Dans le pays Tauber ne s'appela plus que le *doctor ſecundum quid.*

Après

Après avoir très longuement diſputé, chaque partie préſenta ſa formule pour la convocation de l'évêque aux diètes & journées. Les princes propoſoient comme ſuſcription :

« A notre vénérable prélat ſuprême & conſeiller, cher & féal ſeigneur Martin, évêque de Cammin ; » puis comme teneur : « Notre gracieux ſalut tout d'abord, vénérable, cher & féal ! L'intérêt de nos pays & de la commune patrie nous interdiſant de plus longtemps différer la convocation d'une diète, nous avons réſolu de la tenir le ..... dans notre ville de Stettin, où nous vous demandons gracieuſement d'être préſent audit jour, pour ouïr nos intentions. »

Quant à l'évêque, il s'étoit arrêté à la rédaction ſuivante :

« A haut & vénérable en Dieu, le ſeigneur Martin, évêque de Cammin, notre ſingulier ami. Notre amical ſalut tout d'abord, haut & vénérable en Dieu & ſingulier ami. L'intérêt de nos pays & de la commune patrie nous interdiſant de plus longtemps différer la convocation d'une diète, nous avons réſolu de la tenir le ..... dans notre ville de Stettin, où nous vous prions amicalement d'être préſent audit jour. »

J'ignore l'iſſue du débat & m'en ſuis d'autant moins inquiété, qu'au ſortir de la première ſéance je profitai d'une occaſion pour regagner

en voiture mes foyers. M'eſt avis que le chapitre demeurera ſous l'autorité de la maiſon de Poméranie. A perſonne les titres princiers ne ſiéront mieux qu'aux princes de naiſſance; les hommes de condition médiocre ne ſavent pas les porter; ils relèvent trop le nez & leur ſuperbe dépaſſe toutes les bornes.

CHAPITRE II.

De mes pénibles débuts en ménage. Mes labeurs & ſuccès comme ſcribe & notaire, puis comme procureur. Expoſé de quelques cauſes où je fus mêlé.

PUISSENT mes enfans lire avec attention ce qui ſuit & s'en ſouvenir pour ma juſtification. Ils me verront donner au travail tous mes inſtans, éviter la moindre dépenſe inutile, fuir abſolument les tavernes, ne figurer que bien rarement aux noces & banquets, & ne recevoir d'invités que dans les occaſions où l'économie eſt malſéante, par exemple les fêtes de famille ou mon repas de bourgmeſtre. C'eſt grâce à cette vie de retraite & en m'accordant tout au plus quelque plat favori, arroſé d'une bonne raſade, que j'ai acquis aſſez d'aiſance pour faire crever de dépit le diable & ſes acolytes. Leur jalouſie va juſqu'à m'accuſer d'être arrivé pauvre à Stralſund & d'avoir rançonné la ville, enflé mes frais de voyage, abuſé des ſceaux. Cette troiſième partie de mon hiſtoire expliquera l'origine de ma fortune. Non, Stralſund ne m'a

nullement fait un ſort & je n'ai jamais fauſſé mon ſerment.

Pour tout pécule, après la noce, il me reſta le florin d'or de Gottſchalk, ſoit deux florins courans; mes économies & les gratifications n'étoient plus qu'un ſouvenir; rien à eſpérer de mon père. J'étois en location dans un logis froid & nu; faute d'une chaudière, ma femme faiſoit la leſſive dans une jarre. Sans argent ni gagne-pain aſſuré, je n'oſois réclamer à mon beau-père les 200 florins promis, car il m'avoit averti que c'étoit à mon père de s'exécuter le premier. Il me fallut entendre cette parole bleſſante: « N'avoir pas de quoi vivre & ſe marier! » Ma femme elle-même prit de l'humeur; un pain de fine farine ſur notre table la faiſoit murmurer, comme un luxe qui dépaſſoit nos moyens. Elle diſoit à ſa mère en pleurant: « Vous ne m'avez pas conſeillée, mais livrée! » Son amie d'enfance, fille de bourgmeſtre, avoit épouſé un vieux richard; nageant dans l'abondance, propriétaire de deux maiſons (j'étois ſon locataire), elle m'accabloit de railleries & demandoit à ma femme: « Que veux-tu faire de ta queue d'hirondelle? » à cauſe de la rapière que je continuois de porter.

Quel lamentable début! L'aſſiſtance divine m'a permis toutefois de ſubvenir, l'eſpace de quarante-ſix années, à mes beſoins & à ceux de ma famille; ce n'eſt point certes une petite

affaire, puiſque l'entretien & l'établiſſement de mes enfans me coûtent plus de 9000 florins & mon ménage 300, bon an mal an. Je poſsède en propre une maiſon bien garnie, j'ai les moyens de vivre *ex fructibus pecuniæ, ſalvo capitali*, & voilà quarante-ſix ans que je puis répéter : Aujourd'hui je ſuis plus riche qu'hier. Tout cela rien qu'avec ma plume ! Grâces ſoient rendues à l'Eternel.

Les gens de la ville me prioient d'écrire leurs requêtes. Le plus riche marchand de grains, perſonnage ſans autre mérite que ſes écus, me dicta une longue ſupplique au ſouverain ; il fut content de ma rédaction & je la mis au net. « Combien ? » demanda-t-il. Comme je me faiſois ſcrupule d'accepter une rétribution, il jeta ſur la table deux ſchellings de Lubeck en s'écriant : « Voire, n'avez-vous pas votre panſe à remplir ? » Sarcaſme dans la bouche d'un autre, mais le bonhomme n'y entendoit point malice.

Les leçons publiques & privées des *artiſtæ, philoſophi & juriſperiti* de Greifswald ne pouvant être que profitables à un ſcribe & notaire, tous mes momens de loiſir furent conſacrés à les ſuivre. Je louai une chambre dans le bâtiment du Prieuré ; j'y paſſois mes journées du matin au ſoir, n'allant à la maiſon que pour dîner & revenant auſſitôt après. J'eus d'abord pour clerc le fils de M. Pierre Schwarz, dont je ne pus rien faire ; je pris enſuite Martin Speckin, aujourd'hui

riche damoiſeau; ſes parens de Greifswald me l'amenèrent; ſon office étoit de chauffer ma chambre au Prieuré, de me précéder avec la lanterne quand je ſortois &c.; il ſe montra ſerviteur zélé.

En attendant, j'étois en butte aux critiques & ma femme laiſſoit percer ſon mécontentement. Le monde, diſoit-elle, trouvoit honteux que je retournaſſe à l'école. Mon aïeule maternelle me demandoit ſi je n'avois pas encore appris à nourrir une famille. Ces propos ne m'ébranlèrent point. Je ſuivois les *Inſtitutiones* de Joachim Moritz & de jour en jour, me ſembloit-il, je comprenois mieux la *praxis*; de jour en jour auſſi les lectures utiles m'intéreſſoient davantage. *Creſcit amor ſtudii quantum ipſa ſcientia creſcit.* Non moins vrai commençoit à me paroître cet autre proverbe: *Creſcit amor nummi quantum ipſa pecunia creſcit.* J'aſſiſtois également aux leçons publiques de Balthaſar Rau, aujourd'hui docteur, ſur le *Libellus de animâ* de Philippe Mélanchthon; je ne rougiſſois pas non plus de me joindre à ſes *diſcipuli privati*, auxquels il expliquoit chez lui la *Dialectica* du même auteur, & je m'en félicitois hautement.

Mon immatriculation à la Chambre impériale.

Le 19 février 1552, ſur la préſentation du duc Philippe, la Chambre impériale m'inſcrivit dans la matricule des notaires.

Naiſſance de mes deux premiers enfans.

Mon fils aîné vint au monde le 29 août de la même année. L'accouchement fut très labo-

ieux &, par la maladreſſe de la ſage-femme, enfant reſta le cou tors. Le 1er ſeptembre, il eçut au baptême le prénom de Jean; il eut ›our parrains les bourgmeſtres Gaſpard Bunſow & Pierre Gruwel, & pour marraine ſon arrière-grand'mère. Ma première fille, Catherine, naquit le 6 décembre 1553 & fut baptiſée le endemain.

Voyage à Spire. Comment Joachim Maltzan reconnut un ſervice important que je lui avois rendu.

La femme de V. Prien, une Maltzan, uſant du privilège que le droit mecklembourgeois accorde aux demoiſelles nobles, avoit pris poſſeſſion du fief de Schorſow. Elle trépaſſa; avant même qu'elle fût enterrée, les Maltzan du Mecklembourg s'emparèrent violemment du fief. Joachim Maltzan, d'Oſten & de Nerung, qui s'étoit rendu complice de ſes couſins par l'envoi d'un renfort, fut aſſigné à la Chambre impériale *in pœnam fractæ pacis*. Comme l'iſſue du procès ne laiſſoit pas que de l'inquiéter, le docteur B. vom Walde & le chancelier Citzewitz lui conſeillèrent de me dépêcher à Spire avec une conſultation de Joachim Moritz; je cédai à leurs inſtances, quoique ce voyage me dérangeât beaucoup. J. Maltzan me fournit deux chevaux tout équipés & l'argent néceſſaire; le chancelier & le docteur me promirent de ſa part une large gratification au retour. A la place d'un valet, je pris mon frère Chriſtian; nous partîmes le dimanche de la Quaſimodo. A Spire, je mis procureur & avocat au courant;

le mémoire de Moritz reçut leurs éloges : jamais ils n'auroient ſoupçonné l'exiſtence, ſur les côtes de la Baltique, d'un juriſconſulte de ce mérite. Ils conſidérèrent bientôt leur client comme hors d'affaire ; l'eſprit en repos, je repartis avec plaiſir pour la Poméranie.

J'étois de retour à Pentecôte. En renvoyant les chevaux à Maltzan, je lui fis tenir mon rapport, qui le tiroit de ſouci, & le relevé de mes dépenſes jour par jour, avec le prix de chaque repas, laiſſant à ſa diſcrétion le chiffre de mes honoraires. Eh bien, une fois raſſuré, Maltzan ne témoigna plus la moindre envie de s'acquitter envers moi ; tout au contraire, il m'accuſa de prodigalité : « Voyez ce maraud ! quels copieux repas ! Que tous les maux de Job le prennent ! » C'étoit ſon juron favori. J'eus beau appeler à mon aide les deux conſeillers, qui m'avoient en quelque ſorte forcé la main, Maltzan fit la ſourde oreille. Au début, il eût donné des centaines de florins pour ſortir d'embarras ; à cette heure, il me chantoit : « J'ai rompu ma corde, adieu ! »

C'étoit un riche gentilhomme, mais chiche, mais groſſier au delà de toute expreſſion. Je le vis à Wolgaſt, comme il ſe couchoit, envoyer ſes chauſſes au raccommodage ; le tailleur, en les lui rapportant au lit de grand matin, demanda un gros pour ſa peine ; Maltzan ne voulut donner qu'un ſchelling & accabla de malédictions

dictions le malheureux, qui dut en paſſer par là. Maltzan, ne ſachant ni lire ni écrire, étoit obligé d'avoir un ſecrétaire, mais grâce à ſon avarice, il ne trouvoit que de médiocres ſujets. Le docteur Gentzkow lui avoit procuré un ſcribe qui ſe contentoit de la nourriture & d'un ſalaire minime. Au bout de deux ans, quand ſon maître l'eut conduit à Roſtock & ailleurs, on le connut partout comme le domeſtique de Maltzan; il ſavoit tous les placemens de ce dernier, ainſi que la date des échéances ; c'étoit même lui qui ſerroit l'argent dans des ſacs de toile : « Mets cent écus dans chaque ſac & aligne-les, » lui diſoit Maltzan ; « je vois ainſi d'un coup d'œil où j'en ſuis : dix ſacs, mille écus. » Un matin, le ſecrétaire imprime ſur une feuille de papier blanc le cachet du gentilhomme, part pour Roſtock, y prend à crédit, chez le marchand habituel, du velours & du damas tant qu'il en veut, remplit le blanc ſeing au nom de ſon maître, rentre au logis, enlève de chaque ſac dix écus ſeulement, de façon à diſſimuler le larcin, perçoit le montant des créances échues, touche fermages & rentes, puis décampe avec une ſomme honnête, de quoi rétribuer un bon ſecrétaire pendant dix années & plus. Maltzan s'ouït condamner en juſtice à dédommager le marchand. Il n'avoit jamais été marié & ſa ſucceſſion, quelque choſe comme une tonne d'or, échut à deux couſins

qui l'ont diſſipée en banquets & folies ; l'un eſt mort criblé de dettes, l'autre eſt obéré juſqu'aux yeux. Bien mal acquis profite peu.

Le ſeul moyen d'avoir raiſon du ſuſdit *Euclio* me parut être de tout raconter au procureur de Spire, en le priant d'écrire à Maltzan qu'il alloit perdre ſon procès, faute de certains papiers reſtés en ma poſſeſſion. Le duc Philippe m'enjoignit auſſitôt de les reſtituer, ſous peine d'être rendu reſponſable de tout le dommage. Je m'empreſſai de répondre que je les porterois à la cour, où j'aurois l'honneur de préſenter mes hommages au ſeigneur Maltzan & de lui réclamer par la même occaſion le ſalaire qui m'étoit dû. Ce fut alors que le généreux gentilhomme peſta comme un diable, à la grande joie du prince & des conſeillers, qui s'amusèrent à jeter de l'huile ſur le feu. Maltzan fut contraint de me donner ſéance tenante 100 écus, ſomme qui dépaſſoit mes prétentions ; il reçut, en outre, une verte ſemonce. On rendit juſtice à mon zèle éprouvé & l'on ajouta : « Si jamais nous vous redemandons pareil ſervice, refuſez ſans crainte de nous déplaire. »

100 écus.

Le ſacriſtain de Müggenwald accuſé d'homicide & libéré.

Le ſacriſtain de Müggenwald commit un homicide. Le ſeigneur du lieu, qui déſiroit le tirer d'affaire, me confia la cauſe. Une parente de la victime avoit chargé le docteur Nicolas Gentzkow & Chriſtian Smiterlow de ſoutenir l'accuſation. J'obtins la libération du prévenu.

Le docteur Jean Knipſtrow ayant publié en chaire, au nom & par ordre du prince, que maître J. Runge lui ſuccédoit à la ſurintendance, le Conſeil de Greifswald vit dans cette nomination une atteinte à ſes droits, & ſon *ſyndicus* à Stralſund, le docteur Gentzkow, formula pardevant moi, notaire à cet effet requis, une proteſtation tant orale qu'écrite, dont je délivrai une expédition au Conſeil de Greifswald, contre légitime rétribution, ſoit 3 écus.

M. Jacques Runge inſtitué ſurintendant.

3 écus.

Barthelmewes, de Greifswald, orfèvre intelligent, mais dépravé, étoit venu s'établir à Stralſund avec ſon gendre, Nicolas Schladenteuffel. Comme leur train de vie excédoit leur revenu, Barthelmewes contrefit les coins de Stralſund, Lubeck, Roſtock, Wiſmar; il frappa des ſchellings de Stralſund ne contenant autre choſe que du cuivre, mais au moyen du tartre il leur donnoit l'apparence de l'argent; c'étoit à s'y méprendre. Bientôt la ville & la campagne furent inondées de cette fauſſe monnoie, car Nicolas opéroit des achats conſidérables de bétail pour l'abattoir. Enfin, au mois de ſeptembre 1552, lorſque les payſans vinrent payer les rentes, le bailli ducal conçut des ſoupçons & la fraude fut découverte. Les témoins s'accordant à dénoncer un marchand de bétail de Stralſund, le prince écrivit pour ſavoir ſi le Conſeil frappoit de telle monnoie. Schladenteuffel étoit en tournée d'achats; la conſigne fut donnée aux

Barthelmewes, faux monnoyeur, & ſa bande.

portes & un matin qu'il ramenoit du bétail, le guet le conduiſit en priſon. Sa femme ne tarda pas à l'y rejoindre & cinq autres complices auſſi, parmi leſquels un des méchans ſéditieux mentionnés *in primâ parte*, Nicolas Knigge. C'étoit le véritable chef de la bande; il fourniſſoit le cuivre & l'argent, écouloit en Suède de la fauſſe argenterie, cuillers, gobelets, aiguières &c. Le docteur Gentzkow, dont il avoit épouſé la belle-fille, obtint qu'on ſe contentât de le bannir à perpétuité. Barthelmewes avoit pu s'échapper, quoique les gens qui venoient le prendre fuſſent ſur ſes talons.

Formidable exploſion.

Dans la Rue de Semmlow demeuroit un très riche marchand nommé C. Middelburg. D'une avarice ſordide, il fréquentoit peu l'égliſe, mais ſe livroit en revanche à un grand & nuiſible commerce, celui d'exporter les ſchellings Bogiſlaw & autres bonnes vieilles monnoies; il ramaſſoit auſſi les pièces d'or & d'argent & rognoit celles qui lui ſembloient excéder le poids. Néanmoins il ne profitoit guère de ſes richeſſes: un jour qu'il avoit pris le coche de Roſtock, au lieu de deſcendre à midi pour dîner avec les autres voyageurs, il fit un ſomme; au retour de la compagnie, pendant que le voiturier atteloit, il demanda le prix de l'écot : « Deux ſchellings de Lubeck. » — « Eh bien, » dit-il, « j'ai gagné deux ſchellings en dormant ! » Il prêtoit volontiers ſur l'argenterie, à gros inté-

rêts, bien entendu. Il vécut & théſauriſa long-temps; ſa veuve continua le commerce, mais fut moins prudente, car elle tomba entre les mains d'eſcrocs qui la réduiſirent à la beſace.

Pour en revenir à Middelburg, le 28 octobre 1552, à 2 heures après midi, il ſe trouvoit dépoſitaire d'un gros tonneau contenant douze barils de poudre (24 livres chacun, total 288 livres). Près de ce tonneau, une jeune ſervante s'occupoit à tiſſer du galon &, comme il faiſoit froid, elle avoit ſous ſes jupes une chaufferette. Arrive le vieux Tacke, porteur de 100 ſchellings Bogiſlaw; les pièces comptées & Tacke parti, Middelburg laiſſe l'argent ſur la table & va ſatisfaire un beſoin à l'écurie; la ſervante s'aviſe de remuer les braiſes, une étincelle touche des grains de poudre tombés à terre..... la maiſon ſaute en l'air, la maiſon voiſine auſſi; murs, poutres & chevrons s'effondrent avec un fracas épouvantable; toute la ville crut que c'étoit la fin du monde. De la jeune fille on ne retrouva que des lambeaux de chair, ici une main, là un pied. Les 100 ſchellings poſés ſur la table volèrent on ne ſait où, le mobilier de même. Une ſervante fut retirée ſaine & ſauve des décombres, plus heureuſe que le frère de M^me^ la bourgmeſtre de Riga, en ſervice chez Middelburg: on parvint à le dégager en ſciant les ſolives ſous leſquelles il étoit enſeveli, mais le troiſième jour il ſuccomba à ſes bleſſures. Deux

enfans, relevés ſans vie, tenoient encore une tartine dans leur petite main. Trois perſonnes de la campagne, une fiancée, ſa mère & le futur, qui s'étoient arrêtées devant la maiſon pour les emplettes de ménage, furent tuées roides. On eut ſept morts à déplorer. Les voiſins intentèrent une action à Middelburg, il dut s'exécuter. Même à la Rue de la Paſſe, mon père eut la fenêtre de ſon veſtibule briſée, le poêle de la chambre haute ſe fendit à ne pouvoir ſervir; une crémaillère à fumer le ſaumon, appartenant à Middelburg, ſe retrouva dans notre gouttière.

Comment je devins procureur au Tribunal aulique de Wolgaſt.

L'avis d'honnêtes gens & la néceſſité me décidèrent à fonctionner comme procureur au Tribunal aulique de Wolgaſt. Cependant le conſeiller Joachim Moritz, qui prenoit ſes repas chez mon oncle, eſſaya de m'en diſſuader: profeſſeur de droit à Greifswald, juriſconſulte de la cour, aſſeſſeur du Tribunal, il avoit vu de près l'imbécillité, l'ignorance, la mauvaiſe foi de mes futurs confrères. « *Procuratorum officium viliſſimum eſt,* » me dit-il. En effet, à l'exception du docteur Picht, les procureurs étoient vraiment peu verſés *in grammaticâ vel jure.* Quand leur doyen, juge à Brandebourg & conſeiller mecklembourgeois, ſe préſenta pour obtenir la *licentia juris* à Roſtock, il dit en parlant d'un plaideur inſolvable: « *Non eſt ſolvendus,* » ce qui provoqua cette repartie du *promotor:* « *Recte dicit dominus licentiandus, quia non eſt ligatus.* »

Un jour, à Roſtock, nous nous trouvions à la même table d'hôtellerie que ce procureur & le bourgmeſtre de Brandebourg, qui connoiſſoit aſſez bien la *grammatica ;* la converſation tomba ſur une ſorcière détenue à Brandebourg, laquelle confeſſoit avoir conçu du diable, & le bourgmeſtre ayant poſé la queſtion *quod diabolus cum muliere rem habere & impregnare eam poſſet ?* notre *licentiatus* répondit ſans ſourciller : « *Imo poſſibile eſt, nam diabolus furat ſemen a viribus & perfert ad mulieribus.* »

Simon Telſchow, autre procureur, longtemps maître des comptes à Eldenow & mari d'une demoiſelle noble, après s'être établi braſſeur à Greifswald, avoit dû bientôt fermer boutique & reprendre la plume. Ayant contracté à la cour le goût de la boiſſon, il n'alloit jamais ſe coucher le cerveau libre ; auſſi n'étoit-il guère matineux. Il ne pratiquoit, du reſte, que *pro nudo procuratore* & ſes cliens avoient à ſe pourvoir d'un avocat. *In cauſis mandatorum*, lorſque les *mandatarii* ne s'exécutoient pas, Telſchow demandoit un *arctiorem mandatum !* Les procureurs jurés n'exiſtoient point alors & comme la procédure en général étoit orale, le premier bavard venu pouvoit ſe préſenter à la barre. Les choſes ont changé depuis, à la gloire du prince & au grand avantage des parties.

L'expérience acquiſe à Spire me fut très utile dans ma nouvelle carrière ; les juges, le chan-

celier, les plaideurs paroiſſoient m'écouter avec plaiſir; tel qui ne m'avoit point chargé de ſa cauſe me forçoit néanmoins d'accepter ſon argent, voulant ſe réſerver à l'occaſion mes ſervices & priver la partie adverſe de mon concours. On venoit de la campagne me chercher avec char & chevaux pour être amiable compoſiteur, on me ramenoit de même & chaque fois, outre les eſpèces ſonnantes, je rapportois proviſions de toute ſorte, lièvres, gigots de mouton, cuiſſots de chevreuil ou de ſanglier, jambons de belle taille, gros quartiers de lard, beurre, fromage, œufs par douzaines, paquets de lin &c. Jugez ſi j'étois le bienvenu au logis; nul riſque d'entendre plus jamais cette triſte plainte : « Mère, vous m'avez livrée ! »

Tutelle de Nicolas Thun, peines & profits.

Pierre Thun, de Schlemmin, homme violent, prompt à brûler une amorce & à dégaîner, vivoit en perpétuelle méſintelligence avec ſon voiſin Ber. Ils poſſédoient à eux deux un bel étang : Ber prétendoit à la jouiſſance excluſive de la moitié confinant à ſon domaine, c'étoit la plus poiſſonneuſe; Thun, au contraire, réclamoit l'indiviſion de tout l'étang. Ber ayant ſemé du chanvre le long d'un chemin commun, Thun y envoya paître ſon bétail & lui-même y fit piétiner ſa monture. Enfin ſes payſans munis de haches allèrent ſous ſa conduite au moulin à vent de Ber, ils en ſapèrent leſtement la baſe & le moulin s'écroula avec fracas. Sur ce, long procès,

procès, condamnation de Thun à indemniſer Ber *cum fructibus*, appel à la Chambre impériale, confirmation de l'arrêt avec *executoriales cum refuſione expenſarum*, le tout s'élevant à 900 florins environ.

Gonflé de ce ſuccès & d'ailleurs orgueilleux comme un opulent chevalier, Ber applaudiſſoit à chaque mauvais tour que ſes gens jouoient à ſon ennemi; Thun, de ſon côté, n'entendoit point raillerie, tant & ſi bien qu'un ſerviteur de Ber (un Ber illégitime), jeune compagnon robuſte & effronté, finit par aſſaillir Thun, lequel étant armé ſe défendit réſolument; mais ſa femme effrayée lui ayant ſaiſi le bras, l'épée du bâtard le tranſperça. Thun ne laiſſoit d'autre héritier qu'un neveu encore mineur; la ſucceſſion étoit des plus embarraſſées, & cette liquidation m'occaſionna grand travail & nombre de courſes fatigantes. Mes honoraires étoient fixés à 20 florins par an, mais je n'en pris que 10 au mineur, parce que jamais je ne revenois de Schlemmin mon char vide. Plus tard, les tuteurs me dédommagèrent amplement par des cadeaux en argent & en nature; pour mes bâtiſſes ils fournirent de beaux chênes qui firent de magnifiques ſolives. En ſomme, cette affaire me rapporta bien 300 écus. *300 écus.*

H. Smeker, de Wüſtenfeld, étoit un original qui ſe ruinoit en procès & en conſtructions. Tel grand bâtiment près d'être couvert, il le laiſſoit *Henri Smeker contre Negendanck.*

s'abîmer à la pluie & à la neige, puis il prenoit le parti de le démolir. Un Mecklembourgeois, Negendanck, étoit, paroît-il, ſon créancier ; pour ſe faire payer, il employa un moyen alors très uſité dans ſon pays. A la tête de cavaliers équipés en guerre, il arrive de nuit à Wüſtenfeld ; Smeker dormoit dans ſa chambre & ſa femme, qui étoit en couches, dans un cabinet voiſin. Elle avoit logé près du pont-levis ſon frère Lievetzow, jeune & beau garçon. Negendanck, jurant & ſacrant, ordonne d'abaiſſer le pont ; Lievetzow ſort en chemiſe, parlemente, ſupplie, repréſente l'état de ſa ſœur. Negendanck réplique par un coup de feu qui tue roide cet homme déſarmé, nu ; puis, forçant le paſſage, il arrive chez l'accouchée, fait partout main baſſe, briſe le bahut dont la place lui étoit connue, s'empare de ce qui lui plaît & traîne enfin devant le lit de la malade le cadavre de ſon frère. Smeker, réveillé par le bruit, s'étoit ſauvé en chemiſe ; ſachant le foſſé guéable, il l'avoit traverſé avec de l'eau juſqu'aux épaules &, après avoir gagné l'écurie, il s'étoit réfugié dans un fourré marécageux, impraticable pour des cavaliers. Negendanck emmena chevaux & bétail.

De cet attentat naquit un procès à la Chambre impériale. Admis à prouver ſes allégations, Smeker vint à Greifswald requérir mon miniſtère. C'étoit un vieillard à tête griſe & barbe courte ; un habit de futaine blanche, à gros

plis & garni de cordons noirs, lui deſcendoit juſqu'aux talons; bref, le plumage indiquoit un étrange oiſeau. J'avois ſi ſouvent entendu appeler à Spire : « Smoker *contra* Negendanck, » — « le duc Henri de Mecklembourg *contra* Henri Smoker », que le nom m'étoit connu. A ma queſtion s'il étoit ce Smoker-là, il répondit d'un ton bourru : « Je m'appelle Smeker, non Smoker ! »

Il produiſit une foule de témoins, dont beaucoup habitoient des localités perdues de la Poméranie ou du Mecklembourg; leur audition me condamnoit à d'inceſſans voyages. Smeker ne s'en fût jamais tiré ſeul, vu ſa pénurie d'argent comptant. Dès qu'il en avoit quelque peu, il enfourchoit le cheval d'un de ſes payſans, comme pour aller au prochain village, & ne s'arrêtoit qu'à Spire; les reſſources venoient-elles à lui manquer en route, il étoit partout ſi connu que les gens lui prêtoient, ſûrs d'être rembourſés par ſon fils Matthias. Non ſeulement Henri Smeker ne payoit rien à ſon procureur, le docteur Schwartzenburg, mais celui-ci avoit encore la charge, ſoit de le nourrir, ſoit d'avancer les frais de chancellerie & ceux du retour. Matthias, au contraire, étoit libéral; ſon ſecrétaire, qui venoit à Greifswald ſuivre les enquêtes, prodiguoit aux commiſſaires le clairet & les pâtiſſeries; il en envoyoit même à ma femme. Chaque ſeſſion me valoit 50, 60, 70 écus; ce

ſecrétaire ſavoit apprécier ma peine en véritable expert. Ladite enquête me rapporta bien
250 écus. 250 écus.

Smeker & le duc Henri de Mecklembourg. A l'occaſion d'un procès gagné à la Chambre impériale par le petit Henri contre le grand (c'eſt ainſi que Smeker ſe déſignoit lui-même & déſignoit ſon adverſaire, le duc de Mecklembourg), le prince enleva un jour les moutons de Smeker. Ce troupeau comptoit un vieux bélier, habitué à venir au dîner recevoir de la main de ſon maître un peu de pain. Les bêtes s'échappèrent ou peut-être le duc les fit-il ramener à Wüſtenfeld; bref, le bélier reparoît en tête du troupeau &, l'appétit aiguiſé par la marche, d'ailleurs friand de pain, il court vers la table. Smeker ſe lève à ſa vue, lui tire ſon chapeau, lui ſouhaite le bonjour : « Eh ! quelle agréable ſurpriſe ! *Bene veneritis !* La ſoupe des princes n'eſt donc pas de ton goût, que tu nous reviens déjà ? » Smeker ſaiſit cette occaſion
20 écus. de plaider à Spire & j'y gagnai 20 écus.

Son fils & ſon gendre, qui cherchoient à ſauver la fortune patrimoniale (elle étoit importante), s'avisèrent de prêter au ſuzerain, le duc Henri, l'intention d'opérer le retrait des fiefs. Partant de cette ſuppoſition gratuite, ils repréſentèrent au vieillard que les voyages à Spire lui devenoient de jour en jour plus difficiles, qu'il riſquoit d'encourir la dépoſſeſſion & que ſon fils auroit enſuite mille peines à ſe faire

réintégrer. Quoi de plus ſimple, au contraire, que d'éviter le coup par une renonciation ſimulée en faveur de Matthias ? Il iroit habiter quelque temps une maiſon voiſine, ſon ſéjour de prédilection ; il viendroit toujours prendre ſes repas chez ſon fils ou mangeroit chez lui, à ſa fantaiſie ; on lui donneroit pour le ſoigner une jeune payſanne accorte & propre, car en dépit de l'âge il lui falloit compagnie féminine. Henri Smeker, perſuadé, ſigna un acte en bonne forme, ſur parchemin, que les meilleurs gentilshommes du Mecklembourg revêtirent de leur ſceau & auquel le duc Henri s'empreſſa d'accorder ſa ratification.

Le bonhomme ouvrit les yeux trop tard ; furieux, il accuſa ſon fils d'avoir agi en traître, en malhonnête homme, en fripon ; il me pria de porter l'affaire devant la Chambre impériale, mais j'avois l'excellente excuſe de n'être que ſimple notaire. Sa robuſte conſtitution lui permit un nouveau voyage à Spire, ſur un cheval de payſan comme d'habitude. Econduit par le docteur Schwartzenburg, il dépenſa en pure perte ſon éloquence auprès des autres procureurs, qui bien le connoiſſoient ; enfin Schwartzenburg lui fournit l'argent néceſſaire au retour. En fils pieux, Matthias tint loyalement parole & ſe montra plein d'égards ; il invitoit ſon père aux repas ou les lui faiſoit porter ; il lui envoyoit du vin, de la bière ; un

bon lit attendoit le vieillard s'il lui prenoit fantaiſie de coucher à ſon ancien logis. C'étoit la plus douce exiſtence qu'on pût rêver, mais quant à la geſtion de la fortune, bernique !

Procès entre la ville de Roſtock & la famille von der Lühe.

L'honorable Conſeil de Roſtock ayant été aſſigné à la Chambre impériale par la parenté d'un von der Lühe, qui avoit eu la tête tranchée comme détrouſſeur de grand chemin, les commiſſaires informateurs me prirent pour notaire principal dans l'enquête de Roſtock & pour notaire adjoint dans celle des von der Lühe. Les *atteſtationes* & la *ſententia definitiva* témoignèrent de mon zèle; auſſi mes honoraires s'élevèrent-ils à 400 écus, plus une double tête en argent, que nous appelons chez moi la coupe von der Lühe & qui vaut 50 écus.

450 écus.

Procès contre Antoine Drache.

Le conſeiller Antoine Drache, dévot gentilhomme, n'avoit qu'un frère, lequel ſe noya ſans laiſſer de poſtérité. Drache prétendit réduire la veuve à la part que lui attribuoit le droit féodal poméranien; mais, outre les fiefs, le défunt poſſédoit encore des biens aſſez conſidérables, dont le partage devoit être régi par le droit urbain. Le duc Philippe, d'heureuſe mémoire, ayant évoqué l'affaire, le tuteur de la veuve me chargea de la cauſe. Je la travaillai conſciencieuſement, aidé par mes études particulières, par les cours de M. Joachim Moritz & autres profeſſeurs que j'avois ſuivis à Greifswald, enfin par des conférences avec M. Moritz, qui voulut bien me don-

ner ſes directions *in ſpecie*. On m'adjugea toutes mes concluſions, quoique la partie adverſe eût le docteur Gentzkow pour avocat & qu'elle pût compter ſur la ſympathie des conſeillers & même du prince. Ce ſuccès répandit mon nom dans le pays, il ſuggéra l'idée au docteur Gentzkow de me propoſer comme ſecrétaire au Conſeil de Stralſund. Ma cliente me donna 20 écus, du beurre, un quartier de lard &c. *20 écus.*

Le chancelier Citzewitz m'emmena inſtrumenter à Stettin, puis à Stargard, dans une affaire à lui perſonnelle. Il ne fut pas queſtion d'honoraires, car nous penſâmes tous les deux qu'il m'avoit aſſez protégé pour que je lui rendiſſe volontiers ce ſervice. *Jacques Citzewitz.*

En 1553, la famille Owſtin eut un long différend à propos d'un village que M. J. Citzewitz finit par lui enlever. Notaire des Owſtin, je reçus d'eux 40 écus pour mes peines. Lorſque Valentin d'Eichſtedt, le nouveau chancelier, eut marié ſa fille à un Owſtin, il en voulut à ſon prédéceſſeur d'avoir obtenu gain de cauſe. Sur ces entrefaites, le grand maréchal de la cour de Wolgaſt, Ulrich Schwerin, ſe brouilla en juſtice avec le docteur B. vom Walde; ce dernier & Citzewitz s'unirent contre Schwerin & Eichſtedt, on ne ſongea plus qu'à ſe nuire; le duc Erneſt-Louis intervint, ſon déplaiſir fut malicieuſement exagéré; dans un accès de déſeſpoir, Citzewitz ſe poignarda. *40 écus.*

J. vom Kalen. J. vom Kalen, alors bailli de Rügen (quoiqu'il ne fût ni lire ni écrire), avoit fait condamner un individu pour avoir pris à l'hameçon un petit brochet dans le cours d'eau arroſant ſon pré. Le pêcheur interjeta appel, probablement ſur le conſeil de gens experts qui n'étoient pas fâchés de jouer un tour au bailli. Celui-ci m'avoit chargé de ſon affaire, en ſe bornant à me dire que je verrois bien à Wolgaſt de quoi il s'agiſſoit; mais quand j'eus préſenté mes pouvoirs & obtenu communication des actes, je refuſai de me conſtituer. Néanmoins je me crus
3 écus. en droit de garder les 3 écus d'arrhes, qui ne furent point réclamés, du reſte.

Incendiaire. La cité de Paſewalk fut expoſée aux attaques de l'un des ſiens nommé Fürſtenberg, lequel, par dépit de voir les choſes ne pas toujours marcher à ſon gré, renonça au droit de bourgeoiſie & cloua, de nuit, au poteau devant la porte de la ville, un écrit contenant des menaces d'incendie. Il mit, en effet, le feu à pluſieurs granges hors des murs. Il fut arrêté à Lebus & enfermé dans la tour du château. Le duc me déſigna pour aſſiſter les deux conſeillers chargés d'inſtruire le procès avec les repréſentans de Paſewalk. Le captif fut mis à la queſtion en notre préſence, jugé le lendemain & décapité par le glaive. A notre grande ſurpriſe, le Conſeil nous laiſſa partir ſans le moindre cadeau; le duc, en revanche, me

me fit porter à domicile deux meſures de ſeigle valant alors 10 florins. *10 florins.*

Holſte, gouverneur du couvent de Puddegla, jeune homme d'humeur bizarre & même dangereuſe, vint à Greifswald me recommander ſes intérêts, promettant bonne rétribution; pour montrer qu'il étoit ſincère, il commença par me donner 10 écus. Il eut bientôt un démêlé avec le duc, qui le mit aux arrêts; je pus arranger l'affaire à la commune ſatisfaction des parties. Mon client n'avoit pas d'argent pour le quart d'heure, mais le couvent de Puddegla eſt ſur le bord d'un beau lac fort poiſſonneux (moines n'ont pas coutume de choiſir les mauvais coins), on y pêche en abondance des écreviſſes énormes, diverſes eſpèces de perches, des brêmes longues d'une aune, de graſſes anguilles, des carpes toutes noires & n'ayant qu'un œil, tant l'autre côté a groſſi, de vrais morceaux de roi! Holſte remplit mon char de ces victuailles & je me tins pour largement payé. *G. Holſte.* *10 écus.*

Notre homme ne tarda pas à ſe mettre une nouvelle affaire ſur les bras. Il crut d'abord ſuffiſant de convoquer à ſa pauvre petite terre de Wuſterhauſen ſon oncle maternel, Georges vom Kalen, & trois capitaines de Rügen; mais il eut beau les faire boire jour & nuit, de leur cervelle il ne put tirer le moindre expédient; ce fut pourtant ſur leur conſeil qu'il m'envoya quérir en voiture. Je lui rédigeai une humble

ſupplique au duc. Mon intention étant de repartir dès le lendemain matin, Holſte me donna 6 écus, car déjà l'ivreſſe le rendoit plus généreux que de coutume & même que de raiſon, eu égard à ſes revenus.

Mes gentilshommes prolongèrent la veillée & les libations. Au milieu de la nuit, G. vom Kalen arrive en titubant à mon chevet, pour me propoſer ſa clientèle; comme je ne m'en ſouciois nullement, je formule une réponſe négative, bien qu'entourée de mille précautions oratoires. Nonobſtant ce refus, mon interlocuteur tire de ſon eſcarcelle trois écus & les gliſſe dans ma bourſe, qu'il prend ſous l'oreiller; ſes deux compagnons me gratifient à ſon exemple de deux écus chacun. Je leur repréſente qu'il m'eſt impoſſible d'accepter ce que je n'ai pas gagné, & je ſors les ſept écus pour les rendre. Alors G. vom Kalen déclare net que ſi je perſiſte à refuſer cet argent, il me tanne le cuir dans le lit. Connoiſſant ces oiſeaux, j'eſtimai prudent d'impoſer ſilence à mes ſcrupules. La compagnie ſe remit à boire & j'étois de retour à Greifswald, mes 13 écus en poche, qu'elle ronfloit encore ſous la table.

13 écus.

Sages paroles de prince.

Un payſan eut commerce avec ſa propre belle-fille, qui devint enceinte. Une fois inſtruite de la vérité, la mère de la coupable n'eut plus de repos avant d'avoir vu ſon mari ſe ſouſtraire à la mort par la fuite. Quant à ſa fille,

ſon unique enfant, la jeter ainſi dans le monde, c'étoit l'expoſer à la honte, à la misère & peut-être à la damnation éternelle. Des amis m'ayant ſollicité, je remis moi-même une ſupplique au prince, en mains propres, à Wolgaſt. Après une longue attente, je le vis reſſortir de ſon appartement : « Pourquoi cette femme, » me demanda-t-il, « parle-t-elle de ſa fille & non de ſon mari ? » — « Il eſt en fuite, » répondis-je ; « d'ailleurs, vu l'énormité du crime, elle a craint d'échouer. » — « Vous autres, » continua S. A., « vous avez une manière de préſenter les choſes, de blanchir & polir avec votre plume les plus atroces noirceurs, qu'il faut vraiment s'y connoître pour ne pas jurer que vos requêtes ſont conformes au droit, à l'équité, à la religion. Je dois me ſouvenir que Dieu m'a chargé de punir les excès groſſiers & impies, je ne ſaurois donc rien décider à cette heure, je veux réfléchir encore. » Ce ſont là paroles de prince judicieux, clément néanmoins, la ſuppliante en eut la preuve.

Hoviſch & Dechow.

Michel Hoviſch, un fils de pauvres payſans, avoit été élevé à la ville dès ſon bas âge, mis à l'école, placé enſuite dans le négoce. Il ſut mériter la confiance de ſes patrons, qui l'envoyoient juſqu'en Danemark & en Suède ; petit à petit il en vint à travailler pour ſon compte ; modeſte, propre & coquet dans ſa miſe, il pouvoit prétendre aux meilleurs partis. Sur ces entrefaites, le capitaine Joachim Dechow s'aviſa de le récla-

mer pour la corvée ; il s'agiſſoit de reconſtruire une vieille ferme ducale. Vainement Hoviſch offrit en compenſation une forte ſomme, Dechow réſolut de le contraindre par la priſon ; c'étoit un deſpote inflexible, qui cherchoit à ſe donner du relief en opprimant les payſans, voire les bourgeois. Hoviſch fut réduit à prendre la fuite. A la ſollicitation de perſonnages à qui je n'avois rien à refuſer, & m'intéreſſant moi-même au ſort de l'infortuné jeune homme, je remis directement au duc Philippe une ſupplique, où les vexations du capitaine étoient tout au long relatées. Devinez la réponſe du prince ! « Que mes ſujets te prodiguent beurre, fromage, œufs, poules, oies, moutons, lard, c'eſt parfait ! Mais, crois-moi, je ſaurai bien les gouverner avec mon capitaine ſans que tu t'en mêles. » Je ne cachai pas au chancelier Citzewitz combien il falloit plaindre les opprimés, ſi on leur enlevoit la reſſource d'expoſer humblement leurs griefs. « Dechow, » me répondit-il, « eſt un cerveau brûlé, mais il a ſu prendre le duc. Heureuſement S. A. eſt avertie, je n'oublierai pas de revenir ſur ce chapitre en temps opportun ; il faut que cela change. » Dechow quitta Wolgaſt pour Lubeck, où les gens furent vite fatigués de lui ; on n'entendit plus jamais parler de Michel Hoviſch. Ce fut la dernière fois que je m'aviſai de préſenter en perſonne une requête & ſurtout d'attendre la réponſe.

En réſumé, dans l'eſpace de deux années, le métier de procureur & ſurtout celui de notaire me rapportèrent plus de 1124 écus, en eſpèces monnoyées.

Jean Schönefeld, ſecrétaire de la ville de Greifswald, me prend pour ſucceſſeur dans ſes fonctions de notaire.

Le *magiſter* J. Schœnefeld fonctionnoit comme notaire dans quatre cauſes que le duc Philippe avoit ſoumiſes au tribunal préſidé par le docteur vom Walde; mais l'âge empêchoit Schœnefeld d'aller vite en beſogne, les courſes lui faiſoient peur; en outre, on étoit devenu plus exigeant. Il préféra donc me remettre ſes doſſiers, qui me fourniront pluſieurs traits intéreſſans.

Lutke Maltzan. Jacques Voſs.

Le prince ſommoit Lutke Maltzan de prouver ſes droits ſur les fiefs de Sarow, Gantzkendorf & Carin; Maltzan s'y refuſoit, invoquant la preſcription trentenaire. Or voici ce qu'établit l'enquête. Les fiefs en litige avoient appartenu à Jacques Voſs, neveu & pupille de Berendt Maltzan, ſurnommé « le méchant » (Berckmann & les autres hiſtoriens diſent aſſez pourquoi). L'oncle, après avoir prêté deux ou trois cens florins ſur les terres du neveu, perſuada à ce dernier de s'en aller à la guerre avec quelques chevaux; il comptoit bien ne jamais le revoir. J. Voſs, modèle d'honneur & de vertu, ſe diſtingua dans mainte campagne; enfin l'eſtime méritée qu'il s'étoit acquiſe lui permit d'emprunter la ſomme néceſſaire pour dégager le domaine paternel. Il ſignifia donc à B. Maltzan ſon intention de le rembourſer au nouvel an,

& au jour dit il arriva chez ſon oncle, qui habitoit une maiſon forte, repaire approprié à ſes exactions, rapines & brigandages. Maltzan le choya pluſieurs jours durant, ils burent enſemble, jouèrent aux cartes & aux dés : bref, l'honnête J. Voſs, loin de racheter ſes terres, perdit l'argent emprunté.

Le déſeſpoir & la ſoif de vengeance le portèrent aux réſolutions extrêmes : avec l'aide d'un valet engagé tout exprès, il mit à diverſes repriſes le feu dans ſes anciens domaines ; ſon oncle enjoignit alors aux vaſſaux d'opérer ſa capture. Un dimanche, Voſs & ſon valet endormis dans le bois avoiſinant Gantzkendorf, où leur deſſein étoit d'allumer un incendie la nuit même, furent découverts par le petit chien de payſans qui cueilloient la noiſette; pas plus tard que le lundi, B. Maltzan fit rouer vif le fils de ſa ſœur. Durant le trajet, Voſs interpelloit par leur nom les vaſſaux de corvée : « Jean, Pierre, Nicolas! comprends-tu cette mort horrible & ignominieuſe à l'occaſion de mes propres biens? »

Pour en revenir à l'affaire du prince contre L. Maltzan, les juges expédièrent le doſſier à la faculté de droit de Leipzig, qui exigea 40 écus d'honoraires. Sa déciſion, décachetée & lue en préſence des parties comparoiſſant par leurs avocats, donna raiſon à Maltzan. Grand dépit des conſeillers ducaux; le chancelier Citzewitz reprocha vertement au docteur vom Walde de

n'avoir pas ouvert la réponſe pour l'amender. La Chambre impériale fut ſaiſie de l'appel & le procès ne ſe termina que pluſieurs années après mon établiſſement à Stralſund. Les parties me comptèrent paſſé 1000 écus.

1000 écus.

Vers 1542, un Danois dit à Chriſtophe von der Lancken, de Rügen, que des naſſes à la danoiſe lui ſeroient d'un meilleur rapport que deux groſſes maiſons à Stralſund; effectivement, dès qu'il eut fait venir deux de ces engins, Chriſtophe, auparavant très obéré, paya toutes ſes dettes en moins de rien. Frappés de ce réſultat, deux notables de Stralſund, le conſeiller Conr. Oſeborn & Olof Lorbeer, fils du bourgmeſtre, aſſociés à quelques-uns de leurs proches, s'empreſsèrent d'exploiter l'invention. Mais les nouvelles naſſes, par leurs dimenſions, obſtruoient l'entrée des cours d'eau; le poiſſon ne paſſoit plus, c'étoit la ruine pour les habitans de l'intérieur. Les proteſtations furent générales, le duc Philippe écrivit à Stralſund; le Conſeil répondit ſur le ton de l'ironie que le poiſſon ne ſe prenant pas à la main, chacun étoit libre de pêcher à ſa guiſe. Après enquête, le prince prohiba les grandes naſſes & en fit ſaiſir deux qui appartenoient à Lorbeer; toute la bande auſſitôt de proclamer en péril les libertés de la ville; il fallut équiper une galère pour la garde des naſſes; finalement, Stralſund porta le débat en juſtice.

Affaire des grandes naſſes.

Si j'avois ſoupçonné, quand je pris la ſucceſſion de Schœnefeld, que mes compatriotes fuſſent auſſi déraiſonnables, je me ſerois récuſé, quoique ma préſence ait contrebalancé le mauvais vouloir du juge informateur. Dans ſon interrogatoire C. von der Lancken déclara loyalement qu'au point de vue de ſon intérêt perſonnel, les naſſes danoiſes étoient excellentes, puiſqu'elles lui avoient permis de payer toutes ſes dettes, mais que, foi de gentilhomme & de témoin, le nouvel engin ruinoit le pays. La dépoſition des pêcheurs fut très nette : « Quiconque nous débarraſſera de ces naſſes, n'aura plus beſoin d'aller à l'égliſe ni de réciter des Pater ; nous ne demandons pas autre choſe au ciel, ſoir & matin. »

Malgré tout, Stralſund s'obſtina dans ſon tort ; enfin, ſur le préavis des juriſconſultes à qui le doſſier avoit été ſoumis & par ſentence du 28 ſeptembre 1554, le duc fut renvoyé de la plainte & la ville condamnée aux dépens. Au premier moment le Conſeil voulut en appeler, mais il ſe raviſa. Le procès duroit depuis douze ans ; il engendra entre les deux parties une méſintelligence qui perſiſta juſqu'à la mort du prince. Comme il y avoit eu 250 témoins, j'eſtime que 600 écus ne furent pas une rémunération exagérée.

600 écus.

CHAPITRE III.

Le Conſeil de Greifswald me nomme ſecrétaire de la ville. Délicate miſſion à Stralſund. Le bourgmeſtre Chriſtophe Lorbeer & ſes fils. Voyage à Bergen. Mon établiſſement à Stralſund.

LES magiſtrats de Greifswald, qui me voyoient journellement à l'œuvre, finirent par ſe dire que je ne devois pas être dépourvu de tout mérite, puiſque de hauts perſonnages, le prince lui-même, me confioient des affaires importantes. Schœnefeld n'étant plus à la hauteur de l'emploi, ils m'offrirent ſa charge, à condition que je renoncerois complètement au métier de procureur. En conſéquence, le 29 décembre 1554, je fus nommé ſecrétaire de la ville de Greifswald.

Ma nomination au ſecrétariat de la ville de Greifswald.

Le premier bourgmeſtre de Stralſund, M. Chr. Lorbeer, avoit deux fils qui paſſoient leur temps à la chaſſe, dans les tavernes ou dans les brillantes aſſemblées de la nobleſſe & de la bourgeoiſie. Ils ſe croyoient tout permis & chaſſoient avec chiens & filets ſur le territoire de Greifs-

Le Conſeil de Greifswald m'envoie à Stralſund porter plainte contre les fils du bourgmeſtre Lorbeer.

wald. Or, pluſieurs jeunes gens de cette dernière ville, tant nobles que bourgeois, poſſédoient de fort beaux équipages de chaſſe, à ce point que le prince les invitoit ſouvent; jugez ſi le braconnage des Lorbeer étoit de leur goût. Un jour les deux troupes ſe rencontrèrent, l'attitude des gens de Greifswald engagea les autres à détaler en abandonnant leurs rets. Pour venger leur amour-propre froiſſé, les Lorbeer, ayant dreſſé une embuſcade à l'auberge de Teskenhagen, aſſaillirent, le piſtolet au poing, un charretier de Greifswald, le maltraitèrent & finirent par lui enlever ſon meilleur cheval. Le Conſeil de Greifswald écrivit à Stralſund en termes meſurés, comme il ſied entre voiſins; la réponſe fut hautaine & d'un ſtyle vraiment thraſonien; auſſi me chargea-t-on de rédiger un recours au duc. Certes, le moment étoit bien choiſi, vu la conduite de Stralſund dans l'affaire des naſſes danoiſes; quoique les pièces de ce dernier procès ne fuſſent pas encore publiées, je les connoiſſois & me figurois aiſément l'irritation du prince contre les Lorbeer. Je déconſeillai néanmoins de provoquer ſon intervention, il me parut plus ſage d'aller en conférer à Stralſund.

Auſſitôt mes lettres de créance préſentées, les conſeillers de Stralſund ſe réunirent en ſéance ſolennelle. L'un d'eux vint me recevoir d'un air fort gracieux & m'introduiſit. Le courtois empreſſement de M. Chr. Lorbeer à me faire

asseoir au banc du Conseil me révéla son espérance secrète de me voir trahir les intérêts de mes commettans & tomber à ses genoux. Après les civilités d'usage, j'attirai l'attention de l'assemblée sur la gravité du cas, exposant les faits tout au long, dans un langage ferme & quelque peu rude parfois, rappelant aussi les ordonnances impériales sur la paix publique; je ne craignis pas non plus de représenter en bon voisin les dangers de l'obstination, surtout avec un prince déjà mécontent.

Je pus lire sur plus d'un visage qu'on me pardonnoit la hardiesse de ce discours; mais Chr. Lorbeer & ses fidèles, nullement habitués à s'entendre dire en face la vérité, changèrent de couleur; d'affables, leurs traits devinrent farouches & le bourgmestre, se levant hors de lui, prononça ces paroles de sinistre augure: « Tu romps trop vivement ta première lance. Je demande qu'on s'assure de cet homme! » — « Voire qu'on le mette à la geôle,» répliquai-je.

Lorbeer sortit & l'on me congédia sans me reconduire. Bientôt je reçus avis que, l'affaire méritant examen, la réponse me seroit communiquée plus tard. Deux heures après, le docteur Gentzkow, syndic, me fit mander à l'église Saint-Nicolas. « Je suis obligé de reconnoître,» me dit-il, « que votre langage étoit fondé en droit comme en fait; mais le seigneur Christophe s'en est hautement formalisé, n'ayant

point l'habitude qu'on le prenne ſur ce ton, ni qu'on l'accuſe avec ſes fils de violer la paix publique. Il peut vous rendre ſervice ou vous nuire beaucoup, immenſe eſt ſon autorité dans la ville & dans tout le pays. En définitive, ſi le Conſeil a bien compris votre meſſage, Meſſieurs de Greifswald déſirent terminer à l'amiable; eh bien, convenons d'une journée à Reinberg pour nous accommoder en bons voiſins. Travaillez, je vous prie, en vue de ce réſultat. »

Ceux de Stralſund ſe préparèrent à ladite journée en opérant un grand abattage de bêtes, en cuiſant & rôtiſſant à force, en accumulant tonneaux de vin & tonneaux de bière. Outre les principaux de la ville, qui tous leur étoient unis par le ſang & par la ſympathie, les Lorbeer convoquèrent leurs amis d'alentour, leurs jeunes compagnons de plaiſir, leſquels accoururent avec épieux, piſtolets & arquebuſes; on eût dit plutôt une journée en armes qu'une amicale entrevue. Auſſi les conſeillers & bourgeois firent-ils parvenir ſecrètement à Greifswald l'avis de n'envoyer perſonne au rendez-vous, & l'on engagea mon père à ne pas me laiſſer partir, car ces gens m'auroient bel & bien occis. Les magiſtrats de Greifswald ſe tinrent cois, ne répondirent mot à l'aſſignation, puis à l'heure où la bande des Lorbeer envahiſſoit Reinberg, ils écrivirent que ſi le cheval leur étoit remis en bon état dans les trois jours, ils reſtitueroient

les rets confiſqués en juſtes repréſailles ; ſinon, le prince ſeroit prié de faire juſtice. A la nouvelle que Greifswald ne venoit pas, ce fut au camp des Lorbeer un déluge d'imprécations & de menaces ; échauffés par la boiſſon, ces furieux juroient de tout maſſacrer. Néanmoins, les trois jours n'étoient pas expirés, qu'un valet monté ramenoit le cheval & reprenoit les filets, ce qui termina le différend.

Déclin, trépas & funérailles du bourgmeſtre Chriſtophe Lorbeer.

Il y eut un moment où le ſeigneur bourgmeſtre Chr. Lorbeer pouvoit tout ſe permettre ſans que perſonne oſât lui réſiſter, à ſa femme & à ſes enfans non plus. Or, ma miſſion coïncide avec l'apogée de ſa fortune, & ce fut ſur un ſimple mot de ma bouche que ſon étoile pâlit ſubitement. Peu lui importoit, en effet (je le tiens de ſon fils aîné lui-même), qu'on le traitât d'impie, de réprouvé, d'âme vouée à la damnation éternelle ; mais qu'on l'accuſât de violer la paix publique, c'eſt-à-dire de forfaire à l'honneur, par la morbleu ! voilà ce qui le mettoit hors des gonds. Le dépit d'avoir manqué ſa vengeance contre Greifswald & contre ma perſonne altéra profondément ſa ſanté ; une cruelle maladie le cloua plus de ſix mois au lit ; nul n'étoit admis à le voir. Terrible exemple qui émut la ville & tout le pays ! Les victimes du bourgmeſtre élevèrent la voix & les exactions par leſquelles il ſoutenoit ſon faſte eurent un terme. Quand ſon épouſe crut s'approviſionner

gratis comme autrefois, elle eſſuya des refus. Un grenetier, à qui elle avoit envoyé des porcs à engraiſſer, les lui ramena, s'excuſant ſur la misère des temps; elle voulut prendre ſon ton impérieux, mais il montra la chambre du bourgmeſtre: « Vous oubliez, » dit-il, « que *J'ordonne* eſt là. » Après une lente agonie qui l'avoit réduit à l'état beſtial, M. Chr. Lorbeer trépaſſa le 16 octobre 1555 & fut inhumé dans le chœur de Saint-Nicolas, à côté de ma mère & de mes deux ſœurs, ſous la même pierre que mon père. Le Conſeil, très affecté de cette mort, laiſſa paſſer trois ſemaines entières avant de nommer un ſucceſſeur au défunt; puis le ſyndic N. Gentzkow & le premier ſecrétaire Antoine Liekow furent ſolennellement & joyeuſement élus bourgmeſtres.

Achat de ma maiſon de Greifswald.

Quoique mes émolumens ne fuſſent point encore fixés, le Conſeil de Greifswald m'avoit déjà donné pluſieurs preuves de haute confiance; à Stralſund, au contraire, j'étois en butte à l'inimitié violente des notables; ils m'auroient mis en pièces s'ils m'avoient tenu. Stralſund m'étant fermé, aucun ſéjour ne pouvoit me convenir mieux que Greifswald, ma ville natale, où je comptois une nombreuſe parenté. Mais le propriétaire de la maiſon que j'y avois louée m'incommodoit avec ſa manie de transformer l'immeuble en dépôt d'objets encombrans, bois, pierres, chaux, ſable, argile; c'étoit là que ſe

célébroient auſſi les noces de ſa domeſticité, ſans le moindre égard pour ma femme malade ou en couches. A toutes nos repréſentations il répondoit : « Si vous n'êtes pas contens, déménagez ! » Je finis donc par acquérir, dans la rue des Poiſſonniers, la maiſon de M. Jean Velſchow, beau-père de Brand Hartmann, pour le prix de 350 florins payables : 100 fl. comptant, 100 fl. à la Saint-Martin, 100 fl. à Pâques & 50 fl. à la Saint-Jacques. Brand Hartmann étoit le fils de ce Georges Hartmann avec qui mon père avoit eu de ſi graves démêlés ; il enragea de voir paſſer en ma poſſeſſion la demeure que ſon père avoit édifiée pour ſon propre uſage, mais la vente étoit valable & parfaite, j'avois donné le denier à Dieu & compté 100 fl. en la préſence de pluſieurs conſeillers & bourgeois notables.

Maçons & charpentiers ſe mirent à l'œuvre auſſitôt. Il fallut élargir la porte d'entrée, conſolider la peſante toiture, réparer toutes les chambres, l'écurie, les caves & la cour. Mon père, qui avoit beaucoup bâti dans ſa vie & qui s'y connoiſſoit, vint diriger les travaux ; parfois il malmenoit un peu les ouvriers, les renvoyoit même & les remplaçoit par d'autres. Aujourd'hui je ſuis étonné de mon audace, car ma bourſe étoit à ſec & tous les ſamedis j'avois les manœuvres à payer ; grâce à Dieu, la pratique me fournit chaque ſemaine l'argent néceſſaire. Ma profeſſion me retenoit hors du logis, de là

quelque retard dans la marche des travaux; mais pour un florin que je perdois ainſi, j'en gagnois ailleurs 10 & plus.

Différend entre le duc Philippe & la nobleſſe de Jaſmund.

Le 25 ſeptembre 1555, le duc Philippe, avec une nombreuſe ſuite, s'arrêta pour la nuit à Stralſund & fut défrayé par le Conſeil. Il alloit à Bergen, dans l'île de Rügen, où il ſéjourna juſqu'au 11 octobre; au retour, il coucha à Stralſund & la ville le défraya de nouveau. Le but de ce voyage étoit d'arrêter les empiétemens de la nobleſſe de Jaſmund qui, non contente de pratiquer à ſon profit des coupes dans la forêt de Stubbenitz, concédoit à d'autres le même droit, moyennant finance. Le prince m'emmena en qualité de notaire. La nobleſſe ayant propoſé les voies amiables, il s'enſuivit des pourparlers durant leſquels le duc ne ſavoit comment tuer les heures. Il occupoit au couvent de Bergen l'appartement du prieur, ſur la cour, & paſſoit ſon temps à conſidérer de la fenêtre la troupe des pages & valets, leurs continuelles malices, diſputes & batteries; il pouvoit même entendre les propos tenus ſur ſon compte. Un jour qu'il étoit à ſa croiſée habituelle & que dans la même chambre quatre violons polonois exécutoient avec agrément divers morceaux, un des valets arrêtés ſous les fenêtres ſe prit à dire à un camarade : « Les gens de Stralſund ont de bien meilleurs muſiciens que leur prince; lui, c'eſt ridicule ! Le duc Bogiſlaw entretient quatre

quatre trompettes & un timbalier, voilà qui produit de l'effet! Mais ce prince-ci, quelle farce! ſes muſiciens font Pi! pi! pi! » Le duc chargea le prieur Gottſchalck d'aller voir qui parloit ainſi; mais Gottſchalck ayant aperçu dans le groupe un ſien parent, fit ſigne à tous de s'eſquiver, puis il remonta dire que la bande avoit détalé ſans qu'il eût reconnu perſonne. Le prince s'empreſſa de répéter mot pour mot à ſes familiers la leçon qu'il avoit entendue ſur l'art de ſoutenir ſon rang; longtemps après, il ſe plaiſoit encore à rappeler cet incident.

Autre anecdote: une troupe de jeunes gars s'ébattoit bruyamment dans la cour, & l'un des plus turbulens étoit le bâtard du bailli (ſon père naturel l'avoit envoyé à l'école, mais il portoit le nom de ſon père putatif, le tailleur Arndts, de Bergen). Son Alteſſe ayant donné l'ordre de chaſſer ces vauriens ſans leur ménager les horions, les laquais ſe mirent à diſtribuer des ſoufflets à droite & à gauche. Le prince s'aperçut qu'ils épargnoient Arndts, il cria que lui ſurtout méritoit une correction; mais le valet interpellé ſe contenta de ſourire en hochant la tête : « M'entends-tu? frotte-moi ce drôle! » — « Oh! pour cela, non! » — « Sus donc, frappe! » — « Nenni, nenni, le ciel m'en préſerve! » — « Et pourquoi? qui t'arrête? » — « Le fils du bailli! il m'en cuiroit de le battre. » Le duc, à ces mots, partit d'un franc éclat de rire; il raconta la ſcène à tout venant,

même en préſence du bailli ; le gars dut comparoître, ſe placer à côté de ſon père, & les yeux, le nez, la bouche, la tête, les jambes furent l'objet d'une minutieuſe comparaiſon ; le gouverneur de Cammin, après avoir fait marcher l'enfant de long en large, dit au bailli : « Voyez, c'eſt bien votre fils, il eſt bouleté comme vous ! »

L'eſſai de conciliation ayant échoué, les parties ſe réunirent au couvent, dans une ſalle garnie de ſièges, de bancs & de deux tables, l'une pour Son Alteſſe, l'autre pour les *pares curiæ* ; je pris place à cette dernière comme *notarius judicii*. Le chancelier, au nom de ſon maître, réſuma les faits, puis le prince en perſonne, quittant ſon ſiège, s'approcha de la ſeconde table & là, droit en face de moi, tête nue, il prononça un long diſcours, point mal tourné & dont voici la concluſion : « Par-devant vous ſieur notaire, je proteſte avoir été animé d'intentions bienveillantes à l'égard de mes ſujets, mais ils n'ont pas voulu d'un accommodement. En conſéquence, pour la garantie de mes droits, je vous prie de relater tout au long ce qui s'eſt paſſé, y compris ma préſente déclaration, & d'en dreſſer un acte régulier que vous me remettrez, moyennant légitime rétribution. » L'affaire en reſta là pour cette fois, mais le duc me chargea de pourſuivre l'enquête conjointement avec le gouverneur de Cammin, ce qui nous prit encore pluſieurs jours.

Je vins à bout de l'*inſtrumentum*, qui rempliſſoit entièrement ſept des toutes grandes peaux de parchemin, formant quatorze feuillets ; il y entroit plus de matière que dans une main de papier. La place manquant pour appoſer, ſelon l'uſage, ma ſignature & le *ſignum notariatus* à la fin de l'acte, je fis avec mon ſceau gravé ſur plomb une empreinte en cire que je ſuſpendis au cordon paſſé dans chacun des feuillets. De ſon propre mouvement, Son Alteſſe m'alloua 30 écus d'honoraires.

30 écus.

Comme M. Joachim Moritz, *profeſſor juris* à Greifswald & conſeiller ducal, n'étoit jamais venu à Stralſund & n'y connoiſſoit perſonne, au retour de Bergen, il me demanda l'hoſpitalité chez mon père & je l'offris de grand cœur. S'étant levé matin pour voir la ville, il entra un peu après 7 heures au prêche de Saint-Nicolas. Zabel Lorbeer, qui l'aperçut, le prit pour ſon vieux compagnon de bouteille Georges Steinkeller, & en effet la reſſemblance étoit ſi frappante, qu'au tribunal de Wolgaſt, lorſque Moritz ſiégeoit, maint gentilhomme diſoit à ſon voiſin : « Eh ! quel diable a donné tant de ſcience à Steinkeller, que le voilà juge ? » Lorbeer donc, s'approchant par derrière, empoigne Moritz par les oreilles & le ſecoue un bon moment. Le profeſſeur abaſourdi ſe demandoit qui pouvoit bien lui ſouhaiter ainſi la bienvenue : ce devoit être moi, penſa-t-il. Enfin il ſe retourne &

Quelle aventure Joachim Moritz eut à Stralſund, la première fois qu'il y vint.

Lorbeer, tombant de ſon haut, ſe confond en excuſes. M. Moritz racontoit volontiers cette aventure à la cour, ſurtout lorſqu'il s'y trouvoit des Stralſundois, & le duc en rioit beaucoup.

Stralſund m'offre la charge de premier ſecrétaire.

Le Conſeil de Stralſund profita de ma venue (c'étoit la ſemaine même des funérailles du bourgmeſtre Lorbeer) pour m'offrir la charge de ſecrétaire. Jugez de ma ſurpriſe ! moi, ſi compromis que, ſans la compagnie du gouverneur de Cammin & le mandat que je tenois du prince, je ne me ſerois pas cru en ſûreté dans la ville. Ces ouvertures me causèrent autant de plaiſir qu'à ma parenté ; toutefois j'eſtimai convenable de ne donner une réponſe définitive qu'après m'être dégagé à Greifswald, quoique je n'y fuſſe pas encore aſſermenté. Déſireux de hâter mon retour, le Conſeil de Stralſund m'envoya un meſſager à Greifswald avec un cheval de ſelle.

J'expoſai à mes amis & aux magiſtrats de Greifswald que, ſi j'avois en quelque ſorte commencé mes fonctions, aucune convention expreſſe n'étoit intervenue ; pas le plus petit mot, par exemple, des émolumens ! Pourquoi donc refuſer le poſte important de Stralſund ? Mon oncle & compère, M. le bourgmeſtre Bertram Smiterlow, convoqua le Conſeil à la chancellerie ; on m'alloua 80 florins de traitement fixe, jamais un ſecrétaire n'avoit été ſi bien payé. Je demandai juſqu'au lendemain pour en conférer avec ma famille : les parens de ma femme me

ſupplièrent d'accepter; mon beau-père, vieillard centenaire, verſa des larmes & me promit 100 florins ſi je reſtois. Devant ces inſtances, je me déclarai prêt à recevoir des arrhes dignes du Conſeil & de l'emploi; il étoit, en outre, bien entendu qu'on me laiſſeroit à la chancellerie, ſans m'élire au Conſeil. Les *camerarii* me comptèrent 8 écus d'arrhes & l'ancien ſecrétaire, maître Jean Schœnefeld, me fit prier de groſſoyer mon propre brevet de nomination. Plus d'un exemple m'autoriſoit à eſpérer des arrhes équivalentes à une année de paie environ, mais enfin je pris les 8 écus.

Mon beau-père attendoit avec anxiété le réſultat de l'entrevue. Je jetai l'argent ſur la table : « Père, m'écriai-je, voyez : ne me ſuis-je pas vendu ce que je vaux? Préparez vos 100 florins! » Mais lui, tout à fait remis de ſon abattement, au lieu d'être touché de ma condeſcendance, me dit avec humeur : « S'il vous plaît de partir, eh bien, partez! mais vous n'aurez pas un florin de moi. » Je me ſentis bleſſé, quoique je me fuſſe bien promis de refuſer les 100 florins, pour ne pas voir les gros yeux de mon beau-frère.

Je logeai le cheval de Stralſund dans l'écurie du bourgmeſtre Smiterlow, la mienne n'étant pas encore prête; ma première idée avoit été de le renvoyer le jour même, puis je réfléchis qu'il valoit mieux commencer par écrire mon

brevet, après quoi la lettre au Conſeil de Stralſund ſeroit vite faite. Or, en rédigeant l'acte, je m'aperçus qu'il manquoit les époques & le lieu de paiement; je fus les demander le lendemain matin à Schœnefeld; il m'apprit que je recevrois un jour 2 florins d'une perſonne, un autre jour 1 ½ florin d'une autre perſonne, tant qu'au bout de l'année les 80 florins y ſeroient. Comme je m'applaudis alors de m'être réſervé une porte de ſortie, car le malentendu étoit grave: caſuel & traitement fixe ſont deux. En quittant Schœnefeld, je rencontrai ſur la Place du Marché le bourgmeſtre Smiterlow & les *camerarii;* je leur déclarai que, ſi Schœnefeld avoit dit vrai, je préférois rendre les miſérables arrhes. « Votre conduite ſurprendra, » répliquèrent-ils; « convoquer le Conſeil à ſi court intervalle ne nous eſt pas plus poſſible que de reprendre les arrhes ſans ſon autoriſation. » Je ſoutins qu'il étoit encore temps d'arranger l'affaire: « Mériterois-je la confiance des magiſtrats, ſi je ſuis incapable de gouverner ma propre barque? Je vous le dis: de ce pas je vais chez le bourgmeſtre dépoſer les arrhes ſur la table de ſa fille, elle ſaura bien les remettre à qui de droit, puis j'enfourche ma bête & en route pour Stralſund! » Le Conſeil fut convoqué.

J'allai prévenir ma femme, ſon frère & ma ſœur, qu'il avoit épouſée. Ma femme, non contente de recourir aux larmes, déclara catégori-

quement qu'elle ne quitteroit pas Greifswald; elle loueroit une chambre & gagneroit ſa vie en tricotant. Ma ſœur & ſon mari étoient auſſi fort échauffés : « Que feras-tu de cette belle maiſon ? » diſoit ma ſœur ; « pourquoi chagriner tous nos parens? Reſte par égard pour eux, ici tu auras mille occaſions de leur être utile. » Seule, une vieille tante, honnête & ſenſée matrone que ma femme avoit appelée à la reſcouſſe, s'exprima en ces termes : « Cher neveu, quoique mon cœur ne ſouhaite rien tant que de vous garder auprès de moi, car après Dieu vous êtes l'appui de ma vieilleſſe, j'avoue qu'il n'y a pas de comparaiſon poſſible entre le poſte de Greifswald & celui de Stralſund. Ma conſcience me reprocheroit de mettre obſtacle à votre fortune; croyez-moi, demeurez ferme en votre deſſein. Vous rappelez-vous combien votre femme a pleuré ſa mère? La pleure-t-elle aujourd'hui? Eh bien, elle s'habituera de même au ſéjour de Stralſund. » Il eût fallu voir les pleurs de ma femme à ces paroles.

Mon départ de Greifswald.

Le meſſager de Stralſund alla ſeller mon cheval; tout botté, je le rejoignis preſqu'auſſitôt; je fis amener la bête devant la demeure de M. Smiterlow où, plein d'impatience, j'attendis ſur les marches du perron que le bourgmeſtre revînt de l'hôtel de ville. Il me dit que jamais ſecrétaire n'avoit reçu ni ne recevroit à l'avenir le traitement qui m'étoit alloué; à la vérité,

j'avois trouvé mieux encore, auſſi le Conſeil ſe faiſoit-il ſcrupule de nuire à ma carrière & m'accompagnoit de ſes vœux. Incontinent je m'élançai en ſelle & ſortis de la ville en évitant notre maiſon, ſur le ſeuil de laquelle j'aperçus de loin ma femme entourée de ſes proches. C'étoit le 29 novembre 1555; mon ſéjour à Greifswald datoit du 1er janvier 1551. Durant cette période mes gains ſe ſont élevés à plus de 5300 florins, non compris les cadeaux en nature, qui parfois dépaſſoient le néceſſaire. Ci finit la troiſième partie du récit de ma vie.

NOTES.

Tome premier.

Page vij, *ligne* 2. — Le manuſcrit de Saſtrow a été publié à Greifswald (1823-1824) par Gottl.-Chr.-Fréd. Mohnike, conſeiller conſiſtorial & ſcolaire, paſteur de Saint-Jacques & membre du Conſiſtoire de la ville de Stralſund, ſous le titre de : *Bartholomäi Saſtrowen Herkommen, Geburt und Lauff ſeines gantzen Lebens, auch was ſich in dem Denckwerdiges zugetragen, ſo er mehrentheils ſelbſt geſehen und gegenwärtig mit angehöret hat, von ihm ſelbſt beſchriben*, en 3 volumes : ce nombre de trois volumes indique aſſez que la préſente traduction n'eſt point une traduction complète. Saſtrow a intercalé dans ſa narration une quantité de pièces diplomatiques, ayant trait ſurtout à la ligue de Schmalkalden & à l'Intérim ; « beaucoup d'entre elles, » dit-il avec complaiſance, « ne ſe trouvent nulle part ailleurs. »

Une édition deſtinée au grand public a paru en 1860, à Halle, par les ſoins de Louis Grote, avec préface de Philippe Nathuſius. Citons encore l'écrit de Chr. Schœttgen (*Nachricht von B. Saſtrow geſchriebener Chronik*. Dreſde, 1747) & un autre programme ſcolaire : *De Bartholomæo Saſtrovio oratio*, par Martin Hertz (Greifswald, 1861). Saſtrow figure auſſi dans les *Bilder aus der deutſchen Vergangenheit* de Guſtave Freytag.

Page ix, *ligne* 10. — On trouve tout au long expoſées, dans le protocole du Conſeil du 21 février 1598, les raiſons qui déterminèrent Saſtrow à épouſer ſa ſervante, Anna Haſeneier. En premier lieu, le ſouci de ſon ménage, car ſa vue eſt ſi foible qu'il ſe fait conduire à l'égliſe & qu'il ne ſauroit inſpecter les greniers, la chambre aux proviſions, la cuiſine, les bahuts. Il eſt,

en outre, affligé d'un gros catarrhe, ſans pouvoir expectorer ni appeler les ſervantes ; plus d'une fois il a penſé étouffer, la dernière nuit encore ; on le trouvera mort un beau matin, tandis que ſa défunte le recouvroit & lui venoit en aide. Une femme plus riche & de condition plus haute ne ſe ſeroit peut-être pas entendue avec lui ni avec ſes enfans. Sa fiancée eſt née dans un quartier pauvre, mais de parens honorables ; Marie, iſſue de lignée royale, n'a-t-elle pas épouſé un charpentier ? La jeune fille eſt pieuſe, modeſte & bien douée, entre autres d'une excellente mémoire ; elle aime l'égliſe & la prière, chante des pſaumes & nulle chanſon frivole ; durant toute la maladie, elle a fait nuit & jour la lecture à ſa défunte, qui la préféroit au paſteur, car le paſteur n'eſt d'aucune utilité aux moribonds. Enfin, elle eſt au courant de ſa maiſon & de ſes habitudes. Le paſteur lui-même a conſeillé cet hymen, diſant que mieux vaut *nubere quam uri*. La nouvelle mariée portera des perles, de l'or & de l'argent, mais ſans excès ; elle aura des chaînes & des anneaux d'or. Loué ſoit Dieu ! il la tire de la pouſſière & peut s'écrier avec David : *Elegi puellam ſecundum cor meum*. Du reſte, il ne fait tort à ſes enfans d'un ſeul denier.

Le Conſeil, « voulant complaire à M. le bourgmeſtre, qui eſt homme d'âge & de conſidération, & afin d'éviter le ſcandale, » accorda les diſpenſes demandées pour les délais de rigueur & pour le mariage à domicile, qui fut célébré le 27 février 1598. Catherine Froboſe étoit décédée le 9 janvier précédent. La tradition rapporte que Saſtrow, la première fois qu'il ſe rendit à l'égliſe avec ſa nouvelle épouſe, la conduiſit au banc de ſa première femme & dit aux dames placées dans la même ſtalle : « Voici ma femme, m'eſt avis que vous ayez pour agréable qu'elle s'aſſeye ici. »

Ce mariage ſuſcita, entre Saſtrow & ſes filles & gendres, des difficultés qui furent aplanies par les délégués du Conſeil. Saſtrow s'engagea à laiſſer après décès à ſes enfans 4700 florins en eſpèces, 829 loths d'argenterie, ſa maiſon d'habitation (1200 florins), 10 journaux de terres (1000 florins), des dépendances & un jardin au faubourg (500 florins), un autre jardin près le cimetière de Saint-Georges (200 florins), tous ſes

gros uſtenſiles d'étain & de cuivre, ſon meilleur manteau de martre & ſes livres. Le reſte de la ſucceſſion fut attribué à ſa ſeconde femme.

Page ix, *avant-dernière ligne.* — Ces miſſions, on le penſe, entraînoient des fatigues : « Je ne voyageois point, » dit Saſtrow, « en grand ſeigneur & je n'avois garde de m'écouter ni de me dorloter, car je me faiſois traîner jour & nuit. Allant à Spire pour les intérêts de la ville, j'emmenai ſeulement Jean Parow & Jacques Hope, alors jeunes gars à demi-croiſſance. Nous partîmes ſans valet ni conducteur, dans un léger char découvert, tiré par deux mauvais bidets de payſan, ſur une route abominable. Nous avons à tour de rôle graiſſé le char, ſoigné les chevaux & conduit avec prudence. Autant que poſſible, je logeois dans les villages, à la fortune du pot. Même dans les villes, je ne prenois ſouvent qu'un ſeul repas & jamais le coup du ſoir, comme les autres. » Saſtrow fut obligé de couvrir de ſes propres vêtemens le cocher & une autre fois ſon jeune ſervant, pour qu'ils ne mouruſſent pas de froid. Il ſe ſouvenoit auſſi avec amertume qu'une de ces miſſions l'avoit forcé de quitter ſon père au lit de mort; il n'avoit pu revenir qu'après l'inhumation.

Page x, *ligne* 6. — Chriſtian Smiterlow, fils de Georges & petit-fils de Nicolas, tous les deux bourgmeſtres, a conſacré à l'hiſtoire de ſa famille un poème où ſe liſent les vers ſuivans :

At deus, inſpiciens lacrymas & vota piorum,
Quales non unquam Pomerania viderat ante,
Excitat egregios, animi ſeu munera ſpectes
Omnia, ſeu magnam virtutem in corpore magno,
Binos heroas, quorum Saſtrovius alter
Bartholomæus erat, magna quem poſtera ſemper
Sæcula laude ferent, verum junctiſſimus alter
Noſter erat genitor.

Une autre œuvre poétique du même Chriſtian célèbre en ces termes les mérites de Saſtrow (« *conſanguinitate propinquus maximus hoc noſtro magnus Saſtrovius ævo* ») :

At tua cum primis florebit maxima ſemper,
Saſtrovi, pietas, florebunt fortia facta,
Noſtris juſtitiæ luſtris rariſſimus ardor,
Integritas animi, noſtræ vix cognita terræ,
Uſus & in gravibus prudentia rebus agundis,
Florebit comitas, candor, conſtantia, virtus.

Page x, *ligne* 8. — La langue latine étoit familière à Saſtrow, comme ſes citations le laiſſent apercevoir. Le bourgmeſtre Gentzkow rapporte dans ſon journal que Saſtrow inſtalla, en 1562, le recteur de l'école par un diſcours latin.

Page 5, *ligne* 22. — Au commencement du XVI^e^ ſiècle, l'unité monétaire en Poméranie étoit le florin d'or, qui équivaloit à peu de choſe près au florin rhénan & repréſente 8 fr. 65 c., ſi l'on tient compte du fait que la valeur de l'argent comparé à l'or étoit d'un tiers plus forte qu'aujourd'hui. Le florin d'or ſe diviſoit en 48 ſchellings, dont 16 faiſoient le marc, & le ſchelling en 12 pfennings. Le ſchelling de Hambourg & de Lubeck valoit le double de celui de Stralſund.

Page 5, *dernière ligne.* — Les immeubles ſe claſſoient en trois catégories : les « maiſons (*Haus*) », les « échoppes (*Bude*) », petites conſtructions légères, affectées ſoit au négoce, ſoit au logement, & les « caves (*Keller*) » ou locaux aménagés ſous le rez-de-chauſſée. L'échelle de l'impôt immobilier étoit pour les échoppes la moitié, pour les caves le quart de ce que payoient les maiſons. Un recenſement de 1554 accuſe pour Stralſund 559 maiſons, 1133 échoppes & 535 caves, dont 30 maiſons, 39 échoppes, 38 caves non occupées ; à ces chiffres s'ajoutent dans les faubourgs 239 habitations de moindre importance.

Page 6, *ligne* 2. — L'emplacement de cette maiſon eſt occupé aujourd'hui par l'hôtellerie Jarmer ; une inſcription ſur la façade rappelle la naiſſance de Barthélemy Saſtrow. D'après une étymologie accréditée, le nom de la *Hunnenſtraſſe* de Greifswald n'auroit aucun rapport avec les Huns, mais ſeroit en bas-alle-

mand ſynonyme de *Hundeſtraſſe, platea canum*, comme à Lubeck & à Barth. Dans cette dernière ville, une rue ainſi déſignée logeoit, dit-on, la meute du prince.

Page 6, *ligne* 8. — Nicolas Smiterlow, conſeiller en 1507, bourgmeſtre en 1516, joua un rôle conſidérable à Stralſund dans un temps où l'influence politique de cette ville s'étendoit encore bien au delà de ſon enceinte. L'événement donna raiſon au ferme & prudent bourgmeſtre contre ſon aventureux adverſaire, Georges Wullenweber. Malgré ſon antipathie pour les agitations populaires, Smiterlow fut « un des premiers & des meilleurs patrons de la Réforme, » au témoignage d'un chroniqueur du XVI^e^ ſiècle. Il mourut au mois de juillet 1539. Originaire de Greifswald, il s'étoit marié à Stralſund en 1498. Les Smiterlow ou Schmiterlow, ou Smiterlœw, donnoient à leur nom le ſens de « tueur de lion »; leurs armes repréſentent un homme armé d'une maſſue, avec un lion à ſes côtés : un ancêtre, à la croiſade, auroit aſſommé un de ces animaux d'un coup de maſſue.

Page 10, *ligne* 13. — L'uſage exiſtoit de faire quelque cadeau à un parent, à un ami, pour l'aider à conſtruire ou meubler ſa maiſon.

Page 11, *dernière ligne*. — Une fois ſecrétaire de Stralſund, Saſtrow eut ſoin de réunir, ſous le titre de *Rubrikenbuch*, tous les documens qui concernoient les privilèges & les propriétés de la ville, collection utile aux magiſtrats d'alors, intéreſſante aujourd'hui pour l'hiſtoire locale.

Page 12, *ligne* 5. — L'antique monaſtère de Belbuck, près de Treptow ſur la Rega, devint ſous l'abbé Boldewan un foyer d'études. De là ſortirent Georges d'Ukermünde, qui prêcha le premier la Réforme à Stralſund, le fougueux prédicateur Kurcke ou Kureke, Ketelhot, né en 1492, mort en 1546, que Berckmann le chroniqueur appelle « l'apôtre de Stralſund & le fondateur de la ſainte doctrine », Pierre Suave, le réformateur du Danemark & du Holſtein, & enfin Jean Bugenhagen, célèbre ſous le nom

de *Pomeranus*, né en 1485, mort en 1558, paſteur à Wittemberg depuis 1523, auteur du premier ouvrage hiſtorique ſur la Poméranie, traducteur de la Bible en bas-allemand & le véritable organiſateur du proteſtantiſme dans les contrées du Nord. Le duc Bogiſlaw X, mécontent de l'eſprit qui régnoit au couvent de Belbuck, ſupprima cette maiſon en 1523, mais la diſperſion des religieux ne fit qu'accélérer la diffuſion des nouvelles doctrines.

Page 12, *ligne* 11. — La chronologie de l'hiſtoire de la Réforme à Stralſund eſt reſtée incertaine juſqu'en 1859, année où l'on exhuma des archives de la Chambre impériale, oubliées à Wetzlar, le doſſier du procès en ſpoliation intenté à la ville de Stralſund par le chanoine Hippolyte Steinwer. Les principales dates peuvent être fixées comme ſuit :

1522. Premier conflit de la ville avec le clergé catholique, qu'elle veut ſoumettre à l'impôt; Zutfeld Wardenberg, adminiſtrateur du diocèſe, s'enfuit à Rome.

1523 (ou fin de 1522). Arrivée des premiers prêcheurs & moines réformés, Georges Kempe, Henri Sichermann, Georges d'Ukermünde.

1524. Premiers prêches de Ketelhot (à Pâques) & de Kurcke (à la Saint-Michel).

1525, lundi des Rameaux (10 avril). Envahiſſement des égliſes & des couvens, ſuppreſſion du culte catholique.

1525, dimanche après la Touſſaint (5 novembre). Reconnoiſſance officielle de la Réforme, par la promulgation des ordonnances eccléſiaſtiques & ſcolaires de Jean AEpinus.

Pour les événemens politiques, la confuſion étoit la même. Othon Fock, le récent hiſtorien de la Poméranie, a pris à tâche d'y remédier & voici les réſultats auxquels il eſt arrivé :

1524, mai à juin. Inſtallation des Quarante-huit; exil volontaire de Nicolas Smiterlow.

1525, janvier. Tentative infructueuſe de Smiterlow de rentrer à Stralſund avec l'appui des villes hanſéatiques.

1525, probablement le 12 avril. Tumultueuſe élection de Rolof Mœller & Chriſtophe Lorbeer comme bourgmeſtres, de

François Weſſel, Hermann Meyer & ſix autres partiſans de la Réforme comme conſeillers.

1525, à la Saint-Jean. Entrée à Stralſund des ducs Georges & Barnim, preſtation d'hommage & confirmation des privilèges.

1527 (24 juillet?). Rolof Mœller s'éloigne de Stralſund. — 1er ou 5 août. Retour de N. Smiterlow.

1529. Retour & mort de Rolof Mœller.

Page 14, *ligne* 24. — Les verſions diffèrent ſur l'origine de ce fameux tumulte. Suivant certains documens, la maîtreſſe de la ſervante étoit une veuve Freſe, demeurant au Vieux-Marché.

Page 15, *ligne* 22. — Le banc de poiſſonnier de Viſcher rappelle celui du réformateur Froment, prêchant ſur la place du Molard à Genève, comme la ſortie des nonnes du couvent de Sainte-Brigitte, à Stralſund, rappelle, avec moins de ſérieux, la départie de Genève des ſœurs de Sainte-Claire.

Page 16, *ligne* 16. — Dans la maiſon ducale de Poméranie, la loi de ſucceſſion appeloit à régner tous les fils indiſtinctement. Ils gouvernoient en commun, mais ſi l'entente étoit impoſſible, le pays étoit partagé entre eux. En 1478, la Poméranie ſe trouva réunie tout entière ſous le ſceptre de Bogiſlaw X. A la mort de ce prince habile, ſurvenue en 1523, les ducs Georges & Barnim, ſes fils, exercèrent conjointement la ſouveraineté, malgré l'oppoſition de leurs ſentimens: Georges reſtoit fidèle à l'ancienne croyance; Barnim, au contraire, s'étoit rendu à l'univerſité de Wittemberg & même il avoit, en 1519, comme recteur (dignité qui ſe conféroit à un étudiant), accompagné Luther à la diſpute contre Eck, à Leipzig.

Georges mourut en 1531, laiſſant un fils unique, Philippe. Le partage de la Poméranie, depuis longtemps déſiré par Barnim, eut lieu l'année ſuivante. Le ſort attribua au duc Barnim IX la Poméranie orientale juſqu'à la Swine, avec Stettin pour réſidence, & à ſon neveu Philippe Ier la Poméranie occidentale, dont Wolgaſt redevint la capitale. Cet accord, conclu pour dix ans,

fut renouvelé en 1541 & ſes effets ſe prolongèrent juſqu'en 1625, date d'une nouvelle réunion ſous Bogiſlaw XIV, de la branche de Stettin, qui mourut en 1637, le dernier de ſa maiſon.

Telles étoient, du reſte, les franchiſes dont jouiſſoit Stralſund, que l'autorité du prince y étoit en quelque ſorte nominale. Le lien de dépendance ne conſiſtoit plus qu'en la preſtation d'hommage & en un foible tribut, dont la quotité avoit été fixée une fois pour toutes. Le ſuzerain n'entroit dans la ville qu'après avoir annoncé ſa venue trois mois d'avance; en 1525, au fort de la criſe politique & religieuſe, de longues négociations précédèrent la preſtation d'hommage. Pour être valables à Stralſund, les ſauf-conduits délivrés par le prince devoient porter le viſa du Conſeil. La cité poſſédoit le droit de juridiction, non ſeulement au dedans de ſes murailles, mais dans ſes domaines à l'extérieur. Exempte de preſtations militaires, elle impoſoit à ſes bourgeois le ſervice obligatoire, ſur terre & ſur mer. Elle pouvoit conclure des traités, faire la paix & la guerre. Ces privilèges, Stralſund ſut les conſerver durant tout le cours du XVI^e^ ſiècle, malgré le déclin de la Hanſe.

Page 18, *ligne* 3. — François Weſſel, né à Stralſund le 30 ſeptembre 1487, mort le 19 mai 1570, étoit le fils d'un braſſeur de la Rue longue. Fort jeune, à 12 ans, il entra dans la carrière commerciale & fit des ſéjours en pluſieurs pays étrangers, ainſi que des pèlerinages à Trèves, Aix-la-Chapelle, Einſiedlen & Saint-Jacques de Compoſtelle. En 1516, il étoit de retour à Stralſund. Il y fut l'un des tout premiers & des plus énergiques promoteurs de la Réforme. Conſeiller en 1524, bourgmeſtre en 1541, il joua un rôle politique non moins important. Weſſel eſt l'auteur d'un curieux écrit ſur le culte divin à Stralſund au temps du papiſme. L'année même de ſa mort, Gérard Dræge, qui avoit été élevé dans ſa maiſon, publia ſa biographie à Roſtock.

Page 18, *ligne* 9. — Chriſtophe Lorbeer, conſeiller en 1507, bourgmeſtre en 1524, mort en 1555, appartenoit à une famille conſidérée & jouit d'une grande influence à Stralſund.

Page 20, *ligne* 13. — Au VI^e^ ſiècle vivoit, d'après la tradition, le roi Arthur ou Artus, chef des chevaliers de la Table ronde voués à la recherche du Saint-Graal; il paſſe pour avoir conquis la Suède & la Norwège. D'autre part, l'hiſtorien Jean Magnus, archevêque d'Upſal, mort en 1544, parle d'un Arthur ſuédois célèbre par ſes hauts faits & il ajoute : « De nos jours même, il exiſte dans les villes vénèdes, le long de la Baltique, à Danzig & à Stralſund, par exemple, des maiſons, *domus Arthi*, auxquelles on donne l'appellation d'illuſtres ; là ſe réuniſſent les notables pour le délaſſement de l'eſprit & comme en une école de ſuprême bienſéance. »

C'eſt donc le ſouvenir d'un héros légendaire que rappeloient, dans les cités commerçantes du Nord, les belles conſtructions affectées aux réjouiſſances publiques & particulières ainſi qu'aux tranſactions commerciales. Un ſeul de ces édifices, croyons-nous, ſubſiſte encore : c'eſt l'*Artushof* de Danzig, qui ſert de bourſe & dont les antiques ſalles ont été témoins de l'entrevue de l'empereur d'Allemagne avec le czar, au mois de ſeptembre 1881.

Les chroniques locales prétendent que l'*Artushof* de Stralſund fut bâti avec la rançon du duc Eric de Saxe, fait priſonnier par les troupes de la ville en 1316. Le grand incendie du 12 juin 1680 l'a conſumé. Sur ſon emplacement s'élève aujourd'hui l'hôtel du commandant de place.

Page 20, *ligne* 15. — A ſon lit de mort, Ketelhot exprima ſon repentir d'avoir, à cette époque de gêne, accepté trop facilement les invitations des bourgeois.

Page 20, *ligne* 19. — Jean Knipſtro (Knypſtro, Knipſtrow), né le 1^er^ mai 1497 à Sandow, dans la Marche, d'abord franciſcain, eſt conſidéré avec Ketelhot comme le propagateur le plus actif de la Réforme à Stralſund. Il y eût été, dit-il, obligé de mendier, tant ſa paie étoit modique, ſans le gain de ſa femme, une ancienne religieuſe, qui travailloit de l'aiguille. Knipſtro devint ſurintendant général à Wolgaſt en 1535 & profeſſeur de théologie à Greifswald. Il mourut le 4 octobre 1556.

Page 21, *ligne* 21. — Le docteur & conſeiller ducal Valentin Stoïentin étoit l'ami d'Ulrich de Hutten. Bugenhagen lui a dédié ſa *Pomerania*. Il mourut en 1539.

Page 31, *ligne* 22. — La dépoſition étoit une cérémonie burleſque à laquelle les étudians ſoumettoient les novices.

Page 38, *ligne* 7. — Jean AEpinus (en allemand Hœck ou Hoch, haut) naquit en 1499 à Ziegeſar, dans la Marche, & mourut en 1553 ſurintendant de Hambourg, où il exerçoit le paſtorat depuis 1529. AEpinus travailla beaucoup à la réforme eccléſiaſtique & ſcolaire. De nombreux écrits, entre autres contre l'Intérim, ſortirent de ſa plume.

Page 38, *ligne* 8. — Hermann Bonnus, né en 1504 près d'Oſnabrück, propagea les nouvelles doctrines à Greifswald, Stralſund, Copenhague. Il mourut, le 12 février 1548, ſurintendant de Lubeck, poſte qui lui avoit été confié en 1531. Bonnus a écrit une chronique de Lubeck.

Page 54, *ligne* 1. — Nicolas Gentzkow, docteur en droit, né le 6 décembre 1502, fils d'un cordonnier, au dire de l'annaliſte Berckmann, & mort le 24 février 1576, fut élu bourgmeſtre de Stralſund en 1555; il reſta néanmoins ſyndic, c'eſt-à-dire conſeiller judiciaire de la ville, de même qu'après ſon entrée au Conſeil, Saſtrow continua les fonctions de protonotaire ou premier ſecrétaire. Saſtrow, qui avoit eu des démêlés avec Gentzkow, comme, du reſte, avec beaucoup d'autres, lui ſuccéda dans la dignité de bourgmeſtre. Gentzkow a laiſſé un journal dont E. Zober a publié des extraits en 1870.

Page 56, *ligne* 11. — Wulf Wulflam, chef des patriciens de Stralſund, illuſtre par ſes exploits guerriers, traitoit d'égal à égal avec les têtes couronnées à la fin du XIV^e^ ſiècle.

Page 56, *ligne* 28. — Le même fait ſe raconte de la famille Schwerin, à Lubeck.

Page 57, *ligne* 18. — Alluſion frivole aux trois Maries de Béthanie : Marie-Jacobé, mère de Jacques le Mineur & ſœur de la Vierge, Marie-Salomé, mère des apôtres Jacques & Jean, & Marie de Magdala.

Page 59, *dernière ligne.* — Le doyen des drapiers avoit la préſéance ſur les doyens des autres corporations ; il marchoit dans les cérémonies immédiatement après le Conſeil.

Page 60, *ligne* 21. — Georges Wullenweber naquit vers 1492, probablement à Hambourg. Etabli comme marchand à Lubeck, où la lutte politique & religieuſe avoit éclaté, il ſe ſignala au premier rang des novateurs. A la fin de février 1533, il étoit élu conſeiller & bientôt après bourgmeſtre. Tous ſes deſſeins tendirent, dès lors, au rétabliſſement du monopole commercial que les villes hanſéatiques avoient ſi longtemps poſſédé ſur les côtes de la Baltique. Il s'agiſſoit de fermer ces parages aux navires des Pays-Bas & de faire prédominer l'influence de Lubeck dans les trois royaumes ſcandinaves.

Au printemps de 1533, Lubeck réſolut d'en venir aux mains avec les Hollandois, ces concurrens déteſtés. Une flotte bien équipée prit la mer ; l'ancien lanſquenet Marcus Meyer, d'abord forgeron à Hambourg, enrichi par ſon mariage avec la veuve d'un bourgmeſtre, reçut le commandement des mercenaires. Mais l'éveil étoit donné, à peine fit-on quelques priſes inſignifiantes. Meyer, après avoir confiſqué des marchandiſes angloiſes trouvées à bord des bâtimens capturés, commit l'imprudence de débarquer ſur la côte d'Angleterre pour s'approviſionner ; il fut appréhendé comme pirate & conduit à Londres. Là, par un caprice de Henri VIII, à qui la puiſſance des Pays-Bas & de Charles-Quint portoit ombrage, Marx Meyer, au lieu d'être mis à mort, reçut l'accolade de chevalier & ſervit auſſitôt d'intermédiaire entre le roi & Wullenweber dans les négociations plus ou moins ſérieuſes qu'ils nouèrent enſemble.

Cette première campagne avoit coûté beaucoup, l'iſſue n'en étoit guère avantageuſe : la flotte hollandoiſe avoit fait de bonnes captures & ſaccagé ſur les côtes de la Scanie les comptoirs de

la Hanſe. Les plaintes du commerce devinrent générales. Falloit-il donc continuer la guerre ? Une diète ſe réunit à Hambourg, au mois de mars 1534, pour s'occuper d'une entente. Wullenweber y fut accueilli par des récriminations unanimes ; ſon attitude hautaine provoqua, de la part du député de Stralſund, la célèbre & prophétique apoſtrophe que rapporte Saſtrow (t. I, p. 62). L'orgueilleux bourgmeſtre quitta la place au bout de quelques jours, le cœur rempli de colère ; un armiſtice de quatre ans n'en fut pas moins ſigné.

Wullenweber avoit à réparer cet échec. Le trône électif de Danemark étoit devenu vacant par la mort de Frédéric Ier de Holſtein. Son fils, Chriſtian III, étoit mal diſpoſé pour les villes hanſéatiques ; Wullenweber imagina la candidature de Chriſtian II, le roi détrôné, puis enfermé au château de Sonderbourg, dans l'île d'Alſen. Un condottiere de haute naiſſance, le comte Chriſtophe d'Oldenbourg, accepta le commandement en chef de l'expédition. Non content de pourſuivre la reſtauration de Chriſtian II, l'audacieux bourgmeſtre offrit au duc Albert de Mecklembourg la couronne de Suède, alors poſſédée par Guſtave Waſa. Ce monarque avoit le tort de s'être montré peu reconnoiſſant de l'aide que Lubeck lui avoit prêtée jadis.

Les débuts de la campagne furent heureux, Copenhague ouvrit même ſes portes au comte d'Oldenbourg. Mais Chriſtian III trouva dans le comte Jean de Rantzau un habile capitaine. Laiſſant l'ennemi continuer ſes dévaſtations dans le Seeland, Rantzau vint hardiment inveſtir Lubeck, infligea une ſanglante défaite à Marx Meyer, captura huit bâtimens de guerre. Wullenweber comprit que l'heure des conceſſions avoit ſonné ; ſes partiſans ſe retirèrent des Conſeils &, le 18 novembre 1534, fut conclu avec Rantzau le ſingulier accord de Stockelſdorf, aux termes duquel les Lubeckois demeuroient libres de guerroyer en Danemark au profit de Chriſtian II, mais s'obligeoient à ceſſer les hoſtilités dans le Holſtein.

Les compétitions au trône danois ſe multiplioient : Albert de Mecklembourg & même le comte Chriſtophe accentuoient de plus en plus leurs prétentions ; Wullenweber, afin de ſe concilier l'empereur, mit encore en avant, à la dernière heure, le nom

d'un perſonnage agréable à la maiſon de Habsbourg, le comte palatin Frédéric, gendre de Chriſtian II. La guerre continuoit avec Chriſtian III, pour qui Guſtave Waſa avoit pris fait & cauſe. Marx Meyer tomba entre les mains de l'ennemi; laiſſé priſonnier ſur parole, il viola ſa promeſſe, s'empara du château même de Warberg, qu'on lui avoit aſſigné pour réſidence, & ſes incurſions barbares terrifièrent la contrée. Le combat naval de Bornholm, livré le 9 juin 1535, reſta indécis, une tempête ayant diſperſé les flottes en préſence; mais le 11 juin, Jean de Rantzau remporta une victoire ſur terre ferme, en Fionie, & enfin le 16 juin, dans le port de Svendsborg, la flotte lubeckoiſe tomba, ſans coup férir, au pouvoir de l'amiral Pierre Skramm. A ces cataſtrophes Lubeck vit s'ajouter la menace d'une miſe au ban de l'empire; la partie étoit perdue. La paix avec Chriſtian III ne fut cependant ſignée que le 14 février 1536.

Marx Meyer, après une belle défenſe, rendit le château de Warberg, moyennant libre ſortie; malgré la parole donnée, les Danois le firent paſſer en jugement & lui tranchèrent la tête, ainſi qu'à ſon frère, le 17 juin 1536. Le 28 juillet de la même année, Copenhague capitula, après avoir ſoutenu un ſiège d'un an, aggravé par la famine. Chriſtian III octroya la liberté au duc Albert de Mecklembourg & au comte Chriſtophe, non ſans infliger à ce dernier des humiliations répétées; quant au duc, il ſortit de l'aventure obéré pour longtemps.

A Lubeck, les hommes de l'ancien régime reſſaiſirent le pouvoir; Wullenweber s'étoit démis de ſa charge à la fin d'août 1535. Au commencement d'octobre, paſſant ſur le territoire de l'archevêque de Brême, frère de ſon ennemi le duc Henri le Jeune de Brunſwick, il fut appréhendé au corps, conduit au château de Rothenbourg & mis à la torture comme traître, anabaptiſte & larron. Puis il fut transféré au château de Steinbrück, entre Brunſwick & Hildesheim, & jeté dans un étroit cachot, où ſe lit aujourd'hui cette inſcription: « Ici Georges Wullenweber ſouffrit, 1536-1537. » Enfin, le 24 ſeptembre 1537, un tribunal d'échevins convoqué à Tollenſtein, près Wolfenbüttel, par Henri de Brunſwick, condamna l'infortuné à périr par le glaive, ſentence qui fut exécutée à l'inſtant même; le bourreau coupa le cadavre en quartiers, qu'il plaça ſur la roue.

Telle fut la fin lamentable de l'homme qui avoit rêvé pour ſa patrie la domination politique & commerciale au nord de l'Europe. Suivant un vieux refrain des matelots : « Les gens de Lubeck ont à déplorer chaque jour le trépas du ſeigneur Georges Wullenweber. » L'hiſtorien Waitz a conſacré trois volumes à la carrière du fameux bourgmeſtre ; les littérateurs & les auteurs dramatiques, entre autres H. Kruſe & Gutzkow, ſe ſont emparés auſſi de cette figure tragique.

Page 61, *ligne* 26. — Sous le nom de Wendes, les Slaves s'établirent ſur les côtes de la Baltique ; ils ſe livrèrent au commerce maritime & furent les fondateurs de la Ligue hanſéatique. Au XVI^e^ ſiècle, le noyau de cette confédération étoit encore formé par le groupe des ſix « villes vénèdes » : Lubeck, la principale, Hambourg, Lunebourg, Roſtock, Stralſund & Wiſmar.

Page 66, *ligne* 9. — C'eſt en Scanie (Schonen) que la Hanſe avoit établi ſes comptoirs les plus nombreux, ſurtout pour le commerce du hareng ; de grandes foires s'y tenoient de la fin de juillet au commencement de novembre. Le centre des tranſactions étoit Falſterbo, à l'extrémité ſud-oueſt de la Suède.

Page 75, *ligne* 8. — Valentin d'Eichſtedt, mort en 1600 chancelier de Wolgaſt, a écrit la vie du duc Philippe I^er^, un *Epitome Annalium Pomeraniæ* & les *Annales Pomeraniæ*.

Page 75, *ligne* 9. — Jean Berckmann, ancien moine auguſtin & prédicant, témoin oculaire des ſcènes de la Réformation à Stralſund, eſt l'auteur d'une chronique de cette ville qui a été éditée en 1833 par Mohnike & Zober. Saſtrow lui a fait des emprunts pour les événemens antérieurs à ſes ſouvenirs perſonnels ; il ne manque cependant aucune occaſion d'attaquer ſon collègue en hiſtoire, par haine du parti populaire & peut-être auſſi par jalouſie de métier, ſans compter que Berckmann eſt plus favorable à Chriſtophe Lorbeer, ſon protecteur, qu'au bourgmeſtre Nicolas Smiterlow. Né vers la fin du XV^e^ ſiècle, Berckmann eſt mort en 1560.

Page 93, *ligne* 1. — Robert Barns ou Barnes, chapelain de Henri VIII d'Angleterre, fut envoyé par ce prince à Wittemberg afin de conſulter les théologiens au ſujet de ſon divorce avec Catherine d'Aragon. Revenu à Londres, il profeſſa la nouvelle foi avec tant de zèle, que le roi le fit enfermer à la Tour. Barns ſe rétracta pour recouvrer la liberté, puis accablé de remords, il s'enfuit à Wittemberg & y ſéjourna pluſieurs années chez Bugenhagen, ſous le nom de Doctor Antonius Anglus. Henri VIII, après ſa rupture avec le pape, reprit Barns comme chapelain & le chargea de négocier ſon mariage avec Anne de Clèves ; mais quand ſurvint le divorce, Barns fut déféré au Parlement & périt ſur le bûcher le 30 juillet 1540. Il a écrit les Vies des pontifes romains, de ſaint Pierre à Alexandre III.

Page 93, *ligne* 5. — Arnold Büren, fils d'un payſan, tiroit ſon nom du hameau de Büren (Weſtphalie), aux environs duquel il étoit né en 1484. Il paſſa quinze années à Wittemberg, dans la ſociété de Luther & de Mélanchthon. Ce dernier le recommanda au duc de Mecklembourg Henri le Pacifique pour précepteur de ſon fils Magnus, qui fut réputé le prince le plus inſtruit de ſon temps. Büren eut le mérite de relever l'univerſité de Roſtock, gravement éprouvée par la peſte & par les troubles de la Réformation. Il mourut le 16 ſeptembre 1566. Son tombeau ſe voit dans l'égliſe Sainte-Marie à Roſtock; parmi les écuſſons qui le décorent figurent la clef & l'aigle genevoiſes.

Page 96, *avant-dernière ligne*. — La pêche du hareng & la fabrication de la bière donnoient une grande importance à la corporation des tonneliers, que d'antiques ordonnances protégeoient contre la concurrence étrangère.

Page 106, *ligne* 18. — Gaſpard de Schwenkfeld, né en 1490 au château d'Oſſing, en Siléſie, & mort à Ulm en 1561, embraſſa l'état eccléſiaſtique. Il reprocha à Luther de rétablir le règne de la lettre & de négliger la vie intérieure. Banni de Siléſie comme fanatique, il vint dans l'Allemagne du ſud, ſéjournant à Strasbourg, Augsbourg, Spire, Ulm. Il pencha quelque temps

du côté des anabaptiſtes, mais bientôt ſe ſépara d'eux pour fonder une ſecte particulière. Il enſeignoit que Dieu ſe communique directement à chaque homme, que la régénération s'opère par la vie intérieure & non par les moyens de grâce extérieurs. Sa conviction profonde & ſa piété lui gagnèrent beaucoup d'adhérens, ſurtout en Souabe & en Siléſie. Une colonie de ſes diſciples perſécutés s'eſt établie aux Etats-Unis, à Philadelphie.

Page 111, *ligne* 11. — A la tête de bandes enrôlées par le duc de Clèves & le roi de Danemark, Martin van Roſſe, ſoit de Roſsheim, agiſſant de concert avec les troupes françoiſes, avoit ravagé le Brabant. Non ſeulement le duc de Clèves détenoit le pays de Gueldre, ſur lequel Charles-Quint élevoit des prétentions, mais encore il continuoit ſes menées avec la France & le Danemark. Pour y mettre fin, Charles, en août 1543, raſſembla 35,000 hommes, Eſpagnols, Italiens, Allemands, & deſcendit le Rhin. La place forte de Düren ayant été emportée d'aſſaut, le duc s'eſtima heureux de conclure une paix qui lui fit perdre la Gueldre. L'empereur reprit à ſon ſervice M. van Roſſe.

Page 113, *avant-dernière ligne*. — Saſtrow insère tout au long le diplôme de poète lauréat, avec la deſcription des armes conférées : « Scutum rubei coloris, in baſi flumen & in flumine cygnum ſtantem albi ſeu argentei coloris, roſtro detrorſum flexo, alisque extenſis complectens, & ſupra ſcutum galeam laciniis rubei & albi ſeu argentei colorum redimitam, in cujus cono inter geminas alas aquilinas nigras extenſas, quarum utraque faſciam undulatam a dextro medio in ſiniſtrum inferius alæ latus deſcendentem contineat ; cygni albi, ſeu argentei coloris anterior pars ſine alis roſtro ſertum laureum tenens apparet, quemadmodum hæc omnia in medio præſentium accuratius depicta cernuntur. » Du reſte, ce ne ſont point des lettres de nobleſſe proprement dites.

Page 137, *ligne* 10. — Le duc Henri de Brunſwick eſſaya de tenir tête aux princes proteſtans ; mais en 1545, abandonné de ſes mercenaires, il dut ſe rendre au landgrave Philippe de Heſſe.

Page 143, *ligne* 22. — Au ſujet de l'enfant Siméon, on lit ce qui ſuit dans le martyrologe iſraélite intitulé *Emek Habakha* ou *La vallée des pleurs* (publ. par Julien Sée, 1881) :

«A cette époque (1475), le ſcélérat Enzo, de Trente en Italie, tua un enfant de deux ans, du nom de Simon, & le jeta ſecrètement dans un étang, non loin de la maiſon du Juif Samuel, ſans que perſonne l'eût aperçu. Auſſitôt, comme d'habitude, on accuſa les Juifs : ſur l'ordre de l'évêque, on pénétra dans leurs maiſons, mais l'enfant ne ſe retrouva pas & chacun rentra chez ſoi. Le cadavre fut découvert plus tard. L'évêque, après l'avoir fait examiner ſur les lieux mêmes, ordonna d'arrêter tous les Juifs, qui furent alors abreuvés de tourmens & torturés au point qu'ils firent l'aveu d'une choſe dont ils n'avoient jamais eu la penſée. Un ſeul d'entre eux, vieillard chargé d'ans, appelé Moïſe, refuſa d'avouer cette fauſſeté inſigne & mourut ſous les verges. Récompenſe-le, Seigneur, ſelon ſa piété !

« Deux chrétiens inſtruits & verſés dans les lois étoient venus de Padoue pour ſe rendre compte des choſes : la colère des habitans s'alluma contre eux & on voulut les mettre à mort. L'évêque condamna les Juifs, les abreuva d'amertume, les fit tenailler, puis brûler, & leurs âmes pures montèrent au ciel. Il s'empara enſuite de tous leurs biens, comme il l'avoit médité, & remplit de proie ſes cavernes. L'enfant fut réputé ſaint & l'on prétendit qu'il opéroit des miracles. L'évêque en fit publier l'annonce dans toutes les provinces, la foule ſe précipita pour voir, & elle ne ſe montra pas les mains vides. Toutes les gens du pays ſe mirent alors à haïr les Juifs dans les lieux qu'ils habitoient & ceſsèrent de pouvoir leur parler en paix.

« Cependant l'évêque ayant demandé au pape de canoniſer l'enfant, puiſqu'il étoit ſaint, le pape envoya un de ſes cardinaux, revêtu du titre de légat, pour examiner l'affaire de près, & celui-ci ne tarda pas à démêler que ce n'étoit qu'impoſture & chimère. Il voulut auſſi voir le cadavre, le cadavre étoit embaumé. Alors, ſe mettant à railler, il déclara, en préſence du peuple, que c'étoit pure tromperie. Mais la populace devint furieuſe contre lui, & il dut prendre la fuite & ſe réfugier dans une ville voiſine de Trente. Là, s'étant fait apporter tous les procès-

verbaux d'aveu des infortunés Juifs & ceux des meſures priſes à leur ſujet, il fit arrêter un des domeſtiques du ſcélérat qui avoit tué l'enfant, & celui-ci déclara que le crime avoit été commis par ordre de l'évêque, qui s'étoit propoſé par là de perdre les Juifs. Le cardinal emmena enſuite ce domeſtique à Rome & rendit compte de ſa miſſion au pape, qui refuſa de canoniſer l'enfant, comme l'évêque ne ceſſoit de le lui demander. L'enfant ne fut appelé que bienheureux Siméon ; pour ſaint, il ne l'a pas encore été juſqu'à ce jour (1540). » Il a été canoniſé en 1588; on célèbre encore ſa fête en grande pompe à Trente le 24 mars.

Page 149, *ligne* 19. — Aſcagne, comte de Saint-Florian & cardinal, étoit fils de Conſtance Farnèſe, fille du pape Paul III.

Page 153, *ligne* 26. Les *Mémoires* de Saſtrow contiennent l'énumération des principaux édifices de Rome.

Page 161, *ligne* 13. — Le duc Octave étoit le fils de Pierre-Aloys Farnèſe.

Page 172, *ligne* 17. — Ce gourmet étoit un prélat d'Augſbourg, Jean Fugger, qui voyageoit à cette unique fin de connoître les différens crus. Son ſerviteur fit graver ſur ſa pierre ſépulcrale ces mots : « *Eſt, Eſt, Eſt, & propter nimium Eſt, dominus meus mortuus eſt.* » Le défunt avoit inſtitué un legs pour arroſer de vin ſa tombe une fois par an, cérémonie aujourd'hui remplacée par une diſtribution de pain aux indigens. De cette aventure le vin de Montefiaſcone s'appela « *Eſt, Eſt, Eſt !* »

Page 178, *ligne* 14. — Le fameux capitaine Schærtlin de Burtenbach avoit reçu le commandement des forces proteſtantes, parmi leſquelles figuroient les contingens d'Ulm & d'Augsbourg. L'heureux coup de main nocturne contre la citadelle d'Ehrenberg-la Cluſe (10 juillet 1546) marque le début de la guerre de Schmalkalden. Déſormais Schærtlin, maître des paſſages du Tyrol, pouvoit arrêter les renforts envoyés d'Italie à l'empereur, deſcendre même dans la plaine & chaſſer de Trente le concile. Mais les bourgeois d'Augsbourg, craignant pour leur propre

ville, le preſsèrent de revenir. Il obéit, en proie, dit un de ſes compagnons d'armes, au même déſeſpoir qu'autrefois Annibal rappelé d'Italie par Carthage. La priſe de la même fortereſſe par Maurice de Saxe, en 1552, contraignit Charles-Quint à s'enfuir d'Inſpruck.

Tome ſecond.

Page 5, *ligne* 3. — Ce n'eſt pas la diſſolution définitive amenée par la défaite de Mühlberg. Un paſſage de Sleidan fait comprendre la ſituation de la ligue de Schmalkalden à la fin de 1546 : « Les ambaſſades des proteſtans, qui n'étoient pas d'accord, s'aſſemblèrent dans l'eſpoir de mieux arrêter leur délibération. Là, comme les alliés de la Religion ne donnoient aucun ſecours, & qu'entre les confédérés ceux de Lunebourg & de Poméranie n'aidoient en rien, que les autres Etats & villes de Saxe ne donnoient grand ſubſide, qu'il ne venoit rien de France, & que l'armée diminuoit de jour en jour, parce que les ſoldats s'écartoient, tant pour la ſaiſon que pour autres incommodités, il fut propoſé qu'il falloit choiſir de trois choſes l'une : ou combattre, ou ſe retirer & mettre les gens d'armes en garniſon pour hiverner, ou faire paix. La choſe miſe en conſultation, il ſembla qu'on pourroit faire mention de paix. Mais parce que l'empereur, qui ſavoit par eſpions leur état, propoſoit des conditions par trop dures, il fut arrêté qu'on emmèneroit toute l'armée en Saxe. De ſorte que la guerre fut peu heureuſement conduite. »

Page 7, *ligne* 22. — Gaſpard Pflug, chef du parti proteſtant de Bohême, ne doit pas être confondu avec Jules Pflug, évêque de Naumbourg, l'un des trois rédacteurs de l'Intérim.

Page 9, *ligne* 11. — Après la victoire de Mühlberg, l'armée impériale alla mettre le ſiège devant Wittemberg, qui finit par capituler, ſur le conſeil même de Jean-Frédéric de Saxe.

Page 11, *ligne* 5. — Le juriſconſulte Georges-Sigiſmond Seld, né en 1516, fils d'un orfèvre d'Augsbourg, étoit devenu vice-

chancelier au décès de Naves. Il avoit pour adjoints Jean Marquardt, de Baden, & Henri Haſe, auparavant conſeiller du comte palatin & du prince de Deux-Ponts. Seld mourut en 1565.

Page 11, *ligne* 16. — Chriſtophe de Carlowitz, né à Hermſdorf, près Dreſde, le 7 décembre 1507, mort le 8 janvier 1578, fut l'habile conſeiller du vaillant & verſatile Maurice de Saxe. On ſait que ce prince, né en 1521, quitta le parti proteſtant pour ſe ranger du côté de l'empereur; il reçut en récompenſe la dignité électorale, dont fut dépouillé ſon parent & voiſin Jean-Frédéric. Bien peu d'années après, Maurice, à la tête des vaincus de Mühlberg, recommençoit la lutte contre l'empereur & impoſoit au monarque la paix de Paſſau, en 1552. Au mois de juillet 1553, Maurice de Saxe trouva un glorieux trépas ſur le champ de bataille de Sievershauſen, où le margrave Albert de Brandebourg eſſuya une défaite.

Page 11, *ligne* 28. — C'eſt à Ingolſtadt que le cartel des princes proteſtans fut remis à Charles-Quint par un jeune gentilhomme accompagné d'un trompette. L'empereur ſe contenta de faire dire aux deux meſſagers qu'il leur accordoit la vie ſauve; quant à ceux qui les envoyoient, il ſauroit les châtier. Telle eſt la verſion moderne de Ranke. Il y eut deux cartels, ſelon Saſtrow, qui les insère l'un & l'autre : le premier fut porté à Landshut par un gentilhomme & un trompette, Charles refuſa de le recevoir; le ſecond eſt celui d'Ingolſtadt, poſtérieur de trois ſemaines; il fut préſenté le 2 ſeptembre : « Cette miſſive, ajoute Saſtrow, a été la ſource des plus grands maux pour l'Allemagne & je crois, en vérité, que voulant punir la nation allemande de ſes péchés, Dieu permit au diable de l'écrire avec une encre infernale. Sleidan ni Beuter n'en font mention; il me ſemble qu'on a eſſayé de la céler & de la ſupprimer. »

Page 12, *ligne* 17. — Saſtrow n'avoit point une facile tâche pour ſes débuts diplomatiques. Charles-Quint avoit remporté ſur les proteſtans d'Allemagne l'écraſante victoire de Mühlberg, le 24 avril 1547; la ligue de Schmalkalden n'exiſtoit plus; ſes

chefs, l'électeur Jean-Frédéric de Saxe & le landgrave de Heſſe Philippe-le-Magnanime, étoient tous les deux priſonniers. Membres de cette ligue depuis 1536, les ducs de Poméranie avoient, il eſt vrai, gardé une attitude neutre dans les derniers temps; néanmoins, le reſſentiment impérial inſpiroit, à juſte titre, les plus vives craintes. Partout commencèrent les préparatifs de défenſe; Greifswald & Stralſund augmentèrent leurs fortifications. Finalement, les ducs obtinrent leur pardon, moyennant des excuſes humiliantes, l'acceptation de l'Intérim & le paiement d'une forte contribution, pour laquelle Stralſund fournit 10,000 florins.

Page 23, *ligne* 5. — Le duc Frédéric III de Liegnitz, en Siléſie, né en 1520, étoit devenu prince régnant en 1547. Sa conduite déſordonnée lui valut le ſurnom d'Extravagant. A la fin, l'empereur ordonna ſa dépoſition; Frédéric III, qui mourut en 1570, paſſa les dix dernières années de ſa vie en chartre privée au château de Liegnitz. Henri XI, ſon fils & ſucceſſeur, ſuivit en tous points ſon exemple.

Bien loin de la Siléſie, dans une vallée alpeſtre de la Suiſſe, vivoit à cette époque un autre rejeton d'une illuſtre maiſon princière, le comte Michel de Gruyère, qui, dernier de ſa race, devoit bientôt abandonner à ſes créanciers juſqu'au manoir de ſes aïeux. Haſard étonnant! les deux incorrigibles diſſipateurs ſe rencontrèrent à la cour de France & y firent, paroît-il, connoiſſance intime, car le noble Siléſien ne manqua pas de venir, en 1551, rendre viſite au comte dans ſa ſeigneurie de Divonne, près Genève. Impoſſible d'imaginer un couple mieux aſſorti. Michel, voyant ſon hôte malade d'une fièvre cauſée par une chute de cheval à Lyon, l'emmena au château de Gruyère. Fidèle à ſon habitude, Frédéric ſollicita bientôt un prêt; il obtint une forte ſomme, que le comte avoit empruntée lui-même.

Quand il fut queſtion du rembourſement, la brouille éclata. Il y eut procès à Fribourg & le duc, condamné à reſtitution, donna des bijoux en garantie; il ne parvint pas à les libérer: un écrit de la comteſſe de Gruyère dit, en effet, que le comte Michel, poſſeſſeur de pluſieurs pierres précieuſes d'une grande beauté qui ont appartenu au duc de Liegnitz, en a engagé une

partie aux ſeigneurs de Lucerne & une autre partie à divers particuliers de Fribourg. Un aubergiſte de cette ville, chez qui le prince avoit logé, pratiqua de ſon côté une ſaiſie ſur des bijoux & d'autres objets. Frédéric réuſſit à quitter le pays ſans payer ſes dettes, il étoit coutumier du fait.

Page 36, *ligne* 22. — Ceux qui refuſoient le titre d'empereur à Charles-Quint affectoient de l'appeler Charles de Gand.

Page 39, *avant-dernière ligne.* — Lazare de Schwendi naquit en 1525. Après de brillantes études à Bâle & à Strasbourg, il entra au ſervice de Charles-Quint, qui l'employa dans ſes guerres & dans ſes négociations. Il fut chargé d'arrêter à Wiſſembourg Sébaſtien Vogelsberg qui, malgré les défenſes de l'empereur, avoit pris du ſervice en France, & qui fut exécuté ſans merci pour ſervir d'exemple à Schærtlin & aux autres capitaines proteſtans réfugiés à la cour du roi. Schwendi devint membre du Conſeil impérial pour les affaires d'Allemagne ; il prit part à toutes les campagnes en Allemagne, dans les Pays-Bas & en Hongrie ; en 1564, il fut nommé généraliſſime contre les Turcs. Il ſe retira en Alſace & y mourut le 28 mai 1583, léguant à la ville de Strasbourg 10,000 florins pour les études des jeunes gens pauvres.

Page 40, *ligne* 10. — Nicolas Perrenot de Granvelle, né à Ornans (Doubs) en 1486, mort à Augsbourg en 1550, fut le miniſtre écouté de Charles-Quint. Son fils Antoine, qui naquit à Beſançon en 1517, hérita de la toute-puiſſance paternelle ; nommé à 23 ans évêque d'Arras (*Atrebatenſis*), il mourut cardinal à Madrid en 1586.

Page 43, *ligne* 5. — Les portugoiſes étoient des pièces de remarque & s'offroient volontiers en préſent.

Page 43, *ligne* 27. — Saſtrow insère ces deux paſquins, l'un en proſe, l'autre en vers.

Page 48, *ligne* 19. — Le margrave Albert de Brandebourg-Culmbach, dit Alcibiade, étoit né en 1522 & mourut en 1555.

Les deux princes devoient combattre l'un contre l'autre en 1553, à Sievershauſen où Maurice de Saxe périt victorieux. Il avoit été chargé de remettre à l'ordre Albert, qui continuoit à troubler la paix de l'empire.

Page 49, *ligne* 1. — Le truc eſt un jeu d'adreſſe dans le genre du billard. On trouvera dans l'ouvrage intitulé *Bilder aus der deutſchen Kulturgeſchichte*, par A. Richter, t. II, p. 385 (Leipzig, 1882), la repréſentation d'un truc d'après une ancienne peinture.

Page 49, *ligne* 11. — A un grand bal de la cour, donné par Philippe V, Saint-Simon vit encore les dames aſſiſes ſur le vaſte tapis qui couvroit le ſalon.

Page 49, *ligne* 27. — Jacques Sturm de Sturmeck, le grand magiſtrat & réformateur de Strasbourg, « l'ornement de la nobleſſe allemande, » & qui ne remplit pas moins de 91 ambaſſades de 1525 à 1552, étoit né à Strasbourg en 1489. Il y mourut le 30 octobre 1553.

Page 50, *ligne* 19. — De toutes les villes de la Haute-Allemagne, Conſtance fit la dernière ſa ſoumiſſion à l'empereur. Le 6 août 1548, elle fut miſe bruſquement au ban de l'empire &, ce jour même, une troupe d'Eſpagnols eſſaya d'y pénétrer de vive force. Quoique ſurpris, les habitans coururent aux armes. Déjà maître du faubourg, l'ennemi s'avançoit ſur le pont du Rhin, on pouvoit craindre qu'il n'entrât dans la ville pêle-mêle avec les défenſeurs en retraite. A ce moment critique, un bourgeois, qui ſe trouvoit aux priſes avec deux Eſpagnols, accomplit un acte d'héroïſme : il empoigna ſes adverſaires &, recommandant ſon âme à Dieu, les entraîna dans le fleuve avec lui, ce qui donna le temps de fermer la porte. Conſtance fut ſauvée pour cette fois. Mais après avoir attendu vainement du ſecours, elle dut capituler le 14 octobre ſuivant.

Page 50, *ligne* 24. — Le portrait de Saſtrow manque à la collection des portraits de bourgmeſtres qui ſe voit à l'hôtel de ville de Stralſund. Il ſemble réſulter de ce paſſage que Saſtrow reſſembloit à Jacques Sturm.

Page 53, *ligne* 3. — Jean-Walther de Hirnheim, d'une antique famille de chevaliers, n'eut pas d'enfans de ſa femme Marguerite Gœſſlin.

Page 64, *ligne* 11. — En 1548, après la promulgation de l'Intérim, Mélanchthon & quelques autres théologiens proposèrent un mode de vivre qu'on appela l'Intérim de Leipzig. Ils acceptoient la juridiction des évêques, la confirmation, l'extrême onction, les cierges, les jeûnes, les fêtes, même celle du *Corpus Domini*, preſque tout l'ancien canon de la meſſe; c'étoit, à leur avis, autant d'*adiaphora*, c'eſt-à-dire de choſes « indifférentes, » auxquelles il étoit permis de ſe ſoumettre pour conſerver la paix & l'unité de l'Egliſe. Cette condeſcendance, qui fut taxée de foibleſſe, engendra une polémique animée.

Page 77, *ligne* 28. — Les Loytz étoient les plus riches marchands de Stettin. Ils firent en 1572 une banqueroute de 20 tonnes d'or, ſoit 7 millions de francs; un demi-ſiècle plus tard, le Conſeil de Stettin attribuoit encore à ce déſaſtre le mauvais état des affaires.

Page 79, *ligne* 3. — La lettre du célèbre géographe eſt en latin & porte ce qui ſuit:

« J'ai reçu ta lettre datée de Spire le 22 janvier, qui accompagnoit un gros paquet de manuſcrits & cartes venant de Poméranie. Le chancelier ducal Citzewitz, quand je l'ai vu, m'avoit promis ces documens pour avant Noël, ſans faute. Nous avons attendu & même un mois de plus; ne recevant rien, nous ſommes allés de l'avant. Pareille choſe nous arrive avec le duché de Clèves. Dans l'un & l'autre cas je décline toute reſponſabilité, car j'ai prévenu à temps les ſeigneurs de ces deux pays. M. Petrus Artopœus me prie de te remettre la carte de Poméranie qu'il m'a envoyée d'Augsbourg, il y a deux ans; je me conforme à ſon déſir, tu ſais ſans doute ce que tu dois en faire. A la foire de Francfort j'écrirai à M. le chancelier de Poméranie, j'ai trop d'occupations pour le faire actuellement. Nous terminons l'impreſſion de la *Coſmographie*, il faut que l'imprimeur mette en vente à la prochaine foire ce coûteux ouvrage, orné d'une infi-

nité de figures. Dans l'envoi de Poméranie j'ai trouvé, entre autres, le deſſin d'un grand poiſſon noir, avec une explication que je détache pour que tu me la recopies clairement, car j'ai des doutes ſur le mot allemand *Braunfiſch* (ſi je lis bien) & plus encore ſur l'anglois & ſur l'eſpagnol. Je te prie de m'écrire ces noms plus diſtinctement & de me les envoyer aux vacances de Pâques par l'un des nombreux marchands bâlois qui paſſent à Spire au retour des foires. En attendant, bonne ſanté! Bâle, mercredi après *Reminiſcere.* » L'imprimeur de la *Coſmographie* étoit H. Petri. Artopœus déſigne le théologien Pierre Becker, auteur de la deſcription de la Poméranie utiliſée par S. Münſter.

Page 79, *ligne* 16. — Une coutume fort ancienne vouloit que, durant l'année de ſa charge, l'ammeſtre, premier magiſtrat de Strasbourg, prît régulièrement, aux frais de la ville, ſes deux repas au poêle de la *Lanterne*, s'il ne donnoit la préférence à celui de ſa propre tribu. La table étoit ouverte à quiconque débourſoit le prix fixé : « *Ad iſtum prandium omnibus & incolis & peregrinis pro certo pretio accedere licet,* » lit-on dans l'*Itinerarium Germaniæ* de Hentzner, qui viſita Strasbourg en 1599. Sept ans plus tard un gentilhomme de la Marche, Schulenburg, mentionne auſſi dans ſon journal l'*Ammeiſterſtube*, « où l'ammeſtre & deux ſtettmeſtres prennent leur repas quotidien ; tout le monde eſt libre d'y monter & de s'y faire traiter, en payant. Chaque tribu a ſon poêle, qui devient le poêle de l'ammeſtre quand ce magiſtrat eſt un membre de la tribu ; la plupart du temps, néanmoins, on s'en tient au poêle du Marché aux Grains, qui eſt bien ſitué. Entre autres formalités de rigueur, on frappe avec une baguette pour le bénédicité ainſi que pour les grâces, & l'on commence toujours par rappeler la ſoumiſſion due à l'autorité. »

Cet uſage devoit ſans doute ſon origine aux mêmes préoccupations d'ordre public qui déterminèrent, en 1546, les magiſtrats de Genève à fermer toutes les tavernes ; elles étoient remplacées par cinq abbayes, ayant chacune à ſa tête l'un des quatre ſyndics ou le lieutenant ; mais il fallut au bout de quelques ſemaines renoncer à cette réforme, dont l'idée peut-être avoit été rapportée de Strasbourg par Calvin.

L'ammeſtre de l'année 1570 ſe trouvant trop infirme pour manger deux fois par jour aux dépens de la ville, le ſouper fut dès lors ſupprimé. Il paroît cependant que les magiſtrats s'oublioient quelquefois à table, car le Conſeil des XV rendit, en 1585, un édit enjoignant à l'ammeſtre de ſe trouver à 1 heure à l'hôtel de ville. « Trop ſouvent, dit un chroniqueur, les magiſtrats n'arrivoient au ſénat & à la chancellerie qu'à 3 ou 4 heures. » L'édit ne remédia pas au mal, à ce qu'il ſemble, puiſqu'en 1627 on prit le parti de ſupprimer l'antique inſtitution.

Page 85, *ligne* 12. — Alluſion au larron eſpagnol que Saſtrow vit pendre à Rome (t. I, p. 163).

Page 110, *ligne* 12. — L'évêché de Cammin avoit été ſécularisé; les revenus attachés au titre faiſoient toute l'importance du débat.

Page 119, *ligne* 3. — Ce fils, qui porta le titre de docteur & qui mourut ſans poſtérité en 1593, étoit d'un naturel impétueux : il dégaîna en plein Conſeil, où ſon père l'avoit envoyé préſenter un mémoire ; une autre fois, il ébranla toute la ſalle en frappant ſur le banc des magiſtrats, tandis que ſon père lui diſoit : « *Johannes, modeſte, modeſte !* »

Page 119, *ligne* 6. — C'eſt à ſes deux filles Catherine & Amniſtie, à ſes gendres Henri Gottſchalk & Jacques Clerike & à leurs enfans, que Saſtrow a dédié ſes *Mémoires*, ſon fils étant déjà mort.

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

CHARGE CANCELLED

CANCELLED
MAR 16 1982
74-25305

ner Library 003580962
2044 086 106 473